

Ms. Signum

15^c

La Revue Populaire

Histoire – Littérature – Sciences

Vol. 18, No 12

DECEMBRE 1925



Un roman complet: L'IMPRUDENTE AVENTURE
par HENRI ARDEL



Si seulement elle avait su !



Comme un voleur, la nuit, survient la pyorrhée



Il expie sa négligence

4 sur 5 ont la pyorrhée

En luttant contre la pyorrhée, vous luttez contre un terrible désavantage. Les statistiques démontrent que quatre personnes sur cinq de plus de 40 ans — et des milliers plus jeunes — payent leur lourd tribut à la pyorrhée. Serez-vous du nombre?



Des milliers comme elle attendent trop tard

Soyez en garde contre les indices de la Pyorrhée

Tout comme la stabilité d'une bâtisse dépend de la solidité de ses fondations, ainsi les dents saines dépendent-elles des gencives saines.

Les gencives qui saignent sont le premier indice d'une pyorrhée menaçante. Elles commencent alors à se contracter et leur saine couleur rose fait place à une teinte pâle et blanchâtre. Bientôt les dents se déchaussent, des poches de pus se forment, transportant dans tout l'organisme des poisons

qui engendrent indigestion, rhumatisme, névrite et autres maladies.

Forhan pour les gencives est l'agent le plus efficace dans la lutte contre la pyorrhée. Elle contient la proportion voulue d'astringent Forhan (tel qu'employé par les dentistes), pour neutraliser les poisons de la bouche et conserver les gencives en état de santé, fermes et fortes. En outre, elle nettoie et blanchit les dents et garde la bouche propre, fraîche et saine.



La stabilité d'un édifice dépend de ses fondations, de même les dents saines de gencives saines.

Forhan est plus qu'une pâte dentifrice ordinaire ; elle enrayer la pyorrhée. Des milliers de personnes en bénéficient depuis des années. Dans votre propre intérêt, procurez-vous le Forhan pour les gencives. Chez tous les pharmaciens, en tubes de 35c et de 60c.

Formule de R. J. Forhan, D.D.S.
Forhan's Limited, Montreal.

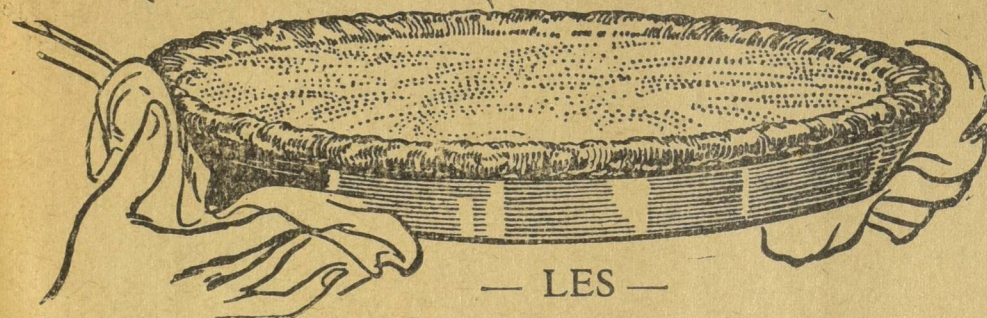
Forhan's

POUR LES GENCIVES

*Plus qu'une pâte dentifrice ordinaire
—elle enrayer la pyorrhée.*

Quand il vous arrive des Visiteurs Inattendus...

et que vous désirez servir un dessert convenable, alors que le temps vous fait défaut pour faire de la cuisine, les Garnitures de Tartes "Meadow-Sweet" résoudront votre problème en faisant en peu de temps un dessert incomparable, succulent et appétissant.



— LES —

GARNITURES DE TARTES

(PIE FILLERS)

"Meadow-Sweet"

aux CITRONS
FRAMBOISES

ORANGES
FRAISES

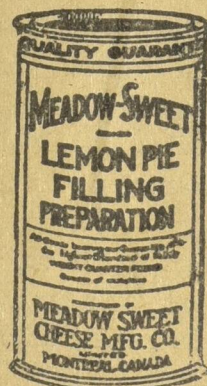
ANANAS
CERISES

sont des plus économiques et très faciles à préparer. Chaque boîte de 15c contient une quantité suffisante de garniture pour remplir 4 tartes. Vous devriez toujours en avoir à la maison. — Votre épicier en vend.

Le mode d'emploi est indiqué sur chaque boîte.

MEFIEZ-VOUS DES IMITATIONS.

"Meadow-Sweet" Cheese Mfg. Co. Ltd.,
MONTREAL, P. Q.



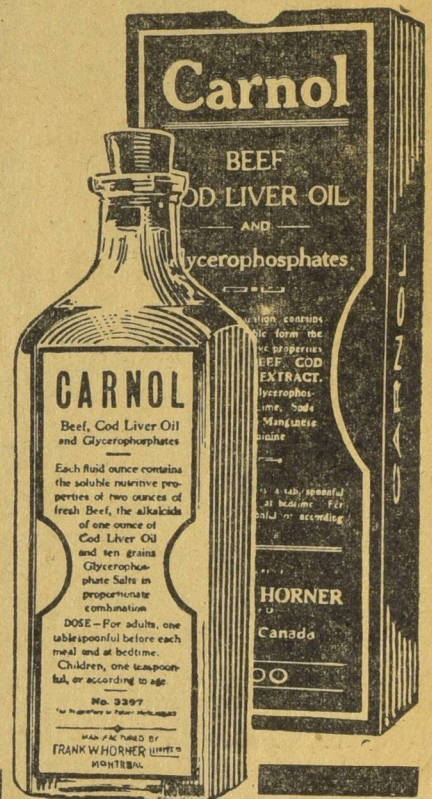
*Le Produit original
et authentique.*

UNE BOUTEILLE DE CARNOL LUI RENDIT LES FORCES

Trois bouteilles de Carnol le rétablirent en parfaite santé.

Évitez l'épuisement. Quand vous êtes épuisés, votre système est affaibli et vous êtes dans la disposition d'attraper toutes les maladies qui passent. Si vous vous sentez fatigués, déprimés, faibles, nerveux, surveillez-vous. Ce sont des avertissements qui pourraient être suivis de conséquences graves. C'est alors que vous avez besoin d'un tonique. — quelque chose qui va tonifier votre système, purifier votre sang, apaiser vos nerfs, vous donner des forces. Voici comment M. Collins se sentait avant de prendre du Carnol. Il dit, — « J'étais dans un état de profond épuisement. Depuis six mois j'étais très faible et j'avais perdu l'appétit. Je fis l'essai de toutes espèces de remèdes qui, je croyais, pourraient me soulager, mais en vain. Un ami auquel je racontai mon état et comment j'avais essayé différents remèdes sans bon résultat, me conseilla de prendre tout de suite du Carnol. Il me dit de ne pas dépenser un autre sou pour des remèdes inutiles qui ne me donneraient pas même un soulagement passager. Alors j'achetai une bouteille de Carnol qui me rendit bientôt les forces. Après trois bouteilles la bonne santé que j'avais connue me fut de nouveau rendue.

Comme reconstituant et réconfortant dans les états d'épuisement, rien n'égale le Carnol. Je puis être fier de ma santé à présent. Je ne puis trouver les mots pour dire tout le bien que le Carnol m'a procuré. J'ai éprouvé ses effets bienfaisants et je conseille à tous ceux qui souffrent de pareilles conditions de recourir au Carnol avant tout. Un essai vous convaincra et si vous continuez vous sentirez un mieux durable. Il vous redonnera la santé dont vous jouissiez autrefois. » — M.R.G. Collins, 130 rue Richmond, Sydney, N. E. 2-24



ABONNEMENT

Canada et
Etats-Unis

Un an . . . \$1.50

Six mois . . . 75c

Montréal et
banlieue exceptés

Directeur :

JEAN CHAUVIN

SCIENCES
LITTÉRATURE
HISTOIRE

La Revue Populaire

MENSUEL
ILLUSTRE

Vol. 18, No 12

Montréal, décembre 1925

LA REVUE
POPULAIRE

est expédiée par la
poste entre le 1er
et le 5 de chaque
mois.

BESSETTE & CIE
POIRIER,
Édits.-Props.

131, rue Cadieux,
Montréal, Qué.

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt., U.S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

PRENOMS GROTESQUES

C'est chose assez curieuse qu'on ne mette jamais les parents en garde contre ces noms de baptême qu'on traîne toute sa vie après soi comme un objet ridicule, ces prénoms aussi grotesques qu'un sobriquet.

Chez nous surtout où vraiment on exagère!! Ce serait peu si l'on ne mettait le nouveau-né que sous le vocable du saint que fête l'Eglise, le jour de sa naissance, — encore que certains noms du calendrier comme Timoléon, Philyone, Frumence, Onésiphore, Basilisse, Vitaline, Hygin, en cours et bien portés sans doute à l'époque, ne soient plus maintenant prononcés qu'avec le sourire, — mais cela ne suffit pas, on met à contribution les héros et les grands événements de l'histoire et de l'actualité, les langues étrangères. Des familles entières portent des noms de baptême allemands; dans d'autres, tous les prénoms sont de désinence italienne. Nous ne donnons pas d'exemples, pour ne blesser personne.

Mais, fort heureusement, un vilain prénom, un prénom qui incite à la raillerie, ne vient jamais seul. Il est précédé et suivi de maints autres, en-

tre lesquels on peut choisir à l'âge où l'on commence à souffrir du mauvais goût ou de la hâte de ses parents. Car il arrive qu'on souffre de son nom. Cela est inconcevable, insensé, mais il nous semble, quelquefois, qu'un nom ridicule ne peut affubler qu'une personne prétentieuse ou comique! Une jeune fille n'est-elle pas prévenue contre un bonhomme qui se nomme Erysipèle? N'y a-t-il pas là de quoi gâter une existence?

Donner un nom à l'enfant qui vient de naître est besogne délicate et difficile. Mais on a plusieurs mois pour le choisir, pour en choisir au moins deux! Pourquoi aussi chercher midi à quatorze heures? Pourquoi certains pères tirent-ils vanité du nom pompeux qu'ils donnent à leurs fils? Qu'on cherche un peu un nom de baptême tout simple, et si l'on ne trouve rien qu'on prenne un nom que tout le monde porte, une initiale même (A. E. I. O. U. Y.), bien que cela ne soit guère orthodoxe, plutôt que d'infliger à un être sans défense l'épreuve d'un prénom qui le fera pester plus tard contre ses parents...

Jules JOLICOEUR.

SONNET INEDIT


Première Neige

*Pour Noël et le Jour de l'An
Puisqu'il faut que chacun s'affaire,
S'ouvre, à la maison Frimas Frères
La première vente de blanc.*

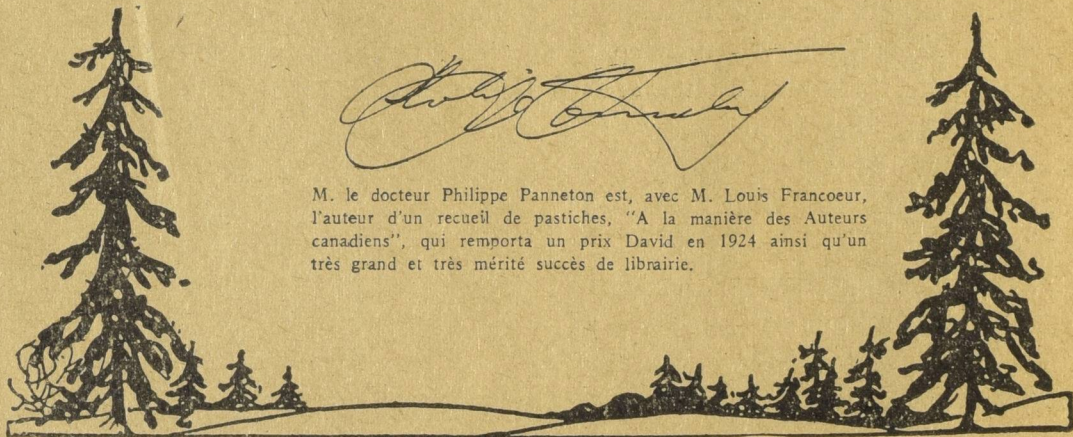
*Couvrant d'un albe scapulaire
Les édifices corpulents,
La neige d'un geste dolent
Câlinement baise la terre.*

*Pour inaugurer la saison,
Sautant de maison en maison,
Bonhomme Hiver vient moudre*

*De la farine sur les toits;
Et les gens regardent, narquois,
Montréal qui se poudre.*



M. le docteur Philippe Panneton est, avec M. Louis Francoeur, l'auteur d'un recueil de pastiches, "A la manière des Auteurs canadiens", qui remporta un prix David en 1924 ainsi qu'un très grand et très mérité succès de librairie.



LA VÉRITÉ SUR LA CHINE ACTUELLE



Depuis Voltaire jusqu'à Claude Farrière, les littérateurs français nous ont représenté l'image symbolique de la Chine sous la forme du vieux mandarin lettré, commentateur des ouvrages de Confucius.— On ne trouve plus vingt mandarins du genre sur 400,000,000 d'habitants.— La chirurgie et la médecine en Chine.— Le pays du travail.— En Chine, l'enfant est adoré et respecté.

Les pays lointains, écrit Just Lucas-Championnerie, ancien chef de Clinique chirurgicale à la Faculté de Paris, dans le Journal de Médecine et Chirurgie pratiques, ne sont pas des contrées fabuleuses où les conditions de la vie sont radicalement différentes de celles des climats tempérés.

Les maladies et affections qui nous sont familières ne les épargnent pas.

La pratique de la médecine, aux pays chauds, n'est pas essentiellement différente de ce qu'elle est chez nous.

Sans doute, on trouve certains facteurs de variation, le facteur ethnique; il y a aussi le climat; la chaleur humide transforme les pays tropicaux

en une véritable étuve, favorable aux éclosions microbiennes, et rend l'agression des agents extérieurs plus redoutable.

Mais le facteur de variation le plus complexe que le médecin doit étudier avec soin est le facteur social. Les conditions de la vie d'un peuple modifient grandement et l'allure générale des affections et les possibilités thérapeutiques.

La Chine est, dans le monde, le seul grand pays parfaitement civilisé où les méthodes européennes restent complètement en marge de la vie sociale.

Les modifications qu'a apportées à la vie chinoise l'esprit technique européen sont minimes.

Des villes européennes, comme Shangai, ont bien, çà et là, poussé orgueilleusement; les grands commerçants chinois sont venus s'y installer. Mais à côté a subsisté et prospéré la vieille cité chinoise, avec son activité désordonnée, sa crasse, son odeur de vidange et de friture, ses petits artisans, ses petits boutiquiers. Le contact européen a à peine modifié les conditions de la vie et les habitudes sociales. Pour qui veut étu-

dier l'action d'un état social sur l'évolution des maladies et les possibilités de la pratique médicale, la Chine est un pays de choix.

La Chine est très mal connue des Européens; c'est un monde qui a souvent échappé à la sagacité des ethnographes, voyageurs officiels qui n'en ont découvert que le petit coin que les fonctionnaires européens ont désiré leur dévoiler.

Depuis Voltaire jusqu'à Claude Farrère, les littérateurs français nous ont représenté l'image symbolique de la Chine sous la forme du vieux mandarin lettré, vêtu de soie brodée, com-



Une élégante chinoise

mentateur des ouvrages de Confucius, et soucieux de suivre les règles de l'invariable milieu.

Il n'y a pas en Chine vingt mandarins qui ressemblent, même de fort loin, à celui de Claude Farrère sur une population de quatre cent millions d'habitants.

La Chine est un pays essentiellement démocratique, qui ne possède pas d'oisifs. Pas de nobles, pas de

grands propriétaires vivant du revenu de leurs terres.

Le mandarin de Claude Farrère est un fonctionnaire qui a conquis ses grades par un labeur constant, dans des concours successifs. Le riche Chinois est un commerçant dont les fils travailleront. Il n'y a pas en Chine d'oisiveté traditionnelle.

La Chine est le pays du Travail. Travail musculaire forcené; activité agricole, activité commerciale, activité administrative. Peu de repos; les magasins et les ateliers de la cité chinoise sont ouverts une partie de la nuit. Le Chinois ne dort que quelques heures. La concurrence est telle en Chine que les salaires ou traitements suffisent à peine aux besoins quotidiens. Dès qu'un enfant chinois est capable de travailler, il est employé.

Aussi, c'est un pays où l'individualisme n'a pas de sens et où l'isolement est le prodrome de la mort.

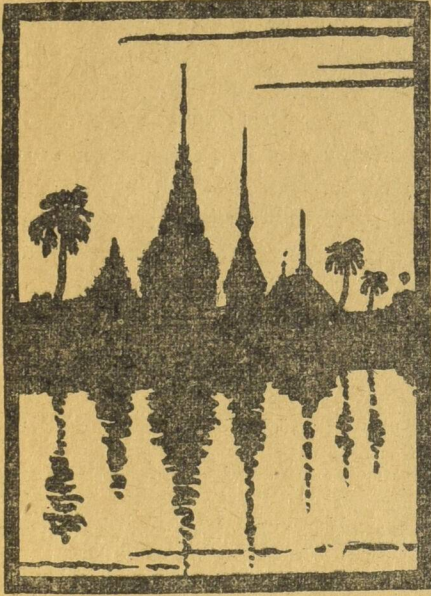
L'esprit chinois, inaccessible à la pitié, émotion occidentale, est plus que le nôtre dominé par l'instinct de solidarité.

Seuls existent et vivent en Chine les **groupements chinois**.

A la base, le groupement familial, si profondément uni, que la loi chinoise admet, au cas de défection de l'accusé, la responsabilité pénale du plus proche parent. La nécessité de l'action du conseil de famille dans toutes les décisions graves à prendre, et, en particulier, dans l'acceptation de la visite d'un médecin européen, implique que le chirurgien ne verra jamais le patient au début d'une affection chirurgicale.

Les groupements professionnels ont une discipline rigoureuse, et les décisions de grève sont toujours unanimement respectées.

L'unité de la Chine n'est pas dans l'Etat chinois qui a pu se désagréger sans que la Chine fût faillite. Elle est dans sa force de groupement, dans sa conscience de la nécessité de la solidarité humaine qui entraîne une habitude séculaire de négociations entre groupements rivaux.



Pagodes

L'Europe, pour avoir introduit en Chine, les groupements politiques à systèmes opposés, sans terrain d'entente laissant place aux négociations, a troublé l'ordre chinois.

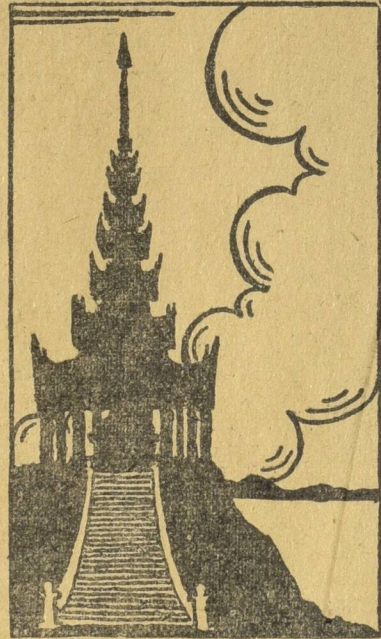
Le Chinois moyen (puisque c'est un terme récemment adopté) est un être instruit, mais sans culture, au sens où nous l'entendons en Europe. Nous ne nous rendons pas assez compte du luxe que constitue pour un individu la culture, même envisagée à son premier degré: l'éducation primaire. Le Chinois est pauvre, et les Chinois sont nombreux. La nécessité du gain quotidien les oblige à faire le plus rapidement possible l'effort intellectuel immédiatement utile à l'action, et l'é-

tude de l'instrument effroyablement complexe qu'est la langue, prend au Chinois tous ses efforts de jeune écolier. S'il se sent la force d'embrasser la carrière mandarinale, et d'affronter les concours des lettrés, il apprendra à manier le pinceau, à écrire jusqu'à l'âge des cheveux blancs.

L'état de la langue chinoise entretient dans l'esprit chinois une perpétuelle confusion.

Les Chinois non lettrés ne se comprennent pas de province à province, et parfois même de classe sociale à classe plus élevée.

Le Chinois, travailleur acharné, conserve toute sa vie le souci du pain, ou plutôt du riz quotidien.



Petit temple funéraire

Il vit dans le présent ; le devenir l'angoisse si peu qu'au cours des évangélisations, la notion d'un paradis lointain, d'une vie future d'éternelle béatitude est difficilement acceptée des néophytes.

Le chirurgien doit connaître cet état de la mentalité chinoise. Pauvreté et insouciance du lendemain font que le chirurgien sera toujours appelé à l'extrême limite de l'opérabilité.

En fait, dans un grand nombre de cas, les vrais Chinois, non européanisés, qui appellent le chirurgien européen, au milieu de la nuit, à travers les ruelles obscures de la cité, ne lui présentent qu'un agonisant. Il a fallu d'abord la visite répétée du médecin chinois, dont l'art est intermédiaire entre celui du sorcier et le nôtre ; puis, l'avis du conseil de famille dont les vieux membres, à voix prépondérante suivent les progrès du mal, et ne se résignent que par désespoir à remettre le sort du malade entre les mains européennes. En un mot, l'intervention chirurgicale, dans la majorité des cas, est réduite à tout ce qui menace directement la vie ou la fonction indispensable à la vie.

Le Chinois est d'ailleurs un être d'activité physique et non de pensée : la culture du moi, l'entretien de la vie spirituelle demande des loisirs ; et le Chinois n'en a pas. La vie individuelle est si peu de chose devant l'incessant labeur de la vie familiale.

La mort n'est d'ailleurs pas pour lui un mystère redoutable. La mort est un repos ; et c'est en même temps la continuation de la vie terrestre sous une forme où le Chinois sera assuré des hommages et des soins de sa famille. Elle est donc presque enviable. La vie a du bon ; la mort la complète.

A quoi bon, dans ce cas, accepter la vie avec une diminution physique préjudiciable au travail ?

Je ne crois pas qu'il existe un pays au monde où l'enfant soit plus adoré et plus respecté qu'en Chine. Depuis sa naissance jusqu'à la puberté, l'en-

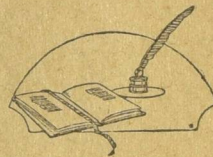
fant y est traité comme un petit dieu, comme un tyran à qui tout est permis, envers lequel toute violence est impie, pour lequel tout sacrifice est légitime. Une mère, dont je soignais l'enfant, me disait par l'intermédiaire d'un interprète : les soins dureront-ils longtemps?—Oui.—Sera-t-il ensuite guéri, et semblable exactement à ce qu'il était auparavant?—Non.—Alors, j'aime mieux qu'il meure, j'en aurai un autre.

Si barbare que nous paraisse cette conception lorsque nous la jugeons avec nos sentiments d'européens spiritualistes, avec notre individualisme forcé, elle est logique, conforme à l'esprit chinois. Et nous devons en tenir compte.

—o—

Bibliographie Canadienne

Par JULES JOLICOEUR



Les dernières parutions d'écrivains canadiens, nous ayant été communiquées trop tard pour qu'il nous fût possible de les bien lire et d'en tirer une honnête

critique, nous devons remettre au mois prochain notre chronique habituelle.

Au programme : LE FRANÇAIS, par Damase Potvin, journaliste au journal "Le Soleil", de Québec, représentant en cette ville de la Société des Auteurs Dramatiques de France, ainsi que certaines autres nouveautés. Une critique généreuse, encore que strictement impartiale, de tous les livres canadiens est faite, chaque mois, dans les colonnes de *La Revue Populaire*. Aux auteurs de nous faire parvenir leurs oeuvres. Un livre est chez nous jugé et non forcément louangé. C'est la politique de notre maison, politique excellente, on en conviendra, bien que rarement suivie par la plupart de nos publications.

Voir page 99 notre critique des livres français.

LE PLUS BEAU MONUMENT DE L'ANTIQUITE

Le Parthénon, temple de Minerve, situé au centre de l'Acropole, est le plus beau monument qui nous reste de l'antiquité.— L'Erechthéion et le portique des cariatides.— La ville d'Athènes et ses environs

Le Parthénon, dont le nom veut dire temple de la Vierge, est situé au centre de l'Acropole d'Athènes. L'ancien temple qui était à cette place avait été détruit par les Perses; ce fut Périclès qui éleva l'édifice avec les contributions payées par les alliés des Athéniens. Callicrate et Ictinus en furent les architectes, et Phidias eut la direction de tous les travaux décoratifs.

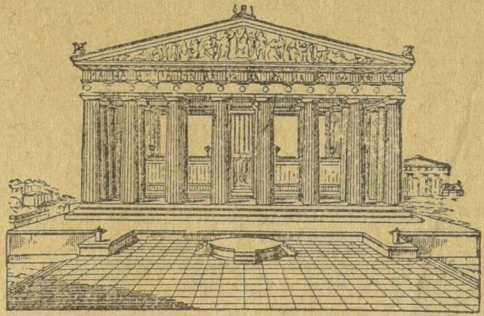
Le plan du Parthénon est un parallélogramme: sa longueur est de 225 pieds, sa largeur de 110 pieds. Il est d'ordre dorique: notre première figure nous montre le Parthénon tel qu'il était avant sa destruction. Les deux frontons étaient décorés de statues exécutées par Phidias ou sous sa direction.

De ces frontons, le seul document qui nous reste est un dessin exécuté par Carrey, élève de Lebrun, qui visita Athènes au XVII^e siècle. Lorsque les statues ont été prises et emportées à Londres, elles étaient par terre, au milieu des cailloux et des ronces.

De toutes les Minerves créées par Phidias et par la statuaire antique, la plus célèbre comme art est cette grande Minerve du Parthénon; sa hauteur est d'environ 29 pieds. Elle était en or et en ivoire, debout, la poitrine

couverte par l'égide ornée de la tête de Méduse, et tenait d'une main sa lance, de l'autre une Victoire. Le casque était surmonté d'un sphinx au milieu, avec un griffon de chaque côté. La place qu'elle occupait dans le temple se voit sur notre gravure 3.

Le Parthénon avait été converti en église par les chrétiens; les Turcs en firent une mosquée, en y ajoutant un minaret, qui a été enlevé depuis. C'est seulement depuis 1687 que ce monument n'est plus qu'une ruine.



Le Parthénon restauré

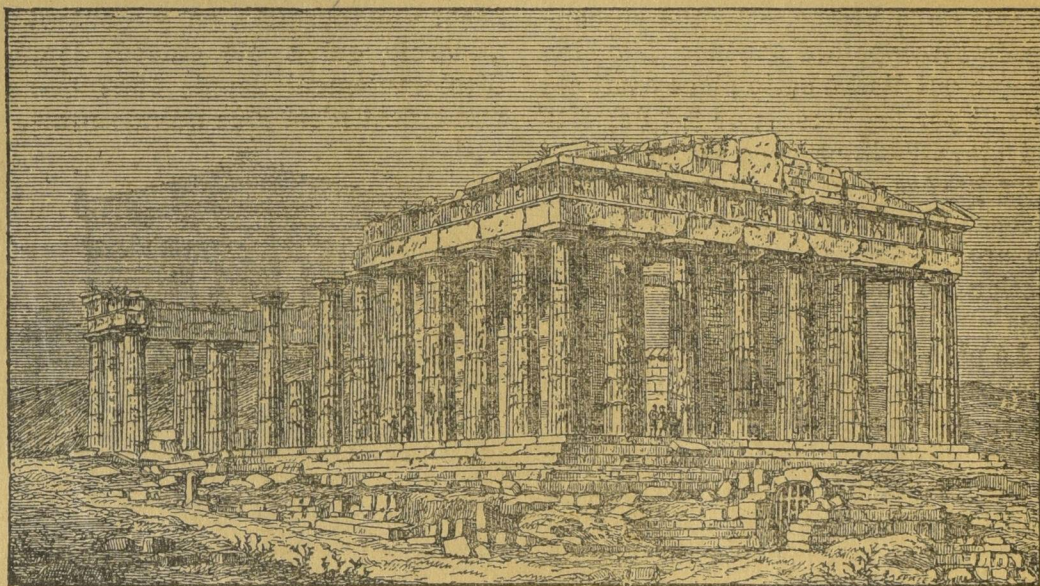
Pendant le siège des Vénitiens, une bombe mit le feu à un magasin de poudre établi par les Turcs, et le temple sauta: huit colonnes du portique nord et six du portique sud furent renversées, ainsi qu'une grande partie de la Cella avec sa frise. Le temple se trouva coupé par le milieu et fit comme deux morceaux. On peut en juger par notre seconde gravure.

L'Acropole, parmi tant de monuments célèbres, comprenait encore l'Erechthéion qui était un édifice double, comprenant deux temples: celui de Pandrose, à l'ouest, et celui de Minerve Poliade (ou protectrice

de la ville), à l'est et sur un niveau plus élevé. Si le Parthénon était par sa dimension le monument le plus important de l'Acropole, l'Erechthéion en était le plus vénéré. C'est là qu'était la plus ancienne statue de Minerve, celle qui était tombée du ciel. C'est là que Neptune et Minerve s'étaient disputés pour la possession d'Athènes; on y montrait la source sacrée produite par le trident de Neptune dont la marque se voyait sur le rocher, et le fameux olivier, source

le centre de la fête des Panathénées, la plus grande fête des Athéniens.

L'édifice est bâti en marbre pentélique; il était entièrement couvert, et une lampe d'or, précieux ouvrage sculpté par Callimaque, y brûlait nuit et jour devant l'image vénérée de la déesse. Cette lampe était suspendue à un palmier de bronze qui montait jusqu'au plafond et dissimulait la fumée. Le temple renfermait, en outre, une infinité de reliques saintes; les trophées pris sur les Perses avaient



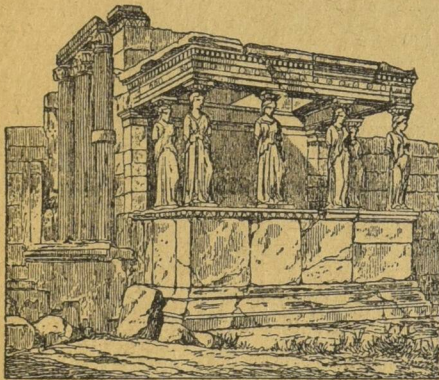
Vue du Parthénon.—Etat actuel

féconde de la richesse publique, puisqu'il était la souche de tous les oliviers de l'Attique, l'olivier saint que Minerve avait fait surgir en frappant la terre de sa lance et que les flammes n'avaient pu détruire. Là aussi étaient l'autel de l'oubli, que les Athéniens élevèrent pour réconcilier les divinités, et le tombeau d'Erechthée. Enfin ce temple racontait l'origine même d'Athènes, puisqu'il était bâti sur l'emplacement de la maison de Cécrops. Aussi l'Erechthéion était

été déposés là, à l'exception du trône de Xerxès, qui était dans le Parthénon.

La façade ouest (fig. 3) était comprise dans l'enceinte réservée des prêtresses, qui sont probablement figurées sous forme de cariatides dans le joli portique appelé Pandrosion. Ces jeunes filles, dont le mouvement est si souple, dont la forme est si élégante, sont conçues et traitées d'une façon qui en fait des supports présentant à l'oeil l'apparence d'une merveilleuse solidité: des colonnes sem-

bleraient moins résistantes. Ces figures sont exhaussées sur une plinthe, et chacune d'elles fléchit la jambe qui se trouve le plus près du centre de l'édifice, ce qui donne de la variété au groupe en même temps que de la logique au mouvement. C'est là qu'on peut voir à quel point le sculpteur entraînait dans les vues de l'architecte, à quel point leurs études étaient dirigées simultanément et convergeaient vers le même but. On serait tenté de croire, en voyant ce monument, qu'il est l'oeuvre d'un artiste unique, architecte et sculpteur tout à la fois.



Extrémité du Pandrosion.—Le portique des caryatides

La silhouette de cet édifice est extrêmement remarquable, particulièrement dans la composition des angles. La chevelure des jeunes filles est disposée pour recevoir un chapiteau circulaire, orné d'un rang d'oves et de fers de lance, et, comme un fronton aurait surchargé ces supports féminins, la tribune est simplement couverte par une terrasse, et l'entablement sans frise se compose d'une simple corniche qui porte sur l'architrave.

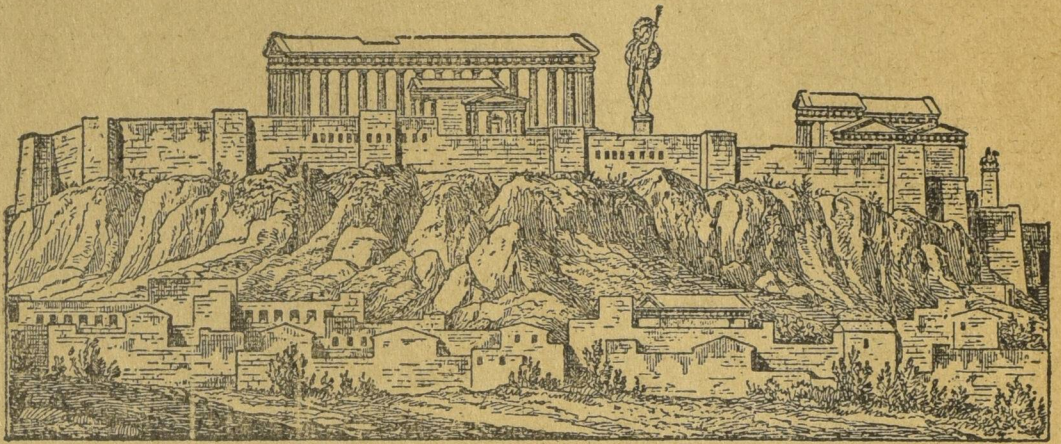
Quand on quitte l'Erechthéon, on trouve, à l'angle de l'enceinte sacrée, un rocher aplani, marquant l'emplacement d'un vaste piédestal. C'est là

que s'élevait la fameuse Minerve colossale, coulée en bronze par Phidias. Cette statue qu'il ne faut pas confondre avec celle qui était dans le Parthénon, s'élevait d'un tiers plus haut que tous les édifices, et on l'apercevait de partout, mais principalement en regardant l'Acropole du côté nord, comme le montre notre dernière figure. C'est de ce côté que le rocher offre son plus grand escarpement.

La ville d'Athènes.—Lysippe dit dans une de ses comédies : "Qui ne désire pas voir Athènes est stupide ; qui la voit sans s'y plaire est plus stupide encore, mais le comble de la stupidité est de la voir, de s'y plaire et de la quitter." Malgré l'immense célébrité d'Athènes, nous trouvons peu de descriptions de la ville même dans les auteurs anciens ; ils parlent à peu près exclusivement des monuments qui la décorent. Mais le portrait coloré qu'en a tracé Viollet-Le-Duc résume très bien l'idée que nous pouvons nous faire de cette cité célèbre : "Nulle cité, dit-il, n'était plus active, et, pour qui venait de l'Asie ou de l'Egypte il semblait, en parcourant Athènes, qu'on entraînait dans une fourmilière. Possédant au moment de sa plus grande puissance les trois ports de Munychie, de Phalère et du Pirée, elle couvrait un territoire dont le périmètre était de deux cents stades (le stade est de six cents pieds), mais c'était autour de l'Acropole que les maisons étaient serrées et la population toujours en activité. Là, les chariots se croisaient, pleins de marchandises, venant des ports ou les y conduisant. Le peuple, vivant sur les places, dans les rues, était affairé, menant grand bruit. Puis des boutiques, des ateliers entraient et sortaient sans cesse des étrangers qui venaient acheter et vendre, des esclaves portant des messa-

ges ou des objets. Les femmes circulaient dans les rues comme les hommes, se rendant aux marchés, aux jeux, aux confréries. Dès l'aube, de grosses troupes de paysans apportaient des légumes, des fruits, des volailles, et criaient leurs denrées par

maître et qui, répétant les propos vrais ou faux qui couraient la ville, faisaient causer les esclaves, railaient entre eux les étrangers qui passaient ou les interpellaient pour se donner le plaisir de critiquer leur accent, leur démarche, leurs habits."



Vue de l'Acropole d'Athènes

les rues. Les maisons élégantes occupaient la seconde zone; elles possédaient, la plupart, un jardin et parfois des dépendances importantes. On voyait autour d'elles des clients, des parasites qui attendaient l'heure du

Quoique la première place revienne de droit à l'Acropole, quand on parle d'Athènes, la ville elle-même présente le plus vif intérêt, soit sous le rapport de l'art, soit à cause des souvenirs dont on trouve la trace à chaque pas.

— 0 —

POUR FAIRE UN BON NETTOYAGE DES BOUTEILLES

Lorsque les bouteilles ont contenu des corps gras ou sont imprégnées d'une certaine odeur, pour les nettoyer et enlever toute trace des corps y ayant séjourné, il suffit d'introduire dans les bouteilles quelques cuillerées à soupe de sciure de bois de chêne ou de marc de café encore humide, lorsqu'il vient de servir.

On mélange cette sciure de bois ou ce marc de café avec un peu d'eau

très chaude, on promène bien le mélange dans toutes les parties des bouteilles que l'on veut nettoyer et ce mélange entraîne tous les corps gras qui empêchent le verre d'être transparent.

On recommence la même opération deux ou trois fois pour que le nettoyage soit complet. puis on rince à grande eau et on met les bouteilles à égoutter.

Bouquins et Bouquinistes



Il est certain qu'on ne trouve nulle part autant de bouquinistes qu'à Paris et ceux de la Seine, dont les boîtes s'échelonnent sur les parapets, sont célèbres dans le monde entier. Mais on en trouve ailleurs. A New-York, les boutiques de livres d'occasion se rencontrent par centaines et nous en connaissons bien une cinquantaine, tout au moins, à Montréal, où ce négoce n'eût pu faire vivre son homme il y a vingt ans. Le bouquiniste doit être fin matois, comme le marchand de tableaux ou d'antiquités auxquels il s'apparente. C'est un commerce qui demande un certain sens artistique, du goût, de vastes connaissances, de la psychologie et, encore plus que le sens artistique, le sens des affaires. Dans le négoce des vieux livres, comme dans celui des vieux tableaux et des antiquités, on n'est jamais bien sûr de faire un bon marché. Le plus souvent, on roule ou l'on se fait rouler. Quoi qu'il en soit, une boutique de vieux livres est l'endroit le plus agréable du monde; l'hôte est le plus souvent un homme qui cause et ses clients, bibliomanes ou bibliophiles, les mortels les plus doux et les plus sympathiques.

Pas tous pourtant, car il en est de très bêtes. Edmond de Goncourt écrit, dans son "Journal", que c'est devant un tableau que se débitent les

âneries les plus carabinées (M. de Goncourt, fort heureusement, ne s'exprime pas ainsi, mais c'est là sa pensée.) Peut-être bibliothécaires, libraires et bouquinistes en entendent-ils davantage et de plus fortes.

Une jeune élégante entre chez un marchand de livres d'occasion et lui demande douze pieds carrés de livres, quels qu'ils soient, tous reliés en un beau chagrin rouge, pour s'harmoniser avec les couleurs de la bibliothèque qu'elle fait aménager dans sa nouvelle maison.

Dans une boutique considérable de New-York, chez Schulte, où sont entassés 1,500,000 volumes, entre une autre dame. De sa sacoche elle extrait un coupon de soie mauve qui doit servir de bordure à sa prochaine robe. Elle demande un livre dont la reliure soit de même nuance. Le libraire, sans se soucier des raisons de cette bizarre cliente (il en a entendu bien d'autres!) avise un manuel d'électricité qui dormait sur un rayon empoussiéré. La reliure est d'un mauve idoine à la robe. Et avant de sortir, la jeune personne explique au marchand que son père, grand amateur de livres, sera heureux, quand il entrera ce soir-là, de la voir lire un volume aussi bien habillé qu'elle-même.

Chez un autre, survient un jeune homme qui, s'arrêtant devant huit

rayons de livres reliés en maroquin, demande: "Combien pour tout le lot?" — "\$800." "Trop cher", fait-il. Le bouquiniste hésite un instant, pour la forme, car il ne faisait pas un mauvais marché: "Eh bien! prenez le tout à \$750". Le client paya en beaux billets, héla un taxi-auto, et pendant que tous les commis le chargeaient, le patron s'en fut à la banque faire vérifier ses billets. Ils étaient bons. Un mois plus tard, le jeune homme revint; sans préambule, il dit: "Vous avez dû croire que j'étais complètement fou d'acheter ainsi tant de livres sans même les regarder?"

Le marchand ne croit pas nécessaire de dire sa pensée, qui eût été déplaisante pour un aussi bon client. "Vous allez me comprendre, continue ce dernier. Un oncle millionnaire, dont je suis le protégé, m'envoie chaque mois \$250 pour mes achats de livres. Je n'en ai jamais acheté un seul. Mais, ayant reçu de cet oncle un télégramme m'annonçant son arrivée, avec un cadeau de \$1000 pour bien le recevoir, il me fallait à tout prix me monter une bibliothèque en un jour. Les livres que vous m'avez vendus ont fort impressionné mon oncle, mais maintenant qu'il est reparti, vous aurez sans doute l'obligeance de les reprendre au prix que vous me ferez."

Les clients les plus faciles à satisfaire sont naturellement ceux-là qui ne se pourvoient de livres que pour garnir les tablettes de la bibliothèque achetée à même la maison et pour qui ne comptent que les reliures. Si la pièce est tapissée de bleu, il leur faut des couvertures bleues, pas plus difficile que ça.

Il y a aussi les gens qui mettent leurs livres en gage, quittes à les re-

prendre, laissant un fort pourcentage chez le libraire.

Les manies des véritables bibliomanes sont innombrables et MM. Déom et Ducharme doivent avoir de bien amusantes histoires à raconter!

— 0 —

ENVELOPPEZ VOS CADEAUX DANS DES DECOUPURES DE PAPIER- TENTURE



Pour changer un peu d'avec le papier de soie, donner un caractère d'originalité à vos paquets de cadeaux et utiliser les découpages de papier-tenture qui vous restent de votre dernier tapissage, enveloppez-en vos boîtes de présents de Noël ou du Jour de l'An. Les papiers de tenture à fleurs se prêtent particulièrement bien à cet usage. Et plusieurs autres aussi bien. Vous les ficellez des petits fils de soie rouge ordinaires.

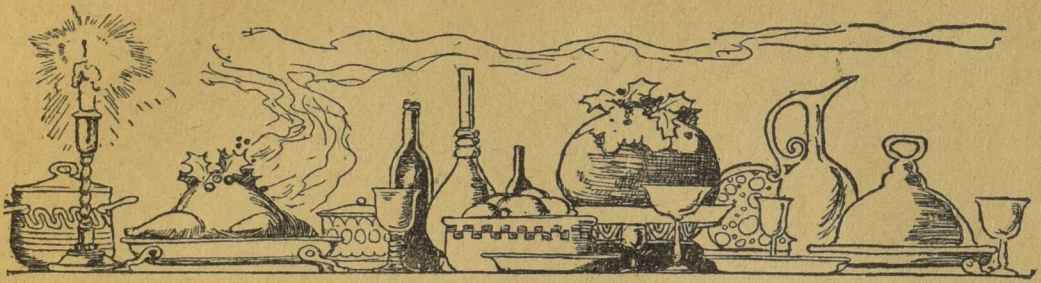
Si vous n'avez pas chez vous de ces retailles de papiers peints, demandez-en au magasin; on se fera probablement un plaisir de vous en céder quelques-unes, car cela n'est pour les marchands d'aucune utilité. Vous pouvez encore vernir votre ficelle, la dorer ou l'argenter à votre goût, pour l'adapter à la couleur du papier-tenture.

— 0 —

Mettre un frein à sa langue! Le plus difficile des devoirs et l'un des plus importants... La source de ce péché est presque toujours la vanité

L'entêtement est une faiblesse absurde. Si vous avez raison, il amoindrit votre triomphe; si vous avez tort, il rend honteuse votre défaite.

La vanité au dehors est la marque la plus évidente de la pauvreté au dedans.



Le Menu d'un Réveillon de Noël canadien

CRETONS

Mode de préparation: Enlever la peau de la panne, puis couper la panne en petits morceaux: sel (pas d'eau). Faire cuire sur un feu doux jusqu'à ce qu'elle soit croustillante, passer au tamis. Laisser refroidir les résidus puis les hacher au moulin. Hacher du maigre de porc, le faire cuire avec un oignon par pinte de viande hachée. Pendant la cuisson ajouter les résidus de panne, sel, poivre, feuilles de laurier, deux tiers de maigre de porc pour un tiers de panne ou résidu. Laisser mijoter deux heures; déposer dans des moules rincées à l'eau froide.

(b) 4 tasses de farine, 1½ c. à thé de sel, 2 cuillerées à thé de poudre à pâte, 1 tasse de graisse, 3 tasses eau froide.

Mode de préparation: (a) Hacher les restes de viande, faire revenir l'oignon dans la graisse, ajouter la viande, le sel, le poivre et les fines herbes. Mouiller d'un peu de bouillon ou de sauce pour obtenir un hachis délicat, mais pas trop clair.

(b) Préparer une pâte brisée et procéder comme pour les tartelettes.

BOUDIN

RAGOUT DE BOULETTES DE PORC FRAIS

Ingrédients: 2 à 3 livres porc, sel, poivre, fines herbes, graisse, 1 oignon, farine, 1 pinte eau chaude.

Mode de préparation: Hacher la viande au moulin, y ajouter l'oignon haché fin, le sel et le poivre. Façonner en boulettes, les passer dans la farine; faire chauffer la graisse, y faire saisir les boulettes, ajouter l'eau chaude, laisser mijoter lentement jusqu'à parfaite cuisson.

Ingrédients: 1 pinte de sang, 1 livre oignons, épices mêlées, moulues, fines herbes au goût, 1 chopine de lait, 1 livre de panne ou gras de lard.

NOTE.—La première chose à faire, lorsque l'on fait tuer un porc, c'est de recueillir le sang, qui a une grande valeur pour la confection du boudin. On le recueille dans une poêle dans laquelle on a mis un peu de vinaigre et de sel, afin de l'empêcher de se coaguler; aussitôt recueilli, le couler.

TOURTIÈRES

Ingrédients: Douze à quinze livres de porc frais, quatre à cinq oignons. Un peu d'eau. Assaisonnements.

Mode de préparation: Hacher la viande, faire cuire dans un chaudron, avec sel, poivre, oignon haché fin. Mettre très peu d'eau, afin que la viande ne se défasse pas. Brasser presque continuellement pendant la première partie de la cuisson. Après parfaite cuisson de la viande déposer la préparation dans une pâte brisée en procédant comme pour les tartes.

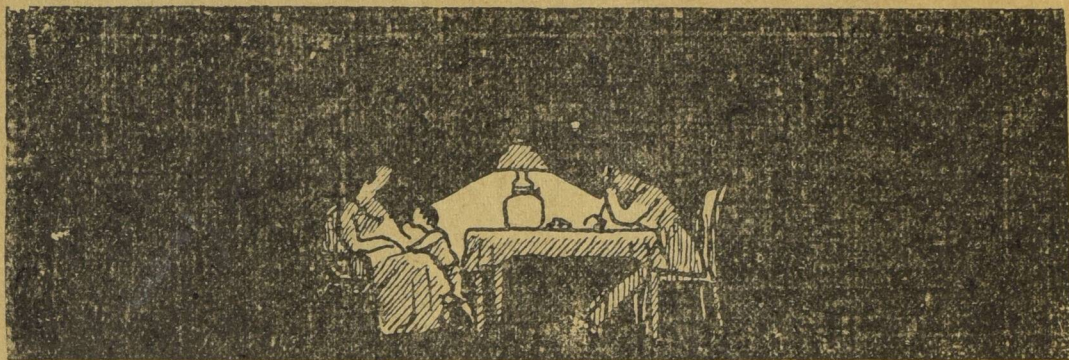
Mode de préparation: Hacher l'oignon fin, mettre cuire au feu doux, avec un quart de livre de saindoux, l'ajouter au lait et au sang, la panne ou le gras coupés en petit dés; assaisonner de sel, poivre, fines herbes, épices moulues. Amalgamer le tout: introduire cette préparation dans les boyaux ou la verser dans une lèchefrite; faire cuire au bain-marie pendant une heure et demie à deux heures. Laisser refroidir, couper par tranches épaisses, faire rôtir dans une poêle avec du saindoux.

Beignets.—Deux œufs bien battus, une tasse de sucre, une tasse de lait, 4 tasses de farine, 2 cuillerées à thé de poudre à pâte, cuillerées à thé de sel.

PETITS PÂTES DE PORC FRAIS

Ingrédients: (a) Restes de porc frais, 1 c. à table graisse de rôti, sel, poivre, fines herbes, 1 oignon, restes de sauce ou de bouillon, 4 tasses de farine.

Biscuits à la mélasse.—Une tasse de mélasse, 2 cuillerées à soupe de lait chaud, 1 cuillerée à thé de gingembre, une demi-tasse de poudre à pâte et assez de farine pour faire une pâte molle.



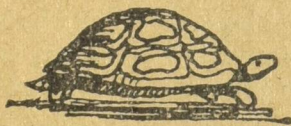
Les fables modernes de Franc-Nohain

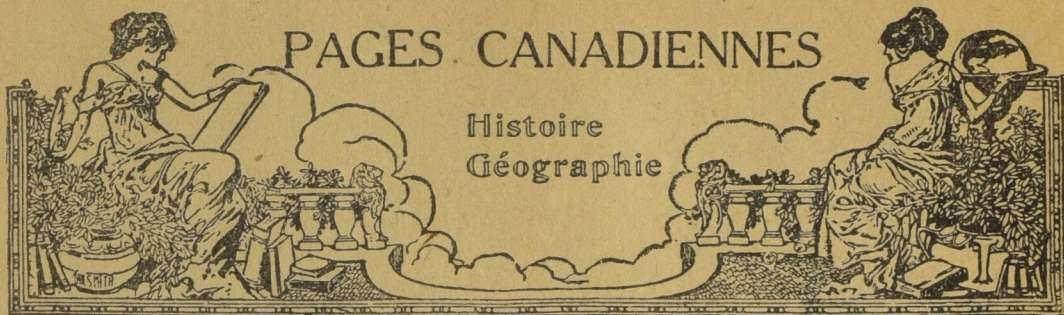
LA TORTUE QUI VEUT SE FAIRE AUSSI PETITE QUE LA COCCINELLE

Dans un de ses plaisants récits
 Que, pour les grands et non pour les petits,
 Composait Jean de la Fontaine,
 Récits que les petits apprennent,
 Mais, rien ne dit
 Qu'ils les comprennent,
 Le Bonhomme a conté l'ambition soudaine
 D'une jeune grenouille à qui
 Ce désir saugrenu venait troubler l'esprit :
 — Etre un boeuf, quel rêve ! —
 Et qui crève . . .
 C'est d'une tortue au jourd'hui
 Que je dirai l'analogue aventure,
 Et comme un manque de mesure
 Tout droit au trépas nous conduit,
 — C'est fort bien fait, se plaignait la Tortue,
 C'est fort bien fait de porter sa maison
 Mais ce n'est pas une raison
 Pour qu'elle m'écrase et me tue,
 Je l'aimerais plus exigüe

Et coquette à proportion;
 Voyez plutôt la Coccinelle,
 Elle est la perle du jardin;
 Devenir légère comme elle,
 Etre comme elle tout carmin ! . . .
 Cela doit être d'abord question de régime;
 Pour être belle, il faut savoir souffrir;
 Je vais commencer par me faire maigrir,
 Et réduire
 Ma nourriture aux rations les plus minimales.
 Espérons que le jour viendra,
 Où, comme mon modèle ainsi favorisée,
 Ce festin me laissera
 Rassasiée et grisée :
 Boire une goutte, au coeur des roses, de rosée . . .
 Sans souci de son mal, sans souci des risées,
 La Tortue a jeûné avec ferveur
 Elle y perd, avec l'appétit, toute vigueur,
 Dépérit à faire peur,
 Et de langueur se meurt sous l'oeil moqueur
 De la Coccinelle légère . . .

Les jeunes gens croyaient naguère
 A l'incompatibilité
 Du génie avec la santé
 Du pot-au-feu avec le feu sacré:
 Le pot-au-feu, le coin du feu, quelle misère !
 Et il leur semblait nécessaire,
 Et, mieux, que cela suffisait,
 Pour être Byron ou Musset,
 De vivre débauché et mourir poitrinaire.





NOËLS ANCIENS DE LA NOUVELLE-FRANCE

Quels noëls chantaient nos ancêtres?

Ernest Gagnon et Ernest Myrand nous renseigneront, qui ont consacré à ce sujet d'importants travaux.

Nous avons pensé reproduire quelques fragments de la préface de l'ouvrage de M. Ernest Myrand, ouvrage intitulé: **Noëls anciens de la Nouvelle-France**. C'est peut-être la meilleure manière de s'instruire superficiellement, en une page ou deux, d'un sujet trop vaste pour être plus amplement développé dans le cadre de cette chronique.

* * *

J'ignore absolument, écrit M. Ernest Myrand, si quelque chercheur, amoureux du bizarre et de l'inconnu, essaya jamais de résoudre cette énigme située au-delà de toute conjecture. (Quelles chansons chantaient les Sirènes,— ce rapprochement n'est pas très heureux) mais j'en sais une autre plus susceptible de recherches fructueuses, intéressantes, utiles, et de satisfaisante solution: Quels noëls chantaient nos ancêtres?

Ce livre en sera la réponse.— Réponse imparfaite, hélas ! fâcheusement incomplète. Mais en pouvait-il être autrement? Je n'ai eu à ma disposition, dans la poursuite de ce tra-

vail aride, que cinq vieux recueils de cantiques français religieusement conservés à l'Hôtel-Dieu de Québec.

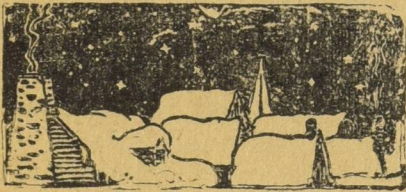
Sans la rarissime édition des **Poésies chrétiennes** de l'abbé Pellegrin— dont l'Hôtel-Dieu de Québec est seul à posséder, au Canada, un superbe exemplaire—l'histoire des Noëls anciens de la Nouvelle-France eût été impossible à écrire, car ce livre en est véritablement la clef de voûte. Nos



ancêtres Français-canadiens et Canadiens-français chantèrent tous les noëls de Martial de Brives, de Pellegrin, de Garnier, de Daulé et bien d'autres encore: l'événement en est sûr; cependant la certitude absolue ne constituerait pas une raison de les rééditer en bloc.

L'intérêt, comme l'utilité, de cette étude est de rechercher dans cette foule compacte de cantiques centenaires quels noëls nous chantons encore aujourd'hui que chantaient autrefois nos ancêtres.

La musique des **Noëls anciens de la Nouvelle-France** est empruntée, pour le plus grand nombre, à de simples et naïves mélodies populaires. En raison du sujet et des personnages qui les chantent, cette simplicité même devient un mérite; la fraîcheur des motifs, la couleur locale, l'archaïsme du style musical et littéraire, tout conspire à conserver à ces liens religieux une faveur constante.



Ces noëls nous semblent exquis, surtout par l'habitude que nous avons de les entendre; ils ont réjoui notre jeunesse, bercé notre première enfance. Aussi les trouvons-nous ravissants, incomparablement beaux, à cause des souvenirs délicieux qu'ils évoquent. Musset avait raison d'écrire ces vers que j'ai choisis comme épigraphe à cet ouvrage:

Et rien n'est meilleur que d'entendre
Air doux et tendre
Jadis aimé!

L'identité des sources où les noëls français puisent leurs suaves inspirations leur donne à tous une ressemblance frappante, un cachet indélébile, un air de famille irrécusable. Bien qu'on les reconnaisse pour frères aux traits de la physionomie, la différence

des provinces, des époques, des caractères et des coutumes locales leur imprime en même temps une grande variété. "Ici, écrit Pierre Veuillot, domine la grâce, là ressort plus particulièrement l'allégresse. Le noël breton a surtout de l'émotion, de la simplicité forte; le noël bourguignon brille davantage par l'esprit et la verve; les noëls méridionaux sont vifs, ailés; au centre et au nord de la France, le cantique de noël nous attendrit, nous pénètre jusqu'à l'âme."

LE MARIAGE A LA GAUMINE

Dans l'ancienne jurisprudence française, on nommait mariage à la Gaumine un mariage contracté devant un prêtre, sans aucune bénédiction. Cette union tirait son nom d'un certain Gaumin, qui s'était marié de cette façon. Cette coutume détestable ne fut pas étrangère au pays, car les registres de nos paroisses nous ont conservé le nom de plusieurs personnes qui se marièrent de cette façon. En 1727, pendant que M. Gervais Lefebvre, curé de Batiscan, célébrait une messe basse, Daniel Portail, fils de Daniel Portail, maire perpétuel de la ville de St-Florent-le-Lievre, diocèse d'Angers, contractait mariage à la Gaumine avec Marie-Antoinette Langy, de Levrault. Les coupables firent réhabiliter leur mariage, le 6 septembre 1728. A la Pointe-aux-Trembles, de Montréal, le 15 février 1754, Pierre Bernard et Catherine Laviolette s'étaient mariés à la Gaumine, pendant l'élévation de la Sainte Hostie. Le dimanche suivant, le mandement de Monseigneur de St-Valier, sur le mariage à la Gaumine, fut lu en chaire par le curé et les mariés furent en conséquence excommuniés.

LE SUPPLICE DE DAMIENS

Pour avoir attenté à la vie de Louis XV, le 5 janvier 1757, Robert-François Damiens est torturé pendant deux mois à la Conciergerie puis écartelé en Place de Grève.— Le plus affreux supplice enregistré par l'histoire.— Notre récit est tiré du "Vitriol de Lune", par Henri Béraud.

Au point du jour fixé pour l'exécution, Paris tinta comme une enclume. La cavalerie franchissait les portes. Il en arrivait de tous côtés, mais les gros escadrons venaient par la rue du Bac de l'Ecole Militaire et de l'écurie des Invalides...

La température était douce, amollissante; les cabaretiers avaient, le long de la Mortellerie, disposé des tables; une aigre odeur de vin se mêlait au fumet des chevaux d'armes, attachés aux anneaux dans les carrefours. Vers une heure, les cloches commencèrent de sonner, annonçant que le prisonnier, tiré des brodequins, allait être conduit en Grève après l'amende honorable. Un remous de la multitude s'élargit dans les rues environnantes. Blaise et Giambattista, qui se tenaient par le bras, furent poussés vers le port-au-foin.

Des rumeurs lointaines, qui grossissent en se rapprochant, annonçaient le cortège. Poursuivi de clameurs furieuses, il contourna le vieil abreuvoir, puis entra dans le grand carré vide de la grève.

Le buste du condamné dépassait les hautes ridelles du tombereau. Blaise, à l'instant, reconnut Damiens.

Pâle, mais ne montrant point d'angoisse, il regardait la multitude silencieuse. On avait arrêté la voiture au coeur de la place. Damiens portait un cierge de cire ardente, qui brûlait à côté de sa figure

Il aperçut tout à coup l'échafaud, assez bas, et, sur le plancher, une table de bois, une chaudière d'huile qui fumait, des outils noirs. Quatre heures sonnèrent.

—La journée sera rude, murmura le condamné.

Le fond du tombereau s'abattit sur le pavé, les valets du bourreau s'approchant, mirent une échelle et l'homme descendit. Il était nu, sous une chemise de toile, et grelottait. L'aigre bise de mars chassait sur les toits quelques nuages d'un gris plombé. Sous le beffroi, l'horloge au cadran bleu marquait deux heures. Alors le glas commença de tinter très haut dans le ciel et le vent semblait avaler le bruit lugubre.

Damiens, les pieds sur le carreau, regardait ses membres dévêtus, il attendait. Le greffier ordonna qu'on lui prit le cierge des mains, ce qu'un acolyte fit. Aussitôt les prêtres entonnèrent les psaumes. Ce fut court. L'un des confesseurs, le moliniste, leva la croix et l'on poussa le condamné vers l'échafaud.

Il ne pouvait marcher. La question avait fait craquer les os de ses chevilles, on le poussait cependant, il fit effort, se raidit et monta. Le glas se tut, afin qu'on entendit crier l'homme dans les supplices.

Damiens regardait durement le brasier, qu'un aide attisait au moyen d'un soufflet de cuir écarlate. Le moment venu, il tendit, avec un rude courage, sa main droite. Deux archers le maintenaient au biceps et à l'avant-bras. En face, un franciscain brandissait le crucifix noir et parlait à mots pressés.

La chair funa, Damiens se tordit et poussa, les dents serrés, un long gémissement. On le lâcha. L'odeur fit reculer le moine. Le condamné hale-tait, secouait dans le vent son moignon noir. Il le regarda longtemps, sans rien dire, puis, levant la tête, il fixa sur le greffier qui s'avancait ses prunelles agrandies.

—Nommez vos complices.

Il ne répondit rien, tourna la tête. Alors ses regards tombèrent sur Blaise et Giambattista et, craignant qu'une expression de son visage ne le trahît, il ferma les yeux et s'abandonna aux soldats qui le jetaient sur la table, arrachaient sa chemise.

Le bourreau tira de la braise ses tenailles.

On le vit se pencher sur le corps étendu, tourner furieusement autour de la table, faisant avec une hâte et une dextérité de jongleur sa diabolique besogne. Il tenailla aux bras, aux cuisses, aux mamelles. Damiens se tordait, bavait, son ventre dansait comme une eau bouillante. Mais lui gardait toujours le silence.

Six aides parurent, avec d'horribles spatules fumantes qu'ils vidaient dans les six plaies. Puis ils replongeaient leurs cuillers dans les chaudrons, que d'autres leur tendaient, au ras de l'échafaud, pour les vider encore dans les trous saignants de la chair. C'étaient l'huile, la poix, le soufre, la cire et le plomb.

Aux premières brûlures du plomb on entendit, au fond de la place, un hurlement de bête enragée, suivi d'un long sanglot, ensuite la voix de Damiens s'éleva, monotone et déchirante :

—Mon Dieu! de la force! Seigneur, ayez pitié, Dieu, donnez-moi la patience, mon Dieu, de la force, Seigneur!...

Cela se prolongeait comme une litanie, sans relâche, sans que la voix montât ou baissât. Les valets avaient disparu avec leurs instruments. Damiens, lié sur la table, continuait de crier, le visage couvert de sueur, le teint couleur de plomb. Ses larmes ruisselaient. Des femmes criaient, s'évanouissaient. Les hommes, béants d'horreur, tendaient la tête vers la table, d'où partaient l'infatigable plainte.

A ce moment, la grande porte de l'Hôtel de ville s'ouvrit. On entendit gronder les cloches et la jaune lumière des cierges clignota dans le jour. Un carillon furieux, tombant du beffroi, couvrit enfin la voix du malheureux. Il gémit, puis devint immobile, serra les lèvres, parut reprendre ses sens.

On attendit un peu. Le bourreau regardait vers le dais où trônaient Maupeou, Molé, Pasquier, Severt, les quatre commissaires, vêtus de robes rouges. Ils ne bronchaient point. Aux balcons, des dames s'éventaient. On disait que le roi voyait tout d'une maison, au-dessus des colonnades. Cela courait en rumeur dans la foule et les regards allaient aux fenêtres closes, cherchaient à percer le mystère des rideaux. Cependant, Maupeou baissait la tête.

Le condamné fut saisi, porté des tables rouges sur le pavé, allongé les bras en croix. Ses forces étaient re-

venues; sur ses joues, que creusait la souffrance, les couleurs paraissaient. Il put se soulever un instant et voir les quatre chevaux du Perche que les charretiers menaient vers son corps nu. Un sergent, pris d'une obscure pitié, le renversa. La foule se taisait, retenant son souffle.

Mais le greffier revint, se pencha très bas sur Damiens:

—N'avez-vous pas de déclarations ultérieures?

—Non, répondit-il, d'un ton ferme et sépulcral.

Les aides nouaient déjà les traits, le bourreau levait la main, et bientôt, dans les cris des charretiers, la foule perçut un autre cri. Elle vit en frémissant se tendre les bricoles et le corps étalé bondir horizontalement vers le ciel et retomber, suspendu aux cordes, qui tendaient, au coeur de la Grève, une grande croix de chanvre noir.

Le fracas des cloches étouffait tous les bruits. On n'entendait plus le claquement des cloches, ni le cliquetis des fers, ni le hurlement de l'écartelé.

Rien ne vint.

Les chevaux glissaient. Il fallut les laisser souffler. De nouveau, le corps nu reposa sur la pierre. A chaque jambe, le bourreau fit ajouter un cheval, puis, sur un signe, les fouets traçèrent dans le ciel leur quadruple paraphe et le supplicé s'éleva, d'un bond plus brutal.

Dans la tête renversée et roulante, d'où la chevelure en sueur pendait, on voyait la bouche, grande ouverte, qui vomissait des hurlements, face au ciel. Les membres s'allongeaient, ne cédaient point. Peut-être les chevaux tiraient mal. Le bourreau, apitoyé, alla aux genoux du chancelier prier qu'on lui permit de donner un coup de tranchoir aux jointures. Cela fut

refusé, le supplice recommença.

La voix des cloches s'enflait dans un grondement de canonnade. De partout, aux abords de la place, entre les mousquets des gardes, des poings se tendaient vers Maupeou. Brusquement, le branle s'apaisa, fondit dans l'air comme un écho et, à mesure que le bruit d'en haut diminuait, on entendait mieux les cris du patient. La nuit venait et, avec elle, la rage du peuple. Maupeou sentit qu'il fallait en finir. Il accorda la permission de taillader les épaules et les hanches. Le bourreau le fit sur le corps étendu, alors que les chevaux tiraient à plein collier.

Damiens se tut enfin. Cette épouvante finit après deux heures et quart.

—o—

LES TRANSATLANTIQUES ITALIENS

La " Navigazione generale " construit actuellement le "Roma", jaugeant 30,000 tonnes, mû par 4 turbines, pouvant filer 22 milles à l'heure. Le "Roma" sera le plus grand transatlantique de la marine italienne. Il sera lancé cette année et entrera en service dans l'automne 1926 pour desservir, avec le "Duilio", la ligne de l'Amérique du Nord.

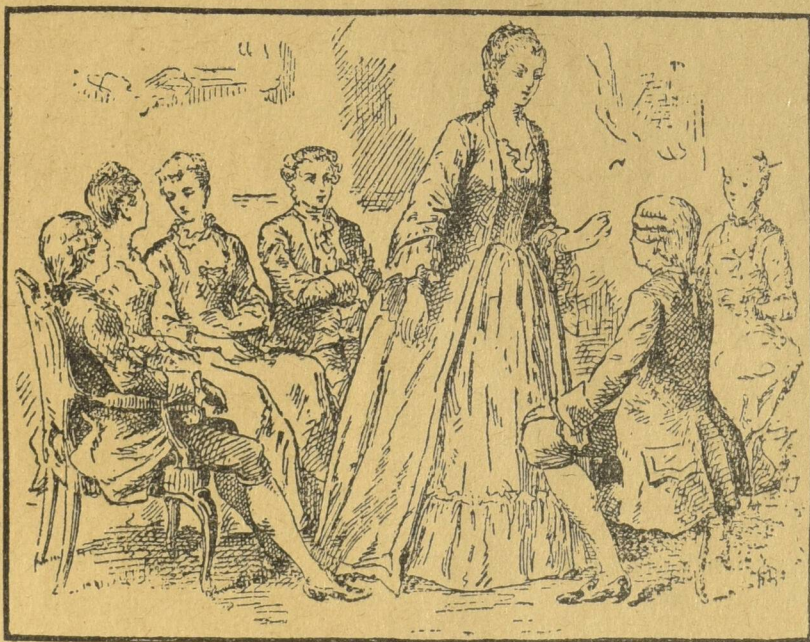
Un autre transatlantique, l'"Augustus", pareil au "Roma", sera mû par des moteurs Diesel. Il sera le plus grand du genre, et avec le "Jules-César" desservira l'Amérique du Sud où les Italiens émigrent en grand nombre. D'autres services sont en projet pour les lignes de l'Australie, de l'Amérique centrale et du Sud-Pacifique. Deux navires de 15,000 tonnes sont déjà commandés. Ils posséderont des cabines, des troisièmes classes et un vaste espace pour les marchandises.

JEUX DE SALON ET JEUX DE BOUDOIR

La Sellette

La société tire au sort un accusé et un accusateur. Puis elle se forme en demi-cercle à l'une des extrémités du salon, pendant que l'accusé s'assied isolément à l'autre extrémité. L'accusateur se tient debout devant les juges.

l'accusé et les lui expose alternativement, en s'écartant toutefois de l'ordre dans lequel elles lui ont été faites. A chaque accusation, l'accusé nomme le juge qu'il en suppose l'auteur; chaque fois qu'il devine juste, le juge donne un gage, et, à la fin, le juge que l'accusé a deviné le premier est mis à son tour sur la sellette.



La sellette au XVIII^e siècle

L'accusateur commence le jeu en déclamant ainsi: "Illustres juges, savez-vous pourquoi l'accusé est sur la sellette?" Puis il s'approche de chaque juge qui lui fait connaître à voix basse son opinion.

L'accusateur prend note des différentes déclarations: lorsqu'il les a toutes recueillies, il s'avance vers

Tirez, lâchez

Les jeux les plus simples sont parfois les plus amusants; ainsi essayez celui-ci:

Un joueur se procure autant de rubans qu'il y a de personnes dans la société; il les prie ensuite de se disposer en demi-cercle devant lui, re-

met un bout de ruban à chacune, et tient tous les autres dans sa main. Quand il prononce le mot: "Lâchez", il faut tirer; et quand il dit: "Tirez", on doit lâcher. On ne saurait croire quel nombre de gages procure ce plaisant passe-temps.

Percer une pièce d'un sou avec une aiguille

Enfoncez une aiguille dans un bouchon jusqu'à ce que la pointe atteigne et dépasse à peine l'extrémité opposée du bouchon.

Cassez la tête de l'aiguille à fleur du bouchon, et placez le sou sur une table de bois blanc ou sur un écrou. Mettez ensuite le bouchon sur le sou, et donnez un fort coup de marteau sur le bouchon. L'aiguille traversera le sou très facilement.

Faire entrer un oeuf dur dans une bouteille

Faites brûler du papier dans une bouteille renversée; puis, placez un oeuf sur la bouteille, de telle sorte qu'il la bouche hermétiquement. L'air de la bouteille ayant été dilaté, et l'oeuf se trouvant poussé par la pression atmosphérique, il s'allonge et finit par tomber dans la bouteille.

Soulever une carafe pleine d'eau avec une paille

Pliez la paille avant de l'introduire dans la carafe, en la cassant en deux, de façon que le petit bout agisse par compression sur le bord intérieur de la carafe. La force de résistance de la tige de paille suffira pour soulever la carafe.

Un nouveau téléphone

Si vous appliquez votre montre à l'une des extrémités d'une paire de

pincettes et que vous appuyiez le manche à l'oreille d'une personne, elle entendra distinctement le tic-tac de la montre, qu'elle n'eût pu percevoir à la même distance, sans le secours de ce téléphone d'un nouveau genre.

Enlever une personne avec quatre doigts

Il faut être quatre pour exécuter cette expérience: deux placent leur index sous la bottine de celui qu'on doit soulever, deux autres placent l'index sous son coude.

Au signal convenu, les quatre personnes font un effort simultané et enlèvent facilement le patient.

Deviner le nombre que quelqu'un aura pensé

Proposez à une personne de penser un nombre, de le tripler, et ensuite de prendre la moitié exacte de ce triple, s'il est pair, ou la plus grande moitié si la division ne se peut faire exactement. Faites encore tripler cette moitié et demandez ensuite combien de fois le nombre 9 s'y trouve compris; le nombre pensé sera le double, si la division par la moitié a pu se faire; dans le cas contraire, il faudra ajouter 1 au double du quotient de la division par 9.

Qu'on ait pensé 5, son triple est 15 qui ne peut se diviser par 2. La plus grande moitié de 15 est 8; si on le multiplie encore par 3, on aura 24, où 9 se trouve deux fois. Le nombre pensé est donc 4 plus 1 ou 5.

Manière de faire tenir un oeuf sur sa partie la plus pointue

Pour faire tenir un oeuf sur sa pointe, il suffit de l'agiter assez long-

temps, de manière que le blanc et le jaune soient bien mêlés ensemble. Si, dans cet état, on met l'oeuf sur un plan bien horizontal, il se tiendra sur sa pointe sans tomber, à cause de l'équilibre parfait de son contenu bien mélangé, ce qui maintient le centre de gravité de l'oeuf dans la ligne de direction.

Singulières ondulations

On met trois parties d'eau dans un verre, on verse dessus une partie d'huile et on laisse le reste du verre vide. Ensuite on l'entoure circulairement d'une ficelle dont les deux bouts sont fixés l'un d'un côté, l'autre de l'autre et tiennent le verre suspendu. On lui donne alors un mouvement de balancement. L'eau sera fortement agitée, mais l'huile restera sans mouvement. C'est cette propriété de l'huile qu'on utilise dans les tempêtes, pour sauvegarder les vaisseaux.

Faire passer un oeuf dans une bague

Il suffit de faire tremper un oeuf dans le vinaigre; il devient mou, flexible, et peut traverser une bague. Après s'être allongé, il reprend sa première forme.

Faire paraître des vers sur la viande...

Cette mystification n'est peut-être pas d'un goût bien délicat,— mais d'un succès certain.

Un plat chaud étant apporté, le mystificateur jette adroitement dessus des petits morceaux de chanterelle de violon, qui est la corde la plus mince des instruments à manche.

La chaleur, dilatant la corde, ne tarde pas à faire prendre à chacun de ces morceaux la forme et le mouvement de véritables vers.

Les convives poussent des cris de dégoût, jusqu'à ce qu'on leur ait expliqué cette fumisterie.

—o—

L'HEURE DE NOEL DANS LE MONDE ENTIER






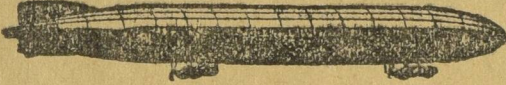

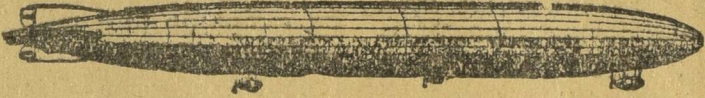



Les cloches de Noël sonnent sans discontinuer pendant vingt-quatre heures et cela parce que, comme chacun sait, l'heure change avec les pays.

Ainsi, tandis qu'en Angleterre, les habitants prennent leur repas du midi de la veille de Noël, à Sydney, Nouvelles-Galles-du-Sud, les cloches annoncent la naissance de l'Enfant-Dieu. Celles de Perth, capitale de l'Australie occidentale, ne sonnent que deux heures et vingt minutes plus tard. Et il faut encore à l'heure de Noël deux heures et demie pour traverser le continent australien.

Noël passe de Perth à Hong-Kong en moins de huit minutes, mais, en revanche, il n'arrive de Hong-Kong à Calcutta qu'après deux heures et dix-sept minutes. Trente-cinq minutes plus tard, Noël est annoncé à Madras et trente minutes plus tard encore, à Bombay. De là, Noël se rend à Moscou, Jérusalem, Constantinople, le Cap de Bonne-Espérance; puis à Berlin, Rome, Rotterdam, et est célébré à Paris neuf minutes avant Londres.

Bien que Noël soit carillonné à la même heure environ, dans toute l'Angleterre, il n'est véritablement Noël à Liverpool que douze minutes après Londres, à Glasgow que dix-sept minutes après Londres et Penzance que six minutes après Glasgow.

LES PLUS GRANDS DIRIGEABLES DU MONDE

1900		L Z 1
1908		L Z 5
1913		L Z 18
1915		L Z 40
1916		L Z 62
1917		L Z 104 Des Afrika-Schiff
1918		L Z 113
1919		L Z 120 Bodensee Nordstern
1923		L Z 126 Los Angeles

Les plus grands dirigeables du monde du modèle Zeppelin. Le LZ-40 fut le premier dirigeable de guerre; le LZ-104 fit la célèbre randonnée d'Afrique. Le LZ-126 appartient aux Etats-Unis.

FAITES-VOUS CETTE JOLIE LANTERNE JAPONAISE EN PAPIER

Vous réaliserez sans peine une lanterne japonaise en employant uniquement du papier fort, sans la moindre monture en métal ou en bois.

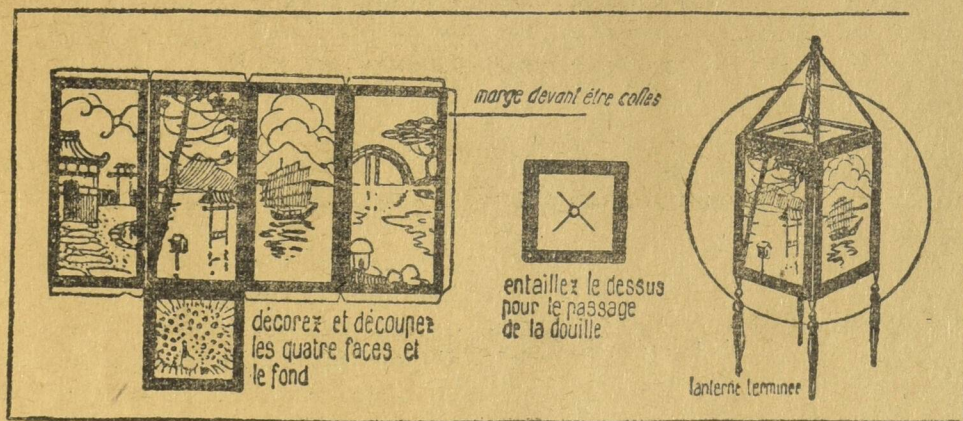
Nous vous donnons ici un modèle de lanterne de forme très simple, à base carrée. On pourrait la faire de la même façon à 5, 6 ou 8 pans. Ou, par un procédé analogue, lui donner une forme cylindrique.

Cette lanterne aura des dimensions proportionnées à la grandeur de la pièce, à l'intensité de la lampe qu'elle contiendra.

de papier collant, n'est-ce pas? Puis vous peignez à l'aquarelle, en forçant les tons, à cause de l'effet de transparence.

La peinture achevée, encadrez chaque face de la future lanterne d'une marge noire, à l'encre de Chine, marge qui fera ressortir les vignettes, masquera l'absence de monture de la lanterne et cachera aussi les doubles épaisseurs de papier, aux endroits où vous allez coller.

La face supérieure de la lanterne ne sera pas décorée, puisqu'elle est invi-



Prenez donc une feuille de papier fort, et tracez-y au crayon la figure que représente un de nos croquis.

Ce tracé étant achevé, vous allez peindre le papier. Nous vous avons indiqué comment vous pouvez vous y prendre si vous n'avez pas le talent nécessaire pour dessiner de chic—et en vous inspirant d'estampes japonaises. Un peu de papier à décalquer et

sible. Une simple teinte plate pour éviter un reflet de lumière crue vers le plafond.

Puis, vous découpez le papier, suivant le tracé, et vous procédez au pliage, le long des arêtes. En pliant partout à angle droit, vous voyez la lanterne prendre corps et former une sorte de boîte à un seul fond.

Quand ce sera bien collé, vous pourrez repasser les marges à l'encre de Chine. Plusieurs couches sont nécessaires pour obtenir un noir absolu. Vous pourriez même coller une bande noire par-dessus l'arête. Ce n'est pas indispensable, loin de là, mais cela donne à l'ensemble une bonne rigidité.

Cette lanterne devra être suspendue à un anneau du plafond et envelopper, pour ainsi dire, l'ampoule électrique, suspendue elle-même au bout de son fil. Pour rester dans le style, munissez votre lanterne de quatre rubans de satin noir, collés à l'intérieur des angles. Ces rubans seront noués à l'anneau de suspension.

Le couvercle.— Nous ne pouvons donner d'autre nom à la surface supérieure de la lanterne. La difficulté consiste, non pas à le fixer, car il devra rester mobile, mais à laisser un passage pour la douille de l'ampoule. Voici comment il faut procéder pour obtenir un assez bon résultat. Taillez dans le couvercle deux lignes, en croix de Saint-André, au centre de laquelle vous ménagez un cercle pour le passage du fil.

La lanterne étant déjà suspendue, passez la douille de la lampe — non munie de celle-ci—à travers le couvercle. Puis placez l'ampoule.

L'ampoule étant logée dans la lanterne, faites glisser le couvercle le long du fil, jusqu'au contact de la lanterne. Les quatre rubans le maintiendront indéfiniment en place.

Pour mettre le dernier détail, qui fait tout le chic de l'ensemble, fixez à chacun des quatre coins inférieurs un gland de soie noire, ou de perles de verre, également noires.

Et la lanterne est terminée.

DERVICHES TOURNEURS

Les derviches sont, dans les pays musulmans, et particulièrement en Perse et en Syrie, des religieux dont les uns vivent dans des sortes de monastères, et dont les autres vivent à leur guise et voyagent à travers le monde musulman.

Les plus pittoresques sont les derviches tourneurs. Ceux-là dansent en tenant une main ouverte vers le ciel pour recevoir d'Allah les grâces qu'ils lui demandent. L'autre main, à demi fermée, est tournée vers la terre pour laisser tomber un à un les bienfaits d'Allah sur les fidèles croyants. Autrefois, c'était sur le sultan, car leur principale préoccupation était de prier pour la conservation des jours précieux de Sa Majesté qui, pour les récompenser, leur envoyait, deux ou trois fois par semaine, des moutons et prenait soin de la mosquée et du monastère.

Ils tournent environ une heure au son du tambourin et de plusieurs flûtes. Plus la musique devient accélérée, plus les tours sont rapides. C'est à donner le vertige aux profanes. Ne devient pas derviche qui veut. Il faut d'abord faire mille et un jours de noviciat pour apprendre, non seulement à tourner d'après les rites, mais encore tous les secrets d'un ascétisme assez compliqué. Ce n'est qu'après cette épreuve qu'on peut être reçu derviche. Et encore, au moment de commencer leurs mouvements, les candidats ont eu une demi-heure de méditation en commun et ils n'entrent en danse que sur l'ordre du supérieur qui est censé en recevoir l'inspiration d'Allah.

LA FABRICATION DES DISQUES PHONOGRAPHIQUES

Le phonographe, son invention, son utilité, ses progrès.—La fabrication des disques phonographiques.—Renseignements fort intéressants et utiles sur ce sujet, par Jacques Chabannes.—Le rôle futur du phonographe.

Parmi toutes les étonnantes inventions scientifiques de ces soixante dernières années, le phonographe n'est certes pas la moins surprenante. Il en est de plus sensationnelles et de plus grandioses, mais point de plus troublantes.

Le phonographe fut inventé par Charles Cros, voici quarante-six ans déjà. Aujourd'hui, il est partout, dans les mansardes comme dans les salons, et au fond de l'Afrique même.

Mais ses applications sont infinies et l'importance de certaines d'entre elles augmente chaque jour.

Son rôle ne consiste pas uniquement à distraire des amateurs de chansonnettes. Il a doté de procédés nouveaux la police, la justice, la philologie et la pédagogie.

Il a permis de conserver pieusement l'art des grands exécutants et des plus illustres comédiens. Il existe, dans les caves de l'Opéra de Paris, une collection complète des voix des chanteurs célèbres. Grâce au phonographe, l'archet de Jacques Thibaut, la voix de Caruso demeureront. Quel précieux enseignement pour les jeu-

nes artistes que de pouvoir entendre et étudier ces maîtres en leurs arts!

Mais le phonographe a un rôle plus vaste encore. Il existe à la Sorbonne, à Paris, un important service que dirige M. Poireau. Ce sont les archives de la parole, l'Institut Phonétique. Là, sur de minces plaques de cire les voix de tous les hommes illustres qui ont visité la France sont conservées. Là, un spécimen de chacun des dialectes existant au monde—et dont beaucoup ne se sont transmis que par la parole et risqueraient de disparaître—est enregistré pour le bonheur des philologues.

Le phonographe est un excellent professeur de langues vivantes, car les appareils modernes transmettent la voix sans la moindre altération.

En Amérique, les hommes politique font leurs campagnes électorales au moyen du phonographe.

Enfin, en médecine, il a permis, pendant la guerre, aux spécialistes des blessures de la bouche d'étudier le traitement des grands blessés et de leur rendre ainsi plus facilement la parole.

Voici quelques-unes des utilisations modernes du phonographe.

L'industrie du phonographe et des disques n'est pas aussi développée ni aussi importante en Angleterre, en France, qu'aux Etats-Unis, encore qu'en France, tout un peuple de manœuvres, une armée de spécialistes

travaillent dans les nombreuses usines des grands fabricants.

La production française des disques de phonographe s'évalue à sept millions deux cent mille, soit environ vingt mille par jour.

Il faut, pour se rendre compte de ce qui se dépense de science, d'habileté, de patience, pour fabriquer, enregistrer, mettre au point, un disque de phonographe, visiter une de ces usines.

Voici le magasin des matières premières. Il y a là des marchandises de toutes sortes: bois, gomme, cire, métal. La gomme vient des Indes; on la mélange à des poussières de coton importées d'Égypte, à du sulfate de baryum. Ce produit ainsi obtenu est la "cire". On mélangera à la pâte des rognures, des vieux disques cassés ou usés, qui retrouveront une jeunesse nouvelle.

Ces produits sont broyés et blutés dans un bâtiment surmonté d'un réservoir. Une circulation importante d'eau est nécessaire, pour assurer une réfrigération régulière. La pâte passe ensuite entre deux laminoirs rotatifs puissamment chauffés par un courant de vapeur.

Les disques sont alors moulés sur des plateaux, sortes de moules chauffés au gaz. Un "tour" les dégrossit. On les alèse ensuite. Puis on les "finit" en les faisant passer sous une raboteuse à pointe de saphir qui achève d'en égaliser la surface.

Il va de soi que le phonogramme initial, sur lequel la voix ou le son a été enregistré ne saurait servir indéfiniment. Il faut donc donner à la matière la résistance, qui permet de reproduire à jamais un cliché photographique, par exemple.

Les cylindres matrices sont coulés en cuivre, par la galvanoplastie. Trente-six cuves dont la capacité varie de mille deux cents à deux mille huit cents litres servent à cette opération. Grâce à ce procédé on peut couler des milliers de disques, copies exactes du phonogramme primitif.

Pour tirer des copies de la matrice, on place le disque vierge sur une table chauffée, qui le ramollit. On le met ensuite sur le galvano préalablement chauffé, puis on le recouvre d'un second galvano semblable. Ce moule est ensuite mis sous la presse hydraulique.

Le travail de vérification n'est, on le conçoit, pas sans importance.

Le laboratoire de chimie recherche les défauts d'impression. Chaque galvano est examiné, puis la première épreuve. Ensuite, d'heure en heure, on écoute le morceau, sur une épreuve prise au hasard.

Alors, seulement, l'"exeat" est donné.

Dans les plus petits détails, le travail de cette usine est de précision. Les diaphragmes, par exemple, sont examinés individuellement, par projection sur écran.

Les pavillons, s'ils sont moins délicats, ont un rôle important. L'atelier qui les fabrique contient de vastes machines. L'une découpe les tôles, l'autre les estampe et leur donne la forme, une troisième emboutit les tubes coulés. L'émaillage et la peinture se font aussi automatiquement.

Enfin, les ateliers de montage et de vérification des appareils: ébénisterie, menuiserie, etc., les halls où l'on procède à l'emballage et à l'emballage.

Il ne faut pas quitter cette usine sans visiter le "tenneau". Ici, tous les grands artistes vinrent faire entendre

leur voix: Noté, Delna, Calvé, Caruso, Muratore, Fanny Heldy, ont chanté devant ce pavillon.

C'est une salle en forme cylindrique, capitonnée. Aucun bruit ne parvient de l'extérieur. L'enregistrement se fait sur un grand cylindre, dont la précision est minutieusement réglée.

Tous les interprètes d'une opérette en vogue, viennent justement chanter les airs les plus réussis. Voici Edmée Favart, brune et souriante, Jean Périer et Henri Defreyn.

Telle est cette curieuse industrie, qui a fait appel à la science la plus compliquée, au profit de l'art.

—0—

COMMENT LES MILLIONNAIRES AMERICAINS UTILISENT LEUR FORTUNE

La munificence des multimillionnaires nord-américains, lit-on dans les échos du "Mercure de France", est légendaire. Il n'y a pas longtemps que deux seulement d'entre eux consacraient, le même jour, 52,500,000 dollars pour des fins d'intérêt public. L'un d'eux, M. George Eastman, fabricant des appareils photographiques Kodak, a—d'après la "Review of Reviews"—fourni de ce geste l'explication suivante:

"Si un homme a de la fortune, il doit faire un choix, car l'argent s'amoncelle. Il peut l'empiler en tas et le laisser à d'autres qui, après sa mort, l'administreront. Il peut aussi le mettre en action et s'amuser pendant qu'il est en vie. Moi, je préfère le mettre en action en l'adaptant aux besoins de l'humanité."

D'autre part, voici, d'après le "Literary Digest", de New-York, une liste de dons récents—il ne s'agit guère

que des dix dernières années—faits à la communauté par des riches Américains :

John D. Rockefeller	\$575,000,000
Cleveland Foundation	350,000,000
Henry C. Frick	85,000,000
Milson S. Hershey	60,000,000
George Eastman	58,000,000
James B. Duke	41,500,000
Mrs Russell Sage	40,000,000
Henry Phipps	31,500,000
Benjamin Altman	30,000,000
John Stuart Kennedy	30,000,000
John W. Sterling	20,000,000
Edmund C. Converse	20,000,000
J. R. De Lamar	16,500,000
Mrs Stephen W. Harkness	16,000,000
Augustus D. Juilliard	15,000,000
Henry E. Huntington	15,000,000
George F. Baker	12,000,000
J. P. Morgan	10,000,000
Mrs Elizabeth Milbank Anderson.....	10,000,000
Wm. J. et C. H. Mayo	8,000,000
Pierre S. et T. Coleman du Pont...	8,000,000
J. Ogden Armour	6,000,000
George R. White	5,000,000
W. A. Wiebolt	4,500,000
August Heckscher	4,000,000
John Jacob Astor	4,000,000
Sotta Crabtree	4,000,000

Somme toute, un joli denier que ces dollars qui, réunis, font un total de 1 milliard 629,000,000!

Et l'auteur de cette petite note ajoute, à l'adresse de John D. Rockefeller, la petite méchanceté que voici:

"Rockefeller est le plus fameux et le plus âgé des milliardaires américains. Il a actuellement 80 ans. J'ai connu, en 1913, à Nîmes, un membre de la branche restée française de sa famille, M. de Roquefeuille, qui, tombé dans le dénuement et dans la plus extrême vieillesse, me fit rédiger, en anglais, à l'adresse du riche cousin yankee, de l'Asile des Petites Soeurs des Pauvres, où, après une carrière agitée, il avait dû chercher un abri, une longue supplique très documentée, qui resta sans réponse, bien que remise, à New-York, directement à l'intéressé, par un ami du rabbin de Nîmes, qui s'y était alors rendu."

DEPUIS QUAND PORTE-T-ON DES LUNETTES?

Rien ne prouve que les anciens connaissent les lunettes, bien que la loupe, sous forme de globe de verre creux rempli d'eau ou de sphère de cristal, leur fut familière.

On savait encore que les lentilles de verre (telles les lentilles découvertes dans les fouilles de Ninive et de Pompéi) avaient pour propriétés de concentrer les rayons du soleil sur un objet, de façon à l'échauffer et même à l'enflammer, mais jamais on ne s'en servit pour corriger la vue. Chez les anciens et des passages de Cicéron, Cornélius Nepos, Suétone nous le prouvent, lorsque les vieillards ne pouvaient plus lire, ils se faisaient faire la lecture par un esclave.

C'est pourquoi l'émeraude que l'auteur de "Quo Vadis" met dans la main de Néron et dont il se serait servi pour mieux voir les spectacles du cirque et les supplices des chrétiens, est un anachronisme.

Les lunettes n'ont donc fait leur apparition qu'à la fin du XIII^e siècle. Nous possédons là-dessus de nombreux témoignages et, entre autres, un sermon du Frère Giordano da Rivalto, prononcé à Florence en 1305, et dans lequel il rappelle que l'art de fabriquer des lunettes remonte à une vingtaine d'années.

Quel en fut l'inventeur?

On relève l'inscription suivante sur une dalle de l'église de Sainte-Marie-Majeure, à Florence: "Ci-gît Salvino degli Armati, de Florence, inventeur des lunettes. Dieu lui pardonne ses péchés. L'an de Dieu 1317."

Mais ce n'est point là le véritable inventeur, lequel a nom Roger Bacon, moine anglais. Ce célèbre moine,

né en 1214, mort en 1294, était entré, en 1240, dans l'ordre des Franciscains; sa science prodigieuse l'avait fait surnommer le "Docteur admirable". Accusé de sorcellerie, il passa en prison une grande partie de sa vie.

L'ART DE S'ENRICHIR

Tous les millionnaires américains se sont enrichis à l'école de la patience et du courage. Un homme est encore tout jeune à 50 ans, et lui arriverait-il à cet âge de perdre toute sa fortune qu'il serait encore temps pour lui de la reconquérir. On a vu des hommes tomber à rien à 50 ans et se trouver à soixante à la tête d'heureuses entreprises.

Les cas ne sont pas rares de grands financiers, de grands industriels, de grands commerçants qui perdent et refont leur fortune plusieurs fois en une vie.

Et l'on cite le cas de Woodrow Wilson qui n'était qu'un modeste professeur d'université à 50 ans, incapable de nourrir sa femme et ses trois enfants, et qui, à 60 ans, était président des Etats-Unis et l'homme célèbre que l'on sait.

ACCUSE DE RECEPTION

"Le Mégantic", de Thetford-les-Mines

Nous accusons réception de la première livraison d'un nouvel hebdomadaire, publié à Thetford-les-Mines, "Le Mégantic", et dont M. Antoine Dumais est le directeur. Il nous fait plaisir de souhaiter à cette publication intéressante la plus longue et la plus heureuse carrière.



UN ROMAN COMPLET

L'IMPRUDENTE
AVENTURE

Par HENRI ARDEL

PREMIERE PARTIE

I

Quand, au matin, Claude s'approcha de la fenêtre pour inspecter le ciel épandù sur la baie de Douarnenez, il reçut en plein visage le choc du vent, qui entraînait dans l'espace de lourdes nuées, ourlées de soleil, et lançait, vers la plage de Morgat, la course tumultueuse des vagues.

Au large, des stries d'écume rayaient l'eau hâlante, marbrée de lapis et de vert g'auque.

Et il pensa :

—Diable! il vente ferme! L'entrée des grottes ne sera pas facile... si elle n'est impossible, J'espère que mon petit flirt s'en apercevra elle-même!

Il fut détrompé dès qu'il retrouva Ariane sur la terrasse de l'hôtel, où elle s'abandonnait, avec délices, au souffle de la brise violente.

—Bonjour! Claude... Comme la mer est superbe, ce matin!... Nous danserons, sans doute un peu, pendant notre promenade aux grottes... Ce sera amusant!

—A supposer que nous puissions embarquer! téméraire petite fille. Je ne suis pas sûr du tout que la vedette consente à naviguer par un vent pareil.

—C'est une brise délicieuse! Elle nous portera. Je comprends pourquoi vous me traitez si volontiers de "petite fille". Vous avez une prudence de vieux monsieur!

Obscurément, Claude se rebiffa devant cette déclaration désinvolte. Mais il n'en témoigna rien, fort de son expérience. Toutefois, une ombre d'impatience avait dû effleurer son visage, car elle questionna :

—Vous avez l'air fâché, pourquoi donc? Que ru mine encore votre sagesse? Surtout, si le souci du vent vous trouble, n'en témoignez rien devant Mme Salvières... Incontinent, elle serait saisie de la certitude que nous allons nous noyer et, de gré ou de force, nous retiendrait à terre!

Claude eut envie de rire devant cette clairvoyance :

—Je m'engage à ne pas éveiller l'esprit d'inquiétude chez Mme Salvières.

—Ah! très bien... Cela vous va rudement mieux de ne pas faire "le père de famille". Ne l'oubliez pas!

—Je ne l'oublierai pas, riposta Claude, un peu vexé par l'appellation qui, de nouveau, s'abattait sur lui.

Mais les yeux d'Ariane le regardaient, mi-railleurs, mi-câlins; et, dans les régions les plus obscures de son coeur, jaillit le désir, âpre comme une soif, de voir enfin troublées par lui, les prunelles chaudes et limpides.

Elle avait dix-sept ans, tout juste; et elle était la fille de René Mussigny, le directeur actuel de l'Opéra-Comique. Celui-ci, veuf, vivant plutôt en garçon dans son accueillant hôtel de la rue d'Of-fémont, confiait volontiers sa délicieuse mais encombrante petite fille au chaperonnage de mères de famille, honorables et bienveillantes;—quand il ne pouvait l'installer à l'étranger, dans quelque couvent cosmopolite, "pour y apprendre la langue".

Ainsi, elle avait successivement habité l'Angle-terre, Wiesbaden et Florence; ayant demandé à jouir d'exils variés. Ainsi, elle se trouvait à Morgat, sous la protection de Mme Salvières, la femme du compositeur, qui, au temps de Pâques, y avait emmené sa smalah d'enfants et de gouvernantes.

Claude, lui, avait vingt-six ans. Petit-fils, fils de marins,—son père était le vice-amiral Symores—il avait résolument rompu avec la tradition familiale; dominé par un impérieux amour du théâtre, qui avait fait de ce Breton, d'austère ascendance, un auteur dramatique, fantaisiste charmant, absolument parisien d'inspiration, d'esprit, de talent. A tel point, qu'il aurait frayé sa route dans le sens souhaité par lui, eût-il possédé moins de volonté, de séduction personnelle—et de fortune.

Tenté par un lumineux avril, il avait filé sur Morgat, quelques semaines plus tôt, sous couleur d'achever sa pièce nouvelle, dans une bienfaisante solitude, devant la mer, dont, par atavisme sans doute, il demeurerait fanatique. Et puis, à peine arrivé dans le Palace, seul ouvert aux touristes avant la saison, il avait aperçu, à l'heure du lunch, goûtant, sous l'aile d'une duègne exotique—quelque vieille miss—une gamine toute jeune.

Or, cette gamine avait une fraîcheur d'enfant, des cheveux ondes couleur de noisette dorée, roulés à la diable sur la nuque, le profil d'une impertinence caressante, comme l'expression *je m'en*

fishiste, des yeux très bleus, de la bouche volontaire.

"Tentatrice s'il en fût," avait-il, le lendemain, confié à son amie d'enfance, Dominique Stévennes, qui passait de longs mois à Morgat pour sa délicate petite fille. Et, amusée, elle lui avait glissé, en souriant:

—Quel enthousiasme! Ce n'est pourtant pas votre genre, les jeunes filles!... Je ne vous croyais pas encore assez vieux pour leur trouver de la saveur!

Et lui, de répliquer alertement:

—A la mer, je redeviens gosse!

En effet, à Paris, il se montrait plutôt gourmand de distractions où les jeunes filles n'avaient rien à voir...

Mais à Morgat, sans doute, ses goûts étaient autres. Car il avait été ravi de retrouver, un peu plus tard, la gamine inconnue en compagnie d'une famille surgie le matin même, celle du compositeur Maxime Salvières, chez qui, à Paris, il fréquentait. Mme Salvières, prodigue de paroles, l'avait bien vite initié à l'histoire d'Ariane Mussigny,—de son vrai nom, Marie-Andrée,—l'appellation mythologique, en mémoire du célèbre et premier opéra de son père. Et Claude, en écoutant, s'était senti devenir pitoyable à cette petite, sans foyer, transplantée de pays en pays, sous la garde de la vieille Anglaise qui l'avait élevée.

Il ne s'était plus étonné de son indépendance d'allure. Les circonstances l'avaient habituée, bon gré mal gré, à se débrouiller seule dans l'existence. Elle y avait, d'ailleurs, gagné une originale ouverture d'esprit et une maîtrise d'elle-même qui lui constituaient une personnalité, inattendue chez une créature si jeune.

Claude en avait été stupéfait dès qu'il avait causé avec elle et l'avait regardée vivre. Car leur commun séjour au Palace les avait nécessairement rapprochés. Ils s'étaient rencontrés au tennis. Ils avaient bavardé sur la terrasse de l'hôtel, ou allongés sur le sable, ou durant leurs nombreuses promenades... Ariane, selon son humeur, se montrant, tour à tour, nonchalante et contemplative, puis insatiable des longues courses fouettées par le vent de mer qui la grisait.

Avec une liberté tout anglaise, les deux jeunes gens vagabondaient, en tête-à-tête... A moins que Mme Salvières, prise d'un accès de correction, ne leur infligeât la présence de l'un de ses enfants.

Chaperonnage bien inutile. Si libre d'action fût-elle, Ariane Mussigny—Claude l'avait tout de suite remarqué,—était, en réalité, d'une farouche réserve qui n'eût permis aucune familiarité. Et lui-même se faisait un point d'honneur de n'oublier jamais que personne ne veillait sur elle.

Mais, en silence, il l'observait sans cesse. D'abord, curieux et amusé, puis intéressé, impatient de la trouver insaisissable; et, peu à peu, inconsciemment captivé par l'originalité de cette enfant, que la force des choses avait fait si différente de ses jeunes contemporaines.

Leurs idées s'étaient tour à tour fuies, rapprochées, heurtées; lui, fort de son expérience, elle, rebelle contre la domination du cerveau masculin. Petite plante humaine gonflée de sève, poussée à tous les vents, sans tuteur, dans la solitude

d'un pittoresque manoir d'Auvergne, qui avait pour horizon la chaîne bleutée des pays.

Elle lui en avait parlé avec enthousiasme, un jour qu'elle s'était laissée aller à évoquer son enfance. Par exception. Ce qui lui tentait le plus fort au coeur, elle semblait résolue à le garder en elle-même; si hardiment franche fût-elle, en revanche, dans l'expression de ses idées les plus subversives, les plus paradoxales; produit de ses propres réflexions, que personne n'avait orientées.

En effet, sa grand-mère Mussigny, près de qui elle avait grandi, s'était contentée de la gâter. Car elle estimait qu'il faut laisser se développer librement les êtres jeunes, sans les emprisonner sous des bandelettes qui tuent la personnalité... Système d'éducation qui avait eu pour effet de gratifier sa petite-fille d'un amalgame de scepticisme précoce et d'audacieuses illusions, le tout agrémenté d'une candide et fervente adhésion à la doctrine du bon plaisir. Et Claude trouvait cet amalgame extrêmement savoureux; si savoureux même qu'il devenait un peu inquiet, constatant le charme exercé sur lui, contre toute prévision.

Ariane lui avait demandé:

—Est-ce que vous pourrez vous informer de l'heure exacte du départ de la vedette?

Il obéit. Le directeur du Palace émit aussitôt de sages objections, vu la violence du vent. Claude les écarta, aussi dédaigneusement qu'Ariane elle-même eût pu le faire. Trois jeunes Anglais et un vieux couple, également d'outre-Manche, étaient, eux aussi, prêts à embarquer contre vent et marée. Le patron de la vedette déclara "qu'après tout, si ces messieurs et dames avaient envie de se faire mouiller, on pouvait partir". Aussi, à l'heure dite, Ariane, radieuse, descendait les marches du perron en courant, tant elle avait peur d'être retenue, à l'ultime moment, par la prudence de Mme Salvières qu'elle avait distraite, avec tout son art, pour l'empêcher de constater l'état de la mer.

Claude la suivait, beaucoup moins ravi, conscient de la responsabilité qu'il assumait. Mais il ne pouvait plus revenir en arrière. Ariane ignorait l'obéissance et, tout bonnement, partirait seule, si, à la dernière minute, il tentait de l'arrêter.

Près de lui, sur le chemin, elle trottait, les mains dans les poches de son chandail et le vent plaquait l'étoffe de sa jupe contre son jeune corps, la rendant un peu haletante.

—La vedette est là, Claude.

Ils atteignaient le petit port, où la houle heurtait les barques les unes contre les autres. Sur la jetée ruisselante, attendaient le vieux couple et les trois jeunes garçons. Le patron souleva son baret à la vue d'Ariane.

—Ainsi, la petite dame n'a pas peur de sauter? fit-il, secoué d'un rire de bonne humeur.

—Mademoiselle est très brave, corrigea Claude.

—Alors, embarquons!

Ariane laissa descendre la vieille Anglaise, dont la face couperosée luisait sous son feutre, puis alla s'installer à l'avant; Claude sauta près d'elle; les garçons se campèrent à leur fantaisie, au milieu de la vedette, qui fila aussitôt vers la pointe de Gador, à l'extrémité de la baie.

—Vous voyez bien, Claude, que nous sommes à peine secoués!... s'exclama Ariane triomphante; et elle trempa le bout de ses doigts dans l'eau frémissante, que le soleil trôlait d'éclairs.

Mais Claude, plein d'expérience, décréta:

—Attendez d'avoir tourné la Porte de Gador!

Elle ne répondit pas, trop occupée à regarder. La vedette approchait de la pointe qui fermait la baie, hérissée d'écueils, que heurtait, sans relâche, le choc furieux des vagues.

—Attention! Tenez-vous bien, nous tournons, commanda le patron qui, impassible, s'affairait dans sa manoeuvre.

La vedette, bravement, franchit le cap.

Et, soudain, elle ne fut plus qu'un joujou, bondissant et fragile, secoué éperdument par les rafales. Les garçons, le vieux couple, imperturbables, regardaient.

Le capitaine avait mis la direction sur le *Trou d'Enfer*. Mais, entre les dents, il marmotta à Claude qu'il devait à un habitué des courses en mer:

—L'entrée sera dure. J'espère que nous réussirons. Recommandez à la petite demoiselle de s'amarrer solidement. Elle a l'air d'un brin de plume que le grand souffle aurait vite fait d'emporter!

Claude, à travers le bruit formidable du vent et de la mer à l'assaut des roches, transmit l'ordre à Ariane, qui regardait autour d'elle, avec des prunelles enchantées.

Il devina qu'elle lui affirmait se tenir bien. Mais, tout de même, se courbant pour n'être pas renversé, il se rapprocha d'elle.

L'ouverture de la grotte apparaissait, barrée par les récifs déchiquetés entre lesquels la vedette devait passer pour pénétrer dans la grotte elle-même, portée par la vague. D'un mouvement sûr, le pilote, à l'aide de la gaffe, maintenait la direction, écartant le bateau, des roches, pour fuir un choc qui l'eût brisé... Une vague géante arrivait, se soulevant droite, et elle saisit, dans son élan, la vedette qu'elle inonda d'eau écumeuse.

Impérieusement, Claude attira Ariane, exaspéré d'avoir cédé à son caprice. Contre lui, il sentit la tiédeur du jeune corps que son bras enveloppait. Elle riait, mordant ses lèvres mouillées par la mer; et, nerveuse, comme aux *montagnes russes*, elle serrait la main de Claude, les yeux fixés sur la face tranquille du capitaine qui, maître de la vague, piquait droit sous la voûte obscure.

Claude entendit le vieux couple prononcer:

—*Beautiful, indeed!*...

Tandis que les *boys* saluaient l'adresse du marin de hurrahs qui résonnaient contre les parois de la grotte. Claude, lui, ne savait qu'une chose: la douceur merveilleuse de sentir toujours contre lui Ariane, protégée par son bras qu'elle n'essayerait pas d'écartier, consciente de sa fragilité devant cette eau démontée qui fouettait le granit de remous haletants. Pour la première fois, il voyait, en cette indépendante, une petite fille docile, se confiant à plus fort qu'elle; et, intensément, il jouissait de cette révélation imprévue.

La mer était si haute que l'impression s'évanouissait de l'élévation de la voûte vers laquelle montait une clameur de tempête. Pourtant, le patron, imperturbable, s'évertuait à expliquer les

curiosités de la grotte. Ainsi faisait-il aux jours de calme. Mais, vaguement, ses passagers comprenaient ou l'écoutaient, ballottés sur l'eau en révolte, ivres de vent, de bruit, de vapeur salée, leurs yeux distraits par l'effort incessant du pilote pour garder la vedette, à distance du jet aigu des roches.

—Et maintenant, nous sortons! Attention! commanda le capitaine, le regard sur le goulet où il fallait s'engager.

Il attendait la vague descendante qui les rejetterait au dehors, sur l'immense nappe poudrée de lumière.

—Ariane, appuyez-vous bien contre moi, ordonna Claude.

Elle inclina la tête et glissa la main sous le bras du jeune homme, au moment même où, soulevée par la vague, la vedette se dressait, comme si elle eût voulu atteindre la voûte, puis retombait dans l'eau profonde, éparpillant sur le frêle bateau les gouttelettes d'un panache d'écume.

—Ouf! murmura la voix rieuse d'Ariane. Quelle chute! Si Mme Salvières nous avait vus!...

Sous la violence du choc, elle avait un peu pâli. Mais ce ne fut qu'une seconde. Tout de suite, une onde pourpre remontait à ses joues mordues par le vent, et, cette fois, elle se dégageait de l'étreinte protectrice, refoulant ses cheveux sous le polo trempé. Son caoutchouc ruisselait, et Claude, penaud, s'excusa:

—J'ai été fou de vous laisser partir...

—Ne regrettez rien! Cette promenade est si amusante!... Heureusement, nous avons encore plusieurs grottes à voir...

—Je crois qu'il vaudrait mieux rentrer, insinua-t-il, sans confiance sur l'accueil qu'allait recevoir sa proposition.

—Rentrer!...

Elle levait sur lui des yeux indignés.

—Rentrer! N'est-ce pas, capitaine, nous visitons toutes les grottes?

—Pas toutes, non... Il y en a tout de même où je ne pourrais vous faire entrer ce tantôt... quoi? vous soyez une crâne petite demoiselle. Mais je vous mènerai voir... ce qu'on peut voir aujourd'hui... Un autre jour, nous retournerons pour le reste...

—Entendu! accepta-t-elle, avec ce sourire qui attirait comme un aimant. La vieille figure tannée du marin s'éclaira toute et il lança allègrement la vedette vers l'autre courbe de la baie, qu'elle traversa avec grande peine, toute gémissante, soulevée par les vagues qui semblaient s'élançer à l'assaut de Morgat.

.....
Quand, une heure plus tard, les promeneurs remontèrent, en troupe fraternelle, les degrés du Palace, ils étaient trempés autant que s'ils sortaient de l'onde même; et Ariane, malicieuse, glissa à Claude:

—Il s'agit maintenant de filer dans ma chambre sans que Mme Salvières m'aperçoive ainsi troussée! Nous prendrons le thé ensemble dans un moment, voulez-vous?... Pour nous réchauffer!... J'envoie Kenney le commander.

Claude acquiesça. Lui, si jaloux de sa liberté, n'avait plus, dans l'heure présente, d'autre volon-

té que celle de cette petite fille qui, sans y prendre garde, l'attirait follement. Il en avait conscience et, symptôme inquiétant, n'essayait plus de lutter contre le charme; peut-être parce qu'il avait la résolution, très sincère, de partir le lendemain.

Il la retrouva dans la galerie vitrée. Tout en blanc, bras et cou nus, sous le frisson de ses cheveux légers, elle avait un éclat de fleur. Ils s'installèrent parmi les membres de la colonie anglaise, absorbés par les rites du *five o'clock*. Et, tout de suite:

— Quelle bonne après-midi! s'exclama-t-elle, joyeuse, tendant à Claude le sucrier. Comment avez-vous pu, un moment, avoir l'air tout à fait fâché que nous soyons embarqués sur cette innocente vedette?

— Innocente, soit... Mais pas autrement solide, en somme! et j'avais toujours peur d'une panne ou d'une rupture de notre fragile moteur.

— Et alors?...

— Alors, nous en aurions été réduits aux rames ou à la seule perche...

— Quel dommage que l'accident ne se soit pas produit... quand nous n'avions plus qu'à revenir... Ça aurait été une impression nouvelle de plus!

— J'imagine que si la chose s'était passée ainsi, malencontreusement, vous ne l'auriez pas trouvée drôle du tout! fit-il, amusé de son accent convaincu. Mais une impatience jaillit, l'énerveait, de cette insouciance qui heurtait son propre trouble.

— Peut-être avez-vous raison, monsieur l'homme sage. Ne fronchez pas ainsi les sourcils... parce que je rends hommage à vos qualités... Vous ne pouvez savoir à quel point je vous suis reconnaissante d'avoir veillé sur moi comme sur un bébé. Ce m'était une sensation toute neuve de voir un monsieur s'occuper de mon sort avec une sollicitude que, seul, père me montre quand, par hasard, nous voyageons ensemble...

— Pas une sensation désagréable, j'espère, interrompit Claude qui, aussitôt, regretta son instinctive question, dont il avait discerné l'accent inquiet.

— Oh! non! pas désagréable... au contraire, très reconfortante... Je vous remercie beaucoup, Claude, de me l'avoir fait connaître...

Claude tressaillit. Par-dessus la table étroite qui les réunissait presque conjugalement, elle lui tendait sa main, vierge de tout anneau, sans souci des yeux qui pouvaient les observer. Il se pencha et posa ses lèvres sur la peau tiède, indifférent, lui aussi, à ceux qui les entouraient.

Elle eut un imperceptible frémissement qu'il sentit.

— Hum!... hum!... que va penser la colonie anglaise?...

— Je m'en fiche! lança Claude, impatient et confus un peu,—très peu. Je vous en prie, n'imaginez pas avoir à me remercier de l'aide insignifiante que j'ai pu vous apporter. Elle était bien naturelle, ayant fait l'imprudence de vous laisser embarquer.

Douce, elle dit lentement:

— Vous savez très bien protéger... Je crois vraiment que si nous avions continué à vivre à Morgat, en proches voisins, j'aurais fini par vous con-

sidérer comme un ami. Ce qui eût été une grande sottise!

— Une grande sottise! jeta Claude, sursautant. Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Pourquoi?... Parce que je me serais naturellement habituée au plaisir d'avoir un ami. J'aurais pris, sans y songer, le besoin de votre présence et de tout ce qu'elle pourrait mettre de bon, dans ma solitude... Or, puisqu'il est probable que nous ne sommes pas destinés à nous revoir à Paris, mieux valait rester des étrangers l'un pour l'autre.

— Vous croyez que nous ne nous reverrons pas à Paris?... Pour quelle raison, en serait-il ainsi?...

Elle précisa, d'un ton de certitude:

— Vous ne serez plus isolé de vos relations et, retrouvant vos amis, vos distractions, vos travaux, etc., etc., vous aurez vite fait, comme de juste, d'oublier la petite passante dont la vie d'hôtel vous a, quelques jours, rapproché.

Presque indigné, il la regardait.

— Vous croyez vraiment que je vous oublierai?

Elle posa sur lui des prunelles qui, soudain, avaient un regard de femme, d'une sincérité ironique:

— Vous vous souviendrez de moi... comme des vieux Anglais qui étaient avec nous sur la vedette... Des inconnus, rencontrés sur votre route, près desquels vous avez cheminé un moment, parce que le hasard vous a réunis... C'est tout. Aussi, à aucun prix, je ne veux vous considérer comme un ami... Pour moi, le mot enferme trop de choses... que vous ne pouvez, naturellement, me donner... Et je m'abstiens, bien résolue à ne pas m'exposer, par ma faute, au regret de "perdre"... Voilà!

— Voilà! répéta Claude, en qui une obscure révolte bondissait... Ariane, à votre âge, tant de scepticisme n'est pas permis!... Comment osez-vous dire toutes ces paroles mensongères?...

— Pourquoi non, puisque je les pense? Vous me traitez toujours de petite fille... Vous oubliez que les petites filles livrées à elles-mêmes, habituées à vivre seules avec leurs idées, et obligées à regarder la réalité en face, sont bien plus vieilles que leur âge. Elles ont dû comprendre un tas de choses ignorées des autres, pourvues d'une "maman". Et là-dessus...

Elle se levait, repoussant sa tasse vide.

—...Là-dessus, je m'en vais, sur la plage, prouver à Mme Salvières que je ne suis pas au fond de la baie de Douarnenez. Au revoir, Claude, à ce soir. Vous ne partez que demain, je crois?

— Oui, demain matin... Je compte m'arrêter quelques heures à Quéménéven, pour voir mon père, au passage.

— Bien!... Alors, à ce soir, les adieux...

Elle parlait d'un ton détaché, mais l'expression de ses yeux était étrangement profonde quand ils fleurèrent le visage de Claude. Elle se détournait, allant parler à son Anglaise. Et lui n'eut pas un mot pour la retenir, raidi contre le désir de rester près d'elle, qui grondait absurdement en lui. Un geste de sagesse et de clairvoyance tendait sa volonté devant une tentation insensée à laquelle il discernait, sans illusion, l'imprudence de céder.

II

Mais il sentait, peut-être, la nécessité de fortifier cette volonté, car, Ariane disparue, lui aussi sortit pour s'en aller vers Dominique Stévennes, son habituelle confidente.

Une semaine plus tôt, comme tous deux bavardaient dans le studio de la jeune femme, elle lui avait montré qu'elle s'effrayait un peu de le voir s'abandonner à la séduction d'Ariane Musigny, avec un plaisir insouciant.

Et il avait ri; prétendant posséder les qualités de la salamandre, quand elle lui avait déclaré amicalement moqueuse:

—Mon grand Claude, j'ai eu peur que vous ne soyez en passe de faire une sottise...

—Vraiment?... Laquelle?...

—Celle de vous éprendre sérieusement de la gamine "fantasque et grisante" comme vous dites. Or, vous ne me paraissez pas du tout sûr pour le mariage... Oh! mais, pas du tout!...

De très bonne grâce, il avait reconnu qu'elle disait vrai. Et elle avait conclu, en souriant;:

—Et bien, acceptez mon conseil de grande sœur. Vous avez très suffisamment imité la salamandre, causé, flirté, fait moisson de documents psychologiques sur cette petite fille. Allez-vous-en à Paris, finir votre pièce et reprendre votre existence coutumière... Croyez-moi...

Il était resté quelque peu songeur de cette conversation, car il savait la valeur du jugement de Dominique. Mais, peut-être, avait-il pensé ensuite, qu'en l'occurrence, elle était influencée par le souvenir de son propre mariage, qui avait été non une "imprudente", mais une lamentable aventure.

Fille du célèbre sculpteur Danloux, remarquablement douée elle-même pour la peinture, elle avait épousé, dans la ferveur de ses dix-huit ans, un artiste qui eût pu devenir un Maître, mais s'était montré un très mauvais mari, dont la mort prématurée avait été une délivrance pour sa jeune femme.

Et voici qu'au sortir de la promenade aux grottes, il constatait que c'est elle qui avait vu juste... Trop juste!... Alors, il allait chercher le contact de sa claire pensée... Comme tant de fois déjà, en des heures de doute.

Elle écrivait, leva la tête au bruit de son pas et, tout de suite, remarqua l'expression inaccoutumée de son visage.

Lui tendant la main, elle interrogea:

—Quel vent vous amène? mon ami Claude. Un bon, j'espère. Venez vous installer dans le petit coin pour confidences et dites ce que vous voulez de moi...

Elle s'était assise sur le divan bas placé dans une encoignure; mais lui ne prit pas la bergère qu'elle lui indiquait et resta debout, contemplant, à travers la vitre du *bow-window*, la houle de la mer, apaisée par le couchant.

—Eh bien, Claude, qu'y a-t-il donc? questionna-t-elle, étonnée qu'il restât silencieux.

Cette fois, il la regarda et dit lentement: ,

—Il y a que j'ai besoin de la clairvoyance de votre jugement... Vous aviez raison de me crier "casse-cou", dans une de nos dernières causeries... J'ai été imprudent, j'ai joué avec le danger et,

tantôt, j'ai pris conscience que je m'en allais à la dérive.

—Pourquoi "tantôt"?... Qu'est-il survenu entre vous et votre flirt?... Car c'est elle, j'imagine, qui représente le danger?

—Oui...

—Oui... Et ensuite?... Je puis, n'est-ce pas, vous demander ce que vous avez fait ou dit, tantôt, qui vous préoccupe ainsi?

—Ce que j'ai fait?... Je suis allé, avec elle, faire l'excursion des grottes...

—Par ce vent?... Vous aviez bien choisi votre jour!

—Elle l'avait désiré, parce qu'aujourd'hui seulement je pouvais l'accompagner. Je pars demain matin.

—Vous partez?... vraiment?...

—Je fais, Dominique, ce que votre sagesse m'a recommandé il y a quelques jours.

—Très exact. Mais alors, vous ne jugiez en rien utile de m'écouter, certain de pouvoir, à votre gré, disposer de l'avenir, arrêter le flirt avec la petite Ariane dès qu'il vous semblerait bon.

—C'est vrai... Tout cela, je l'ai pensé, aussi sincèrement que je vois aujourd'hui la nécessité de m'en aller hors d'ici, reprendre ma liberté de jugement... si je ne veux être entraîné à courir comme vous dites, une "imprudente aventure". L'atmosphère parisienne me remettra au point pour voir clair en moi.

Il y eut un silence. Le regard de Dominique était pensif.

—Enfin, que s'est-il passé, durant cette promenade, pour vous déterminer tout à coup à briser le charme?

—Il ne s'est rien passé d'extraordinaire. Nous avons été rudement secoués. Et, pour empêcher ma petite compagne d'être projetée hors du bateau par le vent ou les vagues qui nous balayaient, j'ai mis mon bras autour de ses épaules et je l'ai tenue confiante contre moi, autant qu'une petite enfant!...

—Elle avait peur?

—Non... oh! non!... Tout juste, je l'ai vue pâlir une seconde, quand la vague nous a lancés en trombe hors de la grotte... Impression toute physique, j'imagine, car ses couleurs sont instantanément revenues et elle a repris son air de petite fille ravie de se voir sur la mer, dans une coquille de noix. Elle s'est dégagée... trop vite!... Mais l'impression demeure en moi de la douceur qu'il y a à protéger un être tout jeune qui se confie absolument. Près de moi, en ces quelques instants, Ariane était comme votre enfant auprès de vous!...

Au fond des prunelles de Dominique, une affectueuse curiosité luisait, saupoudrée de malice.

—Je ne vous aurais pas cru capable déjà de sentiments paternels.

—Paternels!... Vous parlez comme elle... "Fraternels" serait mieux... Car, vraiment, je l'ai été tantôt!... Et j'y ai eu du mérite... Je n'ai rien d'un ascète, n'étant qu'un faible garçon, très vite envoûté par le charme féminin, sous toutes ses formes... Avec humilité, j'avoue que, quand elle était soutenue par mon bras, les sentiments qui bouillonnaient dans mon *moi* obscur n'avaient rien d'ascétique.

—A la bonne heure, mon ami Claude... Ainsi je vous retrouve!...

Encore un silence. Puis, entre haut et bas,

—Domi, dites toute votre pensée. C'est pour la connaître que je suis venu à vous.

—Eh bien, parce que, je crois vous l'avoir déjà fait remarquer, vous n'êtes pas mûr pour le mariage. Rappelez-vous de récents souvenirs... Et je serais bien étonnée que vous ne soyez pas de mon avis...

—Il faudra pourtant bien, Domi, que je fasse une fin...

—C'est-à-dire que vous vous mariez?... Le moment vous en paraît venu? Vous vous sentez suffisamment saturé des "à côté", pour accepter l'amour conjugal, l'amour d'une seule, quand votre carrière vous ouvrira, chaque jour, des chemins de traverse... engageants? Et dame! vous êtes très curieux, habitué à explorer, à votre guise, les... inconnus qui vous tentent... Alors, tirez vous-même les conclusions...

Il eut un geste impatient.

—Evidemment, si c'est ma raison qui s'en charge, elles seront les vôtres... Mais vous avez lu Pascal, "le coeur a des raisons"...

—Peut-être est-il nécessaire de ne pas les écouter trop vite, sans réflexion... La vérité toute nue, Claude, c'est que vous êtes jaloux d'une extrême indépendance, plutôt impérieux dans ses volontés, vos goûts, vos idées... Elle aussi, sous ses dehors civilisés, c'est une petite sauvageonne très intelligente que personne n'a élevée, pourvue d'opinions plus ou moins justes, que personne n'a dirigées. Vous la dites fantasque; vous-même avez l'esprit capricieux... Oh! combien! Alors, comme ni vous ni elle, ne pouvez savoir les difficultés de la vie à deux, enclose dans le mariage, je crains pour vous les heurts qui ont chance de se produire.

—Elle est si jeune... Je la formerai telle que je la souhaite...

—Pygmalion et Galathée!... Rappelez-vous ce qu'il est arrivé à Pygmalion...

Presque fâché, Claude regarda la jeune femme, fit quelques pas de long en large dans la pièce, puis revint à elle.

—Domi, vous êtes impitoyable... et décourageante! Vous vous acharnez contre mon rêve, très imprévu, c'est vrai... et vous le disséquez sans merci...

—Par amitié pour vous, Claude. Pour vous aider à mesurer dans quelle aventure grosse de conséquences, vous êtes tenté de vous engager... à l'aveuglette!

—Merci bien...

—Ai-je pas raison?...

—Oh! si... si... mais, hélas! à la manière de Cassandre... puisque vous aimez les comparaisons tirées de l'antiquité... Enfin! je vais m'appliquer à réfléchir, s'il m'est possible. Pardon de vous avoir ainsi retenue, mon amie. Ma faiblesse se cramponne égoïstement à votre fermeté... Encore une raison, cet égoïsme, pour ne pas entrer en ménage, n'est-ce pas? Adieu, Domi. Merci de votre consultation et des salutaires vérités que vous m'avez administrées.

Elle se mit à rire.

—Méditez-les pour votre bien et pour celui de la jeune Ariane...

Une seconde, il resta silencieux. Puis, hésitant un peu, il pria, les yeux fixés sur le visage charmant de la jeune femme:

—Domi, vous serez très bonne... Vous tâcherez de la voir; elle est si seule, la pauvre gosse... Et vous m'écrirez vos observations à son sujet.

—Vraiment?... Oh! ce serait bien indiscret!...

—Tant pis!... il le faut...

—Ah?... Soit si, après quinze jours de Paris, vous me le demandez, oui, je vous confierai ce qui peut vous intéresser à son sujet...

—C'est promis?...

—Promis.

—Merci et adieu, chère.

Il s'inclinait sur la main qu'elle lui avait tendue d'un geste d'affection.

—C'est bien adieu, décidément, non pas "au revoir" qu'il faut vous dire?... Vous ne reviendrez pas? Claude.

Il haussa les épaules.

—Que sais-je?

—C'est vrai, à l'heure présente, vous flottez vers l'inconnu. Bonne chance et bonne inspiration, mon grand Claude.

Il sentit sur lui la chaude lumière des yeux de la jeune femme. Et il sortit.

III

Deux mois et demi plus tard, les *Echos mondains* de tous les journaux, annonçaient "le mariage très parisien du spirituel auteur dramatique Claude Symores, fils du vice-amiral, avec Mlle Marie-Andrée-Ariane Mussigny, fille du sympathique directeur de l'Opéra-Comique"...

DEUXIEME PARTIE

I

Revenus du Tyrol et en partance pour la Bretagne, Claude et Ariane Symores avaient passé la nuit à Paris, amusés de s'y voir à l'hôtel, faute d'un logis installé pour les abriter.

De leur fenêtre, ils pouvaient apercevoir l'avenue des Champs-Élysées, l'avenue des jours d'août poussiéreuse et brûlée par la flamme de l'été, qui en avait roussi les feuilles.

Le ciel était du bleu ardoisé, voilé de brume, des jours d'intense chaleur; et Claude, allongé dans un confortable fauteuil, jouissait de la fraîcheur relative de la chambre, dont le store abaissé palpitait comme une aile. Il ouvrit le journal que le groom venait de lui apporter. Mais il le laissa aussitôt retomber. La porte du cabinet de toilette s'écartait devant Ariane, toute fraîche, toute parfumée par son bain.

Le saut-de-lit en crêpe blanc laissait nus les bras, la ligne naissante des épaules, et ses plis, mal rapprochés, cachaient à peine la gorge; bien qu'avec un geste de baigneuse au sortir de l'eau, elle serrât, autour d'elle, l'étoffe neigeuse.

D'un regard avide et orgueilleux de propriétaire, Claude l'enveloppa et interrogea gaiement:

— Savez-vous bien, madame, à quelle date nous sommes?

Elle fit un geste d'ignorance.

— Non... mais ça m'est égal!

— Venez ici, que je vous instruisse, jeune femme oublieuse.

Et il l'attirait, entourant d'une étreinte tendre, le corps dévêtu sous le long manteau de crêpe.

— Eh bien, il y a aujourd'hui six semaines que nous avons été liés l'un à l'autre... pour toujours.

— *Brrr...* Pour toujours. C'est effrayant, tu ne trouves pas?... Vraiment, nous avons été très braves de nous lancer dans une pareille équipée, à notre âge!...

— Tu le regrettes, mon tout petit?...

— Non... pas encore! déclara-t-elle, taquine câlinement. Et toi?

— Moi? pas encore non plus, fit-il. L'imitant.

— Alors, pauvres nous, vivons au jour le jour. Quels vieux mariés, nous représentons déjà... Jamais je n'aurais cru que tant de jours aient passé depuis que nous nous sommes engagés à un tas de choses inutiles... Tu répondais aux questions d'un ton si sérieux que j'en ai été abasourdie. Mon grand mari, tu avais tout à fait l'air de croire à ce que tu disais.

— Comment "j'avais l'air"?... impertinente petite créature.

— Tu étais convaincu?... pour de vrai?... Mon Claude, je t'adore quand tu paraîs si sûr de m'aimer toujours, fidèlement... uniquement...

Et elle se blottit contre lui, et lui frôlait de baisers gourmands, la chair veloutée. Avec les yeux de l'âme, elle revoyait la chapelle, fleurie à profusion où, sur leur commun désir, ils avaient été mariés dans une stricte intimité, mais au son d'une incomparable musique, choisie par Mussigny lui-même.

Le soir même, ils étaient partis pour le domaine du Cantal, cher au cœur d'Ariane, que sa grand-mère lui avait légué. Puis pour le Tyrol, qu'ils avaient parcouru avec la fantaisie capricieusement enthousiaste de jeunes époux grisés l'un par l'autre. Maintenant, ils s'en allaient dans la maison d'enfance de Claude, au Pont-Guen, présenter Ariane au vice-amiral Symores, qui, souffrant, n'avait pu assister au mariage. Seule, sa sœur, avec laquelle il vivait, Mlle Armelle, était venue et avait effaré Ariane par son abord austère. En revanche, la fiancée avait absolument bouleversé la vieille demoiselle, dont l'esprit désorienté accablait Claude de sa muette désapprobation.

Ariane avait deviné le sentiment de Mlle Symores, et c'était bien contre son gré qu'elle allait être amenée à la retrouver. Mais puisque le choc était inévitable, elle ne daignait pas y penser, sûre d'être protégée par l'amour de Claude... Cet amour enveloppant qui l'enivrait comme un philtre dont elle était insatiable, chaque jour davantage.

Et elle eut un sursaut de créature brutalement réveillée quand la sonnerie du téléphone éclata, tout à coup, dans le silence berceur de la chambre.

Claude, aussitôt, fit le mouvement instinctif

d'aller vers l'appareil. Mais elle l'arrêta, lui posant les deux mains sur les épaules.

— Mon Claude, nous sommes si bien! Laisse ces gens ennuyeux accrochés à leur téléphone, tout à leur aise.

Mais la sonnerie s'accroissait de telle sorte que Claude, vaincu par le vacarme, écarta les bras caressants.

— Oui, ces gens sont odieux, mon cher amour. Laisse-moi voir ce qu'ils veulent... pour nous en débarrasser.

Elle s'écarta aussitôt, sans plus insister; mais, tandis qu'il allait vers l'appareil, elle entra dans le cabinet de toilette. Il revint après quelques minutes.

— Ariane, c'est Cook qui téléphonait que, ce soir, nous pouvons compter sur deux couchettes dans le train de Quimper. Où es-tu donc?... Ce n'était pas la peine de te sauver... Viens vite.

— Je m'habille. Il est très tard. Regarde la pendule. Midi... Et, après le déjeuner, j'ai deux essayages. Non, n'entre pas, Claude. Tu m'empêcherai de me dépêcher et je suis très pressée.

A l'accent de la voix, il sentit qu'un nuage avait passé sur le cœur d'Ariane, qui acceptait mal que son plaisir fût troublé. De menus incidents le lui avaient révélé pendant leur voyage. Non que jamais elle se plaignît ou se montrât maussade, impatiente... Mais elle avait, il s'en était vite aperçu, une sensibilité à fleur de peau; et, au moindre froissement, pour une imperceptible déception, elle se repliait sur elle-même et devenait lointaine.

Quand elle sortit du cabinet de toilette, elle était une jeune dame très correcte, très élégante, dans sa claire robe d'été. Durant tout le déjeuner, elle se montra d'une politesse aimable, un brin distraite; puis, seule, s'alla livrer aux soins de son couturier, de sa modiste, arpenter les magasins jusqu'à l'heure du goûter, où Claude lui avait réclamé un rendez-vous.

Auparavant, lui avait-elle gentiment déclaré, elle lui donnait toute liberté pour qu'il pût voir, à son gré, ses amis, disséminés dans le Paris d'été.

Mais il se trouva que, peu ou prou, les amis étaient absents; et, malgré le plaisir qu'il goûtait à respirer l'atmosphère parisienne après quelques semaines à l'étranger; malgré l'agréable assurance, reçue au théâtre des Capucines, que sa pièce allait entrer en répétitions, pour passer au début de la saison, il trouva lente, la fuite des heures. Et il lui fallut bien s'avouer que la cause de son ennui était l'absence d'Ariane. Sur quoi, tout ensemble, railleur et dépité, il marmotta:

— Ma parole, je deviens idiot!... Il va falloir que je me ressaisisse... sinon je suis un homme fichu!... Comment cette enfant a-t-elle pu jeter en moi un pareil besoin d'elle?

En somme, il en avait été ainsi, dès qu'il l'avait connue à Morgat. Docile au conseil de Dominique, qu'il jugeait sage, il était revenu à Paris, comme il l'avait décidé, dans une heure de prudence. Il s'était appliqué à oublier... Quelques semaines, il avait cru vraiment avoir réussi et béni la raison de son amie.

Et puis la destinée l'avait, un soir de *première*, aux Variétés, remis en présence de Mussigny; res-

suscitant la sympathie née lors de la brève visite du compositeur à Morgat. Ils avaient causé, et, de nouveau, leur commun amour pour l'art dramatique les avait rapprochés... Peu après, entre les branches, Claude avait entendu, chez Mme Salvières, parler d'un projet de mariage pour Ariane; projet revêtu de toutes chances de succès...

Le lendemain, il filait sur la route de Morgat. Et, résultat de cet élan irraisonné, il était aujourd'hui le mari follement épris d'Ariane Mussigny.

Encore que déconcerté, à certaines heures, de s'être ainsi laissé enfermer dans le mariage. Par quel sortilège cette petite fille l'avait-elle donc envoûté?... Il essayait parfois de le démêler en observateur désintéressé. Mais il arrivait surtout à la conclusion qu'il ne pouvait regretter d'avoir subi le charme. Car Ariane était une amoureuse exquise—un don de Mussigny, cela!—et elle le ravissait par la grâce de son corps de petite nymphe, les intuitions de son cœur, l'ardente vie de son esprit qui rendait impossible, près d'elle, l'ennui ni la satiété...

Surtout, il avait dû, très vite, s'apercevoir qu'elle n'était pas du tout une cire molle, propre à se laisser docilement modeler. Dans le mariage, elle gardait son indépendante personnalité; et dès qu'elle échappait à l'emprise de l'amour, elle redevenait l'insaisissable créature qui, dès leurs premières rencontres, avait excité sa curiosité de psychologue et ses convoitises de conquérant.

II

Quand, à l'heure empourpré du couchant, ils descendirent de wagon, devant la petite gare de Quéménéven, tout de suite, sous les arbres, par delà les barrières. Claude aperçut la charrette anglaise qui les attendait; et, debout près du cheval, le cocher en sa tenue bratonne, veste bleu clair, aux dessins de velours noir, feutre plat aux lorgs rubans. Il devisait avec le postier, et sa vieille face ridée s'éclaira d'un large sourire à la vue de Claude et de la jeune femme.

—Ah! monsieur Claude!... Et Madame!... Bien le bonjour!...

Claude lui tendit la main, d'un geste cordial, et Ariane l'imita; pour les humbles, elle était toujours accueillante.

—Ça va, au Pont-Guen? mon brave Loïc. On nous attend?

—Pour sûr, monsieur Claude. L'am ral aurait bien voulu venir à la gare, au-devant de Monsieur et de Madame. Mais la charrette est une d'abesse qui aurait causé mort et pitié à ses rhumatismes. Alors, il a fallu qu'il reste près de Mademoiselle qui, depuis ce matin, est quasi affairée pour que le Pont-Guen soit beau en l'honneur de la jeune dame.

—Eh bien, allons vite le trouver alors. Ariane, mon chéri, veux-tu monter en voiture?...

Elle grimpa d'un bond, sous les yeux attentifs du postier, du chef de gare, des gamins campés dans l'herbe, au milieu des poules errantes. Loïc s'installa sur la banquette de derrière, voisinant ainsi avec les bagages. Claude saisit les rênes avec le même entrain qu'aux jours de sa prime jeunesse. Et la route se prit à fuir entre les haies,

derrière lesquelles s'étaient des prés herbus, barrés par de larges chemins aux râteaux pressés, par la coulée verte des sentiers, allongés vers les fermes enfouies sous les arbres.

A pleines lèvres, Ariane humait l'air attiédi et regardait autour d'elle, riant des cahots qui, dans la voiture légère la secouaient sans merci. Mais aussi, curieusement, elle observait Claude qui ne parlait pas et lui semblait avoir un visage tout différent de celui qu'elle lui connaissait. Qu'était devenue son expression de Parisien sceptique, si vite nuancée d'ironie?... Et elle interrogea, d'un air d'innocence:

—C'est très occupant de conduire une bête paisible?

Il tressaillit, comme s'il avait oublié qu'il n'était pas seul.

—Ce qui est occupant, c'est la résurrection des vieux souvenirs. Le meilleur de ma vie de petit garçon est enclos par cet horizon... C'est pourquoi je désirais revoir ce pays avec toi, mon cher amour...

Elle se serra un peu contre lui.

—Claude, mon Claude, n'oublie pas que, maintenant, tu dois être à moi avant d'être au reste du monde!

—Parce que?...

—Parce que je t'adore, mon grand mari. Et tu m'inquiètes horriblement! Si dès que tu arrives en ton cher pays, les arbres et les souvenirs s'emparent de ton attention on jusqu'à te faire oublier ma présence, qu'est-ce que ce sera quand tu te retrouveras dans ton Pont-Guen!

Il tourna la tête vers elle, moqueur et tendre:

—Quelle jalouse vous êtes! jeune madame.

—Mais j'en ai le droit! Je t'ai prévenu avant nos fiançailles... Tu dois m'appartenir, autant que je t'appartiens!

—Entendu!... Mais, dis-moi... pourquoi, il y a un moment, m'examinais-tu avec tant d'attention?

—Je découvrais en toi un nouveau Claude... celui du "pays nata"...

—Un nouveau Claude?... Tu en connais plusieurs?

—Oh! oui!

—Parfait! Vu ma diversité, tu ne risqueras pas de t'ennuyer avec ton mari...

—C'est vrai... Malheureusement, les hommes très complexes sont toujours un peu inquiétants.

Encore ce mot qui lui revenait. Claude l'enveloppa d'un rapide regard.

—Pourquoi, "inquiétant"?

—On ne sait jamais sous quelle forme on les verra apparaître... C'est, d'ailleurs, cet imprévu qui les rend intéressants et les sauve de ressembler à des livres très vite connus!

—Mais, ce me semble, il y a des livres que, même connus, on ne se passe pas de relire...

—C'est qu'ils ont une grande valeur!... Mon Claude, sois de ceux-là. Autrement...

Elle s'arrêta une seconde, puis finit d'un ton de taquinerie caressante.

—Autrement, je ne répondrais pas de résister toujours à ma curiosité des livres neufs.

De nouveau, il posa sur elle des yeux attentifs. Plaisantait-elle ou exprimait-elle la sincérité de sa pensée?... Mais, sans insister, il dit, imitant son accent de badinage:

—Chère madame, on fera de son mieux, afin de vous satisfaire. Pour le moment, nous arrivons... Voici notre clocher. Dans quelques minutes, Ariane chérie, nous serons chez nous!

En effet, la fine aiguille de pierre, émergeant de la cime des arbres, découpait son jet svelte sur un ciel mauve et or, stré de pourpre. La route montait un peu et franchit le petit pont que gardait un humble calvaire, dont les personnages informes, taillés dans le granit, étaient rongés par la mousse. Puis, la grille franchie, fermant la perspective d'une avenue de tilleuls, apparut la grande et vieille maison, que les gens du pays appelaient le "Château". Cernée par les pelouses, elle élevait ses pierres grises, sous les arabesques pourpres de la vigne virge, mêlée aux bouquets des rosiers grimpants, tout en fleurs.

De la terrasse, élevée de quelques marches, descendant vers les voyageurs, un vieux monsieur, un peu courbé, une vieille demoiselle, haute et mince, coiffée de cheveux blancs, lissés autour d'une figure régulière et paisiblement froide. Le vieux monsieur, lui, avait un visage bronzé où flambait le double éclair des fortes dents, restées superbes, des yeux noirs et brillants de vie.

—Ce sont les yeux de Claude, pensa Ariane, quand leur regard vif tomba sur elle, alors qu'il s'exclamait:

—Enfin! voici mes enfants!

Son accent joyeux était si sincère que, tout de suite, elle se sentit vraiment la bien venue et oublia Mlle Armelle. Sans attendre le secours de Claude, elle sauta à terre et alla toute souriante vers l'amiral:

—Nous ne vous avons pas fait trop attendre, mon père?

—Le temps semble toujours long quand vous êtes attendue, petite madame... J'étais très désireux de faire votre connaissance, puisque la goutte, mon impitoyable ennemie, m'avait privé d'assister à votre mariage... Mais j'étais persuadé que Claude avait bien choisi... Maintenant, j'en suis sûr!

Et, délicatement, il posa ses lèvres sur la petite main dégantée qui répondait à l'appel de la sienne.

Claude, happé par Mlle Armelle, avait suivi la scène d'un oeil discret, certain de l'impression que ferait Ariane sur l'amiral, très connaisseur en jolies femmes, et non moins préparé à l'effarouchement que, de nouveau, elle produirait sur la vieille demoiselle! Pour briser tout de suite la glace entre les deux puissances, il intervint gaiement:

—Père, vous accaparez Ariane, et je voudrais lui faire renouveler connaissance avec tante Armelle, qui l'a, tout juste, entrevu le jour de notre mariage.

Ariane, bravement, fonça sur l'adversaire, offrant son jeune visage aux lèvres fanées. Mais le premier contact fut regrettable. Les joues d'Ariane étaient enfouies sous la "cloche" de feutre dont le bord, heurtant le lorgnon de Mlle Armelle, l'envoya rouler sur le sable.

—Oh! pardon! ma tante, fit Ariane un peu saisie; et elle se baissa pour ramasser le lorgnon.

Claude avait eu le même mouvement; leurs yeux se rencontrèrent, pleins d'un égal effroi comique, et ils eurent très envie de rire.

—Merci, ma chère enfant. Nous nous embrassons quand vous serez abordable...

—Mais, ma tante, je puis l'être tout de suite!

Pour l'amour de Claude, elle avait accumulé des trésors d'amabilité. Vive, elle enleva le malencontreux chapeau et ses beaux cheveux souples s'éclairèrent dans la lueur du couchant.

—Très bien..., très bien! approuva l'amiral. C'est encore mieux ainsi... Allons, Armelle, donne vite le baiser de bienvenue à ta nièce et conduis-la dans sa chambre. L'heure du dîner est toute proche et Marianik ne se consolera pas que son rôti fût brûlé.

Claude s'appretait à suivre sa tante qui emmenait Ariane. Son père l'arrêta, lui frappant sur l'épaule.

—Tous mes compliments, mon grand. Tu as bien choisi... Ah! ce que tu ravives mes regrets de la jeunesse enfuie!... Dépêche-toi de retrouver cette enfant, pour établir le joint avec Armelle, qui m'a l'air désorientée tout à fait...

III

La "chambre d'honneur" leur avait été préparée; celle que meublait un authentique mobilier Louis XVI, bois gris clair et cretonne de Jouy. Les deux grandes fenêtres s'ouvraient au-dessus de la terrasse, sur l'étendue des plaines et des bois que limitait, à l'horizon, la ligne très douce des monts de Bretagne. A profusion, des roses étaient dispersées dans de multiples vases et, en entrant, Ariane eut une exclamation qui adoucit, une seconde, la figure sévère de Mlle Symores:

—Oh! que cette chambre est charmante! Comme nous y serons bien! n'est-ce pas? Claude.

—Tant mieux, Marie-Andrée, si vous vous y plaisez.

Ariane sursauta.

—Marie-Andrée! est-ce moi?... Mais personne ne m'appelle ainsi, ma tante.

—Vous préférez votre nom... païen!

—Je ne préfère pas... J'y suis habituée. Et tous ceux qui m'aiment m'appellent ainsi.

—Alors, je m'appliquerai à faire comme ceux-là.

La réponse était ambiguë. Mais ni elle ni Claude ne se mirent en peine de l'éclaircir, car, sans ajouter rien, Mlle Armelle laissa les jeunes gens se préparer pour le dîner.

Claude, un peu méfiant, observait la mine d'Ariane. Nulle évidente menace d'orage ne s'y annonçait. Au contraire, elle regardait autour d'elle, l'air contente.

—Que cette chambre me plaît!... Mais ta tante me fait penser à une râpe! Ton père a du mérite à vivre avec elle! Mon pauvre Claude, ce que tu as dû t'ennuyer avec elle pour mère et pour éducatrice! Ah!!

—Mais non, mon chéri... D'abord, j'ai la chance de savoir me distraire à moi tout seul. Et puis, malgré son apparence austère, elle vivait pour me gêner... Et c'est très agréable d'être gâté, tu sais...

—Je ne le savais pas bien avant de t'avoir rencontré, Claude... mon Claude...

Elle parlait de cet accent assourdi qui semblait jaillir de son cœur même, et Claude, oubliant l'heure, l'attira... Mais elle se dégagea aussitôt.

—Maintenant, laisse-moi me faire belle!

—Pas trop belle, insinua-t-il. Il n'y a pas matière.

—Je sais... Je vais mettre une robe bien simple.

Et elle s'engouffra dans le cabinet de toilette, d'où elle reparut, après un assez bref délai, offrant à Claude la vision charmante de sa femme en tenue du soir; pas un bijou, seulement son collier de perles, toute mince dans une robe très simple, c'était vrai, de crêpe soyeux, d'un rose mauve d'hortensia.

Claude n'eut pas une seconde d'hésitation quant à l'effet qu'allait produire Ariane sur Mlle Armelle; et, amusé, il interrogea:

—Tu n'avais pas une robe plus... montante... et moins... moins collante?

—Comment, tu n'aimes pas ma robe?... Eh bien, pour un connaisseur...

—Il ne s'agit pas de moi, mon amour... Mais...

—Mais de ta tante... Encore!... Ecoute, Claude, fais comme moi, ignore-la, et ne t'inquiète pas de ses vieilles idées, de ses vieux goûts, de ses ahurissements, sans quoi tu me la feras prendre en horreur... Je deviendrai *crin*; et notre ménage ira bientôt à la diable, si tu entreprends de me morigéner dès que je ne suis pas à sa convenance!

Claude ne releva pas ces parolles. Il avait la longue expérience d'un homme toujours fort occupé des femmes, à laquelle venait s'ajouter sa fraîche expérience de mari; et il savait bien que la boutade d'Ariane était l'expression d'une vérité.

La cloche du dîner sonnait. Pour toute réponse, il embrassa au vol l'épaule que, pour le satisfaire, elle s'appliquait à bien cacher sous le voile soyeux du corsage; et tous deux descendirent dans le salon, où Ariane fut accueillie par le coup d'oeil flatteur de l'amiral et une exclamation effarée de Mlle Armelle:

—Mais, ma chère enfant, vous voilà en tenue de bal! Nous sommes entre nous. Vous allez prendre froid ainsi dévêtue!

—Oh! non! ma tante, je suis habituée... Et d'ailleurs, j'ai mon écharpe de tulle.

Mlle Armelle demeura muette. Elle était écrasée, et elle ne se remit un peu qu'en voyant Ariane rendre hommage, par son appétit, au dîner succulent qu'elle lui avait fait préparer. Quant à l'amiral, il était, lui, complètement sous le charme et témoignait à sa jeune belle-fille, une galanterie courtoise et spirituelle qu'elle dégustait avec le même plaisir que l'excellente cuisine du Pont-Guen.

Tous deux, le dîner terminé, bavardaient alertement ensemble, Claude en tiers, quand Mlle Armelle, rentrant dans le salon, prononça:

—Il est dix heures, Guillaume. Ne penses-tu pas que Marie-Andrée... C'est-à-dire Ariane...

Le nom semblait lui être très difficile à prononcer.

—...qu'Ariane doit être fatiguée... Et demain matin, la messe est à sept heures. Je vous en avertis, ma chère nièce.

—Ah! fit Ariane du ton détaché des gens apprenant une nouvelle qui ne les concerne pas. Sept heures!... C'est trop tôt pour moi... J'irai plus tard, vers midi.

—Vers midi!... Vers midi!... Mais, ma chère, vous n'êtes pas à Paris. Nous n'avons ici que cette unique messe. Vous n'avez pas le choix!

L'amiral écoutait, un peu narquois.

—Vous n'êtes pas très matinale? petite madame.

—Pas du tout! Et puis, j'ai passé la nuit en chemin de fer...

—Donc, vous agirez comme vous pourrez, et sûrement le bon Dieu vous sera indulgent! Bonsoir, ma fille. Je suis heureux de vous avoir sous mon toit. Allez dormir, et bon somme, petite enfant.

Les fenêtres de leur chambre étaient grandes ouvertes. Ariane s'en approcha tout de suite.

—Comme ça sent bon, la campagne!

Debout, elle contemplant les allées où les cailloux luisaient sous la rosée, les champs de sarrazin tout blancs, les pelouses, les prairies, les collines lointaines, baignés par la clarté du large croissant qu'on eût dit découpé dans une feuille d'argent. Le bras de Claude entourait ses épaules. Alors elle dit, de sa voix chaudement grave, dès qu'elle parlait un peu bas:

—J'aime ton chez toi Claude!

Il eut l'air si content qu'elle en fut saisie. Comme le Claude du Pont-Guen était différent du Claude de Paris, du Claude touriste, même du Claude de Morgat.

—Alors, mon amour, tu crois que tu ne t'ennuieras pas ici pendant quelques jours?

—Oh! non, je ne m'ennuierai pas... Ton père est délicieux... Il y a ta tante... Mais je tâcherai d'oublier qu'elle existe au Pont-Guen.

—Ne l'oublie pas tout à fait, s'il te plaît. Ce sera mieux...

Elle se mit à rire.

—Ah! Claude, que tu as dû être sage quand tu étais petit! Sûrement, tu avais le respect du gendarme!

Il se sentit humilié de la flatteuse opinion qu'elle émettait; et son impatience se trahit dans le timbre bref de son accent.

—J'étais comme tous les enfants et je regrette que, me regardant au temps jadis, tu m'y voies ridicule!

—Oh! non, pas ridicule, mais raisonnable, autant que ta tante elle-même... Je parle des jours de ton enfance... Je devine bien que, devenu grand, tu t'es rattrapé!

—J'ai fait de mon mieux, c'est vrai... reconnut-il modestement. Et sur ce, allons nous coucher... puisque, hélas! il faut être sur pied à l'aube...

—Comment, "à l'aube"? Est-ce que, pour de bon, tu penses te lever, me faire lever pour courir vers cette église, à une heure ridicule?

Elle était si surprise qu'elle en oubliait le beau paysage de rêve... Revenue au milieu de la chambre, sa robe tombée, elle avait saisi sa brosse et lissait impatiemment ses cheveux dénoués.

—C'est le Pont-Guen qui te rend pieux, à l'improviste? Mais, à Morgat, tu ne l'étais pas plus qu'à Paris, ni au Tyrol...

Sincère, Claude reconnut:

—Je ne suis pas pieux du tout... même en Bretagne; quoique les vieux souvenirs soient des fantômes bien puissants... Mais je tiens à ne froisser... personne autour de moi, en me refusant au petit sacrifice d'être matinal un jour... Et aussi, à ne pas choquer les braves gens de Quéménéven

qui viennent scrupuleusement à l'église, quand je me retrouve un instant parmi eux... Tu me comprends? chérie.

Elle inclina la tête et ses yeux regardèrent Claude avec une expression caressante.

—Je comprends... je comprends très bien... car grand'mère, à Branzac, faisait comme toi. C'est même ce qui m'a rendue un peu païenne. Mais toi, au fond, sous ton enveloppe de Parisien, de faiseur de pièces, tu es resté un vrai Breton, le Breton des landes, des ajoncs, des pardons, le Breton rêveur et obstiné, campé sur ses idées comme les roches sur les côtes, que la mer peut battre furieusement, sans pouvoir les ébranler...

—Allez... allez... madame. Disséquez votre mari. Elle posa sa brosse et noua un ruban autour de ses cheveux.

—Je ne le fais pas exprès!... Claude, mon Claude, ne sois pas fâché... Mais j'ai, de toi, une curiosité folle... Il faut que je connaisse ton *toi* intérieur... pour savoir te garder à moi seule... Puisque je te veux ainsi, mon grand mari...

Il la saisit d'un geste avide et ses lèvres cherchèrent la bouche fraîche.

IV

Mlle Armelle, détachant les yeux de son livre de prières, parce que M. le recteur montait en chaire, eut l'agréable surprise d'apercevoir, parmi les fidèles, sa nouvelle nièce, assise, l'air sage, auprès de Claude qui, lui, les bras croisés, se tenait debout contre un pilier.

Elle ne soupçonna pas que, tout juste, ils venaient d'arriver et, non plus, qu'Ariane avait lâchement "grogné" quand Claude, arraché soudain au sommeil par la sonnerie aiguë de son "réveille", avait bondi hors du lit, laissant sa jeune épouse endormie sous le voile de ses cheveux.

Mais son brusque élan la sortit en sursaut du doux oubli de toute chose et elle murmura, sans ouvrir les yeux:

—Claude, que tu es remuant! Où vas-tu?... Où vas-tu donc? Est-ce qu'il y a des voleurs?

Du cabinet de toilette arrivèrent, en même temps, un éclat de rire et un bruit d'eau ruisseyante.

—Où je vais? Mais à l'église. J'ai tout juste le temps de me tremper, de me vêtir, et de "me trotter" à Quéménéven. Mon petit, fais un effort... Lève-toi vite. Le temps est merveilleux. La course à Quéménéven sera un délice!

Elle murmura, paresseuse sur l'oreiller:

—J'aime mieux dormir! Je suis si fatiguée... Mais tout de même, elle ne refermait pas ses yeux mi-clos et contemplait la lueur d'or qui filtrait à travers les rideaux fermés. Un souffle chaud les souleva un peu, épandant, à travers la pièce, l'ivresse de l'été... Ariane le respira; puis, soudain avide d'en jouir mieux, elle se dressa hors du lit qui gardait encore la forme de leurs corps rapprochés...

Ils fièrent comme des gosses sur la route qui montait entre les pâtures, luisantes de rosée. Pardessus les maisons du bourg, éperdument le clocher jetait son appel et le tintement continu accélérât le pas des fidèles attardés. En leur langue aux sonorités rudes, ils saluaient au passage "le

monsieur et la jeune dame du château" d'un bonjour bref auquel Claude répondait aussi en breton.

La cloche se tut.

—Vite, Ariane la messe commence. Dépêchons... Dépêchons... Pour unç fois que nous sommes paroissiens de Quéménéven, ne faisons pas scandale!

Un geste d'insouciance lui échappa et elle envoya un sourire malicieux à Claude, qui avançait à grandes enjambées. Mais elle trotta de toute la vitesse de ses pieds alertes, bien à l'aise dans leur gaine de daim blanc.

—Nous voilà à destination! prononça Claude avec satisfaction. Quelle chaleur déjà! Ariane, rattache ton chandail pour ne pas te refroidir dans l'église.

Elle ne l'entendit pas; elle regardait le petit cimetière que traversait, entre les tombes fleuries, l'allée amenant au porche bas, encombré par la foule des fidèles qui ne pouvaient pénétrer dans l'église. Les privilégiés étaient tassés sur les bancs de pierre, allongés sous la file presque effacée des saintes, des évêques de la région, dont les murs gardaient l'image lointaine. Les gens s'écartèrent pour laisser passer Ariane et Claude, et, dans l'église, un garçonnet se leva pour donner sa chaise à la jeune femme, source immédiate de péchés de distraction.

Elle ne s'en douta pas, intéressée par le pittoresque spectacle de cette foule, vêtue du costume ancestral.

Perçant les verrières très anciennes, la lumière d'été errait sur les visages, attentifs aux paroles que le recteur, monté en chaire, versait généralement sur ses outaïles... Visages de vieillards, maigres sous la peau rude, visages d'enfants aux joues frottées de pourpre, visages de femmes, de jeunes filles, sérieux sous la coiffe aux ailes palpitantes qui nimbait les cheveux serrés en bandeaux; visages d'hommes, taillés en lignes sèches, que n'éclairait pas la songerie des yeux clairs.

Ariane eut le loisir d'observer, car M. le recteur lisait en breton... elle ne savait quoi, mais quelque chose de très long, à coup sûr. Et Claude qui, pourtant, comprenait, lui, devait en juger de même, car ses yeux étaient distraits, fixés sur la figure du recteur, tout aimable; ses cheveux gris bouclés, tels ceux d'un petit enfant.

D'abord, elle avait cru l'église occupée seulement par les humbles habitants du village. Et voici qu'au premier rang, non loin de Mlle Armelle, elle distinguait trois dames, sans doute les notabilités du pays: femmes du maire, du docteur, du notaire?... Et puis toute une famille de gens du monde, probablement les châtelains, dont son beau-père avait parlé la veille. Elle apercevait, dominant de haut ses voisins, une espèce de géant blond, beau comme un jeune dieu sylvestre, habillé par un mauvais tailleur de province. Droit devant lui, il regardait, les sourcils rapprochés, comme s'il allait fondre sur quelque invisible ennemi.

Il fit un mouvement et, derrière lui, elle vit un garçonnet qui lui ressemblait en laid, sa figure juvénile surmontée d'une raide chevelure, d'un blond roux.

Très intéressée, Ariane se tournait vers Claude pour l'interroger sur ces inconnus. Mais M. le recteur ayant, enfin! fermé son livre, descendait

de sa chaire, la mine satisfaite d'un homme conscient d'avoir bien rempli sa tâche. Bretons et Bretonnes faisaient grand bruit pour retourner leurs chaises vers l'autel; puis s'abîmaient dans leurs oraisons, si recueillis qu'Ariane n'osa les troubler en questionnant Claude.

Alors, son regard revenu vers le choeur, elle remarqua, dans l'une des stalles, un jeune homme qui semblait appartenir au même rang social que les châtelains. Il suivait la messe avec une telle attention grave qu'Ariane en fut saisie. En vérité, jamais de sa vie, elle n'avait vu, sur un visage d'homme, pareille expression, et elle pensa: "Que ce garçon a donc l'air sincèrement pieux, plus encore que le vicaire à côté de lui! Il doit ressembler à saint Louis de Gonzague!"

Le vicaire avait, en effet, une face rougeaude de paysan réjoui et s'évertuait à maintenir le toupeau des garçons, entassés sur les bancs, sous son regard.

Ariane fut stupéfaite de voir, dans une autre stalle du choeur, son beau-père lui-même, qui avait dû surgir sur le tard. Mais enfin il était là, promenant le feu de ses yeux noirs sur la foule des fidèles. Etat-ce par conviction, comme Mlle Armelle, ou par déférence aux croyances d'autrui, comme Claude? Curieusement, elle se le demanda. Tout lui semblait possible. Depuis quelques mois, elle allait de découvertes en découvertes, notées par son esprit observateur. Mais personne, sa grand'mère disparue, ne lui avait plus rappelé le Dieu mystérieux que priaient ces âmes simples et qu'elle-même ne connaissait guère que de nom... Sa triomphante jeunesse appartenait toute au royaume de ce monde. Pourtant, autour d'elle, l'atmosphère de foi était si fervente que, au fond de sa mémoire, elle chercha les mots du *Pater* appris aux jours de sa petite enfance... Et elle les répéta, les yeux fixés sur le visage recueilli du jeune homme qui priait près de l'autel.

Mais la messe était finie. Claude se pencha et murmura:

—Sortons vite, avant la foule.

Elle fit un signe de croix, comme les femmes qui l'entouraient, et se glissa dans le flot des fidèles, à travers lesquels Claude lui créait un passage. Elle s'exclamait:

—Oh! que c'était intéressant et curieux, cette messe!

Il fut surpris, mais n'eut pas le loisir d'approcher le porce, en compagnie de la famille qui avait fondir cette impression. Mlle Armelle apparaissait éveillé l'attention d'Ariane.

—La smalah des Kerdanec! Lui marmotta Claude. Viens, il faut que je te présente.

Ariane suivit docilement. A ses dix-sept ans, toute distraction était bonne.

Il faisait maintenant très chaud, la brume disparue sous le victorieux soleil qui filtrait entre les branches et s'épandait en nappes lumineuses, dans le cimetière et sur la route.

Ariane avait eu vite fait d'enlever son chandail de soie jaune; habillée de blanc, elle avait l'air d'une toute jeune fille. Son beau-père l'arrêta au passage:

—Eh bien, petite madame, vous avez eu le courage d'être matinale! Et le ciel en récompense votre coquetterie, vous êtes l'aurore même..

Maintenant, venez faire connaissance avec nos aimables voisins... Claude, présente ta femme à Mme de Kerdanec.

C'était la dame rondelette, au profil régulier. Ariane mit sa main dans celle que lui tendait Mme de Kerdanec, en la considérant avec une bienveillance mitigée de surprise. Ariane s'abîma en une courte révérence; sa jeunesse estimait la comtesse, "une vieille dame". Quant aux deux adolescentes, tout intimidées, elles restaient effarées derrière leur mère, les yeux rivés sur Ariane, à qui son mari nommait maintenant le clan masculin. M. de Kerdanec fut très courtois et présenta lui-même ses fils à la jeune femme.

—Mon aîné, Francis, qui va nous quitter à l'automne pour le séminaire...

Ariane reconnut le jeune homme d'attitude recueillie.

—...Mon numéro deux, Ghislain...

C'était le sauvage demi-dieu, mal habillé, qui s'inclina profondément, ses yeux sombres offrant à Ariane l'hommage d'une telle admiration qu'elle répondit aussitôt par l'octroi d'une instinctive sympathie.

—...Et voici mon troisième, Tugdual.

Celui-ci était, sans doute, très timide; il se laissa présenter sans mot dire, l'attitude bourru d'un écolier mal dégrossi.

Mme de Kerdanec se répandait en sourires et en invitations, à l'ombre de son chapeau franchement laid:

—Claude, il faudra nous amener votre charmante femme pour jouer au tennis. Elle doit aimer cela...

—Madame, nous irons d'abord vous faire notre visite d'arrivée.

—Venez tantôt, appuya le géant. Ce sera parfait! Amiral, vous serez des nôtres!

—Hélas! mon cher ami, mes rhumatismes ne me permettent pas deux promenades par jour. Et, ce matin, j'ai consacré la miennne au service du Seigneur. Armelle me tiendra compagnie et nous vous enverrons nos jeunes gens.

Tout en causant, le groupe traversait le petit cimetière nimbé de soleil, tandis que les fidèles s'éparpillaient pour la prière sur les tombes. Devant la grille, les hommes causaient, découpés par leur veste courte. Les jeunes filles, discrètement curieuses, se rapprochaient en sortant, pour regarder la jolie femme de M. Claude dont la robe lâche pe leur agréait point, trop différente des leurs. Dans la gaine étroite de leur corsage, elles gardaient la taille fine d'autrefois et y gagnaient une élégance de silhouette accentuée par les hauts talons de leurs souliers selon "la mode des villes", sous leur jupe courte à plis pressés.

Tout l'élément féminin des Kerdanec enfourcha des bicyclettes, la comtesse indifférente aux formes rondes qu'elle accusait auprès de ses filles, plates comme de jeunes garçons. Francis et Tugdual les imitèrent. Seuls, M. de Kerdanec et Ghislain préféraient faire à pied les quatre kilomètres qui les séparaient de leur propriété de Trefry.

—A tantôt? insista encore le comte avec un bon rire.

Ghislain ne dit rien. Mais ses yeux, tournés vers Ariane, exprimaient la même prière avec une

telle impérieuse ferveur qu'elle en fut charmée. A l'occasion, elle aimait le parfum de l'encens.

—Ariane, revenez-vous en voiture avec moi ? proposa l'amiral, comme avançait la voiture qui l'avait amené.

—Mais... tante Armelle?...

—Même avec elle, il y a place pour vous, si cette courte promenade vous tente, petite fille. Vous êtes si mince que nous vous mettrons aisément "en lapin"...

—Alors, Claude reviendrait seul?... Puisque vous avez la société de tante Armelle, si vous voulez bien le permettre, mon père, je regagnerai le Pont-Guen à pied avec lui.

Le souvenir de leur course dans la douceur du matin lui demeurait comme un goût tentateur sur les lèvres.

—Bien... bien... Arpentez la route à votre gré, les amoureux... A votre âge, le vieil amiral... qui, alors, n'était ni vieux ni amiral, eût fait tout comme vous!

Elle comprit si bien la mélancolie de ce regret que, dans un élan d'instinctive compassion, elle offrit au vieillard le rayonnement de son jeune sourire.

—A tout à l'heure, père... Nous allons bien vite vous retrouver!

Et, sur la route brûlante, elle et Claude dévalèrent joyeusement.

V

Ariane descendait l'escalier, un peu désespérée parce que Claude passait la matinée à Quimper.

Dehors, il faisait déjà très chaud, bien que dix heures n'eussent pas encore sonné. Le soleil brûlait la façade de la maison, qui avait toutes ses persiennes closes. Mais le long vestibule, protégé par les battants de bois de l'entrée, jouissait d'une fraîcheur d'église. Seul, un jet de lumière, triomphalement entré par une fente de la porte, s'accrochait aux boiseries ouvragées des murs, avant de s'écraser sur les dalles.

Insouciant de la température, Ariane traversa la galerie pour s'en aller, sous les marronniers, gagner le hamac, suspendu à son intention. Mais un bruit de voix, dans l'office, l'arrêta au passage. Marianik, la vieille cuisinière du Pont-Guen, se lamentait; c'était habituel de sa part, et, la porte s'ouvrant, elle apparut dans le vestibule, bougonnante, rougie par l'émotion et la chaleur, la face tragiquement désolée.

A la vue d'Ariane, elle s'arrêta, saisie.

—Ah! madame Claude! Madame a entendu?... Pas d'œufs!... *Qué* misère!... La fermière n'en a pas apporté et personne pour en aller chercher! *Qué* malheur! mon Dieu! Impossible de faire ma crème!... Ah! *qué* misère!...

Ariane dissimulait une fâcheuse envie de rire.

—Mais non, Marianik, il n'y a là aucun malheur!... Ecoutez, je n'ai rien du tout à faire ce matin, c'est moi qui vais aller chercher vos œufs... ou vous me direz... Cela m'amusera beaucoup.

Frappée de stupeur, Marianik considérait Ariane, croyant que sa jeune maîtresse se moquait d'elle, et, si elle avait osé, elle se fût répandue en

exclamations de reproche. Mais elle se borna à hausser les épaules, inconscient de ce geste.

—Madame fait de la plaisanterie!... Faut pourtant avoir compassion des vieilles gens!

—Mais je ne plaisante pas du tout, Marianik; donnez-moi un papier et je pars.

—Dans *c'te* toilette?

Et elle regardait effarée, la robe de linon à bouquets, les souliers blancs, la capeline de paille, enguirlandée.

—...Et puis, quoi que dirait Mademoiselle quand elle va rentrer du bourg? Et l'amiral, donc?... Et *not'* Claude?...

Parce qu'elle avait vu Claude garçonnet, elle le tenait pour sa propriété. Comme au temps où elle le gâtait et le morigéait sans pitié.

—Ce qu'ils diront?... Que j'ai bien fait de m'amuser à ma guise!... Vite, Marianik, le panier et les explications sur le chemin à suivre.

Mais ici, devant le perron, le grelot d'une bicyclette sonna, interrompant les pourparlers. Ariane courut vers la porte et l'ouvrit toute grande, saisie de l'idée que Claude revenait à bicyclette, ayant délaissé le train pour regagner plus tôt le Pont-Guen. A flot, la lumière s'élança dans le vestibule, y épandant le parfum des pois de senteur qui fleurissaient la terrasse. Mais ce ne fut pas son mari qu'Ariane aperçut... Seulement Tugdual—dit, Tug—de Kerdanec, qui, descendu de sa machine, détachait du guidon un panier lourd de raisin, "de Chanaan", sur lesquels reposait une admirable moisson de fleurs.

A l'apparition d'Ariane, il grimpa vite les degrés du perron et salua gauchement, empêché par son panier. Mais une flamme de plaisir brillait dans ses yeux bruns, tachés de roux, et Ariane y lut une telle admiration qu'elle en fut flattée; de si mince importance, jugeât-elle l'admirateur.

Il bredouillait très vite:

—Mademoiselle... c'est-à-dire madame, vous avez dit l'autre jour, à Treffry, que vous aimiez beaucoup le raisin et les fleurs, alors mon père vous prie d'accepter ce panier...

Ariane eut l'air si enchanté que, du coup, la timidité de Tug disparut. En lui, il n'exista plus que la violente allégresse d'avoir un instant, à lui tout seul, sa jolie voisine. Elle s'exclamait avec une sincérité dont il discernait l'accent:

—Comme votre père est aimable et que j'aurai de plaisir à le remercier!... Car je suis très gourmande et j'adore le raisin... Mais plus encore, les fleurs!... Et ces roses sont belles à donner envie de se mettre à genoux devant elles pour les embrasser!

Elle ne s'agenouilla pas, mais elle effleura des lèvres, en la respirant, une rose safranée, lourde de parfum... Tug, éperdument, regretta de n'être pas la rose safranée, quoiqu'il se sentit très heureux, pénétrant à la suite de la jeune femme dans la galerie où il déposa l'envoi de raisins.

—Marianik! Marianik! appela-t-elle.

—Voilà le panier pour les œufs, madame Claude.

—Bien. Portez vite au frais, dans l'eau, les superbes fleurs de M. de Kerdanec. Dès que je serai rentrée, je les mettrai dans les vases.

Et se tournant vers Tug, qui ne pensait à rien qu'à la contempler, ses fleurs dans les bras, elle expliqua :

—Je suis pressée de sortir parce que j'ai promis à Marianik d'aller lui chercher des oeufs dans une ferme.

—Quelle ferme? mademoi... madame.

—Coatz-Keriu, je crois.

—Vous savez le chemin?

—Non, mais Marianik va me l'indiquer.

—Alors, vous avez bien des chances de vous perdre!

—J'espère que non... Vous ne passez pas du côté de Coatz-Keriu pour regagner Treffry?... Je vous aurais demandé d'être assez gentil pour me mettre dans le droit chemin...

Un feu de joie s'alluma instantanément dans le coeur de Tug, lui jetant aux lèvres une exclamation injustifiée :

—Oh! madame, que vous êtes bonne! Bien volontiers, oui, je vous servirai de guide, aussi loin que vous le désirerez!

—Alors, partons vite!... Voulez-vous?

Il saisit le panier pour les oeufs. Et tous deux sortirent bravement sous la flamme du soleil qui brûlait les pierres du perron, allongeant des ombres bleues sur la blancheur aiguë du sable.

Derechef, Tug se sentit très intimidé, soudain effaré du tête-à-tête absolu qu'il avait accepté. En silence, il quitta la route voilée de poussière et s'engagea dans un sentier couvert où les déchirures du feuillage ouvraient la perspective des plaines, des bois, de l'horizon vibrants de lumière.

—Est-ce loin que nous allons? questionna Ariane.

—A un grand quart d'heure d'ici.

—C'est tout près, alors... Mon guide, je vous suis.

Il crut qu'elle lui commandait de marcher en avant pour cheminer seule, et la joie disparut de son coeur. Mais, vite, il fut rassuré. En quelques pas, elle le rejoignait, attachant à son corsage des brins de chèvrefeuille qu'elle venait de cueillir.

—Quel joli sentier!

—Il est très rocailleux, par malheur! dit-il aussi confus que s'il eût été responsable des pierres qui heurtaient les petits pieds chaussés de blanc.

—Bah! Nous ne sommes pas de vieilles personnes fragiles. J'aime beaucoup votre pays... Et toute la campagne, d'ailleurs!

—Moi aussi! s'écria-t-il avec une conviction où sombra sa timidité. Quand je suis chez les Pères, j'attends le moment des vacances, comme un prisonnier, la minute où il sera libre!

—Chez les Pères?...

—Oui, au collège chez les Pères. Nous y avons tous été élevés.

—C'est là, sans doute, que votre frère Francis a pris le goût de la vie religieuse... Vos parents doivent trouver bien triste qu'il sacrifie ainsi son avenir...

Tugdual sursauta, presque indigné.

—Triste!... Mais eux et nous tous, sommes, au contraire, très heureux, très fiers de sa vocation... Car c'est un honneur pour toute la famille qu'il soit prêtre. Il est déjà si parfait qu'il deviendra un saint, je suis sûr.

—Ah! fit Ariane intéressée. Je suis contente de connaître un futur saint... Je m'imaginai que les

saints étaient des personnes trop imposantes pour que les profanes osent les approcher!... Et votre frère est si simple, si gai!... Je le trouve charmant et j'ai eu eu beaucoup de plaisir à causer avec lui pendant notre visite à Treffry... Votre frère Ghislain n'a pas les mêmes goûts, n'est-ce pas?

—Oh! non, pas du tout. L'hiver prochain, il ira faire son droit à Paris et travailler la musique... si père y consent enfin.

—Votre frère est très musicien? interrogea-t-elle, un peu surprise.

—Il voudrait devenir un grand compositeur. Mais mon père trouve que l'un de nous doit l'aider à gérer ses propriétés. Moi, je suis trop jeune encore; Francis va être au séminaire; alors, si Ghislain s'installe définitivement à Paris, mon père devra continuer seul à s'occuper du domaine... Et la charge devient lourde pour lui...

Il s'exprimait d'un ton d'expérience qui semblait comique à Ariane; mais elle dit seulement :

—Je regrette que votre frère Ghislain ne m'ait pas parlé de son goût pour la musique, il m'aurait bien intéressée. Mais nous n'avons pas causé ensemble, il s'est toujours tenu à l'écart.

—Vous lui faites peur!

—Peur?.. peur? pourquoi?

—Il a déclaré qu'un sauvage de son espèce ne peut paraître que ridicule à une jolie dame, et sûrement il fera tout son possible pour ne pas vous rencontrer.

—Quelle sottise!... Il n'est qu'un orgueilleux, M. Ghislain... Pour le frère d'un saint, c'est étonnant!

Tug observa judicieusement :

—Chacun est comme il peut... Moi aussi je suis le frère de Francis, et pourtant je peux m'aplatir dans la poussière, si je me compare à lui, chargé de mes méfaits et de mes défauts!

Ariane se mit à rire et regarda, pleine de sympathie, son jeune compagnon qui devint pourpre... Pourquoi, grand Dieu! se confiait-il à cette étrangère, pour qu'elle s'amuse de lui!

Et, dans sa colère contre son stupide bavardage, il balançait rudement la corbeille aux oeufs. Ariane lui insinua, un peu moqueuse :

—Prenez garde au panier de Marianik. Je...

Elle s'arrêta court, saisie par les jappements d'un roquet, juché sur le talus du sentier, que Tug, aussitôt, épouvanta par le moulinet furieux de ses bras.

—Nous sommes à Coatz-Keriu, annonça-t-il.

Un regret vibra dans sa voix.

Il ouvrit une barrière et, la tête basse, s'engagea dans la prairie que traversait un sentier amenant à la ferme. Dans les champs tout proches, des travailleurs s'actionnaient; ils levaient la tête au passage du couple et saluaient, d'un bonjour en langue bretonne, le jeune monsieur de Treffry, arrêtant des regards curieux sur la dame qu'il conduisait.

Brusquement, aux yeux d'Ariane, apparut la cour de la ferme, jonchée de paille brisée, sous le piétinement des chiens, des porcs, des chats, mêlés à la volaille qui picorait parmi les instruments aratoires. Au milieu de la cour, parlant au fermier, était arrêté un jeune homme en culotte courte, grand, svelte, l'allure patricienne.

—Ah ! par exemple !... Voici Ghislain ! s'exclama Tug, stupéfait et navré. C'en était fini du tête à tête avec Mme Symores !

Elle, au premier regard, n'avait pas reconnu le jeune homme, tout différent, en sa tenue de campagne, du provincial citadin qu'elle avait aperçu à l'église.

Il se retourna à la voix de son frère, vit Ariane, et une expression de stupeur jaillit au fond des prunelles qu'il attachait sur la jeune femme.

—Tug ! Mme Symores ! Mais que faites-vous ici ?

—Nous venons chercher des oeufs pour Mariannik, expliqua joyeusement Ariane. Votre frère a été assez complaisant pour m'indiquer le chemin. Un chemin délicieux où il y avait du chèvrefeuille, des pierres, des flèches de soleil entre les branches, etc., etc... Et nous voilà !... Nous pouvons entrer?...

Du regard, elle interrogeait les jeunes gens.

—Mais oui... D'ailleurs, maîtresse Lebihan, elle-même, vient vous recevoir.

Dans le cadre de la porte, entre les hampes de roses trémières, apparaissait une forte *bigouden*, la figure ossuse sous le diadème brodé de son bonnet. Elle avait en mains un chaudron qu'elle récurait rudement, si bien que le soleil en faisait un éblouissant miroir où Ariane aperçut son image déformée. Elle demanda en souriant :

—Madame, pouvez-vous me vendre des oeufs ? vous seriez bien aimable.

La femme la contemplant d'un oeil étonné, sans paraître la comprendre.

—Elle sait mal le français, expliqua Tug.

Et, en breton, il répéta la demande.

—*Io*, fit la *bigouden*, esquissant un geste d'inviter à la suivre.

A son exemple, ils s'engouffrèrent dans une salle basse ; et, à travers la fumée du bois, dans le foyer, Ariane aperçut le lit en armoire et sa couverture à fleurs, entre les panneaux sculptés, le dressoir piqué de clous reluisants comme la vieille horloge, la longue table encerclée par les bancs, devant laquelle une gamine, habillée comme une petite femme, épluchait des légumes. D'autres filles debout, interrompant leur travail, coulèrent des regards curieux vers Ariane. La *bigouden*, toujours impassible, sans un sourire dans ses yeux pâles, apporta en silence les oeufs demandés.

—Voulez-vous payer ? pria Ariane aimablement.

Et elle tendit sa bourse à Tug. Le gamin volait en plein ciel, d'autant plus que Ghislain était resté dehors avec le fermier. Tout bas, il faisait des vœux ardents pour que son frère persévérât dans sa résolution de fuir Mme Symores. Mais il comptait sans le démon de la conquête qui, tout à coup, venait d'entrer dans la cervelle d'Ariane, y jetant la fantaisie d'occuper d'elle, ce Ghislain farouche. Le jeu lui paraissait amusant, et c'était raison suffisante pour qu'elle s'y livrât. Laissant Tug élaborer le paiement de la *bigouden*, elle regagna la cour et se dirigea vers le groupe de Ghislain et du fermier. Elle souriait parce qu'elle avait l'âme joyeuse, parce qu'il faisait divinement beau, que sa promenade l'avait ravie, que la conscience de son pouvoir de séduction la grisait un peu.

Le jeune homme la regardait approcher, sans faire un pas vers elle ; mais dans ses yeux, claire-

ment, elle lisait, sans qu'il le soupçonnât, tout ce qu'elle y voulait trouver.

La mine candide, elle dit :

—Comme votre jeune frère est complaisant ! Je suis confuse du temps que je lui ai fait perdre ce matin... Vous voudrez bien m'en excuser auprès de vos parents...

—Soyez sûr, madame, qu'ils l'approuveront de vous avoir conduite.

Ghislain parlait avec une politesse cérémonieuse. Elle se mit malignement à l'unisson, mais, de nouveau, elle souriait.

—...D'ailleurs, je vais lui rendre sa liberté. Je reviendrai seule, sans craindre maintenant de me perdre...

Tug accourait, apportant les oeufs, enfouis, par la *bigouden*, sous l'herbe coupée qui fleurait le trèfle.

—Voilà, madame. Nous pouvons maintenant repartir, quand vous serez prête.

Mais la voix de Ghislain s'éleva, sur un ton qui rendait impossible toute discussion :

—Je vais dire jusqu'à Quéménéven. C'est moi qui reconduirai Mme Symores au Pont-Guen, si elle veut bien me le permettre.

—Mais... je...

—Tu oublies que M. le recteur vient à onze heures et demie te donner ta répétition de latin. Et il est onze heures vingt. Voici ma montre.

Volontiers, Tug eût mis en pièces cette montre bavarde. Ce qu'il se moquait de M. le recteur, du latin, de l'heure!... Mais, devant Ariane, il n'osait exhaler son courroux.

Il dit seulement, rageur :

—Il faut que je retourne au Pont-Guen chercher ma bicyclette...

—Eh bien, je te la rapporterai.

Ariane écoutait, prenant un peu Tug en pitié. Elle comprenait si bien que l'on préférât, avant tout, son agrément ! Et, amicale, elle intervint :

—M. Tugdual, il faut vous en aller bien vite, puisque M. le recteur vous attend... Mais, tantôt si vous êtes libre, vous viendrez au Pont-Guen, pour croquer la galette, faite grâce à nos oeufs. Voulez-vous ?

—Oh ! oui !... oh ! oui !...

—Eh bien, alors, dites-moi au revoir et courez travailler comme un garçon raisonnable... Sans quoi, j'aurai le remords de vous avoir entraîné à Coatz-Kerjou !

Elle lui tendait la main en camarade. Mais Tug, devenu soudain homme du monde, se courba et appuya des lèvres gourmandes sur la peau tiède... Puis, sans un regard vers son frère, il prit sa course, réconforté par la perspective d'une visite au Pont-Guen.

A l'ombre de sa capeline de paille, Ariane envoya un rapide regard vers Ghislain. Il avait les sourcils froncés, ce qui donnait à sa haute mine, une sévérité altière.

—Vous regrettez la compagnie de Tug ? madame.

—Je regrette de voir ce petit en faute à cause de moi... Mais pourquoi les grands sont-ils toujours tyranniques avec leurs cadets ? C'est injuste... et c'est mal !

—Je ne croyais pas être tyrannique en rappelant à Tug un devoir qu'il oubliait.

Un devoir ! Ariane se domina pour ne pas hausser les épaules. Et elle prononça, d'un accent détaché :

— Si vous êtes sûr d'avoir eu raison, n'en parlons plus. Je serai très gentille pour lui tantôt pour le récompenser de sa docilité à obéir...

Ghislain ne répondit pas. Il fit quelques pas en silence. Tandis que le jeune homme, la prairie traversée, remettait en place la barrière écartée devant elle, sans l'attendre, elle s'engagea dans le sentier couvert où s'avivait la chaleur de midi. Et son silence, sa marche rapide, cachaient la curiosité de voir ce qu'allait faire ou dire Ghislain de Kerdanec.

Elle le croyait loin encore derrière elle et tressaillit d'entendre sa voix, tout près :

— Puisque vous aimez le chèvrefeuille, madame voulez-vous accepter ces quelques branches que je viens de trouver au passage ?

Elle se retourna. Il lui tendait les fleurs, sans perdre son air de jeune dieu hautain et, non moins digne, elle accepta l'offrande.

— Merci, vous êtes aussi aimable pour moi que votre frère... Je sais que vous avez pris, vous-même, la peine de choisir les admirables roses qui m'ont été apportées ce matin, de Treffry. De cela aussi, je vous remercie.

Un semblant de rougeur monta aux joues brunes de Ghislain.

— C'est Tug qui vous a raconté ce détail insignifiant ? Quel bavard !... Il était bien naturel, madame, que je ne laisse pas au jardinier le soin de chercher des fleurs qui vous étaient destinées.

— Eh bien, que ce soit pour une raison ou pour une autre, vous m'avez gâtée ! Et après moi, mon mari vous dira tout le plaisir que m'a fait l'envoi de Treffry.

D'instinct, elle avait jeté, entre elle et lui, la pensée de Claude, par une coquetterie un brin perverse, et elle continua :

— Vous êtes un très bon ami de Claude, je crois ?

— Je l'ai considéré comme une sorte de frère aîné pendant toute ma jeunesse.

— Et aujourd'hui, votre sentiment n'est plus le même ?

Obscurément quelque chose tressaillit dans l'âme de Ghislain. Pourquoi venait-il de parler au passé ?... Un mois, quelques semaines plus tôt, c'était certain qu'il ne l'eût pas fait.

Voyant qu'il ne répondait pas, Ariane, étonnée, répéta, levant vers lui des prunelles chercheuses :

— Maintenant Claude a cessé de vous paraître un grand frère ?

— Maintenant, sa vie a changé beaucoup... Nous nous sommes perdus de vue. Il habite Paris, dans une atmosphère toute différente de la mienne... Nous n'avons plus le contact...

— Peut-être... Mais sûrement si vous passez l'hiver à Paris, vous retrouverez vite ce contact.

Il l'interrompit d'un geste brusque.

— Qui vous a dit que je m'installerais à Paris ?

— Votre jeune frère... Était-ce un secret ?...

— Nullement... non... Est-ce qu'il vous a confié aussi pourquoi je désais demeurer quelque temps à Paris, avant que le service militaire me réclame ?

— Il m'a raconté que vous souhaitiez travailler

l'harmonie, la composition... entendre de la musique... de la bonne musique...

— Décidément, Tug vous a bien renseignée, madame. Il me reste à ajouter que ces désirs m'apparaissent plutôt compliqués à réaliser, car mon père, en principe, se refuse à les accueillir !... J'ai toute autorisation pour faire mon droit, mais il estime temps perdu, les heures que je voudrais consacrer à la musique... qui m'a toujours passionné...

— Quelle absurdité ! décréta sincèrement Ariane. Aussitôt elle eut conscience de son irrévérence à l'égard du comte de Kerdanec. La fraîcheur de son visage s'aviva et elle se hâta d'expliquer :

— Vous devez me trouver très peu respectueuse des opinions de M. votre père... Mais tout ce qui touche à la musique m'attire ardemment... Peut-être parce que j'appartiens à un milieu où elle est... une divinité ! Mon père, avant d'avoir la direction de l'Opéra-Comique, était uniquement compositeur...

— Oui, je sais...

— Voilà sans doute pourquoi l'opposition de M. Kerdanec me paraît incompréhensible !... Je pense qu'il vous autorisera cependant à venir, cet hiver, chez moi, écouter de bonne musique ; et aussi à fréquenter chez mon père, car vous y rencontrerez des maîtres qui pourront vous aider à trouver votre voie... si vous êtes vraiment doué.

Il l'écoutait, ébloui et stupéfait.

— Suis-je doué, en effet ? A certaines minutes, j'en suis sûr... Il en est d'autres, très cruelles, où j'en doute...

Il s'arrêta court. Sans le savoir, comme Tug une heure plus tôt, il s'irritait contre lui-même d'avoir cédé au désir d'être compris par cette étrangère qui ne ressemblait à aucune femme ni jeune fille qu'il eût pu, jusqu'ici, accueillir en sa vie.

Tout ensemble, elle l'attirait et l'effrayait par l'inconnu qu'il sentait en elle, par la conscience qu'elle appartenait à un monde moral et intellectuel tout différent du sien, autant que le milieu où elle vivait. Mais aussi, elle lui apparaissait juste au moment où l'éveil de sa jeunesse d'homme le rendait fatalement sensible à la grâce de son visage, de sa forme souple, au raffinement discret de son élégance féminine. Pour lui, elle était une révélation...

Et bouleversé par l'élan qui, au premier regard, l'avait jeté vers elle, il s'était violemment reculé, réfugiant sa faiblesse imprévue derrière la barrière dressée entre eux par tout ce qui les séparait.

Et puis, résolu à la fuir, tout à coup, il la trouvait sur sa route, comme si quelque volonté mystérieuse disposait de lui... Voici qu'en réponse à son exclamation, elle déclarait d'un ton résolu qui le ravissait :

— Si vous voulez réussir, il ne faut pas douter de vous !... Venez donc tantôt avec votre frère. Vous apporterez vos compositions. Et nous intéresserons, à votre sort, Claude qui est un amateur très distingué, pour qu'il plaide votre cause auprès de M. de Kerdanec. Ne pensez-vous pas que ce serait bien ainsi ?

S'il le pensait !... La tranquille assurance de cette toute jeune femme pénétrait en lui comme

un viatique. Ah! il ne songeait plus à la redouter... Dans une complexe impression, tout son être s'élançait vers elle, qui lui apparaissait soudain une exquise petite divinité, dont il eût voulu, courbé devant elle adorer la puissance.

—Merci... oh! merci, madame! fit-il presque bas, mais avec une telle ferveur de reconnaissance qu'elle en tressaillit d'aise.

Vraiment, le flirt s'engageait bien...

—Notre traité d'alliance est conclu, n'est-ce pas?... Et juste pour notre arrivée!...

En effet, le sentier atteignait la route sans ombre, devant la grille même du Pont-Guen.

Sur le seuil de la porte, large ouverte, Claude, revenu de Quimper, les regardait approcher. Marianik lui avait annoncé, à son retour:

—Madame est partie à la chasse aux oeufs avec M. Tugdual... Et qu'ils étaient gentils à voir!... qu'on eût dit deux amoureux. Il lui portait son panier...

Deux amoureux! Le mot avait désagréablement sonné à l'oreille de Claude... Mais enfin Tug était un écolier... Et il la voyait revenir escortée, non par lui, mais par Ghislain, le beau Ghislain! un homme, celui-là!... Ils revenaient, devisant comme des amis qui s'entendent à souhai, si bien qu'ils ne l'apercevaient même pas... Sans pouvoir les entendre, il devinait qu'elle causait avec sa fantaisie prime-sautière dont la séduction était si prenante que tous la subissaient... Aussi comme il l'écoutait, lui... Une impatience énerva Claude et l'écho en grondait dans sa voix quand il les accueillit:

—Quelle fantaisie, Ariane, de t'en aller faire des courses de ménage qui ne sont pas de ton ressort!

Elle le regarda stupéfaite, les sourcils imperceptiblement froncés:

—C'était une fantaisie à ce point innocente que j'y ai cédé sans scrupule, puisque tu étais à Quimper. Tu peux remercier M. de Kerdanec de son obligeance à me ramener..., pour que le loup ne croque pas le petit Chaperon rouge.

Claude avait bien plus envie d'envoyer Ghislain au diable... Mais il était trop homme du monde pour trahir ce fâcheux sentiment et il sut dire les paroles qu'il fallait. Pourtant, Ghislain avait dû sentir l'impression réfractaire qui faisait de Claude, non plus le fraternel ami d'enfance, mais un étranger courtois. Il prit congé aussitôt, de nouveau enfermé dans sa réserve sévère. Ce que ne voulait pas Ariane; et elle s'empressa de lui octroyer le pas attirant de ses sourires.

—A bientôt, M. de Kerdanec. N'oubliez pas que je vous attends en compagnie de Tug et de votre musique.

Il s'inclina avec un remerciement, sans réponse affirmative ni négative. Et il se détourna. Claude fit quelques pas avec lui, pour l'accompagner jusqu'à la grille. Il était un peu confus de sa méchante humeur.

Ariane, sans l'attendre, se dirigea vers la maison. Au-devant d'elle, avançait Marianik,— telle une lourde goélette,—qui s'exclama, dès qu'elle fut à proximité:

—Ah! *qué* misère!... *Qué* misère de vous avoir laissée aller! *V'là t'i pas* que Mlle Armelle a été très fâchée... Et aussi *not'* Claude, *quand qu'il* est revenu de Quimper, tout cuisant de ce coquin de

soleil!... Et qu'il avait de la poussière, qu'on aurait dit un maçon! "Où qu'est Madame?" qui m'a demandé tout de suite. *J'y ai* expliqué... Et quoi *qui* m'a répondu comme un furieux, au lieu d'être content:

—C'est idiot... idiot... idiot!

Ariane s'amusa royalement de la mine de Marianik, enchantée d'avoir des oeufs et furieuse de la mercuriale reçue. Et puis, aussi, elle était ravie du mécontentement de Claude, parce qu'il en émanait un parfum de jalousie qui ne la gênait en rien et lui révélait combien il la voulait à lui seul... Bien plus qu'il ne l'avait jamais avoué, dans son orgueil masculin. Tout bas, elle murmura:

—Mon grand Claude, tu ne sais pas comme je t'adore... Mais je t'inite et je garde mon beau secret!

Tout de même, quand elle entendit son pas écraser le sable, elle abandonna Marianik et ses oeufs et se tourna vers lui, d'un élan de petite fille tendre.

—Bonjour, Claude à moi!... fit-elle, glissant son bras sous celui de son mari. C'est bon de te retrouver!

—Mais c'est meilleur encore de se promener avec des admirateurs bénévoles, n'est-ce pas? petite coquette.

Il voulait parler d'un ton de badinage, mais des notes railleuses rendaient sa voix mordante. Ariane eut le mouvement d'enlever sa main qui reposait encore sur le bras de Claude. Il la retint et en baisa les doigts, un à un.

—Ne soyez pas méchante, mon amour... Je vous attendais avec tant d'impatience!... Et vous avez été si longue à revenir! Et vous aviez, en arrivant, une telle gaieté dans les yeux, sur les lèvres, que j'ai un peu perdu la tête!

—Dites que vous vous êtes montré jaloux, mon Claude... Jaloux de deux enfants!

—Tug est un enfant, oui... Mais non pas, Ghislain!... Et toi, Ariane, tu es mon bien précieux que je ne prête à personne. Je te garde pour moi seul.

—Alors, il faut être aussi à moi tout entier. Je t'ai avoué comme j'étais gourmande... et exigeante.

Claude ne répondit pas et laissa retomber la main d'Ariane.

Sur le perron, affrontant la morsure du soleil, sous son antique chapeau de paille, Mlle Armelle sortait du vestibule et s'exclamait:

—Ma chère enfant, combien je suis fâchée que vous ayez fait cette course insensée! Et par une pareille température! La chaleur a dû vous épuiser...

—En tout cas, il n'y paraît guère conclut gaiement l'amiral qui, appuyé sur sa canne, avait suivi sa soeur et dardait sur Ariane la flamme de ses yeux étincelants. Petite enfant, je ne vous demande pas si vous vous êtes amusée. Vous avez de la lumière plein les yeux!... Ce qui vous va joliment bien!

—C'est vrai, père, j'ai fait une promenade charmante! Donc, je suis ravie!

Et c'était là, le cri même de sa jeunesse.

Claude attentif le recueillit.

VI

Claude à Dominique Stévennes.

Le Pont-Guen.

"Quelle amie vraie vous êtes, Dominique! Je le savais et vous venez une fois de plus de me le prouver. Au lieu de me reprocher, même par une allusion, mon silence dont j'ai honte et m'excuse, vous m'envoyez quelques lignes, toutes d'affection, pour m'assurer que vous ne vous en étonnez pas... Même plus, que vous vous en réjouissez, car les gens heureux n'ont pas d'histoires à conter. D'autres ajouteraient "sont de parfaits égoïstes". La vérité, j'en sais quelque chose, est qu'ils vivent dans un univers enchanté où ils oublient passé et avenir, pour le merveilleux présent.

"Vous souriez de cet aveu. Ne croyez pas qu'il soit une triomphante réponse à vos craintes, quant à l'aventure matrimoniale, l'imprudente aventure!" dans laquelle je me suis lancé, contre toute sagesse, vous aviez raison... Je vous le confesserai même, je ne me doutais pas combien, en dehors des heures d'amour, souveraines absolues, il est compliqué, même pour des êtres très épris l'un de l'autre, de vivre côte à côte, sans que jamais, l'invisible chaîne trahisse sa présence et meurtrisse, fût-ce imperceptiblement, ceux qu'elle attache.

"Il y a des moments où j'ai l'impression que nous sommes actuellement deux puissances qui s'étudient. Or, Ariane est aussi observatrice que moi-même et sa perspicacité, aiguë et naïve, m'incite à une grande prudence, si je veux garder l'intimité de mon "quant à moi".

"Sans malveillance, car elle est vraiment bonne, mais par sincérité, elle me servira toujours "mes vérités", je puis en être sûr; jouant près de moi le rôle salutaire de l'esclave antique près du vainqueur, au jour de son triomphe: "Souviens-toi que tu n'es qu'un homme!"

"Au demeurant, Domi, je trouve, exempt de vanité, que nous nous tirons très bien de notre situation de nouveaux époux. Vraiment, il me semble constituer un mari très sortable pour ma jeune femme qui, heureusement, paraît partager cette favorable impression. Je n'ai, d'ailleurs, nul mérite à me montrer tel; Ariane étant peut-être la plus savoureuse créature que j'aie rencontrée sur ma route d'homme toujours attiré par la grâce féminine.

"Mon esprit demeure penché sur elle, avec un intérêt sans cesse renouvelé par les multiples faces de sa personnalité et leur imprévu. Ses dix-sept ans sont complexes à un degré que je ne soupçonnais pas. Elle est femme... adorablement, et garde des enfantillages délicieux de petite fille. Elle est volontaire, ombrageuse et tendre; d'âme étrangement secrète, et si je veux "savoir", il ne faut pas que je demande, mais laisse venir à moi sa confiance...

"Vous m'avez souvent accusé d'être autoritaire. Quelle injustice!... Ce qu'elle souhaite, ce qu'elle décide, je le lui donne, je le fais... Et force m'est bien de m'apercevoir que, en ce moment, je n'ai d'autre volonté que la sienne. Il y a des minutes où j'en enrage... D'autres, où je trouve très-doux,

cet asservissement... D'autres encore, où je me révolte devant ma faiblesse inattendue. Une seule pensée me remonte alors dans la piètre estime que j'ai de moi-même. C'est la résolution de me libérer, coûte que coûte, de l'espèce d'envoûtement qu'elle exerce sur moi, quand, les semaines de farniente écoulées, je rentrerai dans la vie active. Là, il me faut l'entière maîtrise de moi-même.

"Puisse Ariane comprendre que mon indépendance recouvrée n'atténuera en rien l'amour que je lui ai voué, le redoutable amour qu'elle a jeté en moi!... à travers lequel je vois toute chose, à cette heure. Son ombre fine a voilé ma route, repoussant, derrière elle, mes ambitions, le goût ardent de la carrière choisie... Je m'en aperçois, saisi, presque effrayé, furieux contre moi-même de constater que sa jeunesse m'éblouit et me grise par un parfum que j'ignorais...

"Dominique, je vous entends me répondre que, tout simplement, je traverse une crise comme j'en ai connu déjà... Mais la crise n'avait point cette forme... troublante. Les femmes qui, jusqu'ici, se sont le plus profondément emparées de moi, ne m'enlevaient point l'attrait de mon travail. J'avais conscience de les accueillir en passantes... Au contraire dans le sentiment éveillé en moi par Ariane, il me semble discerner quelque chose de définitif qui... m'effare un peu, si j'ose parler avec cette familiarité d'un fait sérieux.

"Pourtant, il est impossible que mon horizon soit désormais clos par les bras qu'une enfant serre autour de mon cou!...

"Ce qui a été pour moi la pierre de touche, c'est l'impatience avec laquelle, hier, j'ai reçu la demande de quelques légères modifications pour ma comédie des Capucines, dont les répétitions commencent et vont avancer notre retour à Paris.

"Cette piécette, mon livret pour l'Opéra-Comique, les oeuvres nouvelles qui me hantaient il y a quelques mois, tout cela m'est apparu comme appartenant à un monde qui n'était plus mien. J'en étais sorti et détaché...

"Heureusement, bon gré, mal gré, après avoir lu la lettre de mon directeur, il m'a bien fallu regarder les feuillets que j'avais écartés... Et alors, sans que je sache comment le miracle s'est accompli, j'ai senti mon cerveau touché par la précieuse étincelle. Je me suis intéressé à l'effort qui s'imposait. J'ai eu conscience que, grâce à son pouvoir, je m'évadais du domaine enchanté où me retenait ma jeune souveraine. Pour la première fois depuis qu'elle est mienne, j'ai pu l'oublier un moment pour les créatures imaginaires à qui ma pensée donne la vie...

"Quand j'ai relevé la tête, le travail achevé, j'ai retrouvé la sensation de plaisir et d'allègement qui m'a été familière au sortir des heures de création.

"Je suis allé rejoindre ma "toute petite". Elle était allongée dans son hamac, sous les arbres, une revue en main. Elle n'a pas bougé. J'ai appelé:

"—Ariane!

"Alors ses yeux se sont posés sur moi. Comment a-t-elle eu l'intuition que je venais de vivre détaché d'elle?... Mon visage était-il autre?..."

“Comme je me penchais, sans un geste d'accueil, elle m'a demandé :

—Où étais-tu donc, ce matin? Claude. Tu m'as laissée seule si longtemps!

“Je lui ai expliqué la cause de ma disparition. Elle m'a écouté et son regard avait une attention chercheuse. Puis elle m'a dit :

—Comme ton travail t'enchantait et te fait facilement oublier mon existence!

J'ai protesté, bien sincère :

—Ariane, mon amour, il n'y a pas de comparaison à établir!

“Elle ne me regardait plus. La tête renversée dans le hamac, sur ses mains croisées, elle a murmuré :

—Sait-on jamais!...

“Puis, après une seconde de silence, revenant à moi, elle a fini :

—Claude, je ne pourrais pas supporter que tu aimes ton travail plus que moi... qu'il te prenne à moi. Il me faut être la première dans la vie, dans ta pensée, dans ton cœur..., mon Claude!

“Dominique, si vous aviez entendu le sourd grondement de passion dans sa voix que la moindre émotion rend grave, vous ne seriez pas surprise qu'un instant, je sois resté songeur, me demandant sur quelle route, elle et moi, nous nous sommes engagés. Je me rappelais votre jugement sur mon mariage, “une imprudente aventure”...

Tout cela, Domi, est confié à votre pensée amie.

“Avant de vous quitter, descendant des hauteurs de la psychologie, je vous annonce, afin de vous renseigner pleinement, que notre jeune dame fait beaucoup de ravages, ici, dans les rangs masculins. Je considère ces ravages avec un calme et un orgueil de propriétaire, sûr de la possession de son bien... Quant au bien lui-même, elle hume, avec la plus aimable désinvolture, l'encens qui lui est prodigué, partout où elle paraît.

“Mon père la gâte outrageusement et elle apporte une grâce câline à recevoir ses attentions. Conclusion, ils sont enchantés l'un de l'autre et je le suis autant qu'eux de leur parfait unisson. Vous n'imaginez pas ce qu'ils bavardent ensemble!

Chez les Kerdanec, notre bon géant l'admire comme un jouet fragile et charmant. Il s'ingénie à la distraire par des excursions de toute sorte, sur terre et sur mer... Et notez qu'il prend là un soin bien inutile... A elle toute seule, elle sait si bien se distraire! Sa jeunesse s'amuse de tout. Nous avons fait une promenade ratée, au Menez-Hom, pris par la pluie, perdus dans un brouillard opaque. Eh bien! sous l'averse diluvienne, à peine abritée par le porche de la chapelle Sainte-Marie, elle riait, toute joyeuse, en mordant les sandwiches que lui présentait Tugdual de Kerdanec, un gamin à qui elle a tourné la tête. M'est avis qu'elle a dû produire un effet assez analogue sur son frère, le beau Ghislain, bien qu'il se tienne sévèrement sur la défensive, toujours prêt à se dérober au souci qu'elle prend d'“apprivoiser sa sauvagerie”, m'a-t-elle confié... Il est à peu près son contemporain; mais, en sa qualité de femme, elle le traite en tout jeune; et, seule, la musique, les met de niveau, car tous deux l'ado-

rent également. Mais celui qui a conquis de façon bien imprévue sa chaude sympathie, c'est le futur séminariste, Francis. Il se montre avec elle franchement amical et elle est tout à fait à l'unisson, subjuguée par sa valeur morale, qu'elle a discernée avec une promptitude toute à son honneur.

“En revanche, l'élément féminin s'affirme plutôt réfractaire à la grâce d'Ariane. Je découvre même un peu d'agacement chez Mme de Kerdanec qui se rebiffe, avec discrétion, contre l'élan de sa famille, mari, fils, voire même filles; les deux petites oies blanches, silencieusement conquises. Quant à ma vieille tante Armelle, elle continue d'être effarée par les robes et les propos d'Ariane. Pour un peu, elle se signerait quand elle les voit et les entend. Ariane lui demeure incompréhensible, et cependant, malgré elle, dans une certaine mesure, elle subit son charme, qui l'incite à l'indulgence et l'empêche de manifester sa réprobation. Il a fallu une minute d'extrême abandon pour qu'elle me confie, plutôt piteuse :

—Je n'aurais jamais imaginé que ta femme serait ainsi!

“Domi, je suis confus de vous avoir tant parlé de... nous, oubliant que le Moi est haïssable... Mais pas avec vous, je le sais... Aussi je n'ai pas l'hypocrisie de m'abîmer en excuses. Je vous demande tout simplement de m'imiter, en m'envoyant vite une longue causerie, toute pleine de vous. En finissant, je vous confie que, à Morgat, vous avez tout à fait conquis ma “petite”. Ce m'est une joie de vous le dire, avec ma vieille affection qui me fait toujours fidèlement votre

“CLAUDE.”

VII

Toute prête à sortir, Ariane attendait son mari. Dans son cabinet, il recevait un journaliste, venu lui demander quelques notes sur sa pièce, dont la première était quatre jours plus tard. Perspective qui le rendait très nerveux. Si bien que, altéré d'un moment de détente, il avait proposé à Ariane une course en auto jusqu'au parc de Versailles, parce qu'il en adorait le somptueux automne.

Mais il ne venait pas la chercher et les minutes fuyaient... Bientôt, il serait trop tard pour que la promenade fût possible. Le crépuscule venait déjà si vite, en ce milieu d'octobre...

Impatiente, elle se rapprocha de la fenêtre, souleva le rideau et regarda le ciel tout gris, balayé par les nuées légères et mornes qu'apportait un vent humide.

Et une mélancolie brusque s'abattit sur son cœur. Eperdument, elle eut la nostalgie du bel été, brûlant et doré, embaumé par l'amour de Claude, de Claude qui, alors, était tout à elle. Maintenant... eh bien, maintenant, Paris, sa carrière, ses amis, les indifférents, son travail s'emparaient de cette vie dont elle eût voulu garder les moindres parcelles, dans l'avidité de sa jeunesse amoureuse.

Les années n'avaient pu encore lui apporter l'expérience des femmes qui savent, pour garder leur bonheur, laisser à l'homme, l'indépendance que ses ambitions réclament; restant ainsi, à leurs yeux, le repos apaisant après l'effort.

Impatiente et déçue, mais en secret, elle le voyait, depuis leur retour, absorbé par les répétitions de sa pièce et les inévitables traverses qui en résultaient.

Certes, en principe, elle admettait ces soucis de Claude. Mais elle les estimait d'un prix très inférieur à celui qu'il leur accordait; et elle s'étonnait qu'ils parussent devenir la trame de sa vie où elle-même semblait tout à coup appelée à jouer le seul rôle des fleurs jetées dans un tissu, en guise d'ornement.

Que ce Claude nerveux, si intellectuel, livré à toute sorte de préoccupations auxquelles, forcément, elle était étrangère; que ce Claude était donc différent de celui qu'elle avait connu à Morgat, pour qui, après leur mariage, elle semblait remplir l'univers... Maintenant, il y avait des minutes où, pareille à une bête méchante, l'idée lui agrippait le coeur que Claude eût trouvé, chez n'importe quelle femme séduisante à son gré, tout ce qu'il lui demandait à elle-même. Et, en ces minutes-là, elle se sentait aussi solitaire que pendant les années qui avaient précédé son mariage.

Toujours immobile dans l'attente, le front contre la vitre, elle regardait vers les semaines vécues depuis leur retour... Tout de suite, elle avait eu l'impression que, par certains côtés Claude lui échappait! Oui, il était toujours le mari très épris qui l'enivrait. Il la gâtait comme une enfant très chère... Il était fier de sa brillante apparition dans le monde du Tout-Paris... Il prenait toujours le même évident plaisir à causer avec elle... Mais, résolument, il conservait pour lui seul, elle en avait l'intuition, une part de sa vie, qu'il ne voulait pas la partager. Et pensive, trop fière pour le montrer, elle contemplait cette ombre, sur la route inconnue où elle devait marcher.

...La pendule égrenait trois coups. Brusquement, elle se détourna et sonna. La femme de chambre parut.

—Est-ce qu'il y a encore quelqu'un avec Monsieur?

—Non, Madame. Monsieur est seul maintenant. Le visiteur de Monsieur est parti, il y a un moment.

Comment, le journaliste avait laissé Claude? Alors... pourquoi ne venait-il pas la chercher pour la promenade convenue? Une impulsion l'emporta vers le cabinet de son mari. Elle heurta légèrement pour s'annoncer et, ne recevant pas de réponse, entr'ouvrit la porte.

Claude était à son bureau, écrivant. Et, au premier regard, elle reconnut le Claude que le travail de sa pensée absorbait tout entier. Pourtant, elle demanda:

—Claude, tu as donc oublié que nous allons tantôt à Versailles?

Il releva la tête et posa sur elle des yeux qui le révélaient très loin du projet formé. Il répéta:

—A Versailles?...

Puis ses traits se détendirent et un sourire éclaira les prunelles qui la regardaient.

—Mon pauvre amour, c'est vrai, j'avais cru pouvoir être à toi quelques heures, tantôt... Mais il me sera impossible de m'accorder congé aujourd'hui... J'allais te le dire. Excuse-moi je suis pri-

vé autant que toi, petite chérie. Remettons la promenade à demain, veux-tu?

De nouveau, un frisson glaça le coeur d'Ariane. Mais elle n'en trahit rien et dit, domptant le désir lâche d'insister:

—Tu as à travailler?

—Oui, un article à donner pour six heures. Je ne le prévoyais pas quand j'avais formé notre cher projet. Un *pneu* vient de me le demander.

Il esquissait le geste de prendre le papier. Elle l'arrêta:

—Ne cherche pas... C'est inutile... Je te crois, bien entendu.

Il regrettait leur promenade, elle le savait, mais sûrement, pas comme elle!... Bien vite, l'élaboration de son article le distrairait. Une révolte d'enfant déçue la secoua toute; si vive qu'elle mordit sa lèvre pour retenir les mots inutiles qu'elle ne voulait pas prononcer. En cette minute, elle détestait le cerveau de Claude et les occupations pour lesquelles, si aisément, il la mettait de côté...

Crispée, mais s'appliquant à parler d'un ton détaché, elle approuva:

—C'est cela, écris ton article... Nous irons à Versailles le jour que tu voudras...

Il l'enveloppa d'un coup d'oeil. Tout ensemble, il était impatient d'avoir été troublé dans un travail pressé, et désolé de lui causer un regret qu'elle éprouvait profondément, il le devinait. D'un geste tendre, il l'attira par les deux poignets, respirant le parfum de muguet qu'elle épandait comme une fleur vivante et il dit, baissant les doigts qui frémissaient entre les siens:

—Tu es fâchée, mon tout petit... Pourtant, il ne faut pas l'être... Tu sais si bien que je désirais très fort cette promenade!... Mais, hélas!...

Elle acheva:

—...Hélas! je suis un littérateur ambitieux.

—Ambitieux... pour toi...

Elle haussa les épaules, lui dérochant ses mains et corrigea, de cet accent de sincérité absolue qu'il commençait à connaître:

—Non, Claude... Tu es ambitieux pour toi-même, pour ton plaisir personnel... Tu l'étais tout autant, avant de me connaître... Tu le serais tout autant si je n'étais venue compliquer ta vie, en lui ôtant un peu de son indépendance. Il faut voir les choses comme elles sont... C'est préférable... pour nous deux.

—Ariane, petite chérie, tu as l'air de parler comme une sage matrone... et tu déraisonnes comme un bébé, ignorant des exigences de la réalité qui n'ont rien à voir dans notre amour... Pourtant, tu sais bien que les hommes doivent employer utilement leur vie!

Il s'était levé et, avec une tendresse impérieuse, son bras cherchait à l'envelopper. En elle, palpita le désir d'appuyer sa tête contre la poitrine où elle sentait battre le coeur qu'elle voulait sans partage. Ses paupières s'abaissèrent une seconde pour voiler des larmes que l'orgueil lui ordonnait de sécher... Mais raidie, sans un mouvement vers lui, elle jeta, presque agressive:

—Tu trouves utile de griffonner?... Pour qui?... pour quel but?... Tant de gens le font! A quoi servira-t-il que tu t'en mêles aussi?... D'ailleurs, si tu tiens absolument à écrire, rien ne t'empê-

chère de devenir un homme de lettres, quand tu seras vieux!

—Merci de la permission!... Heureusement, elle est encore un peu loin, ma vieillesse!

Il était tout à la fois nerveux et amusé. Elle le devina et rit malgré elle.

—Oui, heureusement! Nous avons du temps devant nous... Alors, pendant que tu es, que nous sommes jeunes, sois seulement mon mari amoureux...

Et une vibration passionnée fit un peu trembler sa voix.

—Mais je puis tout ensemble t'adorer et composer des pièces! L'un n'exclut pas l'autre, protesta-t-il du ton où il eût parlé à une enfant déraisonnable et très chère. Il y a du temps pour tout, et tu es trop intelligente... et trop juste... pour ne pas l'admettre...

Elle répondit par un geste vague; et soudain, redevenue très calme, à peine ironique, elle déclara:

—Oui... j'admets... J'admets que tu es raisonnable et que je suis seulement une enfant irréfléchie... Mais... rassure-toi, malgré les apparences, je comprends que tous les êtres ont droit à leur liberté d'action... Je tiens trop à la mienne pour ne pas respecter la tienne, mon Claude... C'est pourquoi je me sauve vite et te laisse à tes écritures... Car...

Et son accent changea encore, devint léger:

—Car, en ton for intérieur, tu m'envoies à tous les diables... vu que je te retarde... Ne dis pas non, par politesse...

Il avait ébauché un geste instinctif de protestation.

—...Je sais si bien ce que tu penses! Je commence à te connaître, tu sais...

Cela, il en avait l'intuition et n'était pas autrement enchanté... Mais elle était la tentation vivante dans sa jeunesse de femme...

Et, sans un mot, il l'attira, se penchant avec un baiser lourd et avide qui entr'ouvrit les lèvres qu'elle ne refusait pas.

Il murmura:

—Tu es mon précieux trésor, Ariane, ne l'oublie jamais... Demain, nous irons à Versailles, en amoureux.

Puis, se redressant, il finit, lui empruntant sa gaminerie d'accent:

—Aujourd'hui, laisse-moi n'être qu'un misérable homme de lettres!

VIII

Elle regagna sa chambre, les nerfs un peu détendus par la certitude que l'amour de Claude était toujours aussi vivant. Mais elle n'en gardait pas moins un regret aigu de la promenade manquée. A l'avance, elle s'en était fait une telle joie! Et l'impression d'abandon, si souvent éprouvée depuis sa jeunesse, lui serra le cœur.

D'ordinaire, grâce à son intensité de vie, elle réagissait très vite. Mais, cette fois, sa détresse était tout autre: une détresse de femme devant laquelle, obscurément, elle se sentait désorientée. Dans sa nouvelle existence, elle avait un peu le sentiment de s'en aller à l'aventure, consciente que la destinée l'obligeait à se guider sans secours. Son mari semblait se faire un point d'honneur de lui accorder toute la liberté qu'il réclamait pour lui-même. Son père se bornait à la

gâter, à l'exemple de Claude; et d'ailleurs, lui aussi, était absorbé par ses multiples occupations et plaisirs personnels. Ni l'un ni l'autre ne paraissent se douter qu'elle n'était qu'une petite femme de dix-sept ans, dépourvue d'expérience...

Quand elle sentit, autour d'elle, le silence de sa chambre, un désir enfantin l'envahit de trouver, dans son isolement, la chaleur d'une présence amie, voire même la société d'indifférents. Et elle chercha dans sa mémoire quels salons étaient déjà ouverts, en cette aube de la saison d'hiver.

Depuis leur retour, Claude l'avait présentée dans les milieux où il souhaitait la voir fréquenter. Mais la plupart de ceux qu'elle y avait rencontrés étaient encore des étrangers pour elle. Auprès des hommes son succès avait été étourdissant, moindre chez les femmes, les douairières intelligentes et bonnes exceptées. Car elle dédaignait de faire "des frais"; se révélant charmante à celles qui lui plaisaient, restant dans sa coquille pour les autres qu'elle traitait, très poliment, en quantités négligeables.

Avec une satisfaction née des circonstances, elle se rappela que Mme Salvières recevait; et comme, chez elle, les goûters étaient de choix, sûrement les visiteurs ne manqueraient point. Ainsi, elle avait chance d'y trouver moyen de se distraire pour oublier que Claude l'avait abandonnée...

Réconfortée, elle se regarda dans la glace, soucieuse de constater si elle était bonne à voir; et elle aperçut une jeune dame, toute mince dans son tailleur, d'un brun roux, couleur d'automne, avec une figure pensive et merveilleusement fraîche, sous la "cloche" profonde qui ombrait ses yeux. Elle reconnut, en toute simplicité, qu'elle était très jolie, en dépit de son état d'âme mélancolique. Cette certitude lui fut si agréable que sa tristesse s'engourdit. Et elle descendit allègrement l'escalier. Sous la grand'porte, un jeune homme entra, long, distingué et pâle. C'était un camarade de Claude qui promenait dans le monde sa neurasthénie aiguë, née d'un désœuvrement de garçon trop riche et d'une santé fragile, soignée avec un souci excessif.

Lui aussi avait, au premier regard, reconnu la jeune femme, et ses yeux s'éclairèrent d'une telle leur de plaisir qu'elle en fut stupéfaite. Elle avait tout à fait oublié l'impression très vive qu'elle avait paru faire sur lui dès leurs premières rencontres. Car elle s'en était peu souciée, trouvant ce Chazeilles pareil à un roseau ployé sous l'averse, qui aurait été doué d'un esprit subtil et d'une nervosité quasi-féminine. Mais, comme elle avait un peu pitié de lui, tant il était lamentable avec sincérité, elle lui sourit gentiment, la main tendue:

—C'est Claude ou c'est moi que vous venez voir?

—Oh! madame, je n'aurais jamais osé vous déranger! Non!... Je tentais de rencontrer Claude.

—Eh bien, ne tentez pas!... Claude est absorbé par ses écritures et a consigné sa porte. Tous les mortels lui sont importuns... Il veut être seul avec lui-même.

Elle parlait avec tant de drôlerie que la figure mélancolique de Pierre de Chazeilles devint presque souriante quelques minutes.

—Je vous remercie de m'avertir, madame, que je tomberais mal à propos. Il y a des jours où je me sens si "épave" que, d'instinct, je m'en vais vers ceux qui peuvent m'être un appui... sans réfléchir à mon égoïsme

—Aujourd'hui, vous étiez dans un de ces moments-là?

—Hélas! oui, madame.

—Eh bien, peut-être... à ma manière, je pourrais jouer le même rôle fortifiant que Claude?... Le croyez-vous?

Il sourit encore. Jamais peut-être il n'avait, à ce point, senti le rayonnement qui émanait de l'ardente vie d'Ariane.

—Je le crois... Mais je ne veux pas vous empêcher de sortir...

—Vous avez bien raison... Je déteste qu'on culbute mes projets, cela me rend de très méchante humeur. Mais nous pouvons un moment bavarder, en marchant ensemble... Allez voir, par exemple, l'exposition des pastellistes, chez Charpentier.

Saisi, il la regarda, doutant qu'elle parlât sérieusement, mais, envahi par une reconnaissance éperdue pour l'aumône charmante qu'elle lui offrait :

—Madame, est-ce que vraiment je puis accepter sans scrupule?

—Certes oui... Pourquoi non? fit-elle, un peu impatiente.

De le voir si cérémonieux, elle regrettait l'élan de compassion qui l'avait entraînée. Il en eut l'intuition et, sortant de lui-même, il lui dit délicatement toute la joie qu'elle lui apportait soudain. En l'écoutant, elle pensait que si elle lui livrait quelques parcelles de son temps, c'est que Claude en avait dédaigné le don, et elle trouvait ironique et bienfaisant qu'un autre accueillît ce même don comme un trésor dont la possession le transfigurait.

En effet, il était devenu un Chazeilles qu'elle ignorait; et, entre les cils, curieusement, elle l'observait, ravie de constater son pouvoir... Ainsi un enfant se découvrirait riche d'une baguette magique.

Ils entrèrent dans l'élégant hôtel où s'alignaient les pastels. Le cadre était harmonieux, créé par les tapisseries qui enveloppaient de leur coloris apaisés, la grâce des meubles de la Renaissance et du dix-huitième siècle, disséminés dans les salons. Les visiteurs, en petit nombre, parlaient bas, comme dans une chapelle. Pierre de Chazeilles et Ariane connurent alors des instants très agréables pour tous deux. Selon son habitude, Ariane regardait suivant sa fantaisie, conduite par un sens artistique qu'il constatait, surpris et charmé. Et sûr d'être compris, il se laissait aller au plaisir d'analyser, pour elle la qualité des oeuvres qui l'arrêtaient. Très finement, il le faisait, sa neurasthénie ayant, un moment, rentré les griffes.

Elle s'en aperçut et, lui sachant gré d'avoir distrait sa solitude, elle lui sourit avec toute sa grâce caressante :

—Vous n'êtes plus triste, maintenant?...

—Comment le serais-je?... Vous m'avez comblé!

—Je vous ai, en effet, apporté un viatique excellent!... Vous avez, en ce moment, l'air aussi

satisfait que Claude quand il est au milieu de ses paperasses, devant sa table à écrire.

Malgré elle, toujours, sa pensée revenait à l'absent.

—Vous lui en voulez un peu de cette satisfaction, avouez-le? dit-il, sans réfléchir. Et, tout de suite, il le regretta, craignant d'être jugé indiscret.

Mais elle dit seulement, d'un ton qui laissait douter si elle plaisantait ou non :

—Je lui en veux de s'absorber trop dans les dites paperasses!... Enfin! il prétend que ce lui est nécessaire pour devenir un homme célèbre...

—Ce qui arrivera certainement! prononça Chazeilles, animé ce jour-là d'une particulière générosité à l'égard de Claude. Il est si bien doué!

—Oui... oui... C'est vrai, il est remarquablement intelligent. Quand je l'écoute causer avec d'autres hommes, je suis fière de lui, de son ouverture de pensée, de son esprit... Mais, en même temps, j'ai l'égoïsme de regretter cette supériorité qui l'éloigne de moi...

Chazeilles sursauta :

—Oh! madame, pouvez-vous dire une pareille monstruosité! Comme s'il était possible de s'éloigner de vous... Quand on n'y est pas contraint... comme je vais l'être trop tôt! finit-il plus bas.

Elle eut un rire léger.

—Naturellement!... Mais nous nous reverrons, puisque ma présence paraît vous être bienfaisante... Même, nous pourrions devenir amis...

—Oh! non!... Je ne pourrais ni ne voudrais être votre ami!...

—Pourquoi?...

—Parce qu'il me faudrait une somme de sagesse que je ne possède pas! Vous êtes de ces femmes qui donnent l'invincible tentation de toujours désirer plus que ce qu'elles veulent bien accorder... Alors, je préfère vous fuir... Puisque je ne puis vous demander de me rendre le goût de la vie...

Elle ne répondit pas. Entre les cils, son regard filtra, un peu étrange... Ce que Chazeilles lui disait, Ghislain de Kerdanec le lui avait murmuré un jour...

Sa pensée, encore une fois, s'enfuit vers Claude, si sûr de la garder, tout amour. Peut-être, il avait raison... Mais lui, qui se mêlait de psychologie, il aurait dû se dire qu'il est imprudent de laisser les jeunes femmes apprendre comment la fuite est un hommage.

Après quelques secondes de réflexion, elle reprit avec désinvolture :

—Ce goût de la vie, si vous l'avez perdu, il faut le retrouver... même à vous tout seul! C'est ce que vous avez de plus sage à faire... Ne vous laissez pas hypnotiser par ce qu'elle a de mauvais, mais, au contraire, regardez les merveilles qu'elle nous offre aussi... Et je vous assure que vous en serez réconforté!

Il la contempla, telle l'allégresse personnifiée, et répéta, un peu amer :

—Les choses merveilleuses... Ce sont les seules, en effet, que vous connaissez, heureuse petite madame.

Mais, à sa grande surprise, elle secoua la tête, et sa figure rieuse devint soudain un visage pensif de femme.

—Vous parlez sans savoir, monsieur de Chazeilles. Je ne suis pas très vieille, et pourtant j'ai connu, moi aussi, des heures noires!... Seulement, à la différence de vous, je n'ai jamais consenti à me laisser abattre par elles... J'ai toujours rebondi pour m'évader et aller chercher le soleil, quand il m'avait fuie... Faites comme moi... De toute votre volonté, laissez-vous distraire par les spectacles de toute sorte, que chaque jour apporte à ceux qui ouvrent les yeux pour les voir! Ainsi vous penserez beaucoup moins à... vous-même et à vos soucis. Et puis...

—Et puis?... répéta-t-il, intrigué qu'elle s'arrêtât.

—Et puis, il est impossible qu'en cherchant bien, vous ne découvriez pas quelqu'un à aimer fort, très fort... assez pour oublier tout ce qui ne sera pas ce quelqu'un...

Il eut l'idée qu'elle se moquait de lui et protesta, nerveux:

—Le malheur est qu'il me serait impossible d'aimer de la sorte... n'importe qui...

—Je ne vous ai pas dit "n'importe qui"... mais quelqu'un qui vous plaise beaucoup... extrêmement.

D'un indéfinissable accent, tout à la fois hardi et respectueux, il riposta:

—Vous, par exemple, madame.

—Moi? Oh! quelle drôle d'idée! Non, pas moi! A quoi cela vous avancerait-il?... Je ne compte plus... Je suis une terre conquise!

—Soit... Mais il est permis d'admirer les terres conquises... et d'en envier le possesseur!

Elle sentit que, pour elle, il avait un goût violent et elle n'en fut nullement fâchée, bien qu'en réalité, il lui fût tout à fait indifférent... Mais l'encens est agréable à respirer... Elle plongea, dans les yeux qui la contemplaient, des prunelles doucement moqueuses...

—Je croyais que votre sagesse vous conseillait de me fuir?

—Vous l'avez mise en déroute, je le crains.

—Peut-être ce sera très bon pour vous!... Vous devez être trop rigoriste... Les préoccupations qui en résultent rendent la vie lugubre!...

Déjà, sur le seuil de la galerie, elle s'arrêtait, toute prête à le quitter.

—M. de Chazeilles, vous m'avez fait passer une heure charmante, dont je vous remercie beaucoup!

—Oh! madame, c'est moi qui dois vous dire merci d'avoir été bonne... si bonne!... Je m'en souviendrai avec une reconnaissance infinie...

Elle eut un léger geste d'épaules. Sa bonté!... Ça avait été le désir d'occuper des moments sans emploi... de prouver à Claude qu'elle pouvait très bien se passer de lui... Souci d'orgueil!... Personne, à cette heure du moins, ne comptait pour elle, en dehors de lui.

Elle avait perçu, dans l'accent de Chazeilles, une tristesse découragée et, aussitôt, elle lui offrit la chaude lumière de son sourire, disant, d'un ton de badinage:

—Puisque j'ai le pouvoir de vous reconforter, M. de Chazeilles, et que vous me repoussez comme amie, il faudra venir me trouver comme... "docteur", quand vous sentirez le besoin d'être

réconcilié avec l'existence... C'est convenu, n'est-ce pas?... Vous acceptez ma proposition?...

Il eut l'air presque radieux, un instant.

—Oh! madame, en pourriez-vous douter! Soyez certaine que, seule, la crainte d'être indiscret m'interdirait de recourir à votre... charité!...

Et s'inclinant très bas, il baisa la main qu'elle lui avait tendue.

Ils sortirent l'un près de l'autre. Mais elle était déjà bien loin de lui, toute à la joie secrète d'aller retrouver Claude... Son article devait être achevé.

IX

En son cœur, Ariane avait gardé la confiance que, après la représentation de sa pièce, Claude redeviendrait le mari uniquement occupé d'elle, qu'elle avait connu aux premiers jours de leur mariage, cultivant leur amour avec la joie enivrée qu'elle-même y apportait.

La représentation eut lieu, et elle fut un franc succès qui, en une soirée, classa Claude Symores parmi les auteurs recherchés des directeurs en quête d'une bonne pièce. Il reçut de flatteuses propositions, les écouta, mais se réserva de travailler à son heure et à son gré; se prêta aux *interviews* qui l'intéressaient, sans rien livrer de sa personnalité intime, ni de la genèse de ses œuvres en projet. Il se divertit, fut satisfait ou s'énerma des articles consacrés à sa pièce, moins sensible aux éloges qu'à la critique; étant donné que, bien rarement, il estimait avoir réalisé ce qu'il avait conçu. Mais, en général, d'ailleurs, il gardait pour lui l'impression que lui donnait son oeuvre livrée au public.

Par nature, il était très distant, malgré la simplicité accueillante de son abord... Et non moins fermé, quant à ses travaux littéraires, parce qu'il détestait en occuper autrui avant l'heure nécessaire. De plus, il voulait se mouvoir librement dans le monde des idées, à l'abri de toute influence des curiosités banales et des vaines ingérences.

Aussi ne s'ouvrait-il qu'à de rares esprits dont la sûreté de jugement, la pensée compréhensive, sympathique à toute création sincère, attiraient sa confiance.

Or, il trouvait chez Ariane, une hostilité imprévue qui lui avait été très pénible, sans qu'il l'avouât... Comment ne comprenait-elle pas que pour produire, il lui fallait une solitude, un silence, une sorte de recueillement indispensables, chez lui du moins, à l'éclosion de la pensée, au développement de l'oeuvre conçue qui lui faisaient redouter même la plus chère présence, quand le démon de l'inspiration l'avait saisi?...

La vérité est qu'Ariane sentant seulement l'emprise cérébrale exercée sur lui par le travail qu'il aimait, éprouvait peu à peu, la sensation d'une porte close entre eux, contre laquelle l'élan de son cœur venait se meurtrir.

Peut-être, il eût dissipé cette impression en l'intéressant aux pages qu'il écrivait. Mais, par fierté, voyant son attitude, il s'enferma dans une réserve qu'elle n'essaya pas de briser.

Seulement, tout bas, elle en souffrit follement, se croyant moins aimée, parce que leur union s'était faussé un peu. Au sortir de sa jeunesse

isolée, l'amour de Claude lui avait été la révélation d'un bonheur inouï, qu'elle ne pouvait plus se passer de goûter, aussi complet qu'elle l'avait connu.

Et si douloureuse était la soif qu'elle en gardait que, un matin, une dernière fois, elle se trahit; un souffle de tempête écrasant son orgueil qui lui commandait le silence.

Le hasard fit qu'elle souhaitât demander avis à Claude, avant de répondre à une invitation, et, sans réfléchir, elle s'en alla le trouver dans son cabinet. Il écrivait et ne releva pas la tête. Sur le bureau, autour de lui, s'étaient des feuillets rayés par son écriture hâtive.

Elle eut instantanément l'envie de s'éloigner avant de l'avoir troublé, consciente de lui être importune en l'interrogeant. Mais il avait perçu la présence étrangère et, impatient, interrogeait:

—Qu'est-ce?... J'ai déjà dit qu'on ne me dérange pas quand je suis dans mon cabinet.

Il tournait la tête et l'aperçut, prête à sortir. Aussitôt, l'expression mécontente s'effaça de son visage.

—C'est toi? mon petit. Tu veux quelque chose?

—Oui, je voulais ton avis avant de répondre à l'invitation des de Marsay. Qu'est-ce que tu fais?...

—Je travaille...

—Tu travailles... à quoi?

Elle se penchait un peu sur les papiers, la main tendue, comme prête à les saisir. Il fit un geste instinctif de protection. Elle le remarqua et répondit par un petit rire moqueur où vibrerait un peu d'amertume.

—Tu as peur que je ne malmène tes trésors? Sois tranquille, je n'y touche pas! Je sais que tu m'en voudrais à mort si je ne les respectais pas... Et je les respecte!

—En les détestant, avoue..., ma jalouse chérie.

—Oui... parce qu'ils te prennent à moi... que tu me les préfères!...

Il allait l'interrompre. Mais elle continua et l'obscur révolte qui la bouleversait, vibrerait en écho dans sa voix:

—Toi qui es un homme sage, tu devrais réserver d'écrire des pièces, pour plus tard...

—Pour plus tard? répéta-t-il, surpris.

—Oui... quand nous ne nous aimerons plus...

Il la regarda, stupéfait, soudain oublieux des feuillets abandonnés devant lui, et il vint à elle, restée debout près du bureau.

—Tu crois sincèrement qu'un jour viendra où nous ne nous aimerons plus?... Moi... pas!

—Je ne le crois pas... Je le crains!...

—Ariane! quelle supposition absurde ou quelle vilaine plaisanterie!

—Mais je ne plaisante pas du tout! Je constate que nous commençons déjà à marcher chacun de notre côté, avec des âmes indépendantes..., trop indépendantes... pour ne pas devenir, peu à peu, étrangères l'une à l'autre.

Il ne put retenir un haussement d'épaules.

—Petite enfant chérie, vous dites des sottises!

—Je dis ce qui est, Claude... Et tu le sais bien! Tout à l'heure, quand je suis entrée..., je l'ai compris sans que tu aies besoin d'articuler une parole, ton regard suffisait!... Quand je suis entrée, tu m'as accueillie par la pensée que je te déran-

geais et tu m'as souhaitée bien loin!... Hors de ton sanctuaire, tout au moins... Ce que tu écrivais t'attirait bien autrement que moi... qui n'étais qu'une visiteuse encombrante..., indiscreète...

—Et puis... Quoi encore? interrogea-t-il d'un accent un peu âpre qui la cabra.

Et elle reprit, avec une sincérité à laquelle il ne pouvait se méprendre:

—Si encore tu te dérobaux pour écrire des chefs-d'œuvre!... de ces pièces qui font penser... qui s'emparent, même malgré eux, des êtres amenés à les écouter, parce qu'elles les prennent coeur, chair, cerveau..., comme elles ont pris celui qui les a écrites. Mais la comédie qui te rend célèbre en ce moment..., c'est de la mousse de Champagne! C'est bien observé, c'est amusant, très spirituel... et à la portée des cervelles... de tout le monde!... Tu es trop clairvoyant pour ne pas le discerner aussi bien que moi. Ta comédie est charmante... mais ce n'est pas une oeuvre de valeur!

D'un mouvement dont il ne fut pas maître, il repoussa les feuillets épars sur le bureau. Il était obscurément froissé, mais, comme elle disait, "trop clairvoyant" pour ne pas reconnaître la justesse du jugement sans indulgence.

—Pourquoi me dis-tu ces choses désobligeantes? vraies, d'ailleurs. Est-ce pour me décourager?... me dégoûter de la carrière qui te déplaît?

—Te décourager?... Jamais tu ne te décourageras!... Tu es écrivain, et surtout auteur dramatique, jusque dans les moelles!... Oh! non! je n'ai pas la duplicité que tu supposes!... Tout simplement, je te crie ce que je sens...

—Quoi?...

—Que des pièces comme celle que tu viens de faire jouer ne méritent pas que tu leur sacrifies notre amour!

Il eut un sursaut si vif qu'elle devina sa protestation indignée. Mais sans vouloir l'entendre, elle continua, et son accent de révolte devint tout à coup suppliant:

—Claude, mon Claude, écoute... Donne-moi, puisque tu m'aimes... une année de ta vie, la première que nous passerons ensemble... Une année, pendant que nous sommes jeunes!... Une année où nous serons tout à fait l'un à l'autre, sans qu'il y ait entre nous l'ambition, la littérature, le monde, le souci même des indifférents... Enfin, tous les ennemis de notre intimité... Une année! il faut bien cela pour... pour... sceller l'union de deux créatures qui sont venues, l'une vers l'autre, de deux mondes étrangers!... Pour fondre... de manière à créer du bonheur, tant de caractères différents qui les séparent! Accorde-moi un an, Claude!... Ensuite, je te le jure, je te rendrai ta liberté entière... Et tu sais que je tiens mes promesses!... Alors, tu pourras écrire autant de pièces qu'il te plaira... Je ne te disputerai plus à la carrière que tu as choisie!... Veux-tu? Claude.

Il l'avait laissée parler, stupéfait et aussi, tout ensemble, curieux et irrité. D'apparence, elle était très calme, mais il la devinait toute frémissante, car la main qu'elle appuyait sur le bureau tremblait.

—Si je veux!... Mais mon cher, cher tout petit, tu demandes l'impossible!... Tu comprends bien que je ne puis... sans raison...

—Si, pour notre amour!... interrompit-elle passionnément.

—Notre amour n'est pas en cause!... que je ne puis entraver ma carrière à son début, volontairement!... et que tu ne dois pas me le demander, en conscience!

Elle haussa les épaules.

—Je n'ai pas de conscience!... Jamais..., heureusement ou non pour moi, je n'ai été encombrée de préjugés, de liens moraux... Je veux ce qui m'attire et je repousse ce qui m'est une souffrance... Ma conscience? c'est mon plaisir, ma joie, ma peine, mon désir... Rien d'autre!

Cette fois, Claude la considéra, presque effrayé de la sincérité de son accent. Ce qu'elle disait là, il était certain qu'elle le pensait, et il avait l'impression de sentir, autour de lui, les rafales de tempête qui grondaient en elle.

Il dit, le ton bref:

—Soit! je ne puis faire appel à ta conscience. Mais alors, je m'adresse à ta raison, à ton intelligence!... Tu parles d'avenir! Mais tu ne comprends donc pas, petite enfant sans expérience, que si je t'écoutais, quand j'aurai passé à t'adorer des mois et des mois, d'autres auront saisi la place que, stupidement, je leur aurai laissée libre... Que, peut-être, je ne serai même plus tenté de leur disputer! Car, pour avoir pris, près de toi, le goût dévorant de l'amour... quand j'aurai vécu seulement pour l'amour... quand je lui aurai sacrifié toutes mes ambitions...

—Tu les retrouveras vite! murmura-t-elle, les dents serrées. Tu as l'ambition dans le sang et je ne te suffirais pas longtemps, je le sais!...

Il ne se parut pas l'avoir entendue.

—Alors...

—Alors, quoi?... Dis toute ta pensée!

—Alors, je serai... un homme fini... et tu n'auras pas lieu d'être fière de moi désormais! Ma vie sera gâchée...

Lentement, elle prononça et ses lèvres tremblaient un peu:

—Ta vie sera gâchée? Pacre que, pendant une année, tu cesseras d'écrire?... Pourtant, cet été, au Tyrol, tu ne travaillais pas... et tu ne te traitais pas d'homme fini, et tu ne semblais pas disposé à me rejeter de côté, pour que je n'encombre pas ton chemin.

—Cet été, c'était la halte délicieuse qui, forcément, a une fin... Ensuite, il faut bien reprendre la route que l'on a choisie... ou acceptée! dit-il, s'appliquant à mettre de la douceur dans sa voix.

Mais son accent sonnait avec une fermeté qui atteignit Ariane comme un coup. Elle sentit que sa passion était impuissante contre une volonté d'homme sûr d'être dans la vérité; et elle eut le regret âpre d'avoir prononcé une vaine prière, elle qui, d'ordinaire, avait l'orgueil de n'implorer jamais.

Mais c'était bien fini... comme la halte délicieuse. Elle n'aurait plus la bassesse de mendier un amour que Claude prétendait lui dispenser à sa guise.

Peut-être, sur son visage, passa-t-il le reflet de sa pensée, car il se rapprocha d'elle et pria, doucement:

—Dis-moi, mon Ariane, que tu me comprends... que tu vois comment nous devons marcher l'un près de l'autre, tout près, sur la route de notre

vie..., mais comme des êtres libres... non pas comme les prisonniers de leur union.

—Oui, je comprends. Nous n'aimons pas de la même manière... Tu te suffis à toi-même... Tu peux être heureux sans moi... jouir... et même jouir davantage!... sans moi, de ce qui te plaît, t'intéresse... de ce qui attire ta curiosité, de ce qui est beau!... Tu souhaites, en somme, te souvenir de moi, seulement à tes heures... me retrouver, en guise d'intermède... Une cure de repos pour ton esprit!... Mais poursuivre à ton gré tes occupations de cérébral, de psychologue, de mondain... Je ne te suis pas nécessaire...

Il l'arrêta presque violemment:

—Tu dis des choses absurdes et fausses, Ariane!

Encore une fois, elle secoua la tête et poursuivit, de cet accent de conviction qui donnait à ses paroles une force émouvante:

—Je dis des choses vraies!... du moins, des choses vraies pour moi... Je les ai pressenties dès que je t'ai connu là-bas, à Morgat... Te souviens-tu du jour où tu m'as emmenée au Palud, contempler la mer sauvage?...

—Oui, je me souviens... fit-il, attentif.

—Eh bien, ce jour-là, comme nous revenions, causant dans l'ombre du crépuscule, je t'ai dit, je me le rappelle, moi, que ce serait bien imprudent à une femme de t'épouser... Car, vous autres intellectuels, vous faites de redoutables maris..., quand votre carrière vous passionne... parce que, sans hésiter, vous lui sacrifiez tout!... A commencer par la naïve épouse qui vous a confié sa vie...

—Que pouvais-tu en savoir?

—J'avais vu vivre père, pendant les quelques mois où il a dû me "subir" près de lui!... Et c'est pourquoi, j'ai tant hésité à dire le "oui" que tu réclamais... J'avais peur de souffrir par toi... que j'aimais déjà trop!... Mais ton amour impérieux a été le plus fort. Tu m'as conquise... Et aujourd'hui, tu oublies ce dont je t'ai averti dès nos premières causeries... Je suis incapable de me contenter d'une part sacrifiée dans la vie de l'homme à qui je me suis livrée, corps et âme! Je ne suis pas de l'espèce des femmes qui acceptent de donner sans recevoir!

—Tu trouves que, ainsi, les choses se passent entre nous?

Et il posa ses deux mains sur les épaules d'Ariane, assise sur le bras du divan. Il cherchait son regard. Mais elle avait la tête penchée et ne leva pas les yeux. Sa main tourmentait l'anneau nuptial qu'elle faisait glisser sur son doigt.

Il y eut un silence de quelques secondes. Il insista:

—Tu ne me réponds pas, Ariane... Pourquoi? Tu trouves, je le répète, que tu donnes... sans recevoir?...

Elle fit un mouvement et son anneau roula sur le tapis. Il se pencha et, lui-même, le remit à son doigt, sans qu'elle parût y prendre garde.

—Non... je ne le trouve pas..., encore! Mais il me vient, peu à peu, la crainte qu'il n'en soit ainsi... ce qui nous séparerait. Pour être tienne absolument, Claude, pour que tu me gardes à toi toute, j'ai besoin que tu m'aimes plus que tout, avant tout! Mais spontanément!... Pour ta propre joie!... J'aurais horreur de te deviner, près de

moi, le prisonnier qui subit sa chaîne... Sur ce point, du moins, nous sentons de même...

Elle s'arrêta, une seconde, tant son cœur battait à coups pressés. Mais, vite, elle finit:

—Toi et moi, nous avons un égal besoin d'indépendance... Accordons-nous donc toute liberté, n'est-ce pas? mon grand mari... Et acceptons-nous tels que nous sommes.

Quelque chose, dans sa voix, empêchait Claude de la croire sincère. Cette sagesse était trop soudaine. Il prit la main où luisait l'anneau solitaire, symbole de la chaîne que, ni l'un ni l'autre, ils ne voulaient sentir et la caressa de baisers avides, murmurant:

—Je t'aime... Je t'aime... Je t'aime, mon Unique, comment peux-tu en douter?

Elle tressaillit. Mais un sourire sceptique erra sur sa bouche:

—Tu m'aimes, pêle-mêle avec tant de choses!

—Ariane, tu ne peux m'en vouloir parce qu'il me serait impossible de laisser mon cerveau se mouvoir à vide!... parce que l'inaction me serait un supplice... parce que ma carrière m'intéresse extrêmement...

De nouveau, un pli d'ironie souligna la bouche d'Ariane.

—On ne peut servir deux maîtres... Le livre de la vérité nous l'enseigne. Tu appartiens tout entier à ta carrière et tu m'aimes à travers le monde où elle te fait vivre... Tandis que moi... je n'ai que toi dans ma vie... Tu m'as appelée et tu es devenu mon univers... Il n'y a plus en moi ni distraction, ni plaisir, ni joie... en dehors de toi, Claude... Ta présence m'est nécessaire comme l'air pour respirer... Rien n'existe plus pour moi que l'ivresse de sentir ton amour... J'ai si soif que nous soyons *un*!

—Mais nous le sommes! protesta-t-il, bouleversé par la passion qu'il sentait brûler en elle.

—Oh! non, nous ne le sommes pas!... Et non par notre faute, mais par celle de nos caractères peut-être trop semblables... et trop différents aussi! Nous nous préparons, sans le vouloir, j'en ai l'intuition impitoyable, à créer deux chemins plus ou moins parallèles, qui se croiseront, se rencontreront, ou bifurqueront, selon les circonstances... Alors que moi, j'aurais voulu pouvoir m'abîmer toute en toi, pour être avec toi partout, ne pas te quitter, même une seconde!... Et cela t'aurait rudement ennuyé quelquefois, n'est-ce pas? Claude, finit-elle, avec un petit rire qui sonnait comme un sanglot. Mais sois tranquille, je commence à voir que j'avais rêvé l'impossible et je vais devenir raisonnable, très raisonnable... Je m'appliquerai si bien à me guérir que, forcément, j'y arriverai.

—Te guérir... de m'aimer?... interrogea-t-il, penché vers elle.

—De t'aimer, à ma manière, qui ne valait rien! Mais...

Et elle se dressa d'un bond, se dérobant à la main caressante de Claude, sur son front.

—...Mais je te fais perdre ta matinée, mon pauvre grand! Je m'excuse... bien que je pense qu'il vaut toujours mieux s'expliquer en toute franchise... Et l'occasion s'en offrait... Maintenant je vais écrire mes lettres. Travaille pour devenir un homme illustre, mon Claude...

—Et toi, pendant ce temps-là, que deviendras-tu?... Une femme confiante en l'amour de son mari, quoiqu'il écrive des pièces?

Un étrange regard passa dans les prunelles sombres; et le ton fut pareil au regard:

—Ce que je deviendrai?... Je ne sais pas...

Et, avant qu'il eût pu la retenir, elle avait quitté la pièce.

X

Ni lui ni elle ne revinrent sur cette explication, comme s'ils l'eussent tenue pour définitive. Mais, par une sorte d'accord tacite, il ne fut plus jamais question, entre eux, des occupations littéraires de Claude. Elle le laissa désormais s'y adonner en plein liberté; se gardant de toute prière importune, elle ne réclama plus, de ses heures, celles qu'il ne lui offrait pas. Elle s'abstint d'entrer dans son cabinet quand elle le savait occupé à écrire et ne trahit plus la moindre impatience de ses relations particulières dans le monde artiste, qui le mettaient en contact perpétuel avec de séduisantes personnalités féminines... Peut-être, elle avait compris que l'indépendance était nécessaire à Claude autant que le pain quotidien.

Jamais il n'entendit, non plus, une allusion même au désir qu'il n'avait pu exaucer, le tenant pour une exigence sentimentale d'enfant très aimée. Sans doute, à la réflexion, Ariane avait reconnu son impossibilité d'y acquiescer. Elle avait constaté que sa carrière ne l'empêchait de se montrer ce qu'il était, un mari très amoureux qui, de plus, avec une stricte équité, lui donnait le même droit d'agir selon sa guise, qu'il réclamait pour lui-même.

Cette forme nouvelle de leur amour était, en somme, celle que Claude pouvait souhaiter, du moment qu'Ariane refusait de s'intéresser à son travail. Et il en eût été ravi, s'il n'avait, très vite, discerné qu'un voile subtil s'était tendu entre eux, à travers lequel il lui devenait malaisé de bien lire en elle. Ce voile semblait clore, hermétiquement, le jardin secret où, trop souvent, il la voyait disparaître, sourde aux questions, aux appels qui voulaient la retenir.

À elle-même, maintenant, elle paraissait se suffire, amusée de la vie toute mondaine qui devenait leur élément... Sans laisser personne, Claude surtout! soupçonner qu'elle y emportait le regret nostalgique des premiers mois de leur vie à deux.

Un jour de décembre, comme elle sortait d'une visite quai Bourbon et s'était arrêtée pour regarder de vieux livres, vêtus d'une reliure d'antan, elle fut soudain distraite par le geste d'un passant qui la saluait. Elle regarda et une exclamation lui échappa.

—Ghislain de Kerdanec! Comment, vous êtes à Paris et nous ne vous avons pas vu! C'est indigne! Je ne sais pas trop si je dois vous faire l'honneur de vous reconnaître, oublieux ami!...

—Oh! madame, je ne mérite pas d'être accusé d'oubli... Oh! non... Pas un jour, je crois, je n'ai cessé de me souvenir de vous!

—Alors?...

Il avait toujours son allure de jeune dieu hautain; seulement, cette fois, c'était un jeune dieu habillé, non plus par un tailleur de vingt-cinquième ordre, mais par un maître en l'espèce, avec

une correction sobre, très élégante, qui le transformait.

Et Ariane ainsi, le trouva vraiment très bien... tout à fait chic! Et puis, Ghislain de Kerdanec, c'était le Pont-Guen, l'inoubliable été où Caude était tout à elle...

Aussi, avec une sincérité d'accent qui le fit tressaillir, elle s'exclama:

—Oh! que je suis contente de vous voir! Il y a longtemps que vous êtes à Paris?

—Quelques semaines seulement.

—Quelques semaines, c'est énorme! Qu'avez-vous donc fait d'absorbant au point de ne pas donner signe de vie à vos amis?

Il dit brièvement:

—Je me suis installé.

—Où?

—Dans le voisinage du Luxembourg. Un camarade m'a cédé son tout petit logis; de là, j'ai pris contact avec Paris et essayé de m'acclimater... Treffdy me manque horriblement...

—C'était une raison de plus pour venir en parler avec nous qui le connaissons et, comme vous, adorons la Bretagne...

Il la regarda, plein de reconnaissance, mais n'osant la remercier de sa sympathie.

—Je ne voulais pas vous importuner... Je me sentais tellement provincia! auprès des hommes... des femmes surtout, que je coudoyais!...

Avec désinvolture, elle décréta:

—Au voisinage de la Sorbonne, ni les uns ni les autres ne devaient être intimidants par leur chic! Enfin, peut-être qu'auprès des excellentes gens de Quéménéven!... Et maintenant, expliquez-moi une chose qui m'intrigue. Pourquoi me considérez-vous comme si vous ne me reconnaissez pas?

Une ombre d'embarras passa sur les traits de Ghislain, et, lentement, comme malgré lui, il avoua:

—C'est vrai, vous me semblez une autre... Et pourtant... Vous avez toujours le même visage, celui qui m'est apparu, un matin tout ensoleillé, devant le porche de notre église... Aujourd'hui, à Paris, vous me paraissez très... très intimidante... bien plus encore qu'au Pont-Guen... quand je n'osais vous approcher...

Il était bien sincère. Là-bas, en Bretagne, quand elle marchait près de lui, dans le sentier de Coat Keriou, elle avait l'air d'une exquise gamine, sa contemporaine. Aujourd'hui, sous son long manteau ourlé de fourrure, coiffée de son chapeau de visites dont l'aigrette frémissante auréolait son visage, elle était une vraie femme, dangereusement séduisante... De celles qui jettent, dans tout l'être des jeunes hommes, les désirs impérieux et fous, devant lesquels risque vite de chanceler leur fragile sagesse.

Et toute sa volonté se tendit pour réagir. Cependant, comme elle s'était reprise à marcher, il la suivit, ainsi que dans le sentier breton qui fleurait la chèvre-feuille. Gaiement, elle ripostait:

—Alors, comme cela, tout à coup, vous me trouvez intimidante?... Quelle sottise! Vous allez venir nous voir, vite, pour constater que je suis toujours l'Ariane du Pont-Guen, "Marie-Andrée" comme s'obstinait à m'appeler tante Armelle quand elle était juchée sur ses grands chevaux! C'est convenu?

—Je devrais sagement vous dire "non"... Mais je n'ai pas encore appris à le faire...

—J'espère bien que vous n'apprendrez pas... Quand je souhaite un "oui", je veux l'entendre!...

Elle avait un air d'enfant rieuse, plus du tout d'une jeune dame intimidante et Ghislain se sentit, tout à coup, infiniment heureux.

Elle continuait:

—Je vous prévient que vous nous trouverez plutôt campés! Faute d'un autre gîte, il a fallu nous contenter de l'appartement de garçon de Claude. Nous surveillons celui d'un vieil ami de père, qui annonce, à jet continu, son intention d'aller finir ses jours dans le Midi. Mais pour le moment, il ne termine ni ses jours, ni sa location... Ne croyez pas que je veuille sa mort... Son appartement seul m'est désirable... Et maintenant, dites-moi, à Paris, faites-vous beaucoup de musique?

Le visage de Ghislain s'éclaira.

—Je n'ai pas encore de piano... Je ne puis qu'écrire les notes qui hantent trop obstinément ma cervelle.

—Un piano?... Vous en auriez trouvé un chez moi, monsieur le sauvage... Remerciez le hasard qui vous a mis sur ma route... ma'gré vous!... et apportez-moi ce que vous avez composé de nouveau. Nous le regarderons ensemble... Puis, le meilleur, nous le ferons entendre à père, comme je vous l'avais proposé cet été, et il vous donnera son avis de connaisseur. Mon idée vous plaît-elle?

—Oh! madame, pouvez-vous me le demander!

Protectrice de ses efforts, elle devenait pour lui une divinité, digne d'être dévotement adorée, et avec la fougue de ses vingt ans, il était tout prêt à pratiquer ce culte charmant.

La mélancoïe s'évanouit, qui avait pesé sur lui, depuis son installation solitaire à Paris.

—Eh bien, monsieur de Kerdanec, savez-vous ce qu'il faut faire? Venez demain, goûter avec moi, et ensuite, nous *musiquerons* tous les deux, bien tranquillement, comme au Pont-Guen... Ça va ainsi?

Il éprouvait une telle joie qu'il en fut effrayé et eut, de nouveau, la volonté de se ressaisir.

—Je ne goûte jamais, madame.

—Alors, vous n'êtes pas encore parisien! Venez seulement à six heures, si vous préférez...

—Non, je viendrai vous voir goûter...

—Comme on va à l'Acclimatation regarder le repas des fauves! lui jeta-t-elle, taquine.

Ghislain parut si confus qu'elle éclata de rire.

—Je vous tourmente, n'est-ce pas? A demain! N'ayez pas peur de pénétrer dans l'ancre de la lionne. Depuis Orphée, la musique est une charmeuse qui dompte même les plus féroces.

Elle l'entendit murmurer et fut ravie:

—Si la musique seule était charmeuse, je ne redouterais rien...

—Vous n'êtes donc pas brave? monsieur de Kerdanec.

Entre les cils, elle le regardait, et il voyait étinceler les yeux intensément bleus.

—Dites plutôt que je suis imprudent et n'ai pas la vertu de ne pas l'être.

—Pour l'amour du ciel, n'amenez pas la vertu où elle n'a que faire! Et ne pensez à rien d'autre qu'à votre composition musicale. Au revoir, je

me sauve. J'ai encore deux visites à faire... et nous dinons en ville.

Nour! il s'aperçut alors que le souvenir de son ami ne l'avait pas même effleuré depuis qu'il avait aperçu Ariane. Devant elle, toute autre présence cessait d'exister pour lui.

A Quéménéven déjà, il en avait eu l'impression, si violente que, effrayé, il s'était interdit de la revoir, jusqu'au moment où il serait guéri de sa faiblesse. Or, voici que, de nouveau, le hasard lui apportait cette présence qui le grisait misérablement. Et la griserie était si douce que toute la puissance de son austère éducation ne parvenait pas à lui donner la résolution de se garder sans merci.

XI

Elle l'avait quitté, hâtivement. Mais, au moment de traverser la chaussée, elle se retourna. Immobile dans le crépuscule d'hiver, il était resté à la place même où elle venait de le quitter. Il la regardait s'éloigner.

Une bouffée de plaisir fit battre son cœur plus vite. Elle lui fit un petit signe d'adieu, devinant qu'en ce moment, elle emplissait toute la pensée, tout le cœur, tout l'être de Ghislain de Kerdanec. Et cette certitude lui fut agréable, pas plus. A son égard, elle était sans intentions. Ni perverse, ni innocente, ni coquette, tout simplement. elle était contente de la distraction imprévue que sa rencontre lui apportait... Contente, sans chercher pourquoi... Et, elle s'en alla allègrement, terminer ses visites.

Elle y apparut souriante, avec un tel éclat qu'elle "alluma" indiscrètement les hommes présents, se fit critiquer par les femmes et amena une douairière à décréter, toute réjouie:

— Cette petite fleur l'amour!... Mes compliments à son mari!...

La douairière se trompait. Claude n'était pour rien dans le rayonnement de la figure charmante. Ce jour-là Ariane s'amusait de tout: des propos qui volaient autour d'elle, des hommages qui accueillèrent son éblouissante jeunesse; de la gaieté jetée en elle par les quelques gouttes de porto où elle avait trempé ses lèvres...

Et elle oublia tout à fait qu'elle avait promis à Chazeilles de le recevoir à la fin de l'après-midi.

Quand elle rentra enfin, en retard à son ordinaire, las de l'attendre, il était parti. Claude, déjà en tenue de dîner, lisait les nouvelles du soir, installé dans une bergère du petit salon. Il laissa retomber son journal quand elle apparut en coup de vent, toute rose d'avoir été mordue par la bise.

— Comme vous rentrez tard, mon amour! Moi qui m'étais si fort dépêché pour avoir un petit moment à nous deux, avant que tu t'habilles!

Il s'était levé et, d'un geste adroit, détachait le manteau, enlevait lui-même le chapeau, pour blottir la tête blonde contre sa poitrine.

Elle se laissait faire, distraite, roulant ses gants en boule, resta serrée une seconde contre lui, comme un bébé câlin, puis expliqua:

— J'ai voulu liquider plusieurs visites. Et, entre temps, j'ai fait une rencontre... Devine...

— Laquelle? mon chéri.

— Cherche un peu!

Il secoua les épaules d'un geste d'ignorance, ne manifestant aucun désir de mettre son imagination en branle. Il se bornait à caresser les doigts de la jeune femme.

— Je regrette beaucoup... mais j'ai toujours été incapable de trouver la plus innocente énigme... Aie pitié de ma stupidité et dis-moi vite le mot de celle-ci...

— Eh bien, j'ai rencontré tantôt Ghislain de Kerdanec!

Cette fois, l'indifférence de Claude s'é moussa.

— Comment! Ghislain est à Paris? Et nous ne l'avons pas encore vu?...

— N'est-ce pas que c'est mal?... Je le lui ai déclaré et l'ai obligé à me promettre qu'il viendrait demain goûter et faire de la musique avec moi, comme au Pont-Guen, pour me montrer ses dernières compositions.

— C'est décidément un sauvage que mon jeune frère Ghislain!

Elle corrigea, convaincue:

— Un beau sauvage, en tout cas!... Et puis, tu ne sais pas, il n'est plus habillé à la mode de son village... Maintenant, c'est un monsieur très chic. Plus que jamais, il a un air de Châteaubriand en sa brillante période... Vraiment, je le trouve tout à fait bien!

— Eh... eh! madame... Je vous en conjure, ne trouvez pas ce jouvenceau trop bien... par égard pour votre mari!

— Mon mari est un sage qui ne voit que de loin, de très loin, les évolutions de sa chère épouse... Et, avec raison, n'en a souci!...

Elle avait parlé d'un accent un peu singulier, que Claude reconnut tout de suite. Entre ses deux mains, il prit la petite tête volontaire et son regard chercha les prunelles qui défendaient si bien l'intimité d'Ariane.

— Qu'y a-t-il à l'arrière-fond de cette pensée-là? Que reprochez-vous à votre mari. Mienne chérie?... Ou que voulez-vous lui insinuer?

Elle secoua la tête et son pied battit négligemment le tapis.

— Ce que je veux dire?... Mais rien d'autre que ce que je dis!... Je suis contente d'avoir revu Ghislain de Kerdanec, parce que, pour moi, il ressuscite le temps... inoubliable, où j'ai été si heureuse, en Bretagne...

— Plus que tu ne l'es maintenant à Paris? insistait-il de sa manière un peu impérieuse.

Campée sur le bras du fauteuil de Claude, elle laissa tomber légèrement:

— Ah! fichtre oui!... Mon grand Claude, soyons prudents, ne faisons pas de comparaisons!

— Pourquoi?

— Tu ne devines pas cela non plus?... Pourtant, ce n'est pas une énigme!... Rappelle-toi simplement... Au Pont-Guen, nous vivions l'un pour l'autre; de vrais amants, Claude et Ariane!...

— Et à Paris?

— A Paris, nous sommes un jeune ménage très lancé, M. et Mme Symores... "Vous connaissez? Claude Symores, l'auteur dramatique devenu célèbre en un soir, et sa petite bonne femme d'épouse, la fille de Muss'igny," etc., etc...

De nouveau, elle frôla le tapis de la pointe effilée de son soulier et, sans permettre à Claude de lui répondre, elle poursuivit:

—Avec Ghislain, je pourrai redevenir la simple Ariane du Pont-Guen. Il fera, j'en suis sûre, tout ce que je voudrai!... Il adore la musique autant que moi..., ce qui me promet de bons moments; et j'aurai, de plus, en lui, un compagnon de promenade... car il ne connaît guère Paris... Ce sera bien plus amusant pour moi que d'explorer seule.

—Mais je suis là, ce me semble, pour vous accompagner, chère madame.

—Toi?... Tu es bien trop occupé pour aller flâner en compagnie de ton petit crampon de femme... Tu piafferais d'impatience, en ton intérieur, mesurant les minutes que tu perds ainsi... Au contraire, Ghislain, lui, sera enchanté que je le réquisitionne!... En dépit de sa terreur de devenir amoureux de moi! finit-elle entre les dents.

Les sourcils de Claude s'étaient un peu froncés.

—Et si ces causeries, musique, promenades en tête-à-tête avec un garçon "si beau" ne me convenaient pas, par hasard?..

—Pourquoi mes innocentes distractions ne te conviendraient-elles pas? jeta-t-elle d'un ton d'insouciance. Mais une expression de défi avait passé en éclair sur son visage. Tu n'es pas jaloux, j'imagine, d'un jeune homme..., comme tu dis. A son âge, il ne compte encore ni pour toi, ni pour moi! D'ailleurs, c'est convenu que, dans notre ménage, chacun emploie son temps selon son bon plaisir... Est-ce que je m'occupe des heures que tu passes avec tes papiers, tes amis littéraires, tes journalistes?... Est-ce que je m'inquiète des jolies filles que tu vois sans cesse dans ton monde du théâtre?... C'est pourquoi nous formons un si bon ménage!

—Tu trouves que c'est ainsi que nous pouvons être qualifiés?

Elle arrêta sur lui un regard indéfinissable, comme l'accent dont il avait parlé.

—Dame! il me semble que oui... Tu n'es pas de cet avis?

—Il y a des moments où j'en doute, fit-il un peu lentement... Où je me demande si, dans votre cœur trop fermé, Ariane chérie, il y a pour votre mari autant d'amour que le mien en renferme pour vous, mon Unique...

Elle tressaillit. Claude n'était pas prodigue de semblables paroles et, tout près d'elle, il l'appela de ce geste attirant qu'elle trouvait très doux. Sous la brûlure de son baiser, il eut une seconde toute frémissante entre ses bras, les paupières closes... Elle ne voulait pas qu'il pût lire dans ses yeux, sa soif de lui murmurer pourquoi elle devenait autre... Entre eux, était maintenant la carrière, à laquelle il appartenait autant, sinon plus qu'à elle-même...

Mais il avait remarqué qu'elle avait changé, et ce lui était une joie de constater l'attention dont il l'enveloppait toujours, malgré les apparences.

Pourtant, elle ne se trahit pas, arrêtée par l'intuition très nette qu'il la jugerait, de nouveau, puérile et tyrannique. L'orgueil brisa son élan et, brusquement, elle se dégagea, la bouche queueuse :

—Que tu es sentimental, ce soir! Claude. Bien sûr, je t'aime... autant que tu m'aimes... sinon de la même manière... Souviens-toi que nous nous sommes déjà expliqués à ce sujet... Et puis, main-

tenant, assez fait de psychologie. Laisse-moi aller m'habiller.

—Est-il si tard?

—Une heure indue. Nous allons sûrement arriver en retard à notre dîner et nous faire traiter "de couple impertinent"... Vrai, ce ne sera pas de ma faute, ce soir. A tout à l'heure, mon Claude.

Il n'essaya pas de la retenir, non par crainte du retard probable dont il ne se souciait guère, mais parce qu'il lui était insupportable de la sentir "lointaine".

XII

Comme convenu, Ghislain vint le lendemain, si exact qu'Ariane n'était pas rentrée. Claude aussi était absent. Et le visiteur fut introduit dans le petit salon tendu de soie ancienne, d'un bleu très doux, comme le gris délicat des boiseries. Une gerbe de mimosas, des violettes dans une coupe de cristal, quelques œillets de pourpre sombre dressés sur le col fin d'un verre de Venise épanchaient dans l'air chaud une senteur de jardin.

Le piano était ouvert, dépourillé de sa couverture à ramages, rejetée de côté; une partition restait sur le pupitre. Près de la cheminée, où des bûches flambaient, une large bergère pourvue de coussins voisinaait avec une table, chargée de livres et de journaux.

Ghislain, resté debout, se sentait un peu désorienté par cette pièce étrangère, dans laquelle il devinait la présence habituelle d'Ariane. Il avait envie de voir quels livres elle lisait... Elle ou Claude, après tout... car ce salon était leur. Mais il n'osa en ouvrir aucun. Machinalement, comme attiré par un aimant, il s'approchait du piano, pour reconnaître la partition ouverte, quand une voix le fit tressaouter.

—Ah! ah! monsieur le musicien, je vous surprends en flagrant délit de curiosité!

C'était Ariane qui entraînait, encore en toilette de sortie, la silhouette toute changée par sa pelisse de fourrure.

Il fut extrêmement confus et balbutia une excuse sans tête ni queue, qui la fit rire. Elle lui tendit une main amicale qu'il baisa.

—Je suis méchante, n'est-ce pas? Tout de suite, je vous taquine... Mais rassurez-vous, maintenant je vais être très gentille, la musique opérant sur moi comme sur les fauves! J'ôte mon chapeau et je suis à vous.

Eile avait sonné. Une femme de chambre entra. Elle lui tendit son chapeau, la pelisse de loutre et apparut toute fine dans son fourreau de velours noir qui laissait nus le cou et les bras. Alors, elle lissa ses cheveux, à l'aide du petit peigne exhumé de son sac, en même temps que la boîte à poudre, dont elle promena la houpette sur sa radieuse fraîcheur.

—Je ne veux pas avoir le nez rouge et le froid me brûle les joues! expliqua-t-elle en toute simplicité.

Quelques secondes, devant la glace, elle s'examina, attentive. Puis, satisfaite, elle revint vers le jeune homme qui, sans en avoir même conscience, était demeuré les yeux rivés sur elle.

—Et maintenant, travaillons, monsieur de Kerdanec! Et puis, si le cœur vous en dit, je vous chanterai quelques passages de la partition qui

vous intriguait quand je suis entrée. C'est celle de l'opéra-comique dont Claude a remanié le livret. La première a lieu lundi.

—L'oeuvre est bonne?

—Très intéressante! de la musique d'avant-garde, plutôt déroutante, comme son auteur, un garçon un peu braque, fourmillant d'idées originales... Père est tout à fait emballé... Mais il n'en est pas moins certain que les chances sont pour une bataille disputée et une victoire incertaine... Nous allons avoir une soirée passionnante!

Ghislain sourit de la vivacité d'Ariane. Il lui semblait entendre le flot de vie qui bouillonnait dans tout l'être de la jeune femme.

—Que mes pauvres mélodies vont donc vous sembler insignifiantes auprès de cette riche musique!... dit-il avec une sourde anxiété qu'elle les trouvât mauvaises, contre son attente.

—Ce sera probablement autre chose... Voilà tout. Vous m'accompagnez?... Je vais déchiffrer de mon mieux. Mais d'abord, pour nous mettre en état de grâce, voulez-vous que nous redisions les *Chants bretons* qui m'ont tant plu cet été? Passez-m'en la musique. Elle est là, près de vous, sur le piano, parce que je me les chante souvent quand je suis seule, pour revoir le cher Pont-Guen.

Une bouffée de joie dilata le cœur de Ghislain, et l'illusion y pénétra, d'un lien tenu entre lui et cette exquise étrangère.

Il s'assit au piano. Et, tout de suite, le charme opéra. Le compositeur domina l'homme et Ariane ne fut plus pour lui qu'une interprète admirablement compréhensive. Avec la même jouissance qui les prenait tout entiers l'un comme l'autre, il jouait et elle chantait, ravie par la saveur originale de cette musique, franche de toute influence et qui ne devait rien à la science. Seul, un sens artistique l'avait inspirée. Docile, elle suivait l'impulsion qu'il lui donnait, s'appliquait à pénétrer sa pensée, puis à la réaliser; et ni lui ni elle ne s'apercevaient de l'exigence qu'il apportait, inconsciemment, à lui faire exprimer l'intégrité de son rêve musical.

Ils étaient si absorbés que Claude qui rentrait, accompagné de son beau-père, écarta les draperies de la portière sans qu'ils s'en aperçussent. Ariane, debout, chantait, un peu penchée pour déchiffrer les paroles; sa main s'appuyait sur l'épaule de Ghislain et son bras nu frôlait les cheveux du jeune homme.

Dans un instinctif mouvement pour les interrompre, Claude allait parler. Son beau-père, d'un geste vif, l'arrêta; et au seuil du salon, resta immobile, écoutant, son attention de connaisseur en éveil.

Ghislain prononçait

—Voulez-vous recommencer cette phrase, maintenant que vous connaissez les paroles?

—Oui...

Et la voix chaude reprit la mélodie, écrite sur une poésie d'antan, traduite du celtique, dont l'accent sauvage se brisait tout à coup dans la douceur d'une plainte.

Quand Ghislain laissa lentement tomber les dernières notes, comme des gouttes d'harmonie, elle se tourna vers lui, les joues brûlantes, les

yeux pleins de lumière et s'exclama, avec son ardente sincérité:

—J'adore ce chant.

—Et tu n'as pas tort!... Il est tout à fait dans ta voix, approuva gaiement Mussigny.

Elle se retourna, saisie:

—Oh! père...

Puis elle courut à lui, tendant son front qu'il baisa tendrement. Sa fille lui était d'autant plus chère qu'il n'avait plus le soin de son avenir.

En son for intérieur, il se demanda quel était le beau garçon qui, en tête-à-tête, faisait ainsi de la musique avec elle. Pas un professionnel, à coup sûr, mais un homme du monde...

—Comment, père... et toi aussi, Claude, vous étiez là à nous écouter... sans avertir de votre présence?...

—Nous étions là!... Mais le seul indiscret, c'est moi, qui ai arrêté Claude, tout prêt à nous annoncer... Je voulais écouter, ce que tu chantaient et que je ne connais pas.

—C'est bien, n'est-ce pas? père.

—Oui... il y a là du talent... une sincérité d'accent très personnelle... autant que de mépris pour les règles de la composition... Ce qui en accentue le caractère original... Où as-tu déniché cette mélodie?

—En Bretagne, cet été.

Mussigny s'était approché du piano; il avait pris le cahier de musique et le feuilletait, son esprit tout de suite attiré quand il s'agissait de l'art, qui était son dieu.

—Oui, c'est intéressant, surtout pas banal... De qui est-ce?

Le regard d'Ariane, luisant de plaisir, alla chercher Ghislain qui, à l'apparition de Mussigny, était rentré dans la hauteaine réserve sous laquelle il abritait son émotion. Serrant la main de Claude, il était prêt à prendre congé.

—Père, je vais vous présenter l'auteur!... Monsieur de Kerdanec, ne vous sauvez pas!... Au contraire, approchez. Père, un ami d'enfance de Claude, que nous avons retrouvé cet été au Pont-Guen, et avec qui, alors, j'ai fait beaucoup de musique.

—Lui-même en écrit à ce qu'il paraît! dit Mussigny accueillant, la main tendue au jeune homme, Mais, en son expérience, il pensait:

—Claude est un mari rudement sûr de lui-même, pour accepter des petites séances de musique de cette espèce!...

Ghislain s'était incliné, l'air d'autant plus altier qu'il était très intimidé.

—J'ai toujours passionnément aimé la musique et essayé de traduire les impressions qu'elle me donne... Mais c'est en ignorant... car je n'ai jamais étudié l'harmonie...

—Je m'en suis aperçu. Mais vos mélodies y ont gagné peut-être un tour très personnel. Maintenant, il faut apprendre, pour que la science s'ajoute aux dons naturels que vous possédez de toute évidence. Tenez...

Il avait repris le cahier.

—...tenez, ceci est très bien... Ceci encore est une trouvaille... Mais ces mesures-là ne valent rien... Là, votre modulation est mal amenée.

Claude écoutait, amusé du hasard qui avait provoqué la rencontre nécessaire peut-être, pour

l'avenir de Ghislain de Kerdanec. Ariane, elle, était ravie comme d'une victoire, car elle savait que son père s'intéressait à qui lui plaisait et elle le connaissait assez pour comprendre qu'il deviendrait une nature d'artiste chez cet audacieux qui se mêlait de composer sans souci des règles, au seul gré de son inspiration.

Elle vint s'asseoir près de Mussigny et, câline-ment insinuante, lui glissa :

—Père, il faudra indiquer à M. de Kerdanec le maître avec lequel il devrait travailler pour devenir savant en harmonie..., sans que l'originalité de son inspiration en souffre...

Mussigny se mit à rire.

—Cette jeune femme parle comme la sagesse elle-même! Monsieur de Kerdanec, venez donc me trouver un matin. Nous causerons plus longuement. Ce soir, je suis, comme toujours, harcelé par l'heure!... Vous m'apporterez vos compositions et nous les verrons ensemble, puisque vous êtes un ami de Claude... et de ma fille; nous examinerons comment je puis vous être utile, s'il y a lieu!

Ghislain eut un remerciement bref, n'étant pas démonstratif; mais ses yeux étaient si expressifs que Mussigny comprit très bien qu'une fièvre de joie brûlait son cerveau. Il interrogea encore et son accent était très amical :

—Vous êtes à Paris pour quelque temps, monsieur de Kerdanec?

—Pour tout l'hiver. J'y fais mon droit.

—Ah! parfait! Entre nous, j'ai bien peur que la musique ne fasse un peu de tort au droit... Mais tant pis! n'est-il pas vrai? Maintenant, je file. Claude, je vous saurais gré de me donner les renseignements que je vous ai demandés pour la première de lundi. La presse m'assaille d'inter-views... intempestives.

—Je vais vous apporter ces notes.

—Inutile, je vous suis. Vous me les remettrez au passage dans votre cabinet. Je dîne avec notre compositeur, qui est bien nerveux, le pauvre! Pourtant, j'estime que tout ira bien, en définitive. Aujourd'hui, nous avons fait d'excellente besogne. Il en était presque épanoui! Valdaigne a splendidement chanté sa musique de casse-cou...

—Elle a une voix si sûre! dit Claude, qui avait, de près, suivi les répétitions avec un intérêt grandissant, à mesure qu'il voyait l'oeuvre révéler ses richesses; ainsi qu'une fleur qui ouvre peu à peu ses pétales dans la lumière.

—Oui, Valdaigne est une artiste très complète. Elle a l'organe, le jeu l'intelligence... doublée de la somme de sensibilité nécessaire.

—Père, vous m'avez l'air fort emballé de votre interprète! remarqua gaiement Ariane, qui respirait, avec délices, quelques violettes enlevées à la coupe de cristal.

Mussigny concéda de très bonne grâce :

—Pour le moment, oui, je suis content d'elle et je le serai bien plus encore si, par sa grâce, nous gagnons... triomphalement, la bataille! Monsieur de Kerdanec, il faudra venir lundi l'écouter... Ariane vous trouvera bien un coin dans sa loge... Au revoir, petite fille, tu as ce soir une robe qui te va diantrement bien!... Elle est à souhait pour induire en tentation les fragiles humains... Claude, mon ami, veillez sur votre bien!

En son esprit revenait, tel un éclair, la vision de la jeune femme penchée sur l'épaule de Ghislain, qui frôlait son bras nu.

—Veiller sur mon bien? répéta Claude tout en s'effaçant pour laisser passer son beau-père... J'en fais trop de cas pour lui infliger l'injure de la surveillance!

Mussigny jeta en riant :

—Eh!... eh!... mon cher... une imprudente aventure que vous courez là!

Il parlait comme Dominique jadis et Claude le remarqua.

—Père, vous m'insultez! protesta joyeusement Ariane.

—Mais non!... Je me borne à te rendre justice, ma trop jolie enfant... Et puis, je connais mes frères les hommes!... Claude, vous venez?

Ils sortirent. Ghislain ne s'en aperçut pas plus qu'il n'avait entendu les derniers propos échangés. Le tumulte de ses pensées l'étourdissait divinement.

Ariane s'approcha et son regard vif chercha celui du jeune homme, lourd de rêve.

—Eh bien, vous êtes content, monsieur de Kerdanec? La chance m'a l'air de souffler pour vous!

Il tressaillit et la vit, devant lui, toute souriante. Sa jeunesse l'enveloppait d'un nimbe éblouissant. Et comme dans le sentier de Coatz-Keriu, comme sous le glacial crépuscule d'hiver, elle lui semblait la déité charmante qui daignait prendre le soin de son avenir. Alors il se courba et sa bouche baisa la main tout imprégnée de la senteur des violettes que ses doigts avaient froissées.

—Oh! madame, si j'osais, je dirais que je vous adore... humblement... comme la dispensatrice de mon bonheur!... murmura-t-il avec tant de fervente ardeur qu'elle eut la sensation d'être enveloppée par la chaleur d'une flamme qui brûlait pour elle seule...

XIII

Soudain, Ariane n'éprouva plus si incessant, le regret que Claude lui échappât, sous l'emprise des occupations littéraires qui absorbaient une part très large de son temps; une part défendue contre les envahisseurs, quels qu'ils fussent, avec une inflexible volonté.

Ses dix-huit ans s'amuserent enfin franchement de l'existence neuve qu'elle menait, parce qu'elle était délivrée de l'impression de solitude qui l'avait envahie, le jour où une sorte de scission s'était faite entre elle et Claude... Suite d'une conception différente des droits de leur amour.

Maintenant elle connaissait et goûtait le plaisir très vif d'avoir un être tout à sa dévotion, en qui sa jeunesse trouvait l'unisson.

Une pareille curiosité les animait devant tous les inconnus, celle des créatures de vingt ans qui s'élançait à la découverte du monde. Point blasés, épris de lecture, ils fourrageaient dans les oeuvres chaque jour écloses, dont l'orientation, la forme, étaient une révélation pour Ghislain. Très souvent, d'ailleurs, il s'en montrait choqué, voire même indigné, au vif amusement d'Ariane, déjà fort avertie par le milieu où elle vivait et le contact de la très moderne mentalité de son mari. Avec une égale ardeur, faisant volontiers inter-

venir Claude dans la discussion de leurs opinions diverses, ils s'intéressaient aux livres, tableaux, partitions qu'ils étaient insatiables de connaître.

Mais, pareillement aussi, ils voilaient, d'une réserve absolue, l'intimité de leurs plus profonds sentiments. Ghislain n'eût jamais avoué le philtre qu'insinuait en lui la grâce ailée d'Ariane, en sa forme et sa pensée... Et jamais, non plus, elle n'eût dit combien elle goûtait, chez Ghislain de Kerdanec, la sourde violence de toutes les impressions qu'une sévère éducation lui avait appris à endiguer. Mais il lui plaisait de le voir aimer, détester, admirer, réprouver, vouloir, avec une intensité, soeur de la sienne.

Jamais il ne lui avait répété les mots qui lui étaient échappés dans l'élan de sa reconnaissance, ni même n'en laissa résonner un lointain écho en ses paroles.

Mais elle était bien trop femme pour n'être pas certaine de la place qu'elle avait triomphalement prise en sa vie.

Pourtant, il ne lui faisait pas la cour, comme Chazeilles et bien d'autres. Il demeurait toujours d'une rigoureuse correction d'attitude. Seulement, sa façon d'être le trahissait, sans qu'il le soupçonnât... Tantôt avide de tous les moyens de la retrouver et du don de sa présence... Puis, tout à coup, se déroband, la fuyant, comme s'il avait peur d'elle ou ne pouvait accepter que, parcimonieuse de son temps pour lui, elle fût généreuse à l'égard des autres et du monde. D'ailleurs, il revenait; mais brusque, presque agressif, tout frémissant sous le masque dont il revêtait étroitement son visage... Alors, d'instinct, elle s'appliquait à ressusciter le Ghislain qu'elle désirait trouver près d'elle... Et, peu à peu, le charme de la présence chère opérait, quoique dans les tréfonds de son âme, il demeurât révolté de sa faiblesse, qu'il jugeait sans indulgence.

Ensemble, assidûment, ils suivirent les concerts dominicaux, accompagnés ou non par Claude, suivant l'attrance du programme, pour ses goûts.

Ils firent dans le vieux Paris des promenades d'exploration qui les enchantèrent, les intéressèrent ou les amusèrent tout simplement; selon l'humeur d'Ariane, restée plutôt capricieuse, et dont les remous déroutaient Ghislain, trop courtois d'ailleurs pour ne pas accepter sa jeune amie, telle qu'elle daignait venir à lui. Par une étincelante journée de givre, ils s'en allèrent trotter, ainsi que des enfants, épris de mouvement, dans les chemins forestiers de Saint-Germain, puis s'attardèrent à contempler un couchant magnifique sur Paris, disparu dans une brune mauve.

Ils vagabondèrent dans les allées désertes du Bois et firent, à Bagatelle, de correctes promenades qui amenèrent souvent la rencontre de visages connus, sans que la quiète désinvolture d'Ariane en fût jamais troublée. En toute sincérité, il lui était indifférent d'être vue avec Ghislain de Kerdanec. De l'opinion des gens elle n'avait souci, réclamant l'indifférence qu'elle accordait elle-même.

Mais, malgré le désir de son jeune ami, elle s'obstina à ne point aller avec lui à Versailles, sans daigner expliquer son refus... Il fut froissé et, pendant une grande semaine, s'abstint de mettre les pieds chez elle, qui s'ennuya de lui, mais tint bon. Il ignora que, de Versailles, elle

voulait garder le souvenir unique de quelques heures qu'elle y avait passées avec Claude, un jour d'automne, errant à travers le grand parc silencieux, sous les frondaisons d'or fauve que dépeupillaient le souffle de la brise.

Cet après-midi-là, ils s'étaient retrouvés les époux-amants des jours radieux de leur été. Pour lui, autant que pour elle, la littérature, — l'ennemie! — était oubliée, puissance lointaine que tous deux, ils avaient résolument écartée.

Tout près l'un de l'autre, ils avaient marché dans les allées désertes qui sentaient la terre humide, l'eau veloutée des bassins dans les vasques verdissantes, la jonchée des feuilles que leurs pas écrasaient...

Et leurs âmes aussi étaient proches quand ils s'étaient arrêtés sur la terrasse pour regarder la brume voiler la splendeur pourpre du couchant, éteindre les reflets d'argent sur la nappe dormante du canal où s'allongeait l'ombre des bois.

Ils avaient laissé fuir les minutes, avec l'air fraîchi qui leur frôlait le visage, bercés par la douceur mélancolique du crépuscule sur le feuillage de légende des futaies.

Elle avait glissé son bras sous celui de Claude.

Il lui avait murmuré, très bas, pour ne pas briser le charme du silence qui les faisait plus un :

— Petite enfant, je vous adore et j'ai le désir fou de vos lèvres...

Si audacieuse fût-elle, cependant, elle n'avait pas osé les lui abandonner, car un groupe d'étrangers regardaient aussi, près d'eux... Mais elle avait eu le mouvement tendre de les lui offrir, son visage levé vers lui, ses yeux tout pleins du don de son amour...

Non, même avec son ami Ghislain, même sous la froide clarté de l'hiver, elle ne voulait pas retourner à Versailles...

Une personne, sans y avoir le moindre droit, refusa d'accepter l'apparition de Ghislain de Kerdanec dans la vie d'Ariane. Ce fut Chazeilles.

Pour lui seul, il voulait le titre "d'ami", — faute d'un autre qu'il avait la conscience nette de ne pouvoir obtenir, à cette heure du moins. Sous prétexte qu'il était "le malade" d'Ariane, ainsi qu'en plaisantant, elle l'avait un jour baptisé, il avait pris l'habitude de venir très souvent chez la jeune femme; convié ou non.

Son désenchantement recherchait le viatique de l'intense vie qui animait Ariane.

Et il avait trouvé d'abord très désagréable, puis pénible, puis insupportable de voir, tout à coup, un autre revêtu des privilèges dont, jusqu'alors, il avait joui seul. Et de plus, cet autre était un beau garçon artiste autant qu'Ariane elle-même, lui aussi féru de musique; ce qui créait entre eux un lien auquel il ne pouvait prétendre.

Il commença par s'énervier en silence; mais trop vite, des paroles le trahirent, en dépit des résolutions que sa neurasthénie exaspérée le rendait incapable de tenir. Ariane se rebiffa, impatiente.

La vérité est que Chazeilles et sa mélancolie gémissante l'ennuyaient. En un jour de désarroi, elle lui avait étourdiment donné la permission de recourir à elle dans ses heures noires. Mais elle avait très vite regretté son imprudence et espéré que Chazeilles, à lui tout seul, comprendrait la

nécessité de ne pas se montrer exigeant et se contenterait d'une amitié faite de sympathie compatissante.

Or, Chazeilles ne comprenait, ou ne voulait rien comprendre de semblable. Obstinement attaché à sa fuyante amie, dont il recherchait la présence avec une ténacité maudive, il la combait d'attentions, n'arrivant qu'à un résultat tout au rebours de ses espérances. Agacée, et non touchée, Ariane considérait ses prévenances comme un essai d'emprise sur elle, pour forcer un attachement qu'elle n'éprouvait pas et se révoltait de ne pouvoir les éviter, en dépit de ses protestations.

Quand, de plus, il se mêla de prendre ombrage de Ghislain, le désastre fut complet. Il cessa d'être le causeur d'intelligence subtile qu'elle avait apprécié en lui et se transforma en un misanthrope amer, malveillant, la pensée grosse de reproches à l'égard de l'inconstante qu'il devinait, trop bien, avide de lui échapper.

Et cette certitude mettait à un tel point ses nerfs à vif, éveillait en lui une telle souffrance que, dans une minute de sagesse, il résolut de la fuir, pour tenter de se guérir d'elle. Février était venu; le carnaval s'appêtait à Nice. Dans la folie de ces quelques jours de fête, sans doute, il trouverait quelque occasion de l'oublier, à n'importe quel prix...

Résolument, il s'était même décidé à partir sans la revoir. Mais la tentation fut trop forte de monter chez elle quand il apprit, en déposant sa carte de P. P. C, qu'elle venait de rentrer.

Il la trouva, en effet, assise au piano, regardant une partition nouvelle. Peut-être, elle attendait Ghislain de Kerdanec pour la feuilleter avec lui... L'idée lui en déchira l'esprit.

Entendant entrer, elle s'était tournée, d'un mouvement vif de bienvenue... Mais, à son apparition, elle eut un regard où il lui clairement que ce n'était certes pas lui qu'elle attendait.

Une révolte jalouse le crispa, si aiguë que ce fut pour lui une souffrance de la maîtriser, dans un sursaut de raison. Raide, il articula, la voix sèche :

—Je ne vous dérangerai pas longtemps, madame. Mais je n'ai pas voulu quitter Paris sans vous dire adieu...

—Comment?... Vous partez? Vous partez pour de vrai?

La nouvelle était si imprévue qu'elle n'osait croire à sa délivrance.

—Qu'y a-t-il là de si surprenant?... Je vais dans le Midi passer quelque temps.

Ainsi, c'était la réalité... Il parlait!... Un tel plaisir l'envahit toute, qu'elle abaissa ses paupières pour qu'il ne pût lire en elle; et, gentiment, elle répondit, sans la moindre ironie, et avec toute son hypocrisie mondaine:

—C'est une excellente idée que vous avez là! Le beau soleil du Midi vous sera très bon!

—Et puis, je vous débatrasserai de mon insupportable présence, n'est-ce pas?... Et ce résultat rend mon idée meilleure encore... acheva-t-il amèrement, incapable de se dominer.

De la voir si gaie, une colère douloureuse contre elle l'envahissait.

—Vous n'êtes pas du tout insupportable quand vous êtes votre vrai *vous*, celui qui me plaît...

—Evidemment...

—Je veux dire le *vous* qui est un aimable ami, sans exigences déraisonnables et satisfait de tout ce que je lui donne. Cela seul que j'ai promis... Rappelez-vous...

—Quoi?

—Après avoir rejeté bien loin mon amitié, vous me l'avez réclamée, prétendant qu'elle vous serait bienfaisante... Que je ne pouvais vous refuser la distraction d'un innocent petit flirt qui serait une bonne oeuvre... Or, comme je ne fais guère d'oeuvres pies, j'ai consenti au petit flirt en question que vous assuriez en être une... mais à la condition que vous ni moi ne le prendrions au sérieux... Un simple jeu! Et vous avez accepté la condition...

Elle s'appliquait à parler d'un accent de badinage pour mettre au point cette conversation épineuse et elle lui souriait, en pensant tout bas:

—Il m'ennuie!... Oh! qu'il m'ennuie! Oui, qu'il s'en aille et ne revienne plus... jamais!... jamais!... jamais!...

Il la sentit lointaine, d'autant plus désirable... Et la certitude l'écrasa que, pour elle, il était un passant quelconque à qui, insouciance, elle avait fait l'aumône du rayonnement de sa jeunesse. Rien de plus!

Et sa colère martela:

—Un jeu... notre flirt, comme vous dites? Pour moi, ce n'était pas, ce ne pouvait être un jeu... Je le savais bien... mais c'était si tentant, une amitié frôlant l'amour...

—Non!... oh! ça, non! En tout cas, "frôlant" de votre côté seulement... pas du mien!

—Ah! je l'ai bien compris!... Inutile que vous le répétiez impitoyablement! Vous avez raison... Je n'ai pas à me plaindre... J'ai accepté le pacte... Mais, alors, je ne mesurais pas à quel point vous pourriez me faire souffrir...

—Je vous ai fait souffrir?... moi?... protesta-t-elle indignée.

Et elle était bien sincère dans son inconscience.

—Dites mieux, plus justement, que vous-même vous faites souffrir en attendant, de ma part, plus que je ne peux vous donner. Depuis trois mois, c'est vrai, je n'ai pas été votre chose... Je ne le suis de personne... Mais je me suis montrée une amie très... gentille, accueillante, très fidèle...

—Non, pas fidèle! jeta-t-il rageusement.

L'esprit d'indépendance se souleva en tempête dans la cervelle d'Ariane. Mais elle remarqua les traits altérés de Chazeilles et ses dents se serrèrent pour ne pas laisser échapper les mots qui eussent été, pour lui, cruels à entendre. Il l'énervait, l'étonnait et lui faisait pitié, car elle devinait qu'il était sincèrement malheureux.

Pour se distraire d'elle, à Nice, il allait reprendre sa vie de jadis, au temps où il n'était pas absorbé par elle qui lui en avait fourni la malencontreuse idée.

Ah! le résultat obtenu était brillant et elle pouvait en être fière!

Un sourd regret qui ressemblait un peu à un remords apaisa soudain son courroux. Elle eut le désir que leur séparation se fit sans colère, afin que, dans la suite, l'amitié pût subsister entre eux.

Et elle redevint une petite fille très douce, s'appliquant à être persuasive.

—Je ne voulais pas vous faire de mal, au contraire!... Mais... parce que je manquais d'expérience, sans doute... je m'y suis mal prise, pour réaliser le... bien que je désirais... Vous avez raison de partir un peu pour retrouver, en ne me voyant plus, ce qu'il faut à notre amitié si nous voulons qu'elle vive...

Violent, il se leva, incapable de se maîtriser davantage.

—Cette amitié, je n'en veux plus! Qu'elle meure! car elle n'a existé que pour me torturer... Elle est impossible, comme toutes les amitiés entre un homme qui aime sans espoir et une femme coquette qui n'aime qu'elle-même!

—Cela, qu'en savez-vous? Mes sentiments ne regardent que moi, en tout cas! fit-elle, révoltée de l'accusation. Je ne vous ai jamais... oh! jamais, permis de m'aimer, comme vous avez l'air de l'avoir insolemment souhaité... J'ai l'amour de Claude... Celui des autres hommes, je n'en ai que faire!

Exaspéré, il articula, ne mesurant pas ses paroles:

—Si cet amour de Claude vous suffisait, comme vous le prétendez, vous ne regarderiez pas même autour de vous... et nous n'existerions pas pour vous: moi, le petit de Kerdanec et tous ceux que votre charme envoûte misérablement et qui doivent se contenter des miettes que vous daignez leur abandonner. Claude vous aime, oui... Mais pas comme vous voulez l'être... Il appartient à ses travaux, à ses succès, à ses espoirs... autant qu'à vous!... Et vous le savez bien!

Les mains d'Ariane se crispèrent. En cette minute, elle détestait Pierre de Chazeilles pour la clairvoyante que, dans sa jalousie, il lui révélait impitoyablement. La même impression l'étreignait que s'il lui avait arraché son âme nue pour la livrer à la curiosité du public. Elle leva sur lui ses yeux étincelants:

—Comment osez-vous parler ainsi d'un ami... à la femme de cet ami?... C'est honteux!... C'est mal!... C'est...

D'un geste impérieux, il l'arrêta:

—Dites tout simplement ce que c'est humain... Vous vous indignez contre moi? C'est que je n'ai pas su toucher votre cœur... Aujourd'hui, mon amour vous importune... parce que vous n'en êtes pas encore à détester la carrière de Claude qui vous l'enlève, car il l'adore...; sa communion de pensée avec les interprètes qui le comprennent mieux que personne et font vivre l'oeuvre de son cerveau... Quand ce jour viendra, vous regretterez l'ami que vous avez dédaigné et qui, pourtant, n'osait implorer que le seul droit de vivre près de vous... d'être à vous, pour vous chérir, tout bas.

Orgueilleusement, elle le regarda en face.

—Je ne crois pas que rien de pareil puisse arriver! Mais je ne pense pas à l'avenir. Mon présent est trop beau pour que je le gâte par les perspectives décevantes que vous vous évertuez à m'ouvrir.

Elle s'arrêta... Son cœur battait à coups pressés et à aucun prix, elle ne voulait qu'il pût, dans sa voix, d'écerner combien profondément il venait de l'attendre... Mais, au bout de quelques secondes, elle reprit, s'étant dominée d'un fier effort de volonté:

—Je vous ai accueilli quand vous étiez triste... Pourquoi me dites-vous des choses méchantes? Pourquoi m'insinuez-vous que je ne suis pas capable de retenir Claude?... Ecoutez ceci, avant que nous nous quittions... Je suis sûre de lui autant qu'il peut être sûr de moi... Et vous êtes pour lui, comme pour moi, un mauvais ami... Vous avez bien raison de partir! C'est préférable pour notre paix à tous... Je ne peux plus que vous souhaiter un agréable voyage, qui vous guérisse de... de vos idées malveillantes et de votre injustice!

A son tour, elle s'était levée et, sans le regarder, s'immobilisa devant la cheminée, tordant d'un geste nerveux quelques pétales de roses, tombés sur le marbre. Elle ne vit pas qu'il était devenu très pâle à ses derniers mots, mais elle l'entendit prononcer, d'un accent qui lui fit retourner la tête:

—C'est là ce qui s'appelle recevoir durement son congé! Adieu, madame!

Il s'était rapproché. Elle le vit tout près d'elle, qui l'enveloppait d'un regard où il y avait de la souffrance, de la colère, une tristesse désespérée... et infiniment d'amour.

Il comprenait qu'entre elle et lui, c'était fini... Lui-même venait de briser le lien fragile et exquis, noué quelques mois plus tôt.

C'était fini de venir dans la pièce hospitalière où, tant de fois, il avait connu des heures apaisantes, quand la jeune présence écartait le fardeau de sa mélancolie. Finie, la joie suppliante de la regarder vivre—sans pouvoir jamais oublier qu'elle appartenait à un autre.

Il n'avait plus qu'à retourner dans sa solitude, d'où elle ne le rappellerait pas!

La voix presque basse, il répéta:

—Adieu, madame!

Elle redit:

—Adieu!

Alors, une telle soif d'elle le domina que, d'un élan brusque, il l'attira, cherchant les lèvres dont il voulait emporter la saveur.

—Oh!... fit-elle, indignée

Si vite, elle avait jeté la tête de côté que la bouche de Chazeilles effleura seulement ses cheveux. Et elle lui arracha ses deux poignets, qu'il avait saisis.

—Monsieur de Chazeilles, faut-il donc que je sonne?

La voix était si cinglante, le jeune visage revêtu soudain d'une beauté de femme avait une telle expression de hauteur, que Chazeilles revint instantanément à lui-même et s'écarta.

Quelques secondes, ils se regardèrent comme deux adversaires. Puis il courba sa haute taille frêle:

—Ne sonnez pas, madame, ce serait inutile. J'ai été fou un instant parce que je souffrais beaucoup. Je vous demande pardon et je pars.

Les yeux étincelants d'Ariane virent que ceux de Chazeilles avaient un éclat humide. Et, pour la première fois, elle comprit que c'est toujours chose grave de jouer, sans souci, avec un cœur d'homme.

Il pria, de sa voix assourdie:

—J'emporte votre pardon? je vous en supplie, madame.

Elle inclina lentement la tête.

—Nous oublierons tous deux cette minute... Et... si vous le voulez, dans la suite, nous nous retrouverons de bons amis... Au revoir, monsieur de Chazeilles.

Il murmura :

—Adieu, petite Ariane chérie... Et merci, madame.

Il appuya son front sur les deux mains encore brûlantes de son étreinte et il quitta la pièce.

XIV

Contrairement à une première impulsion, Ariane ne raconta pas à Claude de quelle manière s'était terminé son soi-disant flirt avec Pierre de Chazeilles. A la réflexion, par un scrupule délicat, elle n'avait pas voulu détruire la vieille camaraderie des deux hommes, sachant très bien que Claude ne pardonnerait pas. Et puis, Chazeilles parti, elle-même devenait pitoyable à un désarroi, flatteur pour son amour-propre féminin.

D'un accent détaché, elle annonça seulement à Claude que le jeune homme s'en était allé finir l'hiver à Nice. Il la taquina sur l'abandon de son adorateur, la sentant ravie d'être délivrée de la mélancolique présence. Plus d'une fois, à son grand amusement, il l'en avait vue exaspérée...

Puis, ni elle ni lui ne parlèrent plus de Chazeilles et ils l'oublièrent. Claude était d'ailleurs en pleine fièvre de composition.

Il avait le travail capricieux, traversant des périodes d'inaction apparente, durant lesquelles, nonchalamment, au gré du hasard, son esprit observait, cherchait, préparait... Puis, sans doute le fruit était mûr; un impérieux élan le jetait vers sa table à écrire et il y demeurait, insouciant du temps, tout à la jouissance de créer, jusqu'au moment où un obstacle imprévu le heurtait dans sa course, lui faisant douter de son oeuvre... Un instant! car il avait trop le goût inné de la lutte et le besoin de vaincre, pour que sa pensée ne rebondit pas très vite.

La pièce qui, cette fois, le passionnait, était de haute envergure, toute différente des fantaisies spirituelles qui lui avaient attiré le dédain d'Ariane. En même temps, il était occupé par des oeuvres secondaires qu'il concevait déjà. Et, de plus, il avait accepté un service de critique dramatique dans un grand journal.

Il se mouvait ainsi dans l'atmosphère qui lui plaisait entre toutes, et les heures nombreuses qu'il passait dans sa bibliothèque, à écrire, à lire, à causer avec des intellectuels, épris, eux aussi, des choses de l'esprit, ces heures-là avaient, pour lui, la brièveté des minutes précieuses.

En revanche, dès qu'il sortait de sa retraite de "bénédictin", comme disait ironiquement Ariane, il n'était plus qu'un homme du monde séduisant et un mari très amoureux. Mais, aussi fier qu'elle-même, jamais il ne lui parlait de ses travaux, puisqu'elle ne le demandait pas.

Était-ce juvénile rancune de son refus quand elle l'avait suppléé de lui consacrer la première année de leur mariage?... parti pris?... détachement?... Elle ne témoignait ni plaisir ni fierté du succès de son mari...

Elle menait une vie orientée par sa fantaisie... Mondaine capricieusement, docile à son attrait ou à son ennui; mais constante, avec délices, en

l'étude de son chant et l'ardeur de son goût pour la musique.

Entre temps, son jeune cerveau engouffrait des oeuvres de toute sorte: vers, roman, ouvrages de critique d'art, d'histoire... On eût dit qu'il n'était jamais rassasié. Et Claude, toujours curieux d'elle, notait, surpris et charmé, la souplesse avide de cet esprit en éveil. Seulement, malgré lui, il souffrait qu'une pensée si ouverte à la pensée d'autrui se montrât fermée pour ce que lui-même écrivait.

Il n'en témoigna rien. Soigneux de la laisser libre en ses sentiments et opinions, comme en ses actes, il mettait une sorte de point d'honneur à ne pas forcer sa confiance. Mais il devenait songeur quand il rencontrait, attaché sur lui, certain regard chercheur et grave qui ne répondait pas à sa muette question.

Pourtant, en général, Ariane était très gaie. Elle gardait son âme close, mais Claude continuait à trouver en elle, la délicieuse épouse-amante, qui ne ressemblait à aucune des femmes qu'il avait aimées... Car, si elle s'était révélée une amoureuse dont les divinations le stupéfiaient et le grisaient, elle n'en demeurait pas moins, même en ses abandons la jalouse et délicate gardienne d'elle-même... Petit sphinx qui, l'heure d'ivresse tombée dans le passé, ne semblait plus en avoir souvenir, étrangère à cette Ariane que Claude seul connaissait.

Et justement parce qu'il avait toutes les raisons de croire son "bien" très à lui, il n'éprouvait nul ombrage de la franche amitié qu'elle témoignait à Ghislain de Kerdaneç, un jeune frère pour lui; pas plus qu'il ne s'inquiétait des hommages,—sans récolte...—de Chazeilles et des autres membres de la cour d'Ariane. Sûrement, il eût été fort surpris d'entendre, certain jour de mars, Ariane causer dans une heure d'abandon,—bien rare,—avec Dominique Stévennes.

La jeune femme était revenue à Paris passer les mois d'hiver auprès de son père. Celui-ci, très hospitalier, recevait beaucoup dans son pavillon d'Auteuil et l'avait réclamée avec instance; car l'esprit largement ouvert de Dominique, son sens de la beauté, sous tous ses aspects, faisaient d'elle l'idéale maîtresse de maison, pour ce milieu d'artistes et de remueurs d'idées.

Claude, qui s'y plaisait fort, y avait bien vite amené Ariane; et, dès le premier jour, la jeune femme avait été séduite par l'intérêt et le pittoresque des réunions dominicales dans le hall, voisin de l'atelier où se dressaient les études, les maquettes, certaines oeuvres achevées que le maître sculpteur avait jalousement conservées.

Mais ce qu'elle goûtait par-dessus tout, dans la maison d'Auteuil, c'étaient les moments que, de temps à autre, elle venait chercher auprès de Dominique, seule, cette fois; entraînée par la soif inavouée d'une sorte de protection maternelle.

Spontanément, ce sentiment était né en elle quand elle avait connu la jeune femme à Morgat. Aussitôt, elle avait été attirée par le charme du visage intelligent où pensaient, sous la sombre caresse des cheveux, les beaux yeux gris qui exprimaient tant de détachement, sans avoir désappris la gaieté. En effet, le désastre de sa vie n'avait pas enlevé à Domin que un sens inné de l'humour; son esprit vif s'amusait toujours, avec

une sincérité charmante, du comique des choses qu'elle percevait tout de suite.

Et Ariane, instruite par son mari des épreuves qu'elle avait subies, consciente de ses inquiétudes pour sa frêle petite fille, était émerveillée du courage souriant qui ne permettait aucune plainte à Dominique Stévennes, si compréhensive à toute tristesse d'autrui.

Ce our-là, toutes deux causaient, à l'heure grise du jour tombant, dans le coin du hall auquel des paravents donnaient un caractère d'intimité. Dominique y avait réuni ses bibelots favoris, ses livres, ses fleurs, en faisant ainsi son domaine propre; et ce domaine était accueillant à sa ressemblance.

Soudain, Ariane posa sa main sur les genoux de la jeune femme et dit doucement:

—Grande amie, c'est très charmant chez vous, le dimanche... Mais si vous saviez comme j'aime mieux vous trouver solitaire!... A Paris, vous êtes l'unique personne près de qui je me sente en complète sécurité, sûre que vous ne pensez qu'à mon bien...

—Vraiment?... Et Claude, qu'en faites-vous?...

Un bizarre sourire effleura la bouche d'Ariane.

—Oh! bien sûr, Claude me défendrait contre les assassins, les voleurs, les insolents, les audacieux de toute espèce qui oseraient s'attaquer à ma personne physique... Un point, c'est tout!

—Et à votre personne morale aussi... Vous n'en doutez pas, je suppose?

—Dominique, vous êtes pleine d'illusions! Ma personne morale?... Il n'en a cure!...

—Parce que vous ne lui demandez pas d'en prendre souci.

—Dame! C'est à moi de veiller sur ma propriété, comme lui, fait sur la sienne!... Bon Dieu! que pourrais-je demander à un homme si furieusement occupé!... qui a le cerveau plein de ses idées, de ses articles, de ses pièces, de ses artistes, etc., etc... Tout au plus, il m'accueillerait comme un sujet d'observation! Et vraiment, je n'ai pas la moindre envie de voir mon moi intérieur servir à la distraction de son public...

D'un ton léger, elle avait parlé, jouant avec le duvet de sa fourrure. Mais Dominique discernait la conviction, un peu amère, de son accent. Elle n'en trahit rien et demanda en souriant:

—Vous n'êtes pas fière d'avoir un mari dont les débuts sont si brillants que ses rivaux mêmes sont forcés de lui rendre justice?...

—Oh! si... j'en suis fière... autant qu'il y a raison de l'être...

—Il travaille toujours à sa pièce nouvelle? S'il réalise sa conception, il donnera une oeuvre remarquable, ne pensez-vous pas?... La thèse qu'il soutient est tout ensemble paradoxale et si juste, d'une vérité si humaine!...

Ariane haussa les épaules d'un geste d'ignorance. Une fugitive rougeur avait couru sur ses joues.

—Je ne la connais pas...

Dominique reprima un involontaire mouvement.

—Vous ne causez donc pas avec lui de son travail?

—Jamais!.. Cela vous étonne? grande amie..

—Oui... Je ne connaissais pas un Claude si fermé...

Ariane tressaillit. Elle avait saisi, dans la voix de Dominique, une imperceptible hésitation, et la certitude la pénétra qu'avec la jeune femme, il était confiant, sûr de la sympathie intelligente qui l'écoutait. Il lui parlait de ses oeuvres, de ses projets, les discutait avec elle, voulait sa critique ou son approbation. Mais avec elle, sa femme, il ne se montrait guère ainsi... Elle ne se dit pas que c'était par sa faute.

La jalousie faisait bondir son coeur. Pour lui, elle n'était donc que l'amoureuse, la dispensatrice des plaisirs qui détendaient son cerveau?... Quel personnage dégradant, il lui faisait jouer là!

Une telle humiliation cingla son orgueil qu'elle sentit son visage brûler et, la voix mordante, elle reprit:

—Non, jamais nous ne parlons, Claude et moi, de ce qu'il écrit... Me jugeant très infime, je me garde bien de le troubler d'oiseuses questions... Pas plus que je ne m'aventure dans le sanctuaire où il travaille. Un jour, il m'a déclaré qu'il fallait la solitude pour faire de bonne besogne... S'il souhaitait que les choses se passent autrement, il me le témoignerait. Il n'en fait rien. Aussi restons-nous chacun sur nos terres!

—Ma chérie, c'est stupide! interrompit vertement Dominique.

—Je ne crois pas, Domi. C'est sage, au contraire. Nous faisons chacun ce qui nous distrait le plus, personnellement, sans avoir à nous en rendre compte; par consentement mutuel. Aussi sommes-nous sûrs de ne pas nous disputer! C'est, en définitive, une organisation parfaite...

Claude l'apprécie autant que vous?

—Pourquoi me demandez-vous cela? Domi. Il s'est plaint de moi?...

Et le regard d'Ariane chercha celui de la jeune femme.

—J'imagine, ma chérie, que vous ne lui en donnez pas sujet!... Non, jamais je ne l'ai entendu parler de vous que... comme un mari... très satisfait de son bien...

Une douceur apaisa un instant le coeur tourmenté d'Ariane. Claude était heureux dans leur vie conjugale, telle qu'il le comprenait... Que n'était-elle aussi peu exigeante!...

Sur son visage expressif, se imprimèrent comme l'ombre d'un vol sur le miroir de l'eau. Dominique le voyait. Elle mit affectueusement sa main sur l'épaule de la jeune femme.

—Ariane, ma petite amie Ariane, il faut montrer à Claude que vous vous intéressez à son travail intellectuel...

—Mais je ne m'y intéresse pas du tout! J'en subis le voisinage comme je subirais celui... d'une belle-mère inévitable, que je détesterais parce qu'elle domine, quelle accapare son fils à mon détriment!

Mme Stévennes ne put s'empêcher de rire.

—Que vous êtes enfant! Ariane.

—Je le sais... Claude me le répète à tout propos. En tout cas, je suis une enfant bien "vieille"... Je viens d'avoir dix-huit ans... Dominique, je vous en supplie, ne faites pas chorus avec lui, pour que je puisse voir vraiment en vous une amie qui ne me considère pas comme une pouponne... Autrement, jamais je n'aurais la confiance de venir à vous, si j'avais besoin de secours. Et la chose peut toujours arriver.

—Oui... et vous pourrez être certaine de me trouver toute prête à vous accueillir, petite enfant. Mais, dites-moi, pendant que Claude travaille, à quoi employez-vous votre liberté?...

Un sourire moqueur, sans gaieté, erra sur la bouche fraîche.

—Je cherche à m'installer dans l'existence qui paraît devoir être la mienne.

—C'est-à-dire?...

—Je m'applique à être très jolie, très élégante... plus que les autres! autant qu'il dépend de moi... Vous avez dû le remarquer, je suis très orgueilleuse, et, seul le premier rang me paraît enviable. Je me partage entre le bridge, le théâtre, le monde sous tous ses aspects... Par bonheur, Claude ne se montrant pas jaloux,—son esprit plane trop haut pour l'embrasser d'un si mesquin sentiment,—ne s'agit en rien de mes nombreux flirts. Il se distrait à les étudier. Or, il a matière! J'aime la variété... et la société des hommes plus que celle des femmes. J'ai enfin découvert que c'était amusant de les sentir piaffant autour de soi... comme les chevaux d'un attelage dont on tient les guides!

Les yeux pensifs de Dominique ne se détachaient point du jeune visage que modelait la lueur voilée de la lampe. Elle cherchait à démêler jusqu'à quel point Ariane était sincère. De plus en plus, elle avait l'impression que la désinvolture de son accent sennait un peu faux. Elle demanda:

—Et vous vous accommodez de cette futile existence? Cela m'étonne...

—Pourquoi?... C'est celle que je vois menée par la plupart des femmes autour de moi; sauf par de rares exceptions, comme vous, grande amie... Et si vous saviez comme je vous estime de suivre une belle ligne droite! Les autres?... plus ou moins, elles zigzaguent!

—Je suppose que vous n'êtes pas tentée de les imiter?

—Non... Du moins en ce moment, puisque j'ai eu la chance imprévue de trouver, pour me distraire, un ami, un vrai, qui adore la musique autant que moi...

—Le jeune homme qui était encore avec vous, dimanche, au Conservatoire? demanda Dominique simplement.

Mais son clair regard s'appuyait sur la jeune femme.

—Celui-là même... oui... Vous nous avez vus?... Et vous n'avez pas fait le moindre signe d'appel?... C'est indigne de vous! Domi.

—J'étais placée plusieurs rangs en arrière de vous, du côté opposé au vôtre... Et vous n'avez jamais tourné la tête de mon côté...

—Cela ne m'étonne pas... Nous étions tout attention et tout âme pour écouter...

—Et entre les différents numéros, vous étiez tout au plaisir de causer! acheva Dominique d'un ton un peu singulier. Claude n'avait pu vous accompagner?

—Nous n'avions que les deux places de père, et comme le programme ne le tentait pas, il m'avait dit d'offrir son fauteuil à Ghislain, que le Conservatoire enchante.

—Qui est ce Ghislain?

—Un jeune ami d'enfance de Claude, l'un des fils du comte de Kerdanec, le voisin de mon beau-père, au Pont-Guen.

—Ah! je me souviens... J'ai entendu souvent parler des Kerdanec, par Claude... Vous le voyez beaucoup, ce jeune homme?

—Heureusement, oui!... Grâce à son amitié réconfortante, je trouve moins... je trouve plus agréable mon existence... un peu solitaire moralement... Domi, c'est une drôle d'aventure que la vie! On y est lancé sans savoir où l'on va... Elle est mystérieuse, monotone, passionnante, cruelle, trompeuse, enivrante aussi... quelquefois... Autrefois, j'allais à elle en toute confiance... Aujourd'hui, elle me donne le vertige et me fait un peu peur... Tour à tour, je l'adore, elle m'attire et je la déteste.

Ariane parlait en phrases hachées, la voix lente et songeuse. Et Dominique comprenait bien qu'elle pensait tout haut, dans une heure d'abandon, révélant, sans en avoir conscience, un obscur émoi. Alors, tendrement, Dominique reprit, avec l'impression que cette petite avait besoin d'être soutenue:

—Oui, Ariane, la vie est... ce que vous dites, mais, plus encore, elle est un trésor trop précieux pour être gâchée... Ne gaspillez pas votre part chérie. Est-ce que vous n'aimez plus Claude?

Ariane sursauta, et, tout de suite, sa voix de contralto prononça ardemment:

—Oh! si, je l'aime!... Bien plus qu'il ne faudrait pour mon bonheur et ma tranquillité...

—Comme cet été?...

—Non... pas de la même manière... Maintenant, je l'aime les yeux grand ouverts...

—Et cet été?...

—Cet été, je vivais près de lui, les paupières closes à tout ce qui n'était pas lui... ne voyant que lui quand je les soulevais...

—Et vous étiez très heureuse. Petite enfant, il faut recommencer à vivre ainsi...

Elle secoua la tête.

—C'est impossible, Domi. Il y a des heures qui ne peuvent jamais revenir... Et puis je ne suis plus la même... J'ai vieilli...

Dominique ne sourit pas. Ariane venait de dire là une vérité indéniable. Par des touches sensibles, mais puissantes, la vie la façonnait se révélant à elle, en ses multiples faces, à l'heure où elle était encore une cire flexible sous l'empreinte. Et c'était un peu inquiétant, pour elle et pour Claude.

Préoccupée de connaître sa pensée entière, Mme Stévennes l'écoutait poursuivre:

—Tout à l'heure, vous m'avez recommandé de ne pas "gâcher" ma part... Si la chose arrive, je n'en serai pas tout à fait responsable... Claude me donne un dangereux exemple. Lui aussi ne s'occupe que de ce qui lui plaît, soucieux, avant tout, de son indépendance, et il me laisse trotter de gauche et de droite, selon mes curiosités... mes attirances... C'est très charmant, d'ailleurs, de vagabonder à l'imprévu, sans souci de ce qui peut en advenir... Ainsi, je faisais au Pont-Guen, me lançant, au petit bonheur, dans les sentiers qui me plaisaient; quitte à être déçue ou à me perdre...

—Est-ce que vous ne vous doutez pas un peu, Ariane, que, dans la vie, prendre les chemins de traverse où l'on risque de se perdre, c'est plus grave que dans la campagne du Finistère?

—Tant pis!

Son accent était un peu dur.

—...Je ne m'inquiète pas de l'avenir pour le moment... Je me suis accordé jusqu'à l'été pour m'acclimater dans l'existence qui m'est dévolue... Ensuite, si je n'ai pu réussir..., je chercherai... autre chose.

D'un mouvement vif, elle se leva. Elle avait ce visage de sphinx que Claude avait appris à connaître. Mais ses yeux rencontrèrent ceux de Dominique, qui la considéraient, tout pleins d'un intérêt tendre; et, presque impérieuse, elle dit:

—Grande amie, j'ai une foi absolue dans votre loyauté... Vous allez me donner votre parole d'honneur que Claude ne saura rien de... ce que je vous ai confié tantôt... C'était pour vous toute seule.

Dominique ne répondit pas. Un éclair s'alluma dans les prunelles d'Ariane:

—J'ai eu confiance!... Vous ne pouvez pas me trahir! Domi, donnez-moi votre parole!

Encore quelques secondes de silence; puis, pensivement, Mme Stévennes prononça:

—Soit... Je vous la donne. Mais je me demande si je n'ai pas tort de le faire.

—Non! parce que, en me la refusant, vous m'éloigneriez de vous et me laisseriez tout à fait seule... dans la recherche de mon chemin. Merci, Domi...

Et la voix devint caressante.

—...Merci d'être bonne..., d'avoir un peu pitié... et de comprendre plus que vous ne voulez le laisser voir... Pour tout cela, je vous aime! Embrassez-moi, *mamie*, et puis mettez-moi vite à la porte. Il doit être très tard...

—Près de six heures.

—Tant que cela!... Et Ghislain m'attend, avec une partition nouvelle à déchiffrer avant le dîner. Au revoir, Domi, ma chère Domi!... Je voudrais être votre petite fille, pour que vous me protégiez...

—Mais, s'il est en mon pouvoir, je vous protégerai autant que vous le souhaiterez. A bientôt, chérie, n'est-ce pas?

Ariane mit un chaud baiser sur le visage de la jeune femme. Mais elle ne répondit pas à sa question.

XV

Ghislain de Kerdanec avait été trop habitué, ds sa plus lointaine enfance, aux rigoureux examens de conscience, pour s'illusionner, en toute sincérité, sur la force et la nature du sentiment que lui inspirait Ariane Symores... Et, clairement aussi, il mesurait le danger de la voir très souvent, *trop* souvent, dans une intimité que personne ne contrôlait, lui excepté.

Elle, Ariane, était en droit de se dire son amie, car, il le comprenait, à n'en pouvoir douter, elle n'était, en vérité, rien de plus... Une amie délicieuse que personne d'autre ne connaissait... Il l'avait vite constaté à la voir vivre, et de tout près. Une amie, certes, d'accueil capricieux, mais affectueusement sûre, portant intérêt à tout ce qui le touchait; prête toujours à l'aider, si elle lui devinait le besoin d'elle!

Et puis, si confiante en sa dévotion pour elle que, devant lui, elle était toujours une Ariane vraie, avec ses enfantillages, sa fantaisie, ses audaces de gamine et sa grâce de femme, ses re-

tours charmants quand elle s'était montrée de méchante humeur.

Pourquoi ne pouvait-il se cacher que, chez lui, ce n'était pas de l'amitié, la soif grandissante qu'il avait de sa présence, l'irritation qui l'énervait de la sentir, près de lui, sans trouble, d'une sécurité d'enfant, insaisissable dans son indépendance... Et de ne pouvoir, sans forfaiture, la vouloir, l'attirer pour la garder jalousement, comme l'on retient, fût-ce de force, l'enfant ivre de liberté qui échappe.

La prudence, il le savait bien, eût été de la fuir. Les mots du livre saint: "Celui qui a me le danger y périra," hantaient sa conscience façonnée par l'éducation religieuse.

Mais tout son être jeune se refusait à un tel arrachement, bien qu'il sentit la passion gronder en lui, comme, au printemps, les sources vives bondissent sous la glace, devenue fragile, que leur élan va briser.

Tout ce qu'il pouvait, c'était de s'enfermer vis-à-vis d'elle dans une réserve impitoyable, avivée par la confiance fraternelle que lui témoignait Claude.

Jamais plus, peut-être, il ne mesura sa faiblesse que le jour où Ariane, l'entendant dire qu'il devait aller voir son frère au séminaire d'Issy, s'exclama, toute sa sympathie réveillée pour Francis de Kerdanec:

—Oh! Ghislain, j'ai envie de faire, avec vous, visite à votre frère! C'est permis, n'est-ce pas?

—Bien entendu! dit-il, un peu interloqué par cette proposition insolite. Mais ce ne sera pas amusant du tout pour vous!

—Quelle erreur!... Tout ce que je découvre m'amuse, et jamais je n'ai mis le pied dans un séminaire.

—Mais vous n'y verrez rien de particulier, insista-t-il encore.

—Peut-être... Je le saurai en en sortant. Pourquoi vous rebiffez-vous ainsi? Vous pensez que votre frère me trouvera indiscret?

—Ah! non! Francis ne juge mal personne sans raison. Et ici, il n'y a pas matière. Il trouvera que vous êtes très aimable de vous déranger pour lui...

—Alors, c'est entendu. Vous m'emmènerez demain!

Ce que Ghislain ne pouvait ni ne voulait lui dire, c'était sa crainte du jugement de son frère sur leur course solitaire. Pour le moins, Francis s'étonnerait. Peut-être, ensuite, il questionnerait... Lui apporter ainsi une benévole révélation, c'était folie!...

Mais, de moins en moins, Ghislain était capable de résister à la douce mais inflexible volonté d'Ariane, qu'il subissait comme un joug enivrant... Et, vaincu, il l'emmena, avec une joie qu'il faisait oublier tous les ennuis que cette équipée pouvait lui valoir...

Il lui suffisait qu'elle fût près de lui, contente. Et elle l'était, amusée même dans la cohue du métro, par la nouveauté de la promenade. A travers la vitre, elle contemplait la Seine, que l'inondation guettait, morne sous un ciel lourd de pluie, qui lui rappelait la Bretagne. Elle questionnait Ghislain sur les rues populeuses aperçues au passage, jusqu'alors des inconnues pour elle. Et, à la descente du métro, "afin de mieux voir

le quartier", prétendit-elle, refusa de monter dans le provincial petit tramway qui s'enfonçait à travers une longue rue de banlieue, la porte de Versailles franchie.

Des échoppes, d'humbles magasins la bordaient, fraternisant avec les cabarets champêtres, au seuil desquels cuisaient des "pommes frites" dans l'huile bouillante, si dorées qu'Ariane déclara d'un ton d'envie :

—Que ces pommes de terre doivent être bonnes! En revenant, nous en mangerons pour goûter.

Son compagnon fit une involontaire grimace. Cette friture poudrée de poussière ne le tentait aucunement, ni pour Ariane, ni pour lui... Elle achevait :

—Car nous ne pourrions les emporter au séminaire.

—En effet, ce ne serait pas commode du tout!

—Mais nous pouvons prendre des gâteaux. Nous les mangerons avec votre frère. Y a-t-il des pâtisseries, dans ce pays?

Elle interrogeait du même ton que si elle se fût trouvée dans une île sauvage.

—Certainement; même vous pourrez avoir du thé, s'empressa de répondre Ghislain, enchanté de la voir délaisser les pommes frites.

Mais elle riposta, moqueuse :

—Que voulez-vous que je fasse de thé? Je ne puis arriver au séminaire flanquée d'une théière, de tasses, etc. Ah! voici justement une pâtisserie qui n'est pas de mauvaise mine. Entrons.

Et comme elle l'avait décidé, elle fit une provision de gâteaux; ce qui enchantait la vendeuse et encombra Ghislain à qui elle remit le soin de les porter, sans souci de l'horreur des hommes pour les paquets. Pourtant, elle demanda, levant vers lui un regard joyeux.

—Vous n'êtes pas humilié, n'est-ce pas, d'avoir ces gâteaux dans les mains? Nous sommes si loin de Paris!

Il répondit, la voix un peu lente :

—Je crois que rien ne pourrait m'humilier, si je le fais pour vous.

Elle lui envoya un chaud sourire de remerciement qui le pénétra d'un bonheur absurde. C'était pour lui une douceur sans nom d'être seul avec elle, dans ce crépuscule brumeux qui les isolait, parmi ces inconnus dont la présence la laissait confiante sous sa protection. Il eût voulu n'arriver jamais... Et voici qu'apparaissaient, dans l'ombre, les bâtiments du séminaire, percés par les rectangles lumineux des fenêtres. Un regret criait en son cœur quand il annonça :

—Nous sommes arrivés, madame.

—Déjà?

Devant lui, elle franchit la porte grande ouverte et se trouva dans une vaste cour, entourée par des pelouses. Tout en haut du porche d'entrée, une Vierge protectrice élevait son enfant d'un geste d'accueil. Ghislain demanda son frère au vieux portier qui, la caotte inclinée sur ses cheveux blancs, la face ronde et rose, avait l'air d'un domestique de comédie. Il fixa un regard ahuri sur Ariane et, relevant le coin de son tablier bleu, s'en alla lourdement avertir Francis de Kerdanec qu'il était attendu au parloir, où Ghislain introduisait sa compagne.

Des groupes très nombreux, en général, pourvus chacun d'un séminariste, l'emplissaient d'une

rumeur confuse de conversations. A toute minute, d'autres jeunes gens entraient, et tous avaient la même allure nette et franche; tous, un sourire de bienvenue pour leurs visiteurs, parents, frères, sœurs, amis, auxquels ils donnaient l'accolade. Ariane, très intéressée, promenait des regards curieux à travers l'immense pièce et s'exclama finalement :

—Jamais je n'aurais imaginé qu'on s'embrasait autant au séminaire. Je...

Elle s'arrêta court.

A son tour, Francis de Kerdanec apparaissait, cherchant à distinguer son frère dans la foule bourdonnante. Ghislain s'était levé. Il lui sourit. Mais aussitôt une surprise jaillit dans son regard, à la vue de la jeune femme étrangère, debout à ses côtés, qui le considérait de ses prunelles attentives.

Quand Ariane avait rencontré Francis de Kerdanec, il portait encore la tenue du monde. Et c'est ainsi qu'elle s'attendait à le revoir. Quand elle l'aperçut dans sa robe de prêtre, elle eut un perceptible sursaut et sentit son visage empoigné par la confusion de lui avoir, avec tant de désinvolture, imposé sa visite.

—Francis, tu ne reconnais pas Mme Symores? interrogea Ghislain, très troublé en son for intérieur.

Mais Francis sourit, et ce sourire était si bon que toute gêne s'évanouit entre les trois jeunes gens. Ariane redevint la créature prime-sautière et charmeuse qu'elle était en ses meilleurs jours et serra la main que Francis lui avait simplement tendue.

—Vous m'excusez, monsieur de Kerdanec, d'être venue faire connaissance avec votre séminaire? Je n'avais pas du tout réfléchi que c'était très indiscret à moi d'y pénétrer sans... sans invitation, pour vous faire une petite visite... En souvenir de votre bon accueil à Treffry...

—Madame, le séminaire vous souhaite la bienvenue et espère que vous en emporterez une favorable impression. Je regrette que Claude n'ait pu vous accompagner.

Ghislain devina que son frère, ainsi qu'il l'avait craint, s'étonnait de cette promenade en tête-à-tête avec Ariane Symores, trop semblable à une fugue d'amoureux.

Ariane avait-elle eu la même intuition? Elle expliqua aussitôt :

—Mon mari travaille beaucoup et, par suite, se promène peu. Alors, il me confie volontiers à M. de Kerdanec, que nous considérons comme de notre famille... le frère de Claude...

—Oui, Claude et nous, sommes des camarades d'enfance. Et c'est un lien qui attache très fortement, surtout lorsqu'il est formé,—et c'est le cas,—par une absolue confiance mutuelle.

Ghislain connaissait trop bien son frère pour n'être pas certain du muet avis qu'enfermaient ces paroles prononcées très naturellement. Et un pli dur barra son front. D'ailleurs, Francis n'insista pas. Ariane exhiba ses gâteaux que tous trois, elle surtout, croquèrent gaiement; Francis il est vrai, avec un complet détachement. Ce goûter improvisé les rapprocha. Francis s'informa des études musicales de Ghislain, s'amusa des pittoresques propos d'Ariane sur la vie mondaine qu'elle prétendait faire goûter à Ghislain... Alors

que lui s'obstinait à demeurer le sauvage châtelain de Treffry, dépaysé dans l'atmosphère surchauffée de Paris. Mais, en sa claire pensée, une anxiété montait de voir le jeune homme entraîné ainsi dans l'orbite d'Ariane Symores. Lui aussi pensait aux paroles de l'Évangile. Pourtant, il implora seulement, d'un ton de sérénité joyeuse :

—Madame, madame, ne soyez pas la tentatrice auprès de Ghislain! S'il veut arriver, il ne doit pas se disperser...

—Connaitre toujours plus, ce n'est pas se disperser...

—Non... évidemment...

—Vous croyez que c'est un tort, même plus, un danger, de regarder aux quatre coins du ciel, pour élargir son horizon?

—Je crois que celui qui se plaît trop à contempler tous les aspects de l'horizon n'avance pas beaucoup sur sa route. Mais je suis peut-être très mauvais juge. Ici, nous apprenons surtout, non à nous disperser, mais à nous concentrer...

—Et vous n'en êtes pas étouffés?

—Pas du tout!... Ne vous en apercevez-vous pas un peu?

Elle jeta un rapide coup d'œil autour d'elle. Et, sincère, elle reconnut :

—C'est vrai... Ni les uns ni les autres vous ne paraissez souffrir d'être emprisonnés dans une atmosphère toujours la même, où votre pensée même ne peut évoluer librement...

—Emprisonnés?... Mais nous ne le sommes pas du tout! Et notre pensée pas davantage. Je ne crois pas que des créatures humaines existent plus libres que nous, qui ne demandons rien à la terre.

—C'est que vous êtes des sages; vous ne pensez qu'à devenir parfaits!... Ce doit être même épuisant, une pareille ambition! Je vous plains de l'avoir...

Francis rit franchement.

—Madame, il faut toujours être entraîné par une ambition quelconque, grande ou petite, et avoir la volonté de la réaliser, autant que faire se peut. Ne le pensez-vous pas aussi?

Les lèvres d'Ariane se rapprochèrent dans une moue malicieuse.

—Je pense surtout que votre ambition est bien austère, riche de conséquences désagréables pour vous, puisqu'elle vous rend résolu à vous refuser tout ce qui enchante les humbles mortels...

—Et si nous sommes heureux ainsi, recevant bien plus que nous n'abandonnons?

Une gravité soudaine transforma le jeune visage d'Ariane et son regard interrogea ardemment celui de Francis de Kerdanec.

—Ainsi, vous ne regrettez rien de ce que vous laissez en arrière?... Vous ne craignez pas qu'un jour ne vienne où, peut-être, vous penserez que vous vous êtes trompé, en demandant autant à votre idéal?

Sur les traits de Francis un reflet passa, qui les éclairait d'une telle lumière qu'Ariane n'eut pas besoin de sa réponse. Dans une lueur, elle avait la révélation d'une vie intérieure ignorée d'elle, comme de ceux parmi lesquels, toujours, elle avait vécu. Et un peu bas, elle dit, de sa voix chaude :

—Monsieur de Kerdanec, je voudrais pouvoir vous confier mon âme, pour que vous lui appreniez tout ce qu'elle ignore du monde qui est votre royaume...

Ses yeux rencontrèrent ceux de Ghislain. Absorbé en lui-même, il ne s'était guère mêlé à la conversation, et elle sentit que, bien plus qu'elle, il enviait à Francis son détachement des ivresses de la terre.

Une cloche sonnait, annonçant la fermeture du parloir. Et aussitôt, un bruit de chaises remuées emplit la salle; les groupes se levaient, échangeant les adieux, et, lentement, se dirigeaient vers la sortie. Ghislain eut un mouvement de tête qui semblait rejeter derrière lui d'obscures pensées. Maintenant, Ariane allait lui être rendue, échappant à l'emprise morale de son frère, qu'elle venait de subir, ainsi que jadis à Treffry...

Tous trois sortirent dans la cour obscure, remplie par la foule des visiteurs qui prenaient congé. Reconduite par Francis, elle s'arrêta sur le seuil, et redevenue la rieuse Ariane, elle lui dit, gaiement :

—Claude me ramènera vous demander de bons conseils.

—C'est cela, je vous attends tous les deux.

—Vous préférez me voir reparaitre sous son égide, n'est-ce pas?

Il sourit de la drôlerie du ton.

—Dites-lui que sa visite me fera un extrême plaisir. Au revoir, madame... Ghislain, à bientôt. Ne m'oubliez pas la semaine prochaine.

Ghislain fit un "oui" bref, serra la main que son frère lui tendait affectueusement...

Et Ariane et lui se retrouvèrent dans la rue populeuse.

XVI

Ils firent quelques pas en silence. Tous deux songeaient. Mais vite, lui, reprit conscience de la fuite des instants, et une soif le dévora de ne perdre aucune minute de la présence chère. Il pria :

—Ne soyez pas silencieuse ainsi, madame! A quoi pensez-vous?... Ne voulez-vous pas me le dire?

Elle prononça lentement :

—Je pense à votre frère..., à l'idéal qui lui donne une paix heureuse et dirige sa vie. Les autres hommes, même les meilleurs, ont des buts si différents!... Et ces buts les amènent..., presque fatalement, à faire souffrir. Avant tout, ils pensent à eux...

Elle s'interrompit, heurtée par un passant trop pressé, mais, tout de suite, elle reprit du même ton songeur :

—Comme c'est étrange que des hommes jeunes mettent leur bonheur dans le renoncement à tout ce qui fait la joie, la raison de vivre des autres... Ce sont vraiment des êtres d'exception!

—Ce sont des élus! murmura Ghislain d'une voix si étrange qu'elle s'étonna.

—Ghislain, on dirait que vous les enviez?

—C'est vrai... Je les envie... quelquefois...

—Quelquefois?... Pas toujours?

—Je les envie quand je me sens, moi, attiré... ah! terriblement!... par tout ce que le monde offre d'enivrant... et de redoutable. Je n'ai pas l'élévation morale, l'âme de Francis, moi! Je ne

suis qu'un pauvre être de chair et de sang... jamais sûr que la tentation contre laquelle il lutte... en désespéré... ne sera pas la plus forte... Et c'est effrayant!

Les prunelles larges ouvertes par la surprise, Ariane écoutait. Pas une fois, elle ne lui avait entendu cet accent d'angoisse. "La tentation!"... Le mot n'avait point d'écho en elle qui faisait toujours, sans hésiter, ce que bon lui semblait; et l'importance tragique que lui donnait Ghislain précisait, elle le sentait bien, la distance que leurs éducations toutes différentes creusaient entre eux.

Mais il lui était insupportable que, saisi de vains scrupules, Ghislain ne fût pas tout à elle! Et, sans réfléchir, se rapprochant de lui, elle dit avec une douceur caressante:

—Ghislain, ne soyez pas triste à cause de la tentation... Ne vous en occupez pas! oubliez-la et elle vous oubliera... Certaines idées n'ont d'importance que si nous leur en donnons!...

Il secoua la tête. La crise de conscience qui le tenaillait, exaspérée par sa visite à Francis, était trop violente pour qu'il remarquât même la théorie simpliste de son amie.

—Je ne peux pas... Ariane... Il m'est impossible de juger comme vous... En ce moment, il me semble être emporté vers un gouffre, au bord duquel je ne suis plus sûr de pouvoir m'arrêter. Et pourtant, je n'ai pas la force de retourner en arrière... comme je le devrais...

—Êtes-vous sûr que cela est nécessaire? Ne soyez pas de ceux qui se créent des obligations illusoires...

Il regarda le visage charmant sur lequel se jouaient les lumières mobiles de la rue, le visage que ses lèvres affamées appelaient. Et un cri d'angoisse lui échappa, dans la nuit qui les rapprochait:

—Ariane, vous êtes sans pitié! Vous ne comprenez donc pas...

—Quoi?... Elle s'arrêta. La conscience s'abattait sur elle d'un danger qui les frôlait, elle et lui, proche... tout proche...

Il n'avait pas répondu à la folle question, dans un sursaut de sa volonté raidie contre le torrent de passion prêt à en emporter sa loyauté!...

Et, sans un mot, ils firent les derniers pas qui les séparaient de la grille. Là, Paris les reprenait pour les rejeter dans leurs milieux.

Près de la porte, dans la cohue des voitures et des passants, une malheureuse, son panier devant elle, offrait des fleurs que personne ne lui achetait. A l'apparition des jeunes gens, elle implora:

—Prenez-moi quelque chose, monsieur, madame!

Ghislain s'arrêta. Il était maître de lui-même, et, dans la nuit, Ariane ne distingua pas la contraction de ses traits.

—Madame, laissez-moi vous offrir des fleurs en souvenir de notre promenade?

Il prit ce que la femme avait de plus beau, parmi les œillets et les violettes, sans écouter les protestations d'Ariane, dont le trouble s'était dissipé devant le ton du jeune homme, redevenu très naturel.

—Assez!... assez! Ghislain... Jamais, je ne pour-

rai monter en métro avec une pareille brassée! Appelez un taxi, voulez-vous?

Il obéit. Tandis qu'il s'attardait à régler la marchande, elle monta en voiture. Puis, ses fleurs sur les genoux, elle appela:

—Vous venez? Ghislain. Je vous déposerai où vous souhaiterez.

Il eut la vision du retour tout près d'elle, dans l'ombre de la voiture, imprégnée de la senteur des œillets et des violettes. Et il hésita, tout son être prêt à culbuter ses résolutions... Mais, plus puissante encore que son désir éperdu, une force mystérieuse le domina, et il prononça, presque malgré lui, comme si un autre parlait:

—Merci, madame, je rentre à pied.

D'un geste presque brutal, fermant la portière, il jeta au chauffeur l'adresse d'Ariane. Avant qu'elle eût pu répondre, le taxi filait. Stupéfaite, elle appuya son visage contre la vitre, cherchant Ghislain. Mais déjà, il avait disparu dans la nuit, engouffré par la foule anonyme.

Elle se sentit seule; non pas triste. Le parfum des fleurs l'enveloppait, évoquant celui qui les lui avait données. Nettement, elle revoyait son visage altéré, à l'instant où il la quittait, et songea:

—Qu'il a été étrange aujourd'hui! Jamais je ne l'avais vu ainsi... Il m'aime... il m'aime... passionnément... puisqu'il s'est sauvé comme s'il avait peur de moi!... Peur de m'aimer trop!... Pourtant, c'est ainsi que je veux l'être!...

Et avec l'égoïsme sans pitié des cœurs insatiables, elle murmura:

—Oh! qu'il reste ainsi!... C'est si bon de recevoir de lui ce que personne d'autre ne me donne... Ghislain cher, si vous saviez comme vous me rendez heureuse, vous ne changeriez pas et vous ne vous occuperiez guère de la "tentation", pensant seulement au bonheur que vous m'apportez... Parce que je veux vous garder, je serai si sagement bonne avec vous que je vous guérirai des craintes qui vous affolent...

Une pensée soudaine déchira le lumineux tissu à travers lequel la réalité lui apparaissait.

—Pourvu que Francis ne l'éloigne pas de moi! Je ne pourrais pas lutter contre lui!

Comme aux jours d'été elle avait subi l'ascendant de la haute et sereine pureté d'âme de Francis de Kerdaneec. Mais maintenant, il était loin et elle songeait seulement à ce que redeviendrait sa vie si Ghislain en disparaissait... Une solitude dans la foule, puisque Claude lui échappait alors qu'elle sentait, grandissant, le besoin de sa présence protectrice...

Lui ne s'inquiétait guère de les voir souvent réunis! Il ne les prenait pas au sérieux!... "Deux petits qui s'amusez gentiment ensemble..." A elle, il donnait la compagnie de Ghislain comme, à un enfant, on donne un jouet pour le tenir tranquille... Grâce à cette présence, elle ne le dérangeait pas dans son travail et lui laissait toute sa liberté.

Pourtant, elle et Ghislain n'étaient plus des "petits"... mais un homme et une femme jeunes!... altérés d'amour...

Et elle murmura encore:

—Mon Claude, pourquoi m'abandonnes-tu? Pourquoi ne cherches-tu, en moi, qu'une jolie

poupée aimante?... Ne devines-tu pas que j'ai toujours la même soif de devenir *une* avec toi?...

La voiture s'arrêtait. Elle se redressa avec un sursaut léger, reprise par la réalité. Elle était devant chez elle. Derrière ces vitres éclairées, c'était leur foyer. Elle allait retrouver Claude... Ah! s'il pouvait avoir le loisir d'apercevoir le trouble qui s'insinuait en elle...

Aussitôt la porte ouverte, elle demanda :

—Monsieur est rentré?

—Oui, Monsieur est dans son cabinet, avec une jeune dame, qui a demandé à lui parler.

—Vous savez son nom?

—Sur la carte, il y avait, je crois, Mlle Marceline, artiste dramatique.

—Bien, merci.

Pour la première fois, une sensation qui ressemblait à de la jalousie lui serra le cœur. Claude avait à peine le temps de lui montrer qu'il l'aimait, mais il en trouvait pour accueillir les jeunes artistes qui venaient le solliciter... Du moins, elle supposait que c'était la cause qui amenait Mlle Marceline.

Impatiente, elle passa dans sa chambre pour s'habiller. Chaque soir, ils dinaient en ville, quand ils ne recevaient pas, ou allaient au théâtre. Mais, à peine, elle avait donné ses ordres à la femme de chambre qu'un léger coup fut frappé à sa porte, et Claude, soulevant la portière, demanda gaiement :

—Je puis entrer?

—Bien sûr! s'exclama-t-elle avec une joie irraisonnée de le retrouver. Je te croyais absorbé par ta visiteuse.

—Dis plutôt "cramponné". C'est une petite môme qui veut absolument un rôle, une jolie fille; mais, quant au talent, l'inconnu! Donc, je n'avais qu'à me débarrasser poliment de son instance... Laissons-la et occupons-nous de nous deux, mon cher tout petit. Tu as encore bien quelques minutes avant de t'habiller?

Il parlait si tendrement que la nervosité d'Ariane s'apaisa. Le séminaire, Ghislain reculaient dans le passé... Et elle remarqua :

—Tu as l'ai fatigué, mon Claude!

—J'ai écrit toute la journée sans débrider. Je voulais finir ma tâche...

Elle eut envie de demander :

—Laquelle?

Mais l'habitude était prise entre eux, du silence sur les occupations littéraires de Claude. Elle n'interrogea pas; il n'expliqua rien. Seulement, à son tour, il questionna :

—Qu'es-tu devenue tantôt?

—Je suis allée au séminaire.

—Au séminaire?... Tu dis, "au séminaire" ?...

Il la contemplait, si effaré, qu'elle éclata de rire.

—Que diable as-tu été faire là?

—Une visite à Francis de Kerdanec, avec Ghislain, qui allait y voir son frère.

—Quelle invention! C'était tout à fait ridicule! De quoi deviez-vous avoir l'air tous les deux? Vous aurez scandalisé le séminaire et Francis va avoir une jolie opinion de toi!

—Pourquoi donc?... Ce n'était pas mal, mais très aimable à moi de me transporter si loin pour le voir.... D'ailleurs, c'est un futur saint... Il n'a

pas de pensées saugrenues comme les autres hommes!...

—Merci bien! fit Claude, plus amusé que fâché et sans cesser de caresser les doux cheveux blonds.

Elle s'était câlinement blottie près de lui, sur leur canapé bas.

—Si c'est un saint, madame, rien à faire, sinon avoir scrupule de l'exposer à la tentation!...

—Et puis lui demander de bons conseils, pour devenir à mon tour sainte, quand le désir m'en prendra...

—Pas encore tout de suite, si tu veux bien, mon cher amour...

—Non, pas encore!... Sois sans inquiétude. Mais tout de même, il peut t'être utile que je connaisse et admire Francis de Kerdanec... car le jour où je serais tentée de faire une grosse sottise, une sottise irréparable! la pensée d'être condamnée par sa belle âme serait capable de briser mon élan... Aussi je me garderai bien de penser à lui dans ce moment-là!

Claude l'enveloppait d'un coup d'oeil rapide.

—Est-ce que, par hasard, au aurais envie de commettre cette sottise?

—Sait-on jamais?... L'occasion, l'herbe tendre..., un mari trop absorbé...

—Une jeune dame coquette... ou curieuse... ou volage... Mais tout cela ne nous regarde pas!

—Espérons-le...

Il allait répondre, étonné de la sentir toute frémissante.

Mais la sonnerie du téléphone éclata. Et la femme de chambre apparut, annonçant :

—On demande tout de suite Monsieur à l'appareil.

Claude se souleva, impatienté.

—Ah! ce téléphone! quel odieux indiscret. Je reviens tout de suite, chérie.

Mais elle aussi se levait et elle dit, d'un ton singulier :

—Il sera trop tard, Claude! Maintenant, il faut que je m'habille. Tu es vraiment trop occupé...

Elle pensait que Ghislain, lui, souhaitait de vivre pour elle seule.

VII

Après la visite au séminaire, une semaine coula sans que Ghislain, devenu invisible, donnât le moindre signe d'existence. Et une seconde semaine parut destinée à fuir de même.

Ariane, si distraite fût-elle par la vie mondaine du carême, s'étonna vite de cette absence insolite, dont le mystère, persistant, peu à peu l'éternait... Et elle fut saisie de constater à quel point lui manquaient sa présence, leurs causeries, leurs séances de musique et, par-dessus tout, le parfum d'adoration qu'il lui offrait silencieusement.

Qu'était-il arrivé?... Ce qu'elle avait craint? Francis de Kerdanec s'était placé entre eux, parce qu'il jugeait leur amitié périlleuse pour son frère?... Il avait prêché la retraite, le devoir à Ghislain, et son ascendant fâcheusement exercé,—trouvait-elle,—avait engagé le jeune homme dans des principes oiseux...

Ariane détestait l'incertitude. C'est pourquoi, le quatorzième jour, sa faculté d'attente étant

épuisés, elle griffonna à son ami un affectueux billet pour qu'il vint dîner et les accompagna, Claude et elle, à l'Opéra-Comique.

Elle comptait sur une immédiate réponse. Mais le soir n'apporta aucune lettre; et, le surlendemain seulement, elle aperçut enfin, dans le courrier, l'écriture cherchée, mais déformée par le trait incertain des caractères... Étonnée, elle déchira l'enveloppe rapidement et lut :

"Madame,

"J'aurai le très vif regret de ne pouvoir, jeudi, aller dîner chez vous; et pour une raison stupide qui ajoute à ma déception. Il y a cinq jours, un autobus a malmené rudement le taxi où je me trouvais et nous a culbutés, l'un portant l'autre... J'ai gagné au choc une foulure de l'épaule droite, d'où mon horrible écriture que je vous prie d'excuser et une entorse qui me retient prisonnier chez moi, bien fort ennuyé! J'avais rendez-vous avec l'éditeur de M. votre père au sujet des mélodies bretonnes, et voici moi des épreuves encore retardé...

"Mais ce que je regrette par-dessus tout, dans mon immobilité forcée, c'est l'impossibilité d'aller jusqu'à vous. Et combien de jours!... J'en ai froid au cœur. Pour supporter Paris, il me faut vous, qui illuminez ma solitude, par votre précieuse amitié.

"Au revoir, madame. Je suis sûr que vous me plaindez de ma mésaventure et ce m'est un réconfort pour supporter les journées de réclusion, bien longues, terriblement longues!... Cependant, afin de les occuper, je lis, je compose..., et je médite sagement. Mais c'est très dur et très difficile quelquefois d'accepter les résolutions que la méditation trop scrupuleuse suggère...

"Adieu, madame et amie bien chère... Vous savez, n'est-ce pas? que, de loin comme de près, je suis vôtre, avec tout ce que mon cœur et ma pensée vous offrent respectueusement...

"G. DE K..."

Une fois, deux fois, elle relut les dernières lignes, dont elle pénétrait le secret, aussi clairement que si Ghislain le lui eût avoué.

Et son cœur fut vibrant d'allégresse. Son ami était toujours à elle, quoi que Francis ait pu lui dire! Et c'était si bon, tant de ferveur dans l'affection offerte, qui, impérieusement, sans crainte, ni pitié ni remords, elle souhaita qu'il demeurât ainsi, à elle, tout dévoué.

Elle posa la lettre et songea :

—Pauvre Ghislain! sûrement, j'irai le voir pour le distraire.

Pas une seconde, elle n'hésitait sur l'opportunité de cette visite. À l'avance, elle savait l'expression qu'auraient les yeux de Ghislain quand il la verrait entrer, sans avoir osé l'attendre, l'espérant tout bas...

Instinctivement, elle chercha dans la glace le visage qu'il aimait. Et elle aperçut toute son image, fraîche et jeune, svelte sous la robe de maison qui la drapait d'un tendre bleu verdissant, comme la nacre du ciel dans les crépuscules d'été. Alors, contente, elle respira avidement les violettes qui fleurissaient la cheminée, envoyées

de Nice par Chazeilles, toujours gémissant et fidèle. Bien malgré lui et bien malgré elle!

À l'heure du déjeuner, elle instruisit Claude de l'accident arrivé à Ghislain de Kerdanec. Et aussitôt, Claude s'exclama :

—Ce malheureux doit s'ennuyer à périr, confiné dans sa chambre, sans personne pour le distraire!... du moins, je le suppose ! Tantôt, je passerai chez lui, m'informer de ce qu'il en est...

—J'irai avec toi... Ce sera plus gentil, acheva tranquillement Ariane, enchantée de ce que les choses s'arrangeaient si bien à son gré.

Son mari, étonné, hésita une seconde, obéissant à un instinct confus. Cependant, il ne souleva aucune objection et dit simplement :

—Soit, nous y monterons ensemble. Peux-tu être prête vers trois heures?... Ensuite, je ne serai pas libre.

Il s'arrêta, ne voulant pas ajouter :

—J'ai une répétition... et puis la lecture de ma nouvelle pièce à une autorité compétente.

Mais c'était là, le foyer brûlant dont, l'un comme l'autre, ils évitaient d'approcher.

À l'heure dite, Ariane était habillée, ayant apporté à sa toilette le souci généreux d'être aussi agréable à regarder qu'il était en son pouvoir.

Elle put constater à quel point elle avait réussi, quand les yeux de Ghislain se posèrent sur elle, alors que, avec Claude, elle était introduite dans la pièce où il travaillait.

—Oh! madame que vous êtes bonne d'avoir bien voulu accompagner Claude!

Et il essaya de se lever pour aller au-devant d'eux. Mais son épaule douloureuse, son pied bandé lui rendaient les mouvements difficiles, et elle et Claude eurent la même exclamation :

—Ne bougez pas!... Ne bougez pas!...

Il n'obéit point et, de son bras valide, s'évertua pour approcher d'Ariane, son unique fauteuil. Alors seulement, il accepta de reprendre sa place sur le divan où l'ordonnance de la Faculté le tenait allongé. Près de lui, était placée une table chargée de livres de toute sorte, ouvrages de droit, revues, journaux, et encore un tout petit volume, pareil à un livre de prières, à demi disparu sous des feuilles de musique manuscrites. Le piano était ouvert... De l'ensemble de la pièce, émanait une austérité monastique, mais non point triste... Sans doute, parce que la fenêtre s'ouvrait, de haut, sur le jardin du Luxembourg qui, aux jours d'été, devait être somptueusement vert et fleuri.

Les yeux d'Ariane allèrent tout de suite vers cet horizon qui était cher à Ghislain; car ces arbres de Paris évoquaient, pour lui, un peu, les feuillées de son pays breton. À certaines heures surtout, les brumes délicates de l'Île-de-France devaient lui donner l'illusion de la mer, lointaine sous le voile des nuées diaphanes. Et, séduite, elle s'exclama :

—Vous avez raison, Ghislain, votre "chez vous" est admirablement situé... Mais il manque de fleurs pour l'égayer! Si je l'avais su, je vous en aurais apporté!... Ce sera pour notre prochaine visite.

Il la remercia. Mais elle avait surpris chez lui, à ses paroles, un tressaillement qui l'étonna.

Et elle pensa :

—Il n'est plus le même. Qu'a-t-il donc?

Même physiquement, il lui semblait avoir changé, durant cette quinzaine qu'ils avaient passée loin l'un de l'autre. Le visage avait maigri ou s'était altéré, assombri par une expression presque grave qui en accentuait l'altière régularité.

Certes il avait souffert des suites de son accident... Mais comment un homme jeune et robuste comme lui, aurait-il conservé si profonde, l'empreinte de quelques mauvais jours?

—Il y a autre chose, c'est certain... Mais quoi? quoi?... comment savoir?...

Et, attentive, elle l'écoutait causer avec Claude qui s'intéressait fraternellement à son sort d'invalides solitaire, et cherchait à le distraire. Elle-même, bien vite, s'y appliqua aussi. Mais il lui répondait brièvement, de ce ton de courtoisie presque cérémonieuse qu'il avait jadis en lui parlant, au temps de leurs premières rencontres. Il était redevenu le Ghislain de ce temps-là, emprisonné dans une réserve sévère qui ne livrait rien de son intimité.

Seule avec lui, elle eût vite fait de se lancer à l'attaque de cette attitude défensive qui lui était odieuse. Mais devant Claude, elle ne pouvait rien tenter; certaine qu'il ne livrerait pas le secret du souci grave qui donnait à son accent quelque chose d'amer et de découragé. A le voir triste ainsi, elle avait envie de lui dire des mots très doux pour consoler sa peine; comme on fait pour les jeunes, pour les êtres chers que l'épreuve atteint, fût-ce légèrement. Peut-être il le sentit, car son visage s'éclaira d'un sourire reconnaissant qui, un moment, ressuscita le Ghislain des heureux jours.

—Vous ne vous ennuyez pas trop? questionnait-elle, affectueuse.

—Non, je ne m'ennuie pas. Depuis mon arrivée à Paris, j'ai dû m'accoutumer à vivre seul. Je m'occupe beaucoup... pour n'avoir pas trop de loisir des tête-à-tête forcés avec moi-même. Et puis, j'ai enfin l'espérance de recevoir, d'un jour à l'autre, les épreuves de mes mélodies. Ce me sera un immense plaisir...—que je vous dois, madame,—de les corriger... Ainsi le temps s'écoulera...

—N'aurait-il pas été mieux d'aller te faire soigner à Treffry? proposa Claude.

—C'était bien inutile! D'ailleurs, je préfère ne pas quitter Paris.

Ariane eut un mouvement. Pourquoi Ghislain voulait-il demeurer à Paris, où il se trouvait, pour le moment, en si désagréable situation?... Peut-être quelque attache ignorée d'elle l'y retenait. C'était possible, après tout. Et la crainte d'une déception la fit obscurément tressaillir. Mais Claude, pressé par ses rendez-vous, lui faisait signe et se levait. Elle l'imita.

—Mon vieux, nous reviendrons bientôt te voir, promit Claude, qui, lui aussi, était frappé du changement de Ghislain. Et Ariane pourra te chanter, si tu le souhaites, tes nouvelles compositions, voire même t'aider à corriger tes épreuves, si ton épaule est encore endolorie.

—Merci de la bonne pensée. Mais j'espère bien n'être pas obligé de recourir à l'obligeance de Mme Symores. Seulement comme, selon les probabilités, je vais encore être prisonnier quelques jours, je vous serai très reconnaissant de renouveler votre visite de charité...

—D'amitié, homme ingrat, corrigea prestement Ariane. A bientôt! Ainsi que Claude vous l'a offert, je reviendrai vous faire de la musique, autant que vous le souhaiterez... Au revoir, ami.

Elle lui tendait la main, un chaud sourire sur les lèvres. Il se courba, mais sa bouche n'effleura pas les doigts venus si franchement vers les siens. Et, quand il releva la tête, la pâleur de son visage apparut plus évidente encore.

—Je suis content que nous soyons venus passer un moment près de lui, dit Claude en descendant l'escalier, après que, appuyé sur une canne, le jeune homme les eut péniblement reconduits. C'est lugubre, d'être ainsi enfermé dans une chambre étrangère, sans âme qui vive pour prendre soin de vous!

D'un signe de tête, Ariane approuva.

Elle était pensive, déconcertée par l'attitude de Ghislain, dont elle eût voulu savoir tout de suite la cause.

Dehors, Claude héla un taxi.

—Chérie, où veux-tu que je te conduise?

Elle rit.

—Tout comme une dame de province, au Bon Marché... Puisque je suis dans le quartier, j'y prendrai des gants... Ah! mon Claude, tu m'abandonnes toujours!

—Je t'abandonne, moi?... Tu oses préférer un pareil mensonge?

—Ah! que oui! j'ose... Tu me sacrifies sans pitié à tes rendez-vous, à ton théâtre, à tes pape-rasses... Et tu as bien tort!... Quel dommage que tu ne sois pas tout bonnement un modeste épici-er... ou quelque chose de ce genre...

—Parce que?...

—Parce que ton sucre, ta cannelle, tes haricots, etc., etc., ne t'absorbent pas comme ton travail intellectuel...

—Mais il y a sûrement des épiciers très absorbés par leur commerce! A leur manière, ils le sont autant que moi, ô exigeante petite créature! riposta joyeusement Claude.

Et dans l'intimité de la voiture, il saisit, entre les siennes, la main délicate qui reposait sur les genoux de la jeune femme et la voila de baisers caressants.

Elle se serra un peu contre lui, savourant la douceur de se sentir chère, quoiqu'elle en doutât trop souvent. Presque suppliante, elle demanda:

—Claude, tu me sacrifierais la littérature, dis, s'il te fallait choisir entre elle et moi?

—Mais naturellement!...

Tout ensemble, il était stupéfait et impatient de la retrouver sourdement obstinée dans un enfantillage dont il la croyait guérie.

Elle le devina et, sans un mot de plus, rattacha sa fourrure; la voiture s'arrêtait.

—Au revoir, mon chéri... A ce soir! dit-il tendrement. Il regrettait l'ombre amenée par sa réponse sur le jeune visage. Ne sois pas jalouse... Tu sais bien qu'il n'y a pas de comparaison à établir entre toi, mon amour, et mes paperasses!

Les yeux, la bouche d'Ariane avaient l'expression que Claude détestait, sceptique et moqueuse, elle conclut légèrement:

—A tes papiers, tu donnes la plus large part de ta pensée... A moi, le cœur... et le reste... Par

malheur, je voudrais le tout... Alors, notre unisson est plutôt relatif.

Elle sauta sur le trottoir et le traversa. Sur le seuil du magasin, elle se retourna pour revoir encore le visage de Claude... La voiture était déjà repartie. Et elle marmotta :

—Ce qu'il a dû faire "ouf"! en me semant. Il ne pense déjà plus à moi!... Faisons comme lui, et oublions-le... de notre mieux!

Son emplette fut vite achevée et, en hâte, elle ressortit du magasin, chassé par le flot d'acheteuses qui roulaient à travers les galeries. Dehors, aspirant avec délices l'air frais de la rue, elle fit quelques pas. De nouveau, elle songeait à Ghislain, à son air de tristesse découragée. Et elle éprouvait une espèce de remords de n'avoir pas su la dissiper. Ses yeux tombèrent sur une petite voiture de fleurs qui stationnait le long du trottoir. Aussitôt, une idée jaillit dans son cerveau.

—Je vais lui en porter quelques-unes. Elles lui tiendront compagnie et lui répéteront que je ne l'oublie pas... Je suis encore si près de chez lui...

Jamais Ariane n'hésitait à réaliser ce qu'elle avait décidé.

Elle choisit une gerbe d'iris aux pétales de veours sombre et une autre où les fleurs étaient de soie mauve, tigrées d'or pâle. Elle y joignit une poignée de narcisses odorants. Et, contente, s'en alla grimper les quatre étages de son ami.

Devant la porte, elle s'arrêta, un peu haletante, s'attendant à se voir ouvrir par le domestique chenu qui les avait introduits, elle et Claude.

Mais, en réponse à son coup de sonnette, une voix masculine prononça :

—Ne bougez pas, mon petit, je vais ouvrir. Et, à sa profonde stupéfaction, elle se trouva face à face avec son père.

Deux exclamations se croisèrent.

—Comment, père, vous ici? —Ah ça! Ariane, qu'est-ce que tu viens faire chez Kerdanec?

Sans le moindre embarras, elle expliqua : —Lui apporter des fleurs pour que sa prison soit plus gaie. Il y a une heure, quand je suis venue avec Claude, j'avais trouvé qu'il en fallait absolument... Et en voilà!

Suivie de son père, plutôt abasourdi, elle entra dans le cabinet de travail. Ghislain, debout, la regardait approcher comme il eût vu venir à lui une apparition. Elle riait, gamine, tendre sans en avoir conscience.

—Ceci est pour vous, Ghislain!... Pour vous donner des idées joyeuses!

—Oh! chère! chère!... murmura-t-il, prenant les fleurs... Quelle adorable et terrible petite amie vous êtes!... Vite, que je place ces fleurs tout près de moi, sur ma table de travail!

—Non, ne remuez pas!... C'est moi qui vais les mettre dans l'eau. Votre épaule blessée vous rendrait maladroit. Vous permettez que je sonne votre vieux domestique pour qu'il me donne un vase?

Ghislain se mit à rire, presque gaiement : —Mon vieux domestique est le concierge de ma maison et, à certaines heures seulement, il est à ma disposition... Sur la cheminée, n'apercevez-vous pas un vase? Vous voudrez bien prendre l'eau de cette carafe... là... sur la table... Je suis confus...

—Ne soyez pas confus!... Imaginez-vous que je suis votre infirmière... Dieu! que ce vase est laid!... Je pense qu'il appartient à votre propriétaire?... Heureusement, les narcisses et les iris vont l'embellir! Mais, quand je reviendrai, je vous en apporterai un plus joli... Ce sera un souvenir de votre accident... et de moi!

—Il n'a pas besoin d'un vase pour ne pas t'oublier, petite coquette! dit Mussigny d'un ton de badinage.

Mais ses yeux avaient une expression singulière, fixés sur les deux jeunes gens. Le regard de Ghislain ne quittait point Ariane, qui groupait les fleurs, en répliquant :

—Bah! il faut s'attendre à tout! Les hommes sont si légers, quelquefois! Père, vous ne m'avez toujours pas expliqué comment je vous trouve ici?

—J'ai appris que ce jeune homme était écopé; par conséquent, ne pouvait venir reprendre les nouvelles mélodies qu'il m'a soumises avant de les présenter à l'édition... Et je les lui ai rapportées afin d'en causer avec lui.

—De nouvelles mélodies!... Et vous ne m'en avez pas parlé? Ghislain... Moi qui suis la "maraine" de votre musique!... C'est bien ingrat...

—Oh! madame, madame...

—Très ingrat, je répète. Père, vous avez été content?

—Mais... assez!... Il y a un très sensible progrès dans la technique sans que l'inspiration y ait perdu... Oui, je suis content...

Le visage de Ghislain s'éclairait. Ariane le regarda, ravie. Debout derrière les fleurs posées sur la table de travail, auréolée par la clarté de la lampe, elle tamponnait son mouchoir sur ses doigts mouillés par l'eau des fleurs, et ses dents luisaient entre ses lèvres entrouvertes... Elle proposa :

—Ghislain, voulez-vous que je vous chante vos mélodies avant de m'en aller?... J'ai une envie folle de les connaître!...

Mais il se déroba, alléguant la difficulté de lire les feuilles manuscrites. Et Mussigny l'approuva.

—Tu les jugeras mieux, les déchiffrant en de meilleures conditions... Maintenant, chérie, puisque le hasard t'a conduite sur mon chemin, tant pis! je te remmène avec moi, pour profiter un peu de notre rencontre... C'est si rare que je puisse, en paix, causer un moment avec ma fille. J'ai une voiture qui m'attend et je te déposerai où tu voudras.

Entre ses paupières, rapprochées une seconde, elle considéra son père avec stupéfaction. D'où lui venait cette fantaisie de l'emmener? Justement alors qu'elle n'avait nulle envie de repartir si vite...

Mais elle sentit que, sous un prétexte ou un autre, il s'arrangerait pour qu'elle l'accompagnât. Et, comme elle était bien résolue à revenir interroger son ami, seule à seule, elle dédaigna de faire acte d'indépendance. De fort bonne grâce, elle parut acquiescer au désir de Mussigny.

—Père, je vous suis, quand vous le voudrez!

Ghislain, je vous laisse les gâteaux que j'avais apportés pour goûter avec vous. Tout seul, vous les croquerez, à mon intention.

—Je les croquerai avec beaucoup de reconnaissance pour votre attention, madame.

—Parfait... Vous me permettez de vous en voler un? Je meurs de faim! Père, vous ne m'imitez pas?... Ni vous? Ghislain.

Comme pour les encourager, elle mordit dans une brioche avec une conviction qui amusa Musigny. Mais, tout bas, elle pensait soudain au goûter du séminaire... Peut-être, lui aussi, Ghislain s'en souvenait. Pas plus qu'elle, il n'y fit allusion. Seulement son visage avait repris l'expression sombre et tendue dont Ariane voulait, à tout prix, savoir le pourquoi.

XVIII

Pour cela, il fallait qu'enfin elle le vît seul... Et, huit jours plus tard, n'ayant reçu de lui aucun message, incapable de supporter plus longtemps ce mystérieux silence qui les séparait, elle lui envoya un *pneu*, pour l'avertir qu'elle irait vers trois heures, ce jour-là, constater où en était sa guérison...

—Ainsi prévenu, il s'arrangera pour me recevoir librement... Et, enfin! enfin! nous pourrons causer comme nous aimons... Entre lui et moi, il est impossible que des ombres demeurent...

Et toute joyeuse d'espoir, humant la fraîcheur du matin qui sentait le printemps, elle reprit le chemin de chez elle, de son pas vif, pareil à un vol. En route, cependant, elle s'arrêta chez un antiquaire, pour y prendre un vase en vieux Japon chamarré d'arabesques d'or et de dragons bleus et pourpres, qu'elle voulait apporter à son ami, fidèle à sa promesse.

Cette dernière course l'avait mise en retard. Rentrée, elle eut juste le temps de passer une robe très seyante, de soulever l'ondulation de ses cheveux, de les vaporiser de son parfum. Puis elle s'en fut, le cœur en fête, présider un déjeuner intime, tout masculin, où Claude avait groupé quelques convives de choix, pour une de ces libres causeries que tous goûtaient.

Pour sa part, sans compter, Ariane leur offrit le régal de sa grâce de femme et l'originalité prime-sautière de ses propos. Ils l'amusèrent, l'intéressèrent, avivant la saveur de son jeune esprit, au grand plaisir de Claude, très brillant lui-même. Si bien qu'ils furent ravis les uns des autres et trouvèrent le déjeuner charmant et trop court.

Mais quand Claude fit mine d'emmener ses convives au fumoir, elle lui glissa légèrement, en aparté :

—Tu n'as pas reçu de nouvelles de Ghislain? J'en prendrai tantôt. J'ai une visite dans son quartier.

(Les femmes ont toujours à faire une visite dans le quartier où elles désirent aller).

Puis elle prit congé de ses hôtes qui, avec ensemble, eussent souhaité la retenir, chacun regrettant que ce pût être en son particulier... Pour être homme d'esprit, artiste, on n'en est pas moins un homme tout court; et tous les camarades de Claude le proclamaient "un heureux mortel"!

Chez Ghislain, elle s'attendait à être reçue par l'un des vieux serviteurs de son ami, et fut stupéfaite de le voir répondre lui-même à la sonnerie du timbre.

—Comment, vous êtes tout seul au logis? s'exclama-t-elle gaiement, sans ombre d'une arrière-pensée.

—Comme vous voyez!... Mes domestiques de rencontre sont occupés de leurs propres affaires et m'ont abandonné sans scrupule. Cela ne vous contrarie pas?...

—Mais non! pourquoi cela me contrarierait-il? C'est *vous*, mon ami Ghislain, que je viens voir...

—Votre mot m'est parvenu trop tard pour que je vous réponde.

—Me répondre?... quoi?... de ne pas venir?

A demi-voix, comme pour lui seul, il murmura :

—Oui... si j'en avais eu le courage, en ayant la possibilité.

—Heureusement, vous ne l'avez pas eue ! Je voulais causer avec vous, ami.

Il avait ouvert devant elle la porte du cabinet, fleuri cette fois à profusion, pour la recevoir. Elle le remercia d'une exclamation ravie :

—Oh! c'est bien mieux ainsi! Avouez que vous avez eu très raison de suivre mon conseil! Vous êtes de goûts si austères que je n'étais pas du tout sûre que vous m'écouteriez... Alors, dans le doute, moi aussi, j'ai fait provision de fleurs à l'intention de votre *home*. Vous les mettrez sur votre table à écrire, dans le vase que je vous avais annoncé... et que voici!

Un tel éclair de joie reconnaissante flamba dans les yeux sombres qu'elle en fut saisie. Elle avait bien prévu qu'elle lui ferait plaisir... mais pas à ce point!

Une seconde, sans qu'il y prit garde, le regard de Ghislain trahit l'adoration que, silencieusement il lui avait vouée, et elle eut la sensation d'une lueur de feu qui la frôlait. Presque bas, il dit :

—Ah! madame, vous ne pouvez savoir combien vous me rendez heureux... Trop heureux!!

—Eh bien, alors, si nous ne sommes pas brouillés, vous devez me le prouver, en redevenant vraiment mon ami, fit-elle avec une douceur caressante.

—Ne l'étais-je donc plus?

—Je n'en sais rien... Vous vous êtes montré tellement différent de vous-même quand je suis venue avec Claude... Et ensuite, devant père! Est-ce leur présence qui vous transformait au point que je ne vous reconnaissais plus dans le monsieur courtois et cérémonieux qui me recevait?...

Il passa la main sur son front. Son visage s'éclaircissait soudain assombri.

—Je m'excuse d'avoir été, involontairement, si maussade...

—Non, pas maussade..., triste...

—C'est que je suis d'humeur inégale..., hélas!

—Oh! jamais autant que moi! interrompit-elle, rieuse... Conclusion: de bonne grâce, acceptons-nous pour ce que nous sommes et profitons, de notre mieux, des moments que nous pouvons passer ensemble... Le voulez-vous?

—Oui, certes, je le veux.

Il prononça les simples mots d'un accent si grave qu'elle s'étonna et pria :

—Ghislain, vous avez quelque chose... Quoi? Je suis votre amie... Vous devez me confier ce qui vous préoccupe... Vous avez des ennuis?... tout au moins un souci sérieux?... Est-ce pour votre musique?... L'éditeur ne vous a pas envoyé vos mélodies?

—Si... Elles sont là.

—Tant mieux! Je vais les voir tout à l'heure. Est-ce que vous n'en êtes pas content? Ami, dites ce qui ne va pas?...

Et elle se pencha un peu, pour chercher la vérité dans le regard qui ne s'abandonnait pas. D'un ton de badinage, que démentaient les notes profondes de la voix, il prononça:

—Tout va bien, puisque vous êtes là, mon amie. Mais que c'est terrible et doux de vous avoir ici, venue pour moi!...

Il s'interrompit, effrayé des mots qui se pressaient sur ses lèvres, et qu'il ne devait pas dire. Il essaya encore d'en fuir la hantise et de mettre entre eux la musique divine évocatrice d'idéal. S'efforçant à sourire, il dit:

—Plénement, je veux profiter de votre visite... Pourrais-je vous demander de chanter, comme vous avez eu la bonté de me l'offrir, ma dernière composition? Je souhaiterais si fort l'entendre dans votre voix... Je vais essayer de vous accompagner. Je crois que mon épaule me le permettra...

—Vous la fatiguerez sans nécessité. Tout simplement, écoutez-moi... Vous vous rendrez ainsi bien mieux compte de votre oeuvre!

Vive, elle enlevait son chapeau, sa veste, glissant les doigts, du geste cher aux yeux de Ghislain, dans l'onde un peu froissée de ses cheveux. Puis elle s'assit au piano.

L'expérience de Mussigny ne l'avait pas trompé. Les courtes pièces qui se suivaient, pareilles aux strophes d'une cantilène d'amour, étaient de valeur infiniment supérieure à tout ce qu'il avait jusqu'alors écrit. Ariane était déjà trop compétente pour ne pas le reconnaître tout de suite. Ces harmonies, ces modulations, tour à tour ardentes, douloureuses et suppliantes, un artiste seul avait pu les trouver...—inspiré par le sentiment souverain qui emporte triomphalement les âmes au-dessus d'elles-mêmes.

Sans l'arrêter jamais, ni indiquer un mouvement, une nuance, assis loin du piano, il écoutait, le visage penché entre ses mains.

Ce fut elle qui vint à lui et elle posa les doigts sur son épaule. Alors seulement, il releva la tête et elle vit ses traits si bouleversés qu'elle le considéra, saisie.

—Ah! Ghislain, qu'avez-vous?... Comment pouvez-vous être triste, étant capable d'écrire des pages comme ce poème!... Sûrement, vous deviendrez un grand musicien!

Les prunelles d'ombre s'éclairèrent d'une lueur fugitive.

—Ce sera peut-être ma consolation...

—Votre consolat'on... de quoi?

—De ce que la vie me refuse... Madame, puisque vous aimez mon oeuvre, acceptez-en l'hommage, je vous en supplie, et laissez-moi l'appeler *Poème pour mon amie*..., en souvenir de cette dernière heure près de vous. Dites, vous consentez, n'est-ce pas?...

Elle l'interrompit par son exclamation de plaisir:

—Ah! Ghislain, comment en doutez-vous? C'est une pensée délicieuse que vous avez là! Et je vous en remercie avec toute la joie que vous me donnez!... Vous ne pouvez imaginer combien je suis fière de vous, mon ami!

Il la comprit absolument sincère et, dans sa détresse d'âme, il sentit que ces quelques mots

seraient aussi son viatique, quand elle serait partie...

Affectueuse, elle demandait:

—Voulez-vous que je recommence votre poème pour que vous m'indiquiez, cette fois, comment je dois le chanter, afin que ce soit bien à votre gré?

Mais il secoua négativement la tête et sa voix s'assourdit:

—Pas aujourd'hui... Il est tard...

—Vous préférerez que je revienne? interrogea-t-elle en riant.

Soudain, elle charchait à réagir contre le trouble que l'attitude du jeune homme insinuait en elle.

—Je suis guéri maintenant... Vous ne reviendrez plus...

—A moins que vous ne le souhaitiez...

—Je ne le souhaite que trop!... C'est pourquoi il ne faudra pas revenir...

—Oh! Ghislain!... C'est vous... vous! qui me dites cela!

Eile avait pâli, comme si, brutalement, il l'avait écartée.

—Votre frère vous a changé... Il vous a imposé de ne plus me voir! Comment avez-vous la faiblesse de l'écouter?

—Ce n'est pas de la faiblesse..., c'est mon devoir!... Depuis longtemps déjà, je ne pouvais plus m'illusionner... Ma s le courage me manquait pour accomplir le sacrifice...

—Ghislain, vous êtes mon ami, je ne veux pas vous perdre... parce que vous êtes obsédé par l'idée vaine "de la tentation"..., comme vous dites. Pourtant, vous ne faites rien de mal en ayant de l'affection pour moi... Ne le sentez-vous pas?

—De l'affection!... Si c'était de l'affection seulement, je ne subirais pas le supplice que j'endure, vous ayant tout près de moi, sans perdre un instant la conscience que je n'ai même pas le droit de vous murmurer... qu'il me faut vous fuir, car je vous aime trop!...

L'aveu était tombé de ses lèvres, victorieux de son vouloir... Et le coeur avide d'Ariane le recueillit, si divinement émouvant qu'elle supplia:

—Ghislain!... oh! Ghislain!, ne dites pas de folies qui déchireraient notre amitié.

—Notre amitié!

Et il haussa les épaules, désespérément.

—Notre amitié! Oui, à vous, il est permis de parler d'amitié... Vous ne me donnez rien de plus... Mais, moi, je mentirais misérablement, si je vous imitais... Maintenant, ce que vous me donnez ne me suffit plus!... Ce m'est une torture de penser que jamais, jamais!... quel mot horrible!... je n'aurai le droit de vous faire mienne... alors que j'en suis venu à vous aimer plus que tout ce qui m'a été le plus cher... Vous m'avez pris, je crois, depuis la minute où je vous ai aperçue, dans le cimetière en fleurs de Quéménéven! Votre robe blanche vous donnait l'air d'une toute jeune fille... Mais vos yeux étaient des yeux de femme et leur regard m'a saisi tout entier quand il est tombé sur moi!...

—Ghislain, je n'ai rien fait..., ce jour-là... pour vous attirer!...

—Non... Et comme j'étais sage, en ce temps!... j'ai tout de suite entrevu le danger... Résolument, je suis resté à l'écart, fuyant le Pont-Guen,

et Treffry, quand je savais que vous y viendriez... Et puis, le hasard m'a remis en votre présence... vous vous rappelez?... ce beau matin où Tug vous avait conduite à Coatz-Kériou?...

—Je me rappelle! fit-elle presque bas, le cœur frémissant à l'évocation du lumineux été qui, en secret, demeurait pour elle, un paradis de rêve que la réalité lui avait fermé.

Comme si une lassitude imprévue l'écrasait tout à coup, elle s'était assise sur le divan et, les mains serrées la tête penchée, elle écoutait Ghislain, debout devant elle, qui continuait son ardente confession. Le sceau, sur ses lèvres, était brisé par la certitude d'une séparation que sa conscience exigeait.

—Vous avez été bonne, très bonne!... Vous avez accueilli le sauvage garçon que j'étais... Sans le savoir, vous réalisiez tout ce que j'attendais encore pour aimer... Et j'ai fait alors ce rêve insensé de vous adorer tout bas... vous le laissant ignorer...

—O mon cher, cher Ghislain! murmura-t-elle.

Et elle leva les yeux vers lui... En son cœur éperdu, elle pensait:

—Jamais Claude ne s'est ainsi abandonné à moi... Oh! pourquoi n'est-ce pas lui qui me parle! C'est ainsi que j'ai soif d'être aimée... Si je pouvais me figurer que c'est lui que j'entends!...

Instinctivement elle abaissa ses paupières... Pour mieux chercher l'illusion bien?... Pour ne plus voir le visage tragiquement beau de Ghislain, dans la tempête qui grondait en lui?

Mais au plus profond d'elle-même s'abîmaient les mots que disait la voix brûlante et basse...

—A Paris, je vous ai retrouvée... J'ai connu l'effrayant bonheur d'être mêlé à votre vie, de la frôler de si près que je me demande encore comment, tant de jours, j'ai pu parvenir à me taire!... Aujourd'hui... toutes mes résolutions sont en cendres... J'en suis arrivé à haïr Claude à qui vous appartenez à qui tout m'interdit de vous disputer. Je hais l'éducation que j'ai reçue et qui m'avertit, sans pitié, du mal que je ne dois pas faire, sous peine de me rendre indigne... Je hais la clairvoyance de Francis qui, dès qu'il nous a vus ensemble, a deviné la vérité, a mesuré le danger et l'a rappelé à ma conscience, déjà bien avertie... Je ne le savais que trop qu'il avait raison... Alors, pendant qu'il me reste encore un atome d'honneur, je vous dis: Allez-vous-en, mon cher amour!...

Elle tressaillit au plus profond de son âme. "Mon cher amour"!... Si souvent Claude l'appelait ainsi... Oh! pourquoi, en ce moment, lui apparaissait-il loin d'elle, si loin!... Ses mains se joignirent, d'un élan d'angoisse, sous l'impression qu'elle s'enfonçait dans une nuit ardente, petite épave frêle, saisie par la rafale qui entraînait Ghislain.

—Allez-vous-en, mon cher amour, bien vite, tout de suite... parce que, de ma sagesse d'autrefois, il ne reste plus rien... Allez-vous-en... Mais emportez un dernier aveu, la vérité même!... Vous savez si j'adore la musique... Eh bien, je vous le jure, pour être aimé de vous, pour sentir vos lèvres sous les miennes, pour vous avoir entre mes bras, j'accepterais ne plus écrire une note, ne souhaitant plus que le bonheur d'être votre chose.

Un frisson la secouait toute. Les mots qu'il disait là, c'étaient ceux mêmes qu'elle avait si fol-

lement—et en vain!—souhaité entendre sur les lèvres de Claude. Et elle répéta:

—Pour que je sois vôtre, vous consentiriez à un pareil sacrifice?... Ah! comme vous m'aimez... Jamais... jamais! je n'oublierai ce que vous venez de m'offrir... ce que vous étiez prêt à faire pour moi. O Ghislain, mon ami très cher, ne soyez pas triste... Moi aussi, je vous aime!...

Il devint très pâle, une joie merveilleuse irradiait son regard, mais il répéta, une dernière fois, et sa voix se brisait:

—Mon amour, partez. je vous en supplie!...

Il lui tendit ses deux mains pour qu'elle se mit debout.

Lente, elle se dressa, ainsi qu'elle se serait mue en rêve. D'un accent de petite fille obéissante, elle articula faiblement:

—Oui, je m'en vais. Adieu, Ghislain.

Et elle lui offrit son front.

XIX

Toute la matinée, Claude avait travaillé, oublieux de tout ce qui n'était pas les êtres auxquels son cerveau donnait la vie.

Il relut les dernières scènes qu'il venait d'écrire et il eut conscience qu'il pouvait en être satisfait. A'ors une sorte d'allègement apaisa la fièvre de ses nerfs. Il éprouva, impérieusement, un besoin physique de mouvement, d'air vif, de marche au soleil d'avril qu'il voyait, à travers les vitres, épanouir la jeune verdure.

Il regarda la pendule de son bureau. Elle marquait onze heures et demie.

—Bon! j'ai le temps de faire un peu de *footing* avant le déjeuner. Si Ariane pouvait venir...

Oui, c'eût été l'idéal repos de l'emmener pour une de ces courses d'amoureux que l'un et l'autre avaient tant aimées, l'été précédent.

Il s'informa, mais la femme de chambre, apparue à son appel, répondit que "Madame était déjà sortie".

Et, déçu, il s'en alla seul gagner l'avenue du Bois, si fraîche dans la lumière du matin, qu'elle semblait la majestueuse allée de quelque parc. Dans le flot des promeneurs qui, en flânant, l'arpentaient—par plaisir... par habitude... par snobisme...—Claude aperçut, presque tout de suite, Mussigny, fidèle quotidiennement à ce qu'il appelait, une promenade hygiénique.

Il redescendait vers Paris. La rencontre de son gendre l'arrêta très volontiers. Ce garçon spirituel, passionné pour le théâtre autant que lui-même, était fort à son goût; et, avec un égal agrément, ils devaient ensembler. Aussi, retardant son retour, il se prit à remonter l'avenue, à côté de Claude. Presque à chaque pas, tous deux saluaient des visages connus.

—A propos, demanda tout à coup Mussigny, où en est l'entorse de votre ami Kerdanec? Avec lui, nous avons convenu qu'il demanderait à Ariane de venir me chanter sa dernière composition qui, à la lecture, m'a paru étonnante... tout à fait remarquable... Ce garçon est doué à miracle!... Et puis, je reçois de lui un mot de défaite: "...A son immense regret, écrit-il, il ne peut, en ce moment, s'occuper de musique." Qu'est-ce que cela veut dire?... Est-ce qu'il est brouillé avec Ariane?

Claude eut un geste d'ignorance et prononça :

—Non, pas que je sache...

—Après tout... il n'y aurait peut-être pas grand dommage à cela! marmotta Mussigny, entre haut et bas.

La réflexion avait dû lui échapper, car une expression de contrariété très vive effleura son visage, en constatant que Claude l'avait entendue et, aussitôt, interrogeait avec surprise :

—Que voulez-vous dire?

Mussigny ne répondit pas immédiatement, comme s'il mesurait ses paroles. Mais, sans doute, il comprit que Claude ne lui permettrait pas de se dérober et, en souriant, il reprit :

—Bon Dieu! mon cher garçon, ne bondissez pas ainsi pour la confiance d'une simple impression... que j'aurais dû conserver pour moi!

—Quelle impression? insista Claude, le ton très net.

Il avait cessé de voir le mouvement des promeneurs autour de lui.

—L'impression... puisque vous souhaitez le connaître... que ces deux petits, Ariane et Kerdane, sont très gentils à voir... mais qu'il est toujours imprudent de laisser les enfants jouer avec le feu... Surtout sous les yeux d'un public plus ou moins malveillant... qui prend rarement en bonne part même les actions les plus innocentes...

Une lueur de colère flambait dans les yeux de Claude. Mais sa volonté s'était tendue au point qu'il paraissait très calme. Et il salua, au passage, une jolie femme qui les croisait, tandis qu'il interrogeait, impératif sans s'en rendre compte :

—Que vous a-t-on dit sur Ariane et Ghislain? Me paraît plutôt utile de le savoir... si possible!

—Rien, bien entendu... Vous pensez bien que, vous et moi, nous serions les derniers à connaître les propos des bonnes âmes sur ces jeunes gens, qui affichent leur amitié avec une candeur désarmante... et significative...

—Ghislain est un gamin encore, et, pour Ariane, un simple camarade.

—Je le crois aussi... Mais, écoutez-moi, Claude, puisque le hasard amène cette conversation, croyez-en ma vieille expérience, ne laissez pas ainsi ces enfants déambuler à travers Paris en tête-à-tête, se montrer tranquillement ensemble dans les théâtres, aux concerts, expositions, etc. Ariane étant charmante,—je le remarque comme tout le monde...—Ghislain très beau, ils attirent inévitablement l'attention... Et, aussi bien que moi, vous savez combien vite, en notre milieu, les potins naissent sur les jolies femmes très en vue, par suite, jalouées et convoitées... Surtout quand elles pratiquent le complet *je m'en fichisme* d'Ariane et que le... sigibée est, comme de juste, follement amoureux de sa dame.

Claude, cette fois, ne put réprimer un mouvement. Attentif, il avait écouté, le visage dur, dominé tout à coup par une furieuse volonté d'apprendre ce qui se disait, entre les branches ou même ouvertement... Mais, cette fois, il interrompit Mussigny :

—Vous aussi, vous croyez Ghislain épris d'Ariane? Pourquoi?...

—Parce que je l'ai vu près d'elle, bien des fois, surtout parce que j'ai été saisi de l'expression de son visage, le jour où, me trouvant chez lui,

j'y ai vu arriver Ariane porteuse de fleurs et gâteaux; "pour leur goûter", m'a-t-elle d'ailleurs expliqué avec une sincérité évidente, qui a dissipé le plus gros de mon étonnement... Mais, tout de même, je suis resté un peu... ébahi du caractère d'intimité qu'a pris leur amitié... Et, finalement, j'ai emmené avec moi cette petite qui, vraiment, sans malice, je suppose, induisait à plaisir son ami en tentation... Je l'ai même un peu châtournée à ce sujet...

—Je vous en remercie, vous avez eu parfaitement raison, dit Claude, à qui l'orgueil donnait la force de dissimuler complètement l'espèce d'anxiété qui, tout à coup, l'étreignait. Je sais que, en effet, Ariane, après la visite faite avec moi à Ghislain, est retournée un peu plus tard prendre encore de ses nouvelles. Elle me l'a dit. Mais je n'avais pas compris qu'elle fût montée chez lui... Elle a eu tort. Elle aurait dû se contenter de renseignements pris chez le concierge... Je vais tâcher de la rendre plus correcte, pour l'avenir.

—Et j'estime que vous aurez raison, fit légèrement Mussigny qui, en son for intérieur, était très "embêté" l'avoir provoqué cette conversation par sa réflexion, jetée à l'étourdie.

Et cependant... cependant, il n'arrivait pas à regretter d'avoir mis en branle l'attention de Claude, sans le chercher... Tant lui avait été... désagréable, l'arrivée familière d'Ariane chez Ghislain de Kerdane.

Certes, elle semblait très éprise de son mari... Mais l'expérience avait rendu Mussigny sceptique sur la constance des coeurs féminins... Et, souriant, malgré lui, de l'ironie de ses soudaines préoccupations morales, il reprit :

—Vous devez me trouver d'un puritanisme bien imprévu!... C'est que, en l'occurrence, il ne s'agit plus de moi, mais de *notre* petite. Et je vous ai livré mon sentiment intime,—dont vous ferez... ce que vous jugerez bon...—parce que nous sommes solidaires quant à la réputation de cette jeune imprudente... Pour ma part, j'estime qu'il ne faudrait pas laisser l'amitié de ces enfants, très innocente, en réalité, paraître, aux yeux du public, une amourette, sinon de l'amour tout court...

—Non, il *ne faudrait pas*, en effet, articula Claude, avec une sorte de rire sec. Ariane, vous avez raison, a, pour l'opinion du monde, un dédain que je partage trop pour avoir essayé de l'en corriger... Je vois que c'était une sottise et je vais m'appliquer à l'en persuader. Merci de me l'avoir rappelé. Pendant ces derniers mois, je me suis laissé absorber par le désir de mener ma nouvelle pièce à bonne fin, et j'y ai un peu perdu la notion de la réalité...

—Vous l'avez terminée? interrogea Mussigny, soucieux de mettre un point final à cette fâcheuse conversation.

—Oui, fit-il, distraitemment... A peu près. Mussigny n'insista pas.

Comme l'heure avançait, il appela un taxi et quitta son gendre avec un vif sentiment de délivrance, que Claude partageait.

Machinalement, resté seul, celui-ci continua de marcher seul dans l'avenue, pareil à un homme étourdi par un formidable choc, dont il subit encore l'ébranlement... Les noms de Ghislain et d'Ariane se heurtaient dans son cerveau, y éveillant

un tumulte si violent qu'il ne parvenait pas à réfléchir, pour pénétrer le sens de la visite d'Ariane chez le jeune homme... Cette visite qu'elle lui avait cahhée et dont le caractère d'intimité devait être bien particulier pour avoir pu effrayer l'immense indulgence de Mussigny.

Après tout, cette visite n'était peut-être pas la première!... De là, l'aisance d'Ariane... L'idée l'atteignit en plein coeur, y creusant l'abîme du doute et de la jalousie!

Comment la pensée que l'amour pût naître entre Ghislain et Ariane, sans cesse l'un avec l'autre, comment cette pensée si simple ne l'avait-elle jamais effleuré? D'où venait sa foi absolue et insensée?...

De la loyauté de Ghislain?... Quand souffle la passion, même chez les plus droits, la loyauté devient un fétu de paille... Il ne l'ignorait pas, cependant!

Mais Ariane, sa fière petite Ariane, si exquisement amoureuse!... Était-il donc possible qu'elle se fût attachée à un autre, tout en restant pour lui la femme qui le grisait?...

Tout est possible, en cet ordre de choses... Il avait bien trop d'expérience pour ne pas le savoir. Et puis, Ariane était la fille de Mussigny, dont la vie privée eût pu fournir matière à une chronique d'amours inconstantes

Elle-même le lui avait déclaré audacieusement, sa conscience, c'était son bon plaisir ou sa peine. Sans scrupules, prétendait-elle... et il avait cru à une boutade!... elle allait vers ce qui l'attirait, insouciant de ce qu'il en adviendrait... De plus, elle supportait mal, cela aussi il le savait, qu'il donnât une large part de sa vie à sa carrière, dont elle était jalouse... Alors?...

Il murmura, inconsciemment:

—Mais, c'est à devenir fou!... Comment retrouver la paix en acquérant une certitude?

Oui! comment?... Si Ariane était résolue à se faire, elle défendrait farouchement son secret... Et Ghislain, bien entendu, saurait ne pas la trahir... Une certitude? il en avait une déjà, celle de la visite où elle était arrivée, comme à un rendez-vous, sous prétexte de goûter... apportant des fleurs... Sa raison essaya une explication.

—Ghislain était souffrant, triste..., solitaire...

Mais sa raison, soudain, était devenue sans puissance. Il fouillait dans sa mémoire... Et sa blessure s'avivait. Un matin, il s'en souvenait, le matin même où il avait un déjeuner d'hommes, elle lui avait dit que, passant près de chez Ghislain, elle prendrait de ses nouvelles... Et il l'avait laissée aller..., distrait..., sans objection... C'était inouï, cette confiance Ah! il leur avait fait la partie belle!...

Et voici qu'un autre souvenir revivait, d'une précision terrifiante... Le soir de ce même déjeuner, elle et lui dinaient en ville; et, pendant le repas qui les séparait, son regard l'avait cherchée, comme souvent, dans le monde... Alors, il avait été surpris de l'expression inaccoutumée de son visage, une étrange expression de rêve, de rêve enivré... Surpris aussi de l'éclat des yeux, qui avaient un regard lointain, dans leur flamme lumineuse... Elle ne causait pas, visiblement loin de cette salle où, seule, était présente, en cette minute, sa forme charmante.

Et il se souvenait de s'être demandé quelle pensée la transformait ainsi...

Puis, son voisin lui avait parlé. Son masque passionné avait disparu, et elle était redevenue, à peu près, l'Ariane mondaine, capricieusement séduisante.

Ce jour-là, avait-elle donc encore vu Ghislain? Toujours l'inconnu...

Et se heurter à cet inconnu lui était une telle souffrance, qu'il comprit nettement son impossibilité d'en accepter la torture, un seul jour même.

XX

—Comme tu rentres tard, Claude! s'exclamait-elle, le voyant apparaître dans le petit salon où elle feuilletait une revue, pour distraire son attente.

Au hasard, il jeta une explication:

—J'avais mal à la tête... Je suis sorti un peu...

—Tu as l'air très fatigué encore!... Ta promenade ne t'a pas fait grand bien...

—Non, malheureusement!...

Ces propos familiers sonnaient étranges dans son cerveau, tenaillé par l'angoisse du doute.

—Si j'avais su que tu comptais sortir, je serais allée avec toi, continua-t-elle... Pour peu que je ne t'aie pas paru gênante...

—Jamais tu ne me gênes!

—Oh! si!... Oh! que si!...

Et l'indéfinissable expression que Claude détestait erra dans son sourire.

Le domestique annonçait le déjeuner. Ils passèrent dans la salle à manger.

Aussitôt, Claude sentit quel supplice ç'allait être de se maîtriser pour ne pas chercher, immédiatement, la certitude, bienfaisante ou affreuse, qu'à tout prix il lui fallait.

Sans soupçon du drame qui se déroulait en lui, elle causait, avec sa vivacité amusante. Mais, peu à peu, s'apercevant qu'il répondait à peine, elle le crut tombé dans une de ces crises de silence où l'entraînait parfois l'étude de quelque conception nouvelle.

Et elle ne parla plus, son esprit ramené vers ses personnels sujets d'intérêt.

Lui, l'observait comme il aurait regardé une étrangère. D'un coup d'oeil aigu, il enveloppait la forme flexible et svelte, la chair veloutée des bras, du cou, du visage, où l'ombre des cheveux abritait le mystère des yeux qui savaient dire tant de choses..., le dessin caressant des lèvres... ces lèvres dont il avait cru être seul à connaître le baiser...

Et, sans pitié, il jugea sa folie d'avoir laissé Ghislain respirer le parfum de cette jeunesse tentatrice, librement..., de tout près..., si souvent!...

—Pourquoi m'examines-tu avec tant d'attention? Claude, interrogea-t-elle tout à coup, surprise de l'expression des yeux de son mari, arrêtés sur elle.

La voix mordante, il dit lentement:

—J'essaie de me rendre compte de l'impression que tu peux produire sur un homme très jeune...

—J'espère bien que cette impression serait excellente!

—Tu es très... coquette...

Avec une moue joyeuse, elle riposta:

—Est-ce donc de la coquetterie de préférer être trouvée gentille, plutôt... qu'autrement? A moi, ça semble tout naturel.

Il ne répondit pas. Le domestique rentrait pour le service et, jusqu'à la fin du repas, il s'imposa de causer avec elle de choses indifférentes.

Mais, à son tour, elle était devenue distraite, surprise de la bizarre façon d'être de Claude. Elle ne se rappelait pas l'avoir jamais vu ainsi...

Peut-être, tout simplement, il était victime de la migraine dont il venait de se plaindre en rentrant. Et elle le crut plus encore quand, le café servi, il le but en hâte, puis lui dit:

—Excuse-moi... Je vais me reposer un instant dans mon cabinet.

—Oh! Claude, tu n'es pas souffrant?

—Nullement. Je t'ai dit que j'avais la tête un peu fatiguée... Et puis, j'ai besoin de réfléchir...

Elle pensa qu'une pièce nouvelle s'élaborait en son cerveau et ne le questionna pas davantage.

Mais, tout bas, elle se demandait si un simple mal de tête était suffisant pour expliquer la contraction de ses traits et en accuser pareillement les lignes?... Avait-il un ennui grave?... Le lui demander serait inutile... Il lui répondrait, une fois de plus, la traitant comme une enfant gâtée, à qui tout souci doit être épargné:

—Ne t'inquiète pas, mon petit... Je n'ai rien qui vaille la peine de t'en parler...

Songeuse, elle le laissa passer dans la bibliothèque voisine du petit salon...

Mais l'impression éveillée en elle par son allure et ses paroles demeura si pénible que, pour y échapper, elle se réfugia au piano, avec le désir de chanter les mélodies bretonnes de son ami, qui berceraient la secrète blessure que Claude venait de lui faire.

Ce ne fut pourtant pas l'une de ces mélodies que ses doigts modulèrent, mais le poème qu'il lui avait offert, en un jour inoubliable... A demi-voix, elle en commença les premières strophes, pour elle seule, recueillie dans un rêve que voilaient ses paupières abaissées... Puis la voix s'éleva, sans qu'elle s'en aperçut, parce que le poème déployait ses ailes, comme un oiseau merveilleux qui l'emportait dans son vol.

—Qu'est-ce que tu chantes-là, que je ne connais pas?

Claude était sur le seuil de la pièce. Dans la bibliothèque, la porte demeurée ouverte, il avait dû l'écouter.

Elle se redressa, brusquement rejetée hors du rêve, et regarda le Claude inconnu qu'elle voyait surgir, autoritaire et rude.

—Ce que je chante?... La dernière composition de Ghislain.

—Jamais je ne l'avais entendue...

—Non, il me l'a récemment donnée à déchiffrer.

Oh! ce lien maudit de la musique! Comment l'avait-il, stupidement, laissé s'établir entre eux et pourrait-il le briser? Mais cela, c'était l'avenir. A l'heure présente, seule, une implacable volonté le tenait entre ses griffes... Celle de savoir.

—Récemment?... Quand donc?... Avant son accident?

—Non, depuis... Mais, me diras-tu, Claude, ce que signifient ces questions, prononcées sur un ton... que... que je ne suis pas habituée à entendre et préfère ne pas qualifier!

Il sentit qu'elle se cabrait; tout de suite, révoltée contre le joug senti et il songea:

—Si je lui parle impérieusement, elle ne dira rien... Il faut être patient... très doux.

Mais il comprit, en même temps, que son angoisse, exaspérée par la réflexion depuis que ce doute tait en lui, son angoisse lui rendrait cette prudence impossible.

Il essaya pourtant de se dominer.

—Ai-je pris un ton qui te blesse?... C'est involontairement... Mais j'ai été surpris... très surpris par tes paroles. Tu as donc revu Ghislain depuis... depuis que nous sommes allés ensemble chez lui?

Il espérait, contre toute évidence, qu'elle allait répondre:

—Non, il m'a envoyé ces feuilles manuscrites.

Mais, quoi qu'elle eût pâli, elle dit, avec une aisance qui semblait le braver:

—Oui... j'y suis retournée.

—Pourquoi?... Explique pour quelle raison?

—Parce que cela m'a convenu! répliqua-t-elle, hautaine.

Cette fois, une flamme avait passé sur son visage et ses yeux étincelaient.

—Ah ça, Claude! qu'est-ce que ce subit accès de jalousie. Me diras-tu enfin... franchement, le motif qui le provoque?... J'ai l'horreur et le mépris des insinuations.

Il saisit et rejeta violemment un cahier de musique, sur le piano, d'un geste inconscient.

—Tu m'as donné le droit de te demander des explications, en me taisant des visites dont le plus élémentaire sentiment des convenances aurait dû te garder... Que, moi, je t'aurais formellement interdites...

—Vraiment?... Tu oublies un peu trop qu'entre nous, il a été convenu que nous ferions de nos heures de liberté ce qui nous plairait personnellement... Je ne t'interroge jamais sur la façon dont tu emploies les tiennes, consacrées, prétends-tu, à ton travail... Tu me dois la même confiance!

—Oui, à condition que tu le mérites...

—Cette confiance..., subitement, aujourd'hui, je ne la mérite plus? à ton avis?

—Non!... puisque tu ne te conduis pas ainsi que doit le faire une femme, quand elle a le moindre souci de sa réputation.

Elle haussa les épaules et, dédaigneuse, articula, un grondement d'orage dans la voix:

—Est-ce que je me soucie de ma bonne ou de ma mauvaise réputation?... Je fais ce qui me convient... et, bien entendu, peu m'importent les conclusions tirées par les gens qui jugent à tort et à travers, sans rien savoir, avec une méchanceté stupide... Oui, je suis allée chez Ghislain de Kerdanec souffrant, sans me cacher... Je t'en ai averti et père m'y a vue...

—Tu savais que tu trouverais ton père chez lui?

—Non!

—Tu m'as prévenu, moi, que tu comptais monter chez lui, en allant prendre, soi-disant, de ses nouvelles?

—Non!

Elle répondait avec une netteté audacieuse, non pas en petite fille insolente, mais en femme consciente de ce qu'elle dit et acceptant la responsabilité de ses paroles, dont elle méprise l'importance.

—Pourquoi es-tu allée chez Ghislain?

—J'avais besoin de causer avec lui, sans tiers entre nous...

—Qu'avais-tu à lui dire?... Je veux le savoir...

Ces derniers mots lui étaient échappés. S'il n'en avait compris aussitôt le mortel danger, il en aurait eu la révélation sur le visage d'Ariane. Il venait de parler en maître et il comprit qu'elle se fût laissé briser plutôt que de répondre à une question, prononcée sur ce ton.

Une seconde, l'étau qui broyait Claude se desserra.

—Alors, qu'allais-tu faire chez lui?

—Le voir... parce qu'il était souffrant.

—A quel titre?

—Celui d'amie...

—Alors, va-t-en le rejoindre... Tu es libre... L'amour que j'avais pour toi n'est plus qu'une loque salie que je voudrais pouvoir rejeter au bout du monde... Va-t-en!... Le malheur est entré dans ma vie le jour où je t'ai rencontrée!

Elle le laissait dire, les mains crispées, toute droite, et son jeune visage avait une rigidité inflexible et sombre qui faisait d'elle une femme que Claude n'avait jamais vue.

D'une voix sans timbre, elle articula:

—Tu as raison... Nous n'avons plus qu'à nous séparer... Mais tu te souviendras que... ce qui arrive aujourd'hui, tu en es responsable.

—Moi?...

—Oui, toi! Tu as voulu, par-dessus tout, vivre pour ta carrière, tes pièces, tes articles, tes livres, tes artistes, pour le monde, pour tout ce qui t'intéressait... Bien plus que pour la gamine amoureuse que tu voulais seulement voir en moi...

—Ce n'est pas vrai!... jeta-t-il impérieusement.

—Si, c'est vrai!... Tu m'as aimée... pour toi! comme une espèce de poupée vivante, dont... le corps, la jeunesse, la personnalité, neuve pour ton goût, te plaisaient, t'amusaient... J'étais le repos... Mais tu ne t'es pas mis en peine de m'apprendre à vivre en femme... Tu savais pourtant, quand tu m'as épousée...—je te l'ai dit, répété, là-bas, à Morgat,—que j'étais une petite fille depuis son enfance livrée à elle-même... que personne n'avait avertie du danger de suivre uniquement son bon plaisir... D'ailleurs, cela, comment l'aurais-tu fait? Tu vivais selon le même principe que moi! Et, de même, plus ou moins, tous ceux que je côtoyais... sauf Ghislain et Dominique... Aussi ces deux-là ont reçu une part de mon cœur que je n'ai donnée... ni n'ai été tentée de donner à nul autre...

—Ariane!...

—Laisse-moi dire... Je veux que tu saches, pour comprendre... Oui, peut-être, tu as raison, j'étais ridiculement exigeante en te voulant tout à moi... Oui, c'était un désir d'enfant gâtée, un désir pué-ri... tyrannique, indigne d'être pris au sérieux... Mais enfin, c'était un désir de femme qui aime follement! Tout sacrifié pour l'amour de toi m'aurait été une joie, si tu avais pris la peine de me le demander, avec l'accent qu'il fallait... Mais voilà!... Tes plaisirs d'intellectuel t'occupaient trop pour que tu perdes ton temps à démêler ce qui se passait dans le cœur de ta femme-enfant... Trop altérée de ton amour, elle! Tant pis pour toi, si, ailleurs, j'ai trouvé ce que tu ne me don- nais pas!

—Tais-toi... tu mens!... Je t'en supplie, ne te calomnie pas ainsi!

Immobile, il l'avait écoutée à son tour, sans même un geste pour l'arrêter. Mais le cri de sa révolte lui échappait.

Elle secoua la tête.

—Je ne mens pas... Je ne me calomnie pas... Je dis ce que j'ai éprouvé... ce qui est... pour notre malheur!

—Ariane, défends-toi!... mais défends-toi donc! Réponds-moi que, étourdiment, tu as mis les apparences contre toi... Par ma faute, je l'admets... Certains de tes reproches sont justes... Jure-moi que tu m'aimes encore!

Une seconde, l'ombre d'une hésitation détendit le visage sombre d'Ariane... Il eût trouvé le mot qu'il fallait pour la reconquérir... et la tempête s'éloignait.

Mais elle eut l'intuition du doute terrible qui désormais vivait entre eux et elle fit un geste négatif:

—A quoi bon jurer?... Demain..., ce soir..., plus tôt encore, tu ne me croirais plus... Imagine tout ce que tu voudras... La vérité est à moi, je la garde!

Il recula.

—Garde-la... C'est à Ghislain lui-même que je vais la demander. Et il faudra bien qu'il me la livre..., si abominable soit-elle!

La bouche frémissante, elle martela:

—Ce n'est pas maintenant qu'il te la livrera, en tout cas... Il n'est pas à Paris.

Claude la considéra avec stupeur.

—Ghislain n'est pas à Paris?... Allons donc! Tu imagines cet invraisemblable départ pour m'empêcher de l'aller trouver!

Elle eut un geste d'épaules, sans daigner même répondre... Et Claude sentit alors l'aveugle tentation d'user de sa force pour la traiter ainsi qu'une enfant insolente et rebelle.

De toute sa volonté, il parvint à se maîtriser, pourtant.

—Où est-il?

—Il voyage...

—Comment le sais-tu?

—Il m'a envoyé un mot d'adieu...

—Naturellement!... Ma question était plus que naïve!... Eh bien, maintenant, tu vas me dire où je peux le joindre, pour que nous nous expliquions... puisque tu as refusé de me répondre...

—Je ne connais pas son adresse.

—Tu mens!... Cette adresse, tu ne veux pas me la donner... parce que tu as peur pour ton ami... Soit! chez lui, je la saurai...

—Va... trouve-le... Il te répondra... comme il jugera devoir le faire. Mais tu peux lui dire que, moi, je l'autorise à te confier toute la vérité...

Encore une pause. Puis, d'un accent glacé, elle interrogea:

—Tu n'as plus rien à me demander, n'est-ce pas?... Alors, adieu! Claude.

Elle se détournait. Il n'eut ni un mot ni un mouvement pour la retenir.

L'indignation, la colère, l'orgueil les étreignaient tous deux, domptant l'instinct désir qui criait en eux... Lui, de l'attirer sous les lèvres pour une suprême interrogation... Elle, d'en appeler au cœur qui, jadis, l'avait si amoureuxment élue et, aujourd'hui, la rejetait sans pitié.

Elle rentra dans sa chambre.

Lui, pensait :

— Il faut que je sache !

XXI

Il avait, moralement, la certitude qu'Ariane lui avait dit vrai, quant au départ de Ghislain.

Pourtant sans hésiter, il se rendit chez le jeune homme. Là, le vieux domestique lui répondit, avec sa tranquillité somnolente, que, "depuis quatre jours, M. le comte était parti en voyage, disant qu'il enverrait son adresse sous peu".

Mais l'adresse n'était pas encore parvenue et des lettres l'attendaient.

— Montrez-les moi, dit Claude, d'un accent d'autorité si impérieuse que le vieillard effaré, lui tendit, sans discussion, quelques enveloppes. Aucune ne portait l'écriture d'Ariane. Parbleu ! malgré ses dénégations, elle savait bien où écrire directement.

Il quitta la maison, écrasé par la sensation de se mouvoir dans un cauchemar. Le bouleversement de sa vie était d'une brutalité si soudaine qu'il y perdait la notion de la réalité, la possibilité même de concevoir et de juger avec lucidité.

D'instinct, pour essayer de calmer sa fièvre, il s'en alla au hasard des rues, s'efforçant de ne pas penser, acharné à observer les choses extérieures, tandis que son cerveau se débattait dans le dédale où le hasard venait de le précipiter.

La chute du jour seule, le ramena vers sa maison et lui rendit la conscience qu'il ne pouvait ainsi continuer à errer sans but, si fort qu'il redoutât et souhaitât de retrouver Ariane. L'horrible scène devait-elle donc, fatalement, recommencer ? Ni lui ni elle ne seraient capables de la supporter ; il en avait le sentiment très net, même dans son désarroi. Alors, qu'allait-il arriver ?

Un domestique venu ouvrir, il demanda :

— Madame est chez elle ?

— Oh ! non, monsieur ! Madame est partie depuis déjà une grande heure... J'ai descendu moi-même sa mallette dans l'auto. Quand je fermai la portière, elle m'a encore recommandé, puisque Monsieur n'était pas rentré pour son départ, de dire à Monsieur qu'elle avait laissé, pour lui, un mot dans la bibliothèque.

— Bien. Je regrette d'avoir été retardé, dit Claude impossible.

Il n'éprouvait plus rien. Il n'était plus qu'une machine remontée qui faisait les gestes, prononçait des paroles, préparées à l'avance, sans doute. Mais son cerveau précisait, avec une impitoyable certitude :

— Se voyant découverte, elle est allée le rejoindre !

Il entra dans son cabinet de travail, tourna le commutateur et, sur le bureau, aperçut l'enveloppe bleutée.

Sous ce papier clos, sans doute, leur avenir était décidé. Il le prit, s'arrêta une seconde avant de le déchirer ; le sentiment de l'irrévocable le broyait. Puis, d'un geste brusque, il ouvrit. Elle avait écrit :

"Claude, tu m'as commandé de partir, tu m'as chassée de chez toi, je pars. Mais même ne l'aurais-tu pas voulu, à moi, il serait impossible main-

tenant de rester dans ta maison, comme si nous étions encore des époux croyant l'un dans l'autre... Il me serait impossible de te revoir... J'aurais trop peur de retrouver ton air de maître, tes yeux durs, ta bouche méchante qui m'a salie de la pire injure qu'une femme puisse entendre.

"Je m'en vais!... je m'en vais!... je m'en vais!... Je te rends la précieuse indépendance à laquelle tu m'as sacrifiée. En retour, laisse-moi oublier combien, à toi, j'ai été toute..."

"Nous nous sommes trompés l'un sur l'autre. Mieux vaut que "l'imprudente aventure" de notre mariage se dénoue tout de suite. Elle aura ainsi la conclusion prévue par les gens sensés qui nous regardaient vivre, chacun à notre guise, séparés dès les premiers temps de notre mariage..."

"Mais ni toi, ni moi, nous n'étions des gens sensés..."

"Adieu, Claude... Ton abominable soupçon m'a chassée... Je ne m'abaisserai ni à me défendre... ni à mentir... Crois ce que tu voudras de moi qui t'ai tant, et si inutilement aimé!..."

"ARIANE."

Ainsi le cauchemar continuait, devenu la réalité même... Elle était partie ! C'était vrai... Elle avait eu, comme lui, la terreur d'un nouveau choc et elle s'était enfuie pour y échapper... Enfuie... où ?

Rejoindre Ghislain qui l'aimait... "comme elle voulait l'être", lui avait-elle jeté, sans pitié. C'était l'évidence...

Et pourtant... rien, dans sa lettre ne lui donnait raison de le croire. Rien ! Il relut le feuillet.

Mais alors, où avait-elle pu aller ? Où la chercher ?... Où la retrouver, pour lui arracher la vérité ?

Un espoir, tout à coup, déchira sa conviction de l'irréparable. Peut-être, tout simplement, dans sa révolte, avait-elle été demander asile à son père ?...

Il se jeta dans une auto, après avoir, au passage, expliqué à la femme de chambre, dans le souci instinctif de sauver les apparences :

— Madame me dit qu'elle n'est pas certaine de rentrer ce soir... Cela dépendra de l'état de santé de notre parente. Je vais m'informer chez M. Mussigny, qui doit avoir de récentes nouvelles.

Mussigny n'était, bien entendu, pas chez lui, à cette heure, et Claude l'espérait bien. Mais il demanda au portier solennel qui surveillait nonchalamment l'entrée de l'hôtel :

— Est-ce que Mme Syniores est venue tantôt ?

— Non, je n'ai pas vu Madame.

Les mots écrasèrent son frère espoir. L'étreinte se resserrait autour de lui. Il dit machinalement :

— Eh bien, si elle arrive, prévenez-la que j'ai dû rentrer sans l'attendre..., qu'elle me retrouvera chez moi...

Il sortit. Où aller chercher, maintenant ?... Sous un prétexte, il s'informa aussi chez Mme Salvières. Là non plus, elle n'avait pas paru.

De plus en plus, il s'enfonçait dans la nuit. Dominique Stevannes eût été à Paris qu'il aurait espéré l'élan d'Ariane vers la jeune femme... Mais Dominique devait être repartie pour Morgat. Quelques jours plus tôt elle lui avait annoncé son retour imminent en Bretagne, voulant y ramener sa petite fille...

Cependant... si, par hasard, elle avait été retenue à Paris?... Et Claude donna au chauffeur l'adresse de la jeune femme...

Un pressentiment l'avait-il guidé?... A sa question: "Madame Stévennes est-elle chez elle?" la femme de chambre répondit:

—Oui, monsieur, Madame ne part que demain soir...

Presque une joie le fit tressaillir.

—Elle est seule?

—Oui, monsieur.

—Alors, voulez-vous lui dire que, si je ne la dérange pas trop, elle serait très aimable de me recevoir un instant.

—Si Monsieur veut entrer. Je vais demander à Madame...

La grille retomba derrière eux.

A la suite de la femme de chambre, il traversa le petit jardin que la nuit enveloppait. Entre les massifs, apparaissaient la haute silhouette de l'atelier, la masse sombre du pavillon. Dans le hall seulement, se découpait l'espace lumineux d'une fenêtre.

Tandis que la femme de chambre allait vers Dominique, il resta sur le perron, sa fièvre altérée de la fraîcheur nocturne.

—Madame attend Monsieur dans le hall.

Au seuil de la pièce, doucement éclairée par une lampe voilée, il vit se découper la fine silhouette de Dominique.

—Claude, vous! à cette heure!

—Oui, c'est vrai... il est tard, je crois, pour une visite...

—Huit heures... Qu'est-il arrivé?

Sans répondre, il entra avec elle. Tous deux restèrent debout, face à face, attendant que la portière retombée les isolât sûrement.

Alors, il articula, la voix dure:

—Ariane est partie. Elle n'est pas ici?

—Non. Partie!... partie où?...

—Je ne sais pas...

—Pourquoi, partie?...

—Nous avons eu... pour la première fois!... une discussion... très vive..., très grave..., une explication à propos de Ghislain...

Dominique eut un geste apaisant.

—Comment êtes-vous venu à moi?... Vous la supposiez ici?...

—Je suis venu... sans réfléchir qu'elle vous croyait à Morgat... Maintenant, je ne sais plus où la chercher... Domi, il me semble que je me débats dans un gouffre de ténèbres, d'où je ne pourrai jamais remonter... Ah! je ne savais pas encore à quel point elle m'est chère... et quelle horreur ce serait de la perdre ainsi!... Surtout ainsi!

—Claude, Claude! attendez encore pour désespérer. Sa disparition peut être simplement un coup de tête de femme très jeune, très fière, que vous avez profondément blessée en croyant les apparences qui étaient contre elle... C'est possible. Devant votre soupçon, elle s'est indignée, et habituée à suivre toujours son impulsion, elle n'a pas accepté de courir le risque d'une nouvelle scène. Elle s'y est dérobée, sans souci de la gravité de cette disparition... Ne pensez-vous pas, Claude, que tout cela est possible?...

Un geste d'infinie lassitude lui échappa. Il n'es-sayait plus de réfléchir. Il avait la sensation d'être brisé.

—Oui... tout est possible, Domi...

—Ce qu'il faut maintenant, c'est de ne pas l'offrir... ni vous... en pâture, aux potinages, toujours sans indulgence... A tous, le mieux serait, il me semble, de dire que je vous l'ai enlevée, pour quelques jours, à Morgat, et que, incessamment, vous partez la rechercher. Et puis, tâchez de savoir où est ce Ghislain... N'a-t-il pas un frère à Paris?

—Au séminaire d'Issy, oui... Mais vous pensez bien que s'il est avec Ariane, il n'indiquera pas sa résidence à Francis...

—Et s'ils ne sont pas ensemble?... S'il n'y a, dans leurs absences simultanées, qu'une coïncidence?... Peut-être, en rentrant, vous allez la trouver de retour, ayant pris conscience de la folie de son départ, et prête à vous expliquer ce que vous lui demanderez... doucement...

Il secoua la tête, sans confiance. Mais pourtant, aussitôt, il abandonna le fauteuil où la fatigue l'avait jeté, un moment, et vint vers la jeune femme, lui tendant ses deux mains:

—Domi, comme vous êtes bonne de me chercher quelque chose à espérer!... Pardon de vous avoir ainsi ressassé mon tourment... C'était si inutile!... Mais je suis à bout d'énergie...

Et il passa la main sur son front, où les affres de cette journée avaient creusé leur empreinte.

—Merci de ne pas m'avoir rappelé que, il y a un an, vous m'engagiez à ne pas courir l'"imprudente aventure" d'un mariage avec Ariane... Vous êtes une amie unique...

—Mon cher grand Claude, moi aussi, jadis, j'ai passé des heures abominables... comme celles que vous traversez... Alors, je comprends tout ce que vous pouvez éprouver. Je voudrais vous faire un peu de bien et... malheureusement, je ne puis rien, que partager votre tourment...

Il murmura:

—Merci.

—Je ne pars que demain soir... Si, d'ici là, vous avez appris quelque chose, si vous avez besoin de moi, je suis toute à vous... Vite, cher, allez voir si elle n'est pas rentrée au bercail... Et alors, soyez très patient, très indulgent et bon...

Mais Ariane n'était pas revenue. Leur logis restait solitaire. Dans la chambre déserte, cependant, sa présence demeurait vivante. Des roses, apportées par elle, se mouraient sur sa table, près du livre que, la veille, elle lisait... Comme chaque soir, le lit était préparé pour la nuit... Et les choses avaient tellement leur physiologie coutumière que la pensée surmenée de Claude lui donna, une seconde, l'illusion qu'il avait fait un rêve affreux. Ariane était dans une pièce voisine... Elle allait venir se glisser dans le grand lit, poser la tête sur son épaule... puisqu'elle prétendait, par un caprice tendre, que, seulement ainsi, elle pouvait s'endormir.

L'illusion s'effaça. Ce soir, où était-elle?...

Et la morsure de la jalousie le broya, dominant sa colère, la blessure de son orgueil de mâle, son effroyable déception sur Elle...

XXII

La journée du lendemain passa sans apporter de nouvelles.

Dès le matin, Claude avait télégraphié au comte de Kerdanec: "Ai besoin demander renseignement urgent à Ghislain absent. Prière donner adresse."

A la fin de l'après-midi, la réponse arriva: "Ghislain n'est pas Treffry. Ignorons adresse. Regrets."

Et le poids affolant de l'incertitude s'appesantit sur Claude, que, seule, la tension exaspérée de ses nerfs rendait encore, à peu près, capable de garder son masque d'impassibilité...

Enfin, le surlendemain, nouveau télégramme. Son regard courut à la signature: "Domi." Et une détente divine se fit en tout son être, car il lisait: "Elle est ici, près de moi. Était arrivée avant mon retour, seule."

Et puis, quelques jours de silence.

Elle ne revenait pas et lui ne l'appelait pas... Seule, l'affection de Dominique protégeait le lien fragile qui subsistait peut-être encore entre eux.

Devant les curiosités, qu'elle qu'en fût la forme, Claude était parvenu à demeurer impénétrable. Très naturel, se montrant partout où il devait, il répondait aux questions "qu'Ariane était pour quelques jours à Morgat, chez Mme Stévennes, où il s'apprêtait à l'aller chercher".

Mussigny, comme tous, parut accepter cette explication, plus ou moins plausible. En son for intérieur, il n'en fut pas dupe et demeura certain que quelque scène grave avait eu lieu entre les deux époux, provoquée par sa malencontreuse conversation avec Claude.

Le mal était-il irréparable?... Tout préoccupé qu'il en fût, il n'adressa pas une question à son gendre; par discrétion d'abord, puis parce qu'il redoutait les discussions pénibles et inutiles, enfin parce qu'il était très absorbé par un nouvel opéra qu'il montait.

Aussi lut-il, sans inquiétude, quelques lignes de Claude, l'avertissant d'une courte absence... Il le crut en route vers Morgat, alors qu'en réalité Claude, à bout de forces, s'enfuyait en Italie.

Le lendemain de son départ, une lettre arrivait de Bretagne. Cette fois, ce n'était plus Dominique qui l'avait écrite. C'était Ariane et elle disait:

"Mon cher grand mari,

"Je croyais que je ne pourrais plus supporter de te revoir, après les paroles dont tu m'as frappée, car elles avaient imprimé en moi l'horrible sentiment que tu avais tue mon amour pour toi... Et je me suis enfuie pour mettre entre nous toute la distance possible... Tant j'avais la terreur de retrouver le Claude injuste que tu m'avais ré-vélé!

"Combien de temps y a-t-il, vraiment, que tu les a prononcées, ces paroles maudites?... des semaines?... des jours?... ou des minutes?... Elles me hantent, quoique je les sache engloutis avec le passé, le cher passé qui fût nôtre; maintenant tombé dans un gouffre... Et pourtant aussi, je les sens vivantes en tout moi, pour me faire mal... jusqu'au moment où tu les effaceras, Claude, mon ami, mon maître, mon mari...

"L'indignation et l'orgueil m'ont trompée. Claude, mon amour, n'est pas mort... Je t'aime... autant plus... bien plus que dans l'instant où je suis venue à toi, il y a un an, petite fille in-

souciante et tendre, qui ignorais les trésors que tu lui apportais...

"Claude, je ne peux plus me passer de ta présence!... Je n'ai plus la fierté de te le cacher... Ni le courage de te laisser supposer... pour me venger de ton soupçon... des choses abominables qui sont fausses... Comment as-tu pu les croire? sur-tout continuer à les croire, quand j'ai repoussé ton accusation... indigne de nous deux!

"Pourtant, jamais, je ne t'avais menti!... Et pendant l'affreuse scène, je n'ai pas prononcé un mot qui ne fût vrai... Tu me connaissais bien mal, puisque tu n'as pas senti que j'étais bien trop, absolument à toi seul, pour que la tentation pût même m'effleurer de me donner à un autre... Parce que cet autre m'aimait... comme je souhaitais l'être par toi...

"Pourquoi, oh! pourquoi! ne m'as-tu pas interrogée avec l'amour dont tu entourais, chaque jour, "ta toute petite"?... Je t'aurais expliqué la vérité bien simple. Pendant ma visite avec toi, j'avais deviné Ghislain très triste, et j'avais bien compris que c'était à cause de moi... Son frère voulait—sagement!—l'éloigner. Il était souffrant, isolé... et j'ai beaucoup d'affection pour lui... Alors j'ai eu pitié et je suis retournée le trouver... Sans penser à ce que pourrait croire le monde, s'il apprenait!... à ce que toi-même, mon mari, tu serais peut-être amené à supposer...

"J'étais si habituée—même par toi!—à agir à ma guise... Jamais tu ne m'interrogeais sur l'emploi de mon temps... Tu ne paraissais chercher en ton Ariane qu'une petite épouse gentille et très amoureuse qui distrairait ton repos...

"Ghislain, lui, m'aimait uniquement, avant tout, par-dessus tout!... Mais il était incapable d'oublier qu'il n'avait pas le droit de me disputer à toi. Le jour où il a senti que sa force de résistance était épuisée, après m'avoir, pour la première fois, laissé voir tout ce que j'étais pour lui, il m'a commandé de m'en aller, pour ne plus revenir... me suppliant d'avoir pitié de lui, afin que rien d'irréparable ne se glisse entre nous.

"Claude, je veux que tu saches tout... C'était enivrant et terrible de l'entendre me parler ainsi... Comme jamais tu ne m'avais parlé! En l'écoutant, j'essayais follement de m'imaginer que c'était toi, mon Claude, qui me disais ces choses divines...

"De loin, tu me protégeais... Et puis, aussi,—ne ris pas!...—le petit portrait de Francis, que j'apercevais sur la cheminée...

"Même en écoutant Ghislain, je demeurais tième... car tu m'as prise toute, ô mon mari. Quelque chose où ma volonté était étrangère m'eût rendu impossible d'être à lui... m'en aurait-il suppliée... au lieu de me renvoyer amoureusement...

"Tout le monde me renvoie!... toi après lui... Est-ce donc une fatalité attachée à mon nom?...

"Claude, maintenant, tu sais ce que j'avais refusé de te dire, dans mon indignation contre ton soupçon... Si tu doutes encore, interroge Ghislain. Il est sûrement revenu de la croisière où il s'était laissé entraîner pour que s'apaise l'orage qui, c'est possible, après tout! a failli nous perdre...

"J'ai été cruelle pour toi, Claude... Et je t'en demande pardon avec une contrition telle que

jamais je n'en ai éprouvé de pareille. Mais, sans y prendre garde, tu m'ava's, toi aussi, fait bien souffrir!... par ma faute, je le reconnais maintenant. Si je ne m'étais montrée jalouse de ton travail, tu ne m'aurais pas tenue étrangère aux occupations qui t'intéressaient... trop!... à mon gré.

—Mais, tout bas, j'étais très fière de ce que j'entendais dire de toi, de l'avenir qu'on te prédisait, des articles que tu écrivais. Et j'ai eu très mal, le jour où j'ai découvert qu'avec Dominique, tu parlais de ce que tu me taisais. Elle était la confidente que j'aurais dû être... Si tu m'ava's un peu encouragée, il y a beau temps que je me serais réconciliée avec ta littérature. Mais tu étais aussi fier que moi, qui n'explores jamais plus un don refusé...

—Alors, j'ai eu l'impression d'être dédaignée par toi... Je me suis, de nouveau, sentie seule dans le monde... Et pour oublier cet isolement, j'ai accueilli, avec joie, l'amour de Ghislain.

—Dominique, à qui j'ai fait ma confession, parce qu'elle comprend tout, voulait qu'immédiatement, je retourne près de toi. Mais je n'en ai pas eu le courage. J'avais trop peur de ton accueil... peur que tu ne me repousses...

—Elle m'a dit aussi que j'avais été coupable en m'enfuyant ainsi de ta maison, et elle s'est appliquée à me donner beaucoup de remords en me révélant la folle inquiétude où mon départ t'avait jeté.

—Mais, écoute, Claude. —et je murmure mon aveu tout bas, tout contre toi, comme en nos jours heureux...—mais je n'ai pas pu avoir de remords!... Je ne sentais que le bonheur de t'être chère au point de te bouleverser, en disparaissant de ta vie...

—Peut-être, maintenant, tu me détestes, tu ne veux plus de moi... S'il en est ainsi, je t'en supplie, dis-le, aussi sincèrement que je te le demande, mon bien-aimé. Il y aura sûrement un moyen de te délivrer de moi... Et nous nous en irons loin l'un de l'autre, avec le souvenir de notre rêve d'une année, des heures délicieuses, troublantes, douloureuses, toutes inoubliables, que nous avons vécues, l'un par l'autre... Mon Claude, est-il impossible que les meilleures de ces heures, nous ne les retrouvions? Nous sommes si jeunes! Ne pouvons-nous recommencer notre vie, ayant cruellement appris ce que nous devons y enfermer pour ne plus en dissiper l'enchantement?...

—Si tu penses comme moi, si tu n'es pas encore détaché tout à fait de ta folle petite femme, pardonne-lui d'avoir été méchante. Ecris-lui de revenir... Ou mieux..., bien mieux encore, mon amour, viens la chercher!

—Avec tout mon coeur qui t'adore, je t'attends. Car je suis, malgré tout, n'est-ce pas,

—Ta petite, à toi,

—Ton ARIANE."

XXIII

Ni lettre, ni Claude lui-même ne vinrent à elle. Pendant cinq mortelles journées, il en fut ainsi. Mais, en silence, elle porta son angoisse. Deux mots se heurtaient sans relâche en son cerveau, en son âme: "Jamais plus!" Et, peu à peu, ils lui semblaient l'inévitable réponse de sa destinée.

Claude ne l'avait pas crue... ou il ne lui pardonnait pas d'être partie et la jugeait sans merci; il se refusait à ressusciter leur union, qu'elle-même avait brisée.

Le sixième matin, descendant de sa chambre, elle fit à Dominique sa question quotidienne:

—Il n'y a rien pour moi, dans le courrier? Domi.

—Le facteur n'est pas encore venu, ma chérie. Allez vous promener un peu, en l'attendant. Le temps vous semblera moins long...

—Oui!... je vais essayer de lire dans le bois, devant la mer.

L'accent était si découragé que Dominique eut pitié de cette petite qui souffrait, non pas uniquement par sa faute... Et, avec son chaud sourire, elle dit:

—C'est cela, allez lire, pour ne laisser votre pensée vous dévorer inutilement...

—Oh! inutilement!... Domi, c'est effrayant l'avenir!... J'en ai si peur!...

—Vous manquez de patience, petite fille!... Et il en faut tant pour reconquérir le bonheur enfui...

Elle ne le sentait que trop. Lentement, elle monta vers le bos de sapins qui, du haut de la falaise, couronnait la baie, de ses fûts violets, sous l'éclatante verdure des aiguilles luisantes de soleil.

Tant de fois, au printemps précédent, elle y était venue bavarder avec Claude, en regardant la mer battre la côte déchiquetée! Aujourd'hui, elle y était seule. Il était loin et ne lui envoyait pas le mot que, tout ensemble, elle attendait et redoutait de toute son âme!...

Malgré le tendre conseil de Dominique, elle ne songeait guère à ouvrir son livre. Elle se souvenait, désespérée, et parce que personne ne la pouvait voir, de regret, de remords, de désir, elle sanglotait...

—Ariane!

Quelqu'un l'appelait, allait la surprendre en larmes. D'un bond, elle fut debout et regarda...

Claude était devant elle... aussi pâle qu'elle-même.

Un élan fou la jetait vers lui. Pourtant, elle ne bougea pas. Mais elle eut un cri passionné:

—Ah! Claude! que tu as été long à venir!...

—J'étais absent quand ta lettre est arrivée. Dès qu'elle m'a rejoint, je suis rentré à Paris et je suis parti vers toi... puisque tu m'appelais.

Inconsciemment, elle joignit les mains, sans faire un pas vers lui, immobile aussi; lui abandonnant son regard humide, pour qu'il pût y voir son coeur même:

—Claude, me crois-tu?... et me pardonnes-tu de t'avoir, volontairement, fait souffrir?...

Il demeurait silencieux.... Impérieuse, sa pensée descendait dans le coeur qui s'offrait, afin d'y chercher la vérité et retrouver, sans une lumière, sans ombre, la confiance perdue...

Quelques minutes tombèrent lourdement.

Puis, son regard apaisé devint très tendre.... Du geste de jadis, ses bras s'ouvrirent, et, avec l'accent des jours heureux, il dit:

—Je te crois, Ariane. Les mauvais jours sont... enfin!... passés... Viens les oublier! mon amour...

FIN

NE MANQUEZ PAS DE LIRE

dans le prochain numéro de

La Revue
Populaire

LE ROMAN COMPLET

INTITULÉ :

PRÈS DE LUI

Par

DYVONNE

Retenez d'avance votre prochain numéro
chez les dépositaires.

En vente dans tous les dépôts

15c.
le numéro



LES CHEIKS FONT DE MAUVAIS MARIS

L'envers du cinéma.—Le sort des malheureuses femmes berbères, vouées à l'esclavage et à de rudes travaux.—L'histoire de **Bel Cassa**, de sa mère et de ses femmes.

Le cinéma a divinisé le cheik d'Arabie. Pendant plus d'un an, de Valentino à Navarro, le cheik, amoureux parfait, Don Juan noir, fut le rêve des petites jeunes filles. C'est qu'elles ne savaient pas, dans leur candeur naïve, quelle eût été leur sort sous la tente du chef du désert. C'est pourquoi, parlons un peu des Berbères et de leurs malheureuses femmes!

La plupart des Berbères, ces habitants de l'Afrique septentrionale, d'un caractère fier et indépendant et qui livrèrent aux Français une lutte opiniâtre dans les régions montagneuses du Maroc, sont cruels, impitoyables pour leurs femmes. Ils les tiennent pour des êtres sans âme et les traitent en conséquence.

Le berbère a sa place marquée au Paradis de Mahomet mais sa femme n'est pas immortelle. Tuer une femme ne constitue pas forcément un acte criminel et l'on punit rarement un homme d'avoir mis à mort l'une de ses créatures. Mais qu'il tue un de ses semblables et il est aussitôt exécuté.

Les berbères sont musulmans depuis le septième siècle et l'on sait que l'islamisme n'est pas tendre pour les femmes. Et les berbères renchérissent sur le Coran. Douze ans est l'âge légal de la femme, mais rien n'empê-

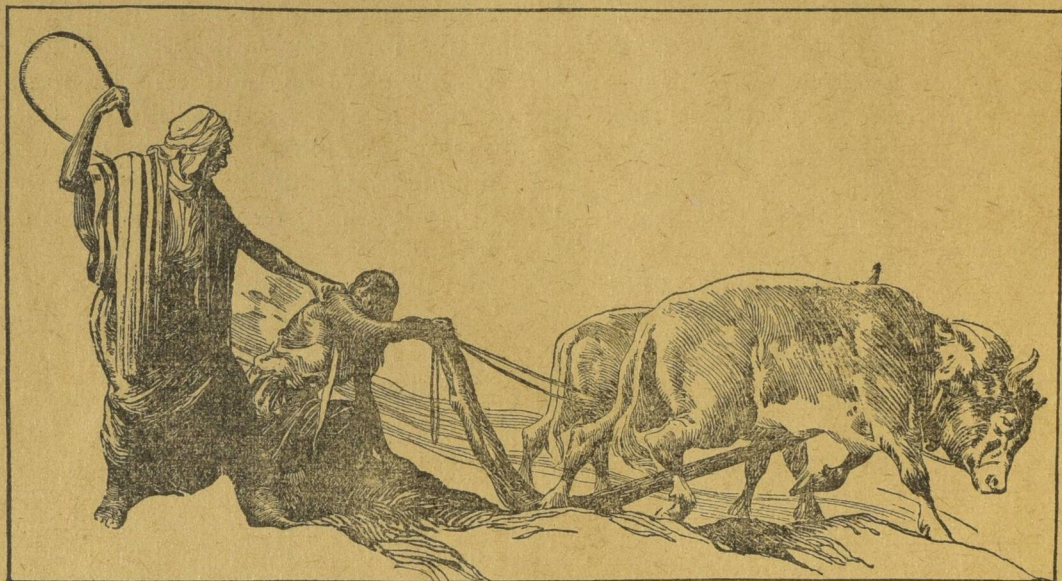
che un père de vendre sa fille de neuf ans au p.étendant qui y met le prix. En effet, la femme berbère est à l'enchère. Qui paye le prix l'emporte sous sa tente. Peu importe que le mari soit vieux ou malade; qu'il soit honnête homme ou brigand.

Une fois mariée, la femme doit obéissance à son mari. Et l'obéissance, en Afrique, comme dans tout l'Orient, n'est pas un vain mot. Veut-elle faire à sa tête, n'est-elle pas une esclave fidèle et dévouée, le mari la

L'épouse répudiée revient donc au gourbi paternel. Comment y sera-t-elle reçue? Couçi-couça. Son père la reprendra sans trop rechigner ou, après l'avoir dûment battue, la chassera à son tour.

Elle se trouve comme "sortie de la circulation". Il ne peut la revendre du vivant de son mari, et s'il la garde, c'est à titre de domestique pour faire la grosse besogne.

A la mort d'un berbère, toute sa maisonnée, épouses, filles, concubi-



Les travaux du ménage et des champs

répudiée quand il ne s'en débarrasse pas de façon plus expéditive. En a-t-il par-dessus la tête, il convoque par devers lui les anciens de la tribu et leur dit ces simples mots conventionnels, et qui sont empreints d'une grande poésie, comme vous allez voir: "Sale chamelle, chatte d'enfer, retourne à la maison de ton père. Et ne reparais plus devant ma face."

Comme en termes galants ces choses-là sont dites, au pays enchanteur des cheiks d'Arabie!

nes, devient la propriété d'un de ses frères. Si ce frère est déjà assez pourvu de femmes, l'héritage échoit au fils aîné.

Voulez-vous connaître une petite histoire authentique sur une famille berbère, histoire rapportée par un missionnaire français? C'est celle de Bel Cassa. La plus jeune femme de Bel Cassa, âgée de 10 ans, attendait un enfant. La casbah de Bel Cassa, qui était un homme puissant, le plus riche de la tribu des Kabyles, comp-

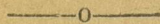
taut déjà onze enfants, trois épouses légitimes, deux concubines, et sa vieille mère.

Bel Cassa, étant riche, avait pour monture une mule et deux chèvres dont il buvait le lait, deux vaches qu'il engraisait pour les manger quelque jour, et aussi plusieurs poules. La mule, les chèvres, les vaches et les poules vivaient dans sa maison et y prenaient beaucoup de place. L'enfant de la plus jeune femme de Bel Cassa vint au monde, mais il n'en avait pas pour longtemps. Pendant cinq jours, il balançait entre la vie et la mort, et le père, montrant contre son ordinaire un attachement très grand à son dernier enfant, était plongé dans la plus profonde douleur. Sa vieille mère lui conseilla de recourir au médecin français, logé à dix milles de là.

Mais Bel Cassa, qui était bon musulman, reprocha à sa mère son impiété. Voyant cela, la mère monta sur la mule de son fils et s'achemina vers la mission la plus proche. Et c'est le missionnaire qui la vit et soigna l'enfant malade qui rapporte ce que nous allons dire.

Cette femme, âgée de trente-trois ans, était la plus vieille femme de sa tribu. Elle était sourde, presque aveugle et affligée de toutes les infirmités du vieil âge. Elle avait eu son premier enfant à 13 ans. A 25, elle était grand-mère et à 30, aïeule.

Voilà donc le sort de ces femmes pour qui, là-bas, la vie est si pénible! Quant aux hommes, ils parviennent facilement à un âge très avancé, soixante-dix ans, quatre-vingts, voire quatre-vingt-dix.



L'HIBERNATION DE CERTAINS ANIMAUX

Comment les animaux passent l'hiver

On s'émerveille de la faculté qu'ont certains animaux de passer la saison d'hiver dans le sommeil le plus profond, l'engourdissement le plus complet,—et de ne jouir ainsi que des belles saisons. Ma foi, on a bien raison. Et puisque cette faculté ne tient qu'à de petites glandes, il est bien dommage que nous ne l'ayons pas pour certains hivers que le charbon coûte cher et que la vie est dure! Mais il se trouvera bien un savant, quelque jour, pour nous accorder cette grâce.

Les animaux ne se trouvent nullement dépourvus quand vient l'hiver. Ils se terrent quelque part, s'endorment et ne sortent de leur léthargie

que quand le rideau se lève sur les scènes ensoleillées du printemps.

Au cours de l'automne, quelle que soit la température, certaines glandes des animaux hibernants se modifient. La glande thyroïde, par exemple, se rétrécit,—ce qui indique que les sécrétions qu'elle infuse dans le sang diminuent. C'est chose connue que la glande thyroïde est une masse double, rejetée de chaque côté du larynx, et qui contrôle le fonctionnement des autres glandes et des organes.

De cette glande dépendent par conséquent les centres du cerveau chargés de conserver la température nécessaire à l'organisme. Les personnes

(les idiots entre autres) ayant les glandes thyroïdes insuffisamment développées souffrent d'un manque de chaleur. Une dose d'extrait de thyroïde les réchauffe instantanément. L'animal hibernant auquel on donne-

leurs glandes thyroïdes, les animaux hibernants s'engourdissent à l'approche de l'hiver. L'ours, au fur et à mesure que diminuent les sécrétions de la dite glande, perd de ses forces et l'appétit; une fatigue continuelle l'ac-



Où vont les ours l'hiver!

rait, au coeur de l'hiver, une injection hypodermique d'extrait de thyroïde sortirait de son lourd sommeil pendant quelques heures.

C'est pourquoi, par suite de l'engourdissement, en quelque sorte, de

cable et il n'est plus capable d'aucun effort. En dépit de son épaisse fourrure et de la bonne température d'automne, ses os se glacent. Et les choses vont ainsi de mal en pis jusqu'à ce que, ne se sentant plus propre à rien,

il lui reste juste assez de force pour se creuser un terrier sous un arbre abattu, s'y enterrer et se laisser aller au sommeil. Et alors, durant tout l'hiver il lui restera juste assez de chaleur dans le corps pour ne pas geler.

Sous les eaux glacées, dans la boue froide se tiennent les tortues et les grenouilles et sous l'écorce des arbres le peuple des insectes.

Les serpents rampent sous les troncs d'arbres et les grenouilles des bois s'enfouissent sous des monceaux de feuilles mortes et s'engourdissent. Si l'ours se ménage une petite ouverture entre les feuilles et la neige qui recouvrent son trou, on peut dire que la plupart des animaux hibernants se passent d'oxygène pendant tout l'hiver.

On connaît l'expérience de la chauve-souris. Une chauve-souris endormie fut placée dans l'eau pendant seize minutes et dans une pièce saturée d'un gaz mortel pendant dix minutes sans qu'elle en souffrit le moindre. Quand elle fut éveillée, le printemps revenu, on la remit à l'eau et au gaz pendant en tout trois minutes et elle mourut.

L'HIBERNATION DES ABEILLES EN PLEIN AIR

(Notes des fermes expérimentales)

Trois choses sont nécessaires pour bien hiverner les abeilles : (1) une nombreuse population de jeunes abeilles dans la ruche, (2) des provisions saines en abondance et (3) une bonne protection. C'est courir à un désastre que de négliger l'une ou l'autre de ces choses. On unira donc ensemble les colonies faibles en automne et on n'attendra pas plus tard que la première semaine d'octobre

pour donner les provisions d'hiver. Quant à l'époque où la protection doit être donnée aux ruches, elle dépend de la méthode employée.

Le système qui consiste à hiverner les abeilles en plein air se répand de plus en plus; on hiverne aujourd'hui les abeilles dans de simples caisses d'emballage où l'on s'imaginait autrefois qu'elles ne pourraient résister au froid. Ces caisses sont faites pour contenir une ruche, deux ruches ou quatre ruches; les dernières sont les plus économiques, car il faut moins de matériaux pour chaque ruche. Mais quelle que soit la caisse dont on se sert, il faut qu'elle soit assez grande pour que l'on puisse mettre de 4 à 6 pouces de "bourre" ou "substance isolante" entre les ruches et les parois de la caisse, sur le fond et sur les quatre côtés, et de six à huit pouces sur le dessus avec un espace d'air d'au moins un pouce entre l'emballage du dessus et le couvercle de la caisse. Les ruches sont mises serrées l'une contre l'autre dans les caisses, sans bourre entre elles. Il faut aussi pourvoir à une galerie entre l'entrée de la ruche et le trou de vol qui est pratiqué dans la caisse. Les colonies que l'on hiverne par ce système sont mises dans les caisses vers la fin de septembre ou au commencement d'octobre et on les entoure de bourre immédiatement. On enlève les couvercles des ruches pour pouvoir mieux les rapprocher. Dès que les colonies sont dans les caisses, on leur donne toute la nourriture que les abeilles peuvent absorber. Le nourrissage doit se faire aussi régulièrement que possible, et dès qu'il est terminé, on recouvre les ruches d'une couverture ou d'un sac et l'on met la bourre par dessus ce sac. Les

abeilles n'exigent pas d'attention jusqu'au printemps suivant. Les abeilles hivernées en dehors doivent être protégées contre les grands vents par un bon brise-vent.

Pour plus de renseignements à ce sujet, écrire au Bureau des Publications, du Ministère fédéral de l'agriculture ou au Service de l'apiculture, ferme expérimentale, Ottawa, pour demander le feuillet n° 22 sur "L'hivernement des abeilles au Canada" qui est distribué gratuitement.

—o—

GRES FELES

Préparez avec de l'eau et du sucre un sirop concentré, mais encore liquide.

Versez cette solution dans le pot à réparer.

Inclinez ce récipient de manière que la solution arrive en contact avec la fente. Il s'agit de faire pénétrer cette solution à l'intérieur de la fente.

On opère au-dessus d'une flamme de gaz pas trop chaude et en changeant constamment le point d'attaque de cette flamme, pour éviter un éclatement du récipient. Au bout de peu de temps, la solution a traversé et vient charbonner à l'extérieur.

Arrêtez l'opération et le pot est solidement et définitivement obturé, parfois même recollé.

—o—

Les manières sont l'ornement de l'action; et il y a une façon de dire une bonne parole ou de faire une chose obligeante qui en rehausse singulièrement le prix.

* * *

L'homme juste n'est pas celui qui ne commet point d'injustice, mais celui qui, pouvant être injuste, ne veut pas l'être.

* * *

Il n'est pas de succès qui puisse compenser le mal qu'une nation se fait à elle-même quand elle renonce à prendre la justice pour la loi suprême.

CE QUI FAIT LE SUCCES D'UN LIVRE

Une maison d'édition de New-York a demandé à sa clientèle pour quelle raison elle avait lu un de ses livres, dont le succès avait été éclatant.

711 personnes ont répondu qu'elles avaient lu le livre dont il s'agissait, parce que des amis leur en avaient dit du bien.

408 l'avaient lu sur la foi de comptes rendus élogieux - publiés par les journaux.

114 parce qu'elles avaient trouvé, de ce livre, dans certaines revues, des extraits à leur goût.

86 parce qu'elles appréciaient particulièrement l'auteur, dont elles avaient lu de précédents ouvrages.

84 parce qu'elles l'avaient aimé en feuilleton et voulaient le relire en volume.

23 enfin l'avaient acheté parce qu'elles tenaient à être au courant du mouvement littéraire et à pouvoir parler de tous les livres nouveaux dans les salons.

—o—

TRESORS

On mande de Mexico qu'une Américaine vient de découvrir, dans l'Etat de Sonora, sous les fondations d'une chapelle en ruines, trois sacs contenant des pièces d'or espagnoles du XVII^e siècle et six lingots d'argent. L'Américaine en question avait procédé aux fouilles d'après les indications d'une Mexicaine fixée aux Etats-Unis et qui lui avait remis un plan et des documents dont sa famille était en possession depuis des siècles. On estime à 750,000 dollars la valeur du trésor découvert.

L'HISTOIRE D'UN NID DE GUEPES

M. Alphonse Labitte, attaché au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, raconte sur le courage et le génie des guêpes l'anecdote suivante:

“Une forte colonie de guêpes (*Vespa media*) construisit son nid, dans une haie formant en partie cloison de mon ermitage. Les guêpes avaient choisi pour l'édifier une assez forte branche d'Erable, à 5 pieds du sol environ; malheureusement pour elles —et aussi pour moi, car j'avais le désir de faire sur elles certaines expériences—ce nid était placé du côté extérieur de la haie bordant une route passagère; mais il se trouvait exposé au midi, et c'était la raison du choix fait pour son emplacement.

A la fin d'août, la construction était complètement achevée, mais les feuilles qui la voilaient s'étaient écartées, et le couvert n'était plus assez épais pour cacher sa rotundité et l'abriter des regards des passants. Des enfants, un beau jour, le remarquèrent, et dès lors sa destruction fut décidée, malgré la surveillance que j'apportais à sa conservation.

Le 1er septembre, le nid était encore intact. Le 4 au matin, je le trouvai tronqué à la base. Le lendemain, 5, la partie enlevée était refaite; seul le trou d'entrée était un peu plus large que le trou primitif.

Le 6, toujours au matin, le nid était tout à fait démoli; les gâteaux avaient été enlevés, sauf un que j'emportai; du dôme, il ne restait plus que la calotte. Ma surprise fut grande deux jours après, le 8, lorsque je vis

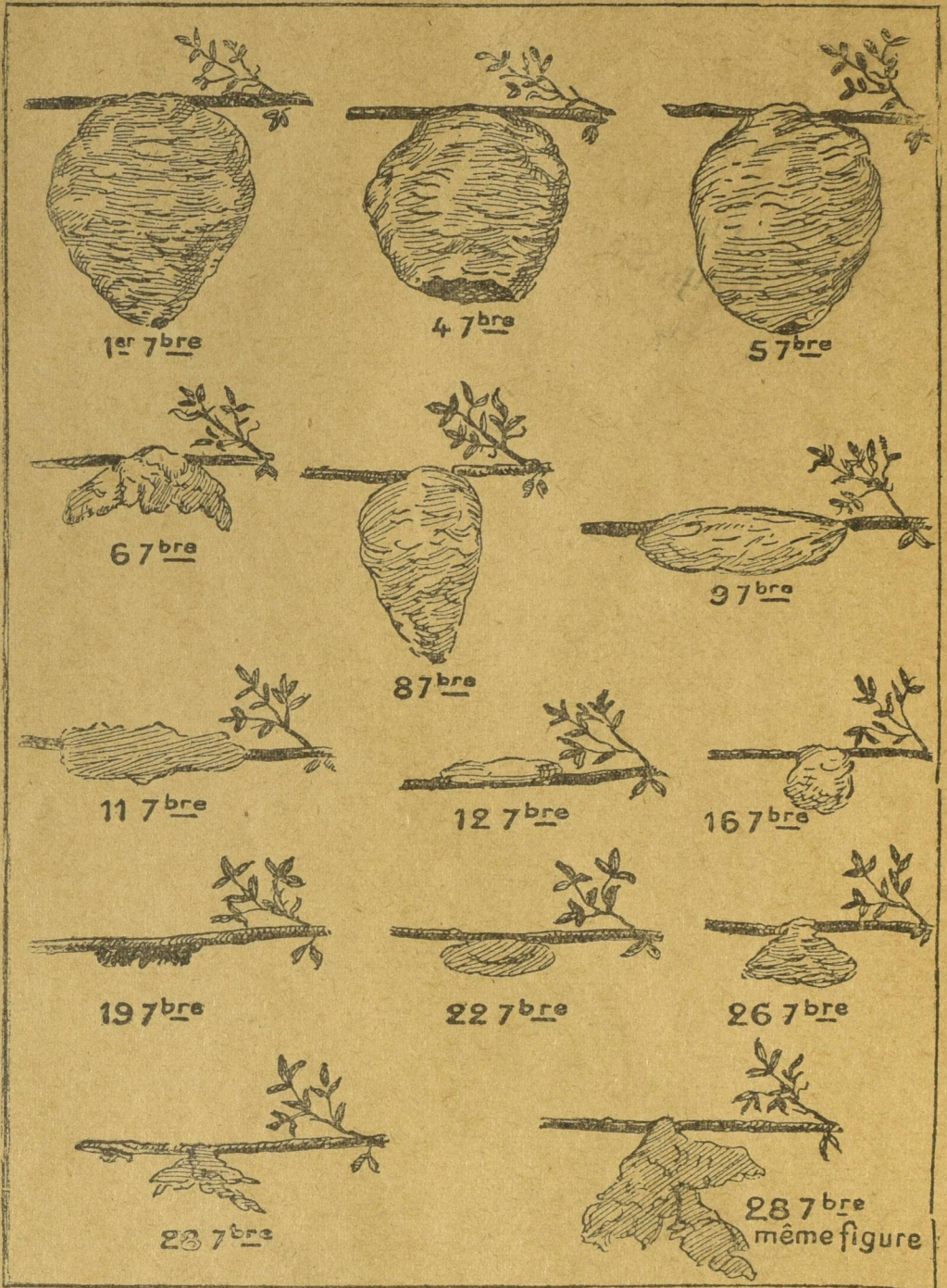
le nid entièrement reconstruit mais dans des dimensions moindres que le premier.

Le 9, le nid reçut encore la visite des petits saccageurs. Les courageuses petites bêtes se remirent au travail, mais cette fois, contre toutes leurs habitudes, elles le construisirent horizontalement, en forme de dirigeable.

Le 11, nouvelle ruée des vandales sur le pauvre nid et le 12, sa mutilation est encore plus complète.

Le 16, les guêpes, sans se lasser d'assister à leur ruine presque journalière, sans même chercher à se venger sur leurs bourreaux par quelques bonnes piqûres, se remettent à l'ouvrage; cette fois, elles bâtissent un nid plus restreint, une sorte de grosse boule; mais le 18, il est démoli de fond en comble, et le lendemain 19, je ne trouve plus qu'une branche nue, sur laquelle une soixantaine de guêpes sont groupées, serrées les unes contre les autres, n'ayant plus aucun abri.

Cependant, d'un courage qui aurait pu désarmer les mauvais gamins, les guêpes recommencèrent la construction de leur demeure tant aimée; le 22, elle était déjà ébauchée; le 26, une grande partie de la calotte est terminée, mais le 28, pour la sixième fois, je constate l'anéantissement absolu de la dernière construction qui était en voie d'achèvement dans des dimensions plus modestes, et les guêpes exterminées. De toute la



Histoire illustrée d'un nid de guêpes

florissante colonie, il ne restait que trois ouvrières inertes au milieu des débris de leur nid. Lorsque je les pris

dans ma main, elles ne firent aucune défense et ne sortirent point leur aiguillon."



LES GRANDS LIVRES CATHOLIQUES

La Maison du Fou
La Maison du Sage
Le Vin de ta Vigne

Par LOUIS ARTUS

(En vente à la librairie DEOM, 251 est, rue Sainte-Catherine, Montréal)

Il existe en France, comme on sait, une élite puissante de jeunes écrivains catholiques qui travaillent au renouveau du sentiment religieux, de la poésie et de la spiritualité et à la diffusion d'un mouvement néo-thomiste que soutient une forte presse et qui entraîne de nombreux prosateurs, poètes et auteurs dramatiques.

Les principaux interprètes de ces aspirations sont Paul Claudel, Jacques Maritain, Henri Ghéon, Paul Baumann, Henri Massis; chez les aînés, Louis Bertrand, Joseph Bédier, Goyau, et enfin Louis Artus. Ce dernier publia, au mois de juin dernier, trois romans, édités par Grasset, qui remportent en ce moment un immense succès de librairie et dont toute la critique s'est ardemment préoccupée.

Ces ouvrages méritent, en notre pays catholique, d'être lus et répandus par tout le monde.

Frédéric Lefèvre écrit à leur sujet dans "Les Nouvelles Littéraires":

"Ces trois ouvrages constituent à ce jour toute l'oeuvre romanesque de M. Louis Artus à qui vingt-cinq ans de théâtre (tout le monde se souvient du succès de "Coeur de Moineau") avaient acquis une célébrité assez dif-

férente de celle qu'il semble briguer aujourd'hui.

Toutefois, la brisure est plus apparente que réelle: M. Artus ne semble pas avoir tout à fait renoncé au théâtre puisqu'on applaudira de lui, la saison prochaine, une adaptation à la scène du Tristan et Yseult de M. Joseph Bédier.

D'autre part, les trois romans dont on nous donne aujourd'hui une réédition, sont des oeuvres que le romancier catholique portait en lui depuis longtemps.

Il nous a même avoué que l'étrange nouvelle intitulée "Le Moine" qui ouvre le "Vin de ta Vigne", il l'avait conçue lorsqu'il était encore élève de Philosophie.

Cette nouvelle est inspirée par la conception assez surprenante à première vue et qui semblera paradoxale à plusieurs que "l'homme n'a fait que tomber depuis la Création".

...Mais M. Louis Artus n'est pas un moraliste morose. Le père de "Coeur de Moineau" a gardé le goût de la vie et le sens de l'humour."

Nous parlerons le mois prochain du SAINT-PAUL de Baumann.



Par ALBERT PLEAU

L'ÉVOLUTION DES RACES CANINES

Dans un récent numéro de *La Revue populaire*, j'ai promis à nos amateurs de revenir sur le sujet si important, de l'évolution des races canines.

Le premier point traité portera sur le populaire chien de berger allemand, dont M. C. Van Camp, de Montréal, nous donne dans "Kennel and Bench", du mois de mai un résumé très restreint. Il débute en disant qu'on lui a demandé d'expliquer, ou de traduire si vous le voulez, le mot allemand "Sieger", ce dont il s'acquitte par une tirade sur la manière dont les chiens bergers allemands sont jugés, en Amérique et au Canada. Pour moi, le mot "Sieger" équivaut au titre de champion des champions dans une exposition de spécialité, ce qui veut dire exposition d'une même race de chiens, organisée par un club qui spécialise, par exemple, le club de chiens de bergers du Canada, lequel ne s'occupe que des races bergères. Monsieur Van Camp nous dit qu'au Canada, il suffit qu'un chien gagne dix points à différentes expositions et qu'il soit jugé par trois juges différents pour obtenir son titre de champion, ce qu'il semble désapprouver.

Il y ajoute: "C'est la raison pour laquelle je n'ai personnellement pas confiance dans ces prétendus champions". (Heureusement qu'il a ajouté *personnellement*, car il a certainement réalisé que cela n'entraverait en rien la marche du progrès canin).

Monsieur Van Camp oublie que la plupart des expositions canadiennes organisées suivant les règlements du "Canadian Kennel Club" sont pour toutes les races sans exception, et chacune des races a droit de conquérir pour le titre de champion de sa race. Monsieur Van Camp nous dit de plus que les choses ne se passent pas ainsi en Europe; c'est bien possible, puisqu'il ne se fait que des expositions de bergers allemands, exclusivement. Donc, ce serait une grande erreur et chose impossible qu'il y ait deux champions mâles, la même année.

En Allemagne, on préconise les expositions spéciales d'une même race dans un but de commerce, afin de faire un "Sieger" nouveau qu'on mettra en vente et qui rapportera un prix exorbitant. Tous les ans ils ont changé le type des races de chiens allemands afin de faire déprécier les types primés antérieurement pour nous implanter leurs nouveaux "Sieger". Monsieur Van Camp nous parle de l'ignorance inexcusable de nos juges. Peut-être a-t-il eu à se plaindre de quelques-uns et cela avec raison, mais en disant qu'il

n'y a pas de juges compétents ici pour juger le berger allemand, il se trompe. Il fait encore double erreur lorsqu'il traite de farce, les concours de chiens Policiers aux États-Unis et au Canada, disant qu'on ne devrait pas prendre pour juges des hommes dont les seules connaissances ont été puisées dans ces concours de farce. (Quel est le plus farceur?)

Il dit qu'il était présent à une exposition à Bruxelles où six chiens présentés n'ont obtenu qu'un second prix, étant jugés de qualité inférieure et ne pouvant se classer premiers. Nous sommes d'accord avec lui et ces juges. Mais où est la différence de juger en Belgique et au Canada, puisqu'il y a une clause dans les règlements du C. K. C. défendant aux juges d'attribuer des premiers prix à des animaux qui ne méritent qu'un second ou un second à ceux qui ne méritent qu'un troisième? D'après cette clause qui est la clause 14 des règlements susdits et qui se lit ainsi: "The judge of each class shall withhold any or all the prizes for want of merit", le juge peut même refuser de primer un animal, s'il le trouve à propos.

Au sujet des couleurs du chien de berger allemand, Monsieur Van Camp nous parle du (black and tan) noir et feu, comme étant préféré; cela se peut pour quelques-uns et non pour tous, car cela est une question de goût et non de race.

On verra, par la suite de cet article, le rôle que la couleur a joué dans cette race si précieuse pour la bourse des éleveurs allemands.

Monsieur Van Camp nous dit qu'il exposait des chiens bergers allemands à Montréal, il y a douze ans. C'est vrai, mais pourquoi exposait-il des chiens gris loup et à long poil?

Nous allons le lui dire, ainsi qu'aux amateurs de cette race qui n'ont lu que l'ouvrage allemand de Von Stephanitz sur cette race et qui va disparaître dans un avenir très prochain, par le changement du Standard, ce qui va mettre les éleveurs anglais et américains dans l'alternative soit de perdre les milliers de dollars investis sur cette race ou de faire une race à part en conservant le vieux Standard.

L'origine de cette race date du Xe siècle et elle a été créée par les Pères du Monastère de la vallée de Munzter en Alsace qui vinrent s'y établir vers cette date et qui amenèrent d'Écosse quelques chiens bergers de leur pays. Ces chiens se croisèrent avec des loups de la région et produisirent le chien de berger alsacien à poil

gris foncé, à poil demi long, d'autres à poil long, avec les oreilles droites et la queue portée basse garnie de poil à l'extrémité. Cette race s'est très bien conservée pendant des siècles, et quoique de peu d'apparence, était d'une intelligence supérieure, et c'est ce qui les fit remarquer par les Allemands après la prise de l'Alsace à la France en 1870. Mais ce ne fut qu'en 1888 qu'ils commencèrent à s'en emparer et à l'améliorer physiquement pour en faire ce qu'il est aujourd'hui, le chien de berger allemand.

Dans son livre, "Le chien et ses races", publié en 1890, Otto Friedrich, une des plus grandes autorités du temps, ne nous parle aucunement du chien de berger allemand dit alsacien, mais il donne une description très détaillée du chien de berger allemand qui existait antérieurement et, à cette époque, tout en déplorant sa disparition presque totale de l'Allemagne. Donc s'il ne parle pas du chien de berger allemand moderne, c'est qu'il n'existait pas. C'est après avoir constaté la disparition de leur chien berger allemand que les éleveurs de ce pays ont pensé à le remplacer et naturellement ils ont tourné leurs regards vers le berger alsacien. Mais il fallait le changer afin de tromper les gens et d'en faire leur chien national.

Ils ont commencé par introduire du sang de loup, c'est ce qui a donné le gris loup, et en examinant minutieusement le chien de berger allemand, on trouvera facilement les traces du sang loup, d'abord par l'œil petit et oblique placé dans la direction du nez. Chez le chien qui ne possède pas ce sang, l'œil s'ouvre plus à angle droit, comme chez l'homme. Les flancs relevés, la queue un peu touffue, un museau trop pointu avec un crâne trop léger, l'air sournois et méfiant, sont autant d'indices du sang loup.

Encore un indice du sang loup: chez le chien qui possède du sang loup, les deux doigts médians des membres postérieures sont plus développés que chez le chien ordinaire, où tous les doigts sont presque de même grandeur.

De ce croisement, il en résulta que les sujets étaient nerveux et manquaient de caractère; on songea alors aux chiens du Nord, l'Esquimau, et le grand spitz blanc, ce qui a fourni plusieurs couleurs disparates qu'on retrouve toujours dans les portées.

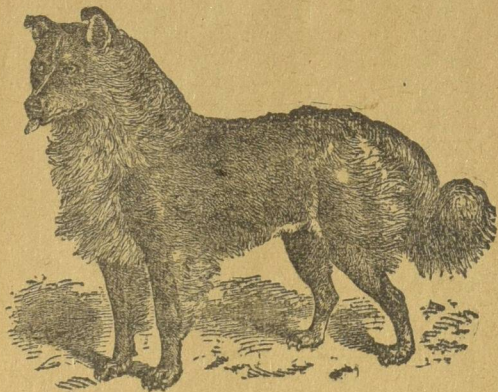
Les indices du sang Esquimau chez le berger allemand sont la queue roulée en trompette sur le dos, un crâne large, les oreilles courtes, plantées bas, très écartées, j'ai même vu un spécimen qui avait le même physique que l'Esquimau, moins la queue en trompette.

On a aussi introduit du sang de Beaucerons français afin d'en changer la couleur, ce qui a probablement donné le noir et feu (black and tan). Par la sélection et une attention toute particulière, on a réussi à en faire un chien très estimé des amateurs. Le premier sujet à être enregistré au livre des origines allemandes fut en 1895. Au début la race qui était donnée comme chien de travail mesurait pour les mâles 22 à 24 pouces. Les femelles 20 à 22 pouces, et à poil long. Aujourd'hui, le chien doit être à poil court. Comme c'était à leur avantage, les Allemands ont primé des types un peu différents chaque année,

afin d'activer leur commerce. De 24 pouces ils ont élevé la taille du chien à 26 pouces, puis ils ont primé des chiens de 27½ pouces dont Cito Von Bismarkain qui est aux Etats-Unis et dont la couleur est gris argent (Silver Grey).

Il vint un moment où leur élevage ne leur donnait certainement pas tous les bénéfices qu'ils en attendaient, car ils décidèrent de primer un noir et feu (Black and Tan) couleurs dont ils possédaient des sujets en quantité.

Le premier primé de cette couleur fut Erick Von Grafenwerth qui fut vendu au "Hamilton Farm Kennel, New Jersey", Etats-Unis, à un prix fabuleux; ensuite vint Alf Von Tolensetal, encore un noir et feu. Alors la mode étant au noir et feu, ils escomptaient des ventes sans limites. Mais ils comptaient sans les éleveurs américains et anglais qui ont investi des sommes énormes dans l'élevage de ce chien et qui n'étaient pas prêts à subir des pertes irréparables dans leurs élevages pour les beaux yeux des éleveurs allemands, et comme ces deux pays font une grande concurrence à l'élevage allemand on a cherché et trouvé le moyen de l'arrêter. (Voici la brique!)



Chien de berger allemand dont parle M. Otto Friedrich dans son livre publié en 1890.

Nous lisons dans la revue "Alsation" de Londres :

"Le rapport d'un mouvement qui se fait en ce moment en Allemagne pour restaurer l'ancienne taille du chien berger allemand (c'est-à-dire 24 pouces) est plus important que ne le réalisent les éleveurs de notre pays. L'Angleterre (Von Stephanitz qui sera toujours considéré comme le doyen des propagateurs du chien, est très en faveur du projet (que va devenir son livre avec ses chiens de 26 et 27 pouces?). Il a même suggéré qu'on commence immédiatement à supprimer les chiennes de grande taille, et à ne primer que les petites, ce qui a été fait à l'exposition de chiens de berger allemands à Frankfort, au mois de septembre, où les petites chiennes ont toutes remporté les premiers honneurs. Il doit y avoir eu une assemblée de tous les éleveurs allemands convoquée par la société pour l'élevage du chien allemand Verein à "Ossig" où fut discuté et établi le nouveau Standard de la race."

(Not so in Canada, M. Van Camp).

LE PRIX DES FEMMES, 2,000 ANS AVANT J.-C.

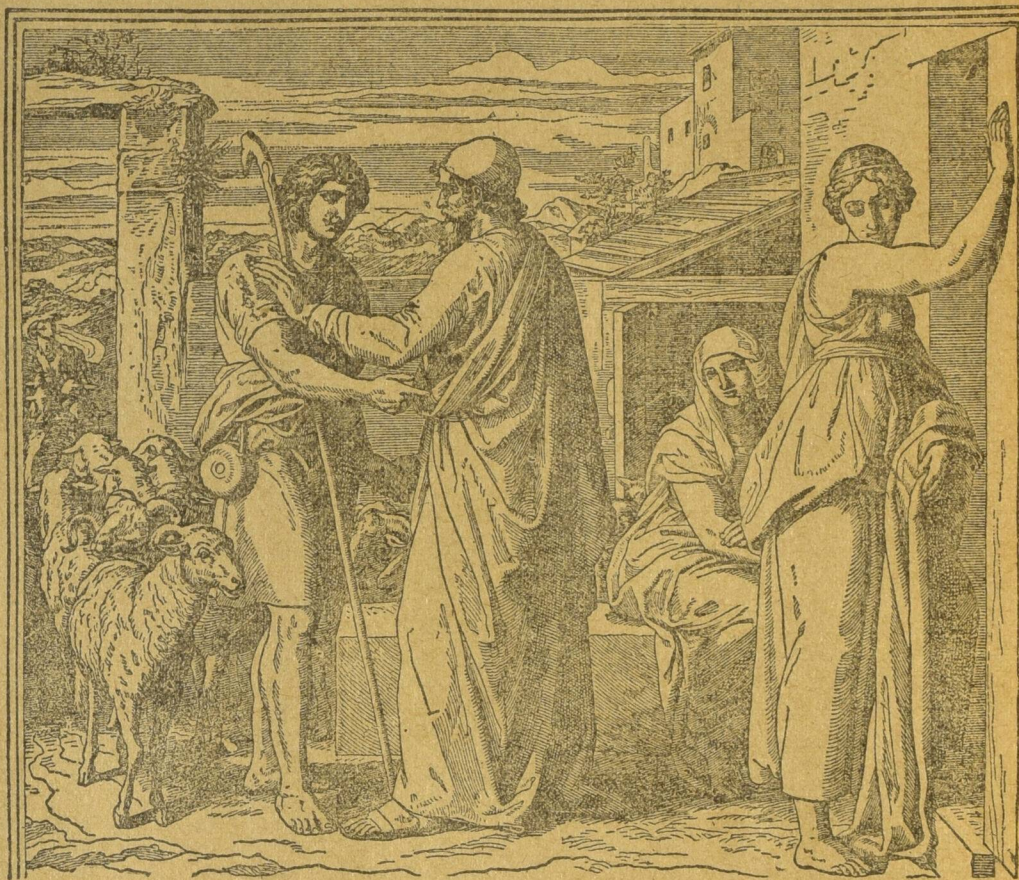
De nouveaux documents viennent d'être exhumés de la patrie d'Abraham, Ur, ville de Chaldée. L'emplacement en fut découvert, au milieu du dix-neuvième siècle, dans le désert de la Syrie, à dix milles à l'ouest de l'Euphrate et à quatre-vingt milles du golfe Persique.

Qu'apprend-on de ces documents

merçants connaissaient une comptabilité qui ressemble tout à fait à la nôtre.

Une année de gages représentait, pour le salarié, la moitié du prix d'un âne et il en fallait trois et demi pour acheter une femme.

C'est ainsi que Jacob dut travailler sept années, sous les ordres de Laban,



Jacob et la fille de Laban

nouveaux? — que les hommes libres de la Chaldée, deux mille ans avant Jésus-Crist, devaient travailler sept années environ pour acheter une femme légitime, que leurs gages étaient ridiculement minimes, que les com-

pour conduire sa première femme sous sa tente et sept autres années pour convoler avec Rébecca.

Les esclaves étaient très nombreux; ils coûtaient quelque chose comme \$1.50 de notre monnaie.



CHRONIQUE FEMININE

Par FRANCINE

PYJAMA POUR JEUNES FILLES DE 15 ANS

Le premier est en flanelle ou en serge fine. La petite veste est légèrement froncée à la taille de chaque côté. Elle possède de longues manches et est agrémentée d'un col claudine.

Comme garniture, faites quelques rangs de points de chaînette au col, au bas des manches, et au bas de la veste. Au bas des manches et de la veste un macaron en points de chaînette également, duquel part un petit flot de ruban. Ces points de chaînette pourront, au besoin, être remplacés par de petits galons. Même garniture au bas de la culotte.

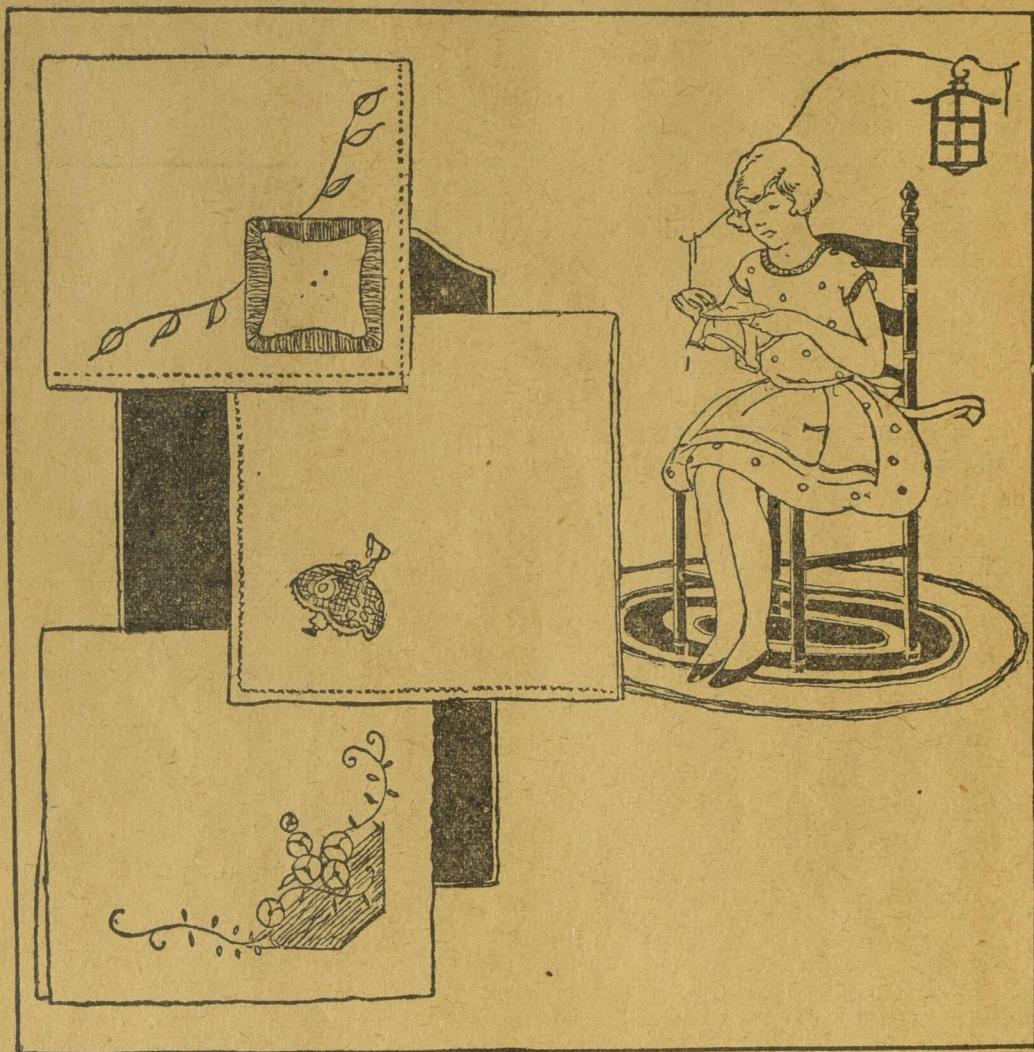
La veste ferme au devant par un ruban qui passe sous le col et par deux gros boutons au bas de la veste.

Le second pyjama sera en percale rayée, en tussor; comme garniture, un grand col châle et des plissés au bas des manches en un tissu formant contraste.

Un joli noeud de ruban du même ton, ferme la veste au bas du col.

A la culotte, reyers en même tissu que le col châle.





MOUCHOIRS A BRODER—CADEAUX A FAIRE

Jeunes filles et fillettes peuvent aisément broder les coins de ces trois jolis petits mouchoirs. On peut très bien les donner en cadeaux. Pour le premier, appliquez un coupon de toile blanche d'un pouce carré sur un mouchoir rose avec tout autour un point de satin violet. Un groupe de noeuds français jaune citron forme le centre et une branche brodée court de chaque côté.

Le second représente une petite demoiselle à crinoline. Utilisez pour la jupe un bout de valenciennes ou de toute autre dentelle large de trois-huitième de pouce. Faites le reste noir ou dans toute couleur convenant à la bordure.

Le dernier est un panier appliqué. Vous ne pouvez pas ici imprimer au fer chaud, il va sans dire. Mais avec un peu de soin vous pouvez facilement reproduire au crayon sur votre mouchoir, en les agrandissant, les dessins de nos trois mouchoirs illustrés ci-haut.

LA MODE D'HIVER

Vous la connaissez déjà très bien, charmantes lectrices, et ce n'est pas en décembre que j'aurais la témérité de vous l'enseigner. Tout au plus, grâce à quelques petites gravures, vous en ferai-je connaître certains détails. Puissent-elles vous suggérer quelques idées heureuses. Vous faites du ski? C'est très à la mode, beaucoup plus que le patin, depuis trois ans surtout. Voyez cet élégant et confortable costume qui est tel qu'on les porte aux stations d'hiver européennes les plus fameuses.



Les manteaux de fourrure de cette année

La fourrure, ainsi que vous le savez, se porte différemment. Le col est échancré; comme l'an dernier, manchettes et bordures.

Les cheveux sont toujours portés courts, quoi qu'on fasse pour aiguiller la mode sur les longues chevelures d'autrefois.



Manteau flottant de Renée en kasha brun et l'abondante fourrure du collet, des manches et du bas est tout castor

Les petites filles ont toujours besoin de robes coquettes. Nous vous en conseillons trois qui sont fraîches et nouvelles.

Le manteau flottant de Renée et le petit modèle Poiret (celui-ci surtout)

sauront certainement vous suggérer quelque chose de très bien.

Nous verrons toujours du feutre, mais à Paris on le réserve exclusive-

lées, plus façonnées, et dans lesquelles la personnalité de chacune aura mille occasions de se manifester.

Cette saison, contrairement à l'année dernière, l'intérêt, le chic du chapeau, ne résident plus dans la calotte qu'on faisait plus ou moins carrée ou pointue, mais bien plutôt dans les bords qui ont pris beaucoup plus d'importance. Si les modistes ne les ont pas supprimés tout à fait l'hiver



Exquis petit modèle Poiret. Robe d'après-midi de velours noir garni de satin noir avec collet et manchettes brodés or et bleu.

ment pour le jour. Le temps est passé où on le rencontrait partout et à toutes les heures de la journée. Le joli feutre est pratique, seyant, mais sa quantité a nui à sa qualité. Il est remplacé par des formes plus travail-



Jolie toilette de skieuse

dernier, c'est grâce à leurs clientes, qui, très raisonnables et averties, savaient combien est joli un bord, si

petit soit-il, qui vient ombrer et adoucir les traits du visage.

Ces bords seront le plus souvent roulés et relevés devant ou sur un des côtés, mais le derrière du chapeau restera toujours net et libre. Cette habitude des nuques dégagées est trop seyante et surtout trop pratique pour qu'on tente déjà de s'en évader.



Exquises petites robes pour fillettes

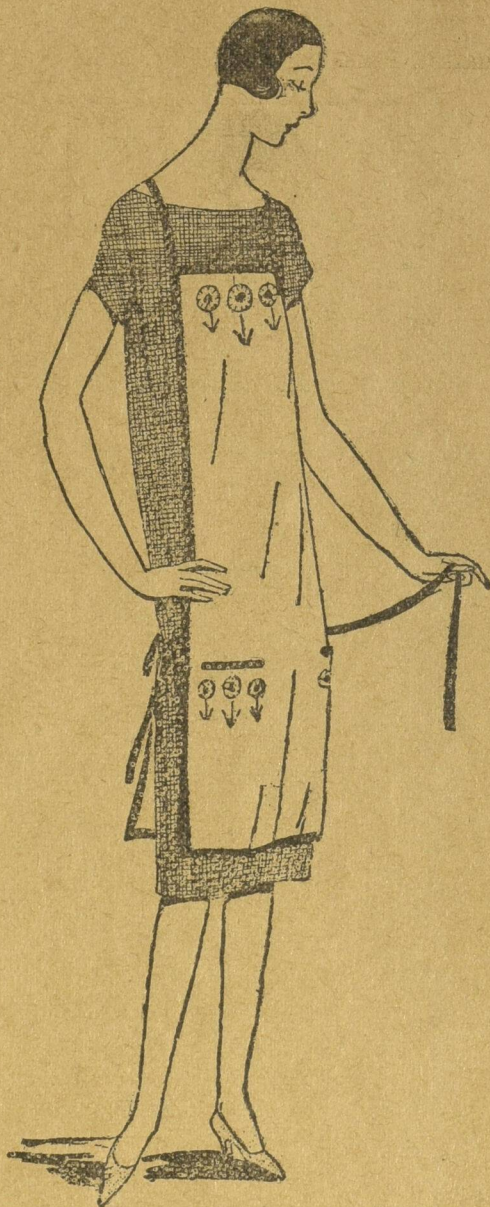
Que fait-on le plus? Du satin, du velours de soie, du taupé qui rappelle un peu le feutre, mais qui est beaucoup plus satiné que lui, beaucoup de panne, puis du ruban.

TABLIER DE MAISON

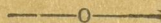
Ce tablier, de forme chasuble, sera très apprécié par quelques-unes d'entre vous. Il sera charmant en linon mercerisé, soufre, par exemple, garni de ruban de velours bleu roi.

Le montage de ce tablier est très simple: encadrez chaque rectangle de tissu d'un ruban de velours et réunissez les deux rectangles par des épaulettes toujours en ruban. C'est encore

un ruban noué de chaque côté qui retiendra les deux parties du tablier, à la taille.



Les fleurettes disposées à l'empècement, ainsi qu'aux poches seront brodées.



Les trois plus grands médecins de l'humanité sont: l'exercice, l'eau et la diète.

LE PLUS FEROCÉ DES HABITANTS DE LA JUNGLE

Le buffle de l'Abyssinie

Habitué que nous sommes à entendre dire que le lion et le tigre sont les grands fauves les plus dangereux et les plus cruels des jungles d'Afrique,

chasser les éléphants, hippopotames, rhinocéros, lions, tigres, léopards, pythons géants et cobras qu'un de ces buffles d'Afrique, cousins de notre bison de l'Amérique du Nord auquel ils ressemblent beaucoup.



Le buffle de l'Abyssinie

c'est curieux d'apprendre que de toutes les bêtes féroces, la plus redoutable est le buffle de l'Abyssinie.

Et cela est raconté par de nombreux explorateurs qui préfèrent

Les buffles, en général, sont propres aux régions chaudes ; ils comprennent plusieurs espèces dont une seule a été domestiquée et qui est maintenant employée surtout aux

travaux des rizières et aux lourds charrois; le lait de la bufflone est bon et se laisse baratter facilement.

Mais les espèces qui habitent l'Afrique méridionale et orientale, la région sénégalienne et le Congo, l'Abyssinie et la région des lacs sont absolument rebelles à la domestication.

Le buffle d'Abyssinie attend à l'affût sa proie, l'attaque sans la prévenir et après l'avoir tuée la déchire en lambeaux. Il a pour l'homme une haine particulière, plus forte encore que celle qu'il ressent pour tous les habitants de la jungle. Aucun fauve n'effraye plus les indigènes de l'Afrique.

Un explorateur américain fort connu, le docteur O'Toole, voyageant en Abyssinie, pénétra un jour dans une bourgade de noirs où deux buffles exerçaient depuis quelque temps de grands ravages. Une chasse fut organisée qu'il fut prié par le chef de conduire.

L'occasion lui sembla bonne d'abattre une de ces bêtes dont il ignorait la mauvaise réputation. Il pensa que la tâche d'abattre tout un troupeau de ces buffles devait être beaucoup plus facile que de chasser un seul tigre. Bien que le chef l'eût prévenu que le buffle chargeait deux fois plus vite que le lion et montrait autant de courage et plus de vitalité encore, il n'en crut rien et attendit, sans aucune crainte, à son poste, que le buffle ou les buffles fussent à la portée de son fusil.

Le chef l'enretenait encore de la férocité des bêtes devant lesquelles ils allaient tout à l'heure se trouver en présence, quand deux buffles apparurent. La rencontre fut si soudaine que l'explorateur ne put tout de suite épauler. Les buffles revinrent plus tôt

que lui de leur surprise et tous deux, d'un même mouvement, baissèrent la tête, le museau au sol, les narines fumantes, et foncèrent. Il fit feu, blessant l'un d'eux. Le second s'approchait avec la rapidité d'une locomotive (c'est la propre expression du chasseur). Un second coup partit, tiré n'importe comment dans l'affolement de cette minute d'angoisse terrible. Il porta, mais quand même le buffle avançait toujours, fendant de son large poitrail les vagues des hautes herbes. Le chasseur, tout courageux fut-il, voyait sa fin prochaine... quand le buffle vint s'abattre à ses pieds.

— 0 —

UN CONCOURS LITTÉRAIRE

La Société des Poètes prolonge la durée de son concours de poésie jusqu'au 1er janvier 1926

Le deuxième concours de poésie ouvert par la Société des Poètes canadiens-français à tous les poètes de langue française d'Amérique suscite un intérêt considérable, si l'on en juge par le nombre et la valeur des poèmes que le courrier apporte au secrétaire depuis quelques jours, et tout laisse prévoir que l'initiative de la Société sera couronnée d'un succès sinon supérieur, du moins égal à celui que remporta son concours de 1924.

Il avait été annoncé que le concours de 1925 prendrait fin le 1er novembre. Quelques poètes ont suggéré au comité de direction de la Société des Poètes d'accorder un délai plus long, et se rendant à cette suggestion, les directeurs ont décidé de prolonger la durée du concours jusqu'au 1er janvier 1926.

Comme la Société des Poètes compte un bon nombre de membres, et qu'en éliminant ceux-ci, comme il avait été décidé tout d'abord, elle se trouvait à priver ses propres soutiens de courir la chance de se distinguer dans cette lutte poétique, il a été résolu "que tous les membres de la Société des Poètes, à l'exception des juges, pourront participer à ce concours et seront jugés sur le même pied que les autres concurrents".

Ces juges, qui sont membres de la Société, sont déjà désignés, et on ne peut mettre en doute leur impartialité comme aussi leur compétence en matière poétique. Plusieurs d'entre eux sont déjà connus par des oeuvres qui ont attiré l'attention du public, et tous les concurrents, membres ou non, seront traités avec justice, suivant le mérite de leurs vers, qu'ils en soumettent dix, cinquante ou cent.

Comme on le sait, les trois prix principaux seront: une lyre d'or, une lyre d'argent, une lyre de bronze et trois mentions d'honneur.

Chaque entrée devra être signée d'un pseudonyme qui sera répété avec le nom et l'adresse de l'auteur dans une enveloppe fermée jointe au poème. Chaque concurrent sera tenu de ne soumettre qu'une seule pièce, laquelle ne devra pas dépasser cent vers. Les poèmes devront être inédits. La Société recommande surtout aux concurrents de respecter la propriété littéraire et de ne pas soumettre telle pièce de Musset ou d'Alfred de Vigny signée d'un nom canadien. Le plagiat est la plaie des Lettres!

Tout envoi ou demande de renseignements supplémentaires devra être adressé à Francis DesRoches, secrétaire, 109 1/2, rue Crémazie, Québec.

LES AUTOS AUX ENCHERES



Vous connaissez sans doute cette spacieuse salle d'encan, à New-York, qui occupe tout le rez-de-chaussée de l'ancien palais de justice, Troisième Avenue et

Onzième Rue. Là, à 1 heure de l'après-midi, tous les lundis, mercredis, jeudis et samedis, des centaines d'autos sont mis aux enchères, et se vendent depuis \$50 jusqu'à \$2,000.

Les acheteurs sont de toutes les sortes, depuis le touriste qui, après avoir traversé le continent en auto, revend sa voiture au terme de son voyage pour en acheter une autre la veille de son retour, jusqu'au contrebandier.

Les contrebandiers sont les clients les plus nombreux et les mieux vus de cette salle d'encan parce qu'ils achètent sans barguiner et payent rubis sur l'ongle.

Dans les premiers temps, les autos étaient adjugés à n'importe quel prix, quelquefois à \$5, mais on a dernièrement fixé le montant de \$50 comme minimum d'adjudication. Toutes les voitures sont mises aux enchères à ce prix.

Le plus haut prix atteint par une voiture d'occasion, dans cette salle d'encan, est \$1,700, payés pour une limousine de huit cylindres, vieille d'une année à peine.

— 0 —

Il n'y a rien qui déshonore dans un emploi qui contribue sous quelque rapport au bien-être de ses semblables. C'est l'esprit qu'on y porte qui en fait la grandeur et la bassesse.

* * *

L'habitude de la propreté est un des premiers signes de cette estime de soi qui est le commencement et la fin des bonnes moeurs.

LES TAPAGES AU THEATRE

Nous lisons dans "Les Annales":

La Comédie Française, de Paris, n'a point la réputation de détenir le monopole des représentations tumultueuses. C'est justement parce que les manifestations y sont assez rares qu'elles prennent un caractère marqué et qu'elles ont un gros retentissement.

La série a commencé par Molière lui-même... Le 5 août 1667, notre grand comique, ayant joué "Tartufe" à Versailles, puis chez Condé, voulut le donner à Paris. Ce fut une première sensationnelle, à tel point que, le lendemain, au moment du lever de rideau, le président de Lamoignon fit défense de commencer le spectacle. On assure que Molière annonça en ces termes la nouvelle au public:

—Messieurs, nous allons vous donner "Tartufe", mais M. le président ne veut pas qu'on le joue.

Et "Tartufe" ne triompha que plusieurs mois plus tard.

Au "Mariage de Figaro", on s'échauffa longuement au Foyer sur ce que l'on appelait l'audace de l'auteur.

En 1793, "L'Ami des Lois" déchaîna un si beau vacarme à la Comédie, que la pièce fut interdite. "Paméla ou la Vertu Récompensée", ouvrage d'une naïveté désarmante, suscita de tels désordres qu'on dut fermer le théâtre et qu'on arrêta presque toute la troupe.

Mentionnons, en passant, la bataille d'"Hernani", en 1830, si fameuse qu'il est inutile de s'y attarder, et l'orageuse soirée de décembre 1865 où les Goncourt virent sombrer dans les clameurs leur "Henriette Maréchal".

En 1880, toujours chez Molière, "Daniel Rochat", de Victorien Sardou,



GRATIS — Cette bague ou 100 autres belles primes. Demander 50 paquets de graine, quand vendue retourner \$3.00. 25 morceaux de soie assortie \$1.00. Catalogue de 500 nouveautés gratis.

ALLEN NOUVEAUTES, ST-ZACHARIE, Qué.

provoqua d'indescriptibles fureurs. ("Thermidor", en 1891, devait connaître le même sort.) Puis, l'année suivante, des sifflets et des cris d'indignation accueillirent "La Princesse de Bagdad". En 1882, ce fut la tempête à l'occasion des "Corbeaux", d'Henry Becque. Sifflets, pugilats, expulsions, lors de la représentation du "Foyer", en 1908; protestations, en 1911, au sujet de la pièce d'Henry Bernstein: "Après Moi"; en 1916, de "L'Élévation", d'Henry Bataille.

Voilà pour la Comédie. "Le Barbier" et "Guillaume Tell", de Rossini, furent houspillés à leur apparition. A l'Odéon, la chute de "Gaétana", d'Edmond About, est restée légendaire. Dans la même salle, en 1865, l'agitation fut portée à son comble avec "La Contagion", d'Emile Augier. A l'Opéra, en 1864, la première du "Tannhäuser" fut navrante. Au Vaudeville, on s'écharpa, en 1872, en discutant "Rabagas".

On voit que "Le Tombeau sous l'Arc de Triomphe" n'est pas la première pièce qui excita les passions du public. Et, à tout prendre, mieux vaut encore se disputer au théâtre que de se battre dans la rue...

— 0 —

La science est une puissance de l'esprit; or il y a dans l'homme une puissance plus grande encore, qui est celle de la volonté. Là réside le libre arbitre, ressort principal de nos actions et qui commande à l'esprit lui-même, jusqu'à lui faire voir ce qui n'est pas et à le nourrir des plus pitoyables illusions.

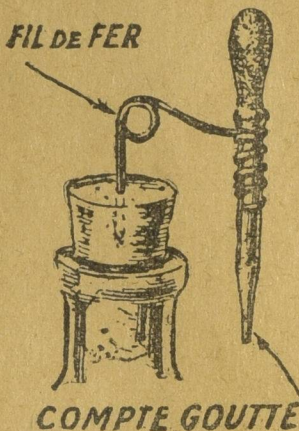


Les Dernières Inventions

Pour faire un support de compte-gouttes

Lorsqu'on se sert du compte-gouttes assez fréquemment, il est intéressant de le rendre solidaire du flacon dans lequel il doit être plongé. Cette remarque s'applique notamment aux compte-gouttes que l'on utilise pour remplir les stylographes.

Il est facile de fixer sur le bouchon un compte-gouttes, en utilisant un morceau de fil de fer dont une extré-



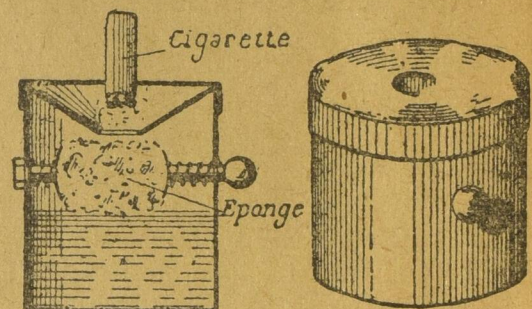
mité sera agencée sous forme de ressort à boudin ayant un diamètre un peu plus faible que celui du tube de verre.

La partie centrale du fil formera anneau et l'autre extrémité se termine sous forme de pointe que l'on enfonce dans le bouchon. De cette façon, lorsque le stylographe a servi, il suffit, une fois le bouchon remis sur le flacon, de placer le tube de verre

dans le ressort à boudin et on n'a plus besoin de procéder à des recherches fastidieuses lorsqu'il sera nécessaire de se servir de l'appareil.

Un extincteur de cigarettes

Cette extincteur de cigarettes comporte une petite éponge, maintenue entre deux coupelles, et dont la partie intérieure plonge dans l'eau. Le tout étant contenu dans une boîte cylin-



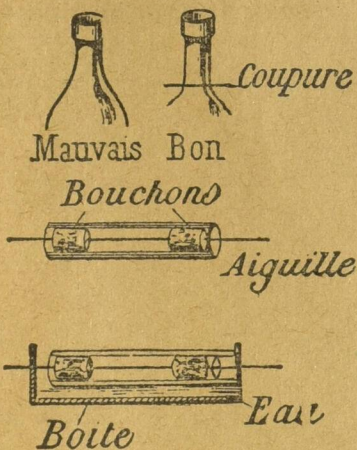
drique fermée à sa partie supérieure par un couvercle en forme de cuvette, percé d'un trou, par où le fumeur introduit la cigarette. Le contact de l'éponge humide l'éteint aussitôt.

Un mouille-timbre fabriqué avec un goulot de bouteille

Choisir un goulot de bouteille aussi cylindrique que possible, c'est-à-dire éviter les goulots trop courts ou allant en s'évasant; le couper par un des procédés déjà indiqués. Nivelier sur une meule ou sur du ciment en frot-

tant circulairement le bord de la coupure. Préparer un bouchon pour chaque bout du goulot coupé. Traverser ces 2 bouchons et le goulot de part en part avec une petite tige d'acier (une aiguille à tricoter par exemple) qui servira d'axe.

Préparer deux encoches en V dans une boîte métallique de la longueur du goulot, légèrement plus longue de préférence. Placer les deux extrémités de l'axe dans ces encoches et le travail est terminé.



Il est préférable de vernir à la gomme laque l'intérieur de la boîte avant d'y mettre de l'eau, de peur de la rouille. Ce mouilleur servira pour les enveloppes, les timbres, les étiquettes, etc... La longueur moyenne du goulot dépend des étiquettes à coller. Couler de la cire sur la surface extérieure des bouchons pour éviter qu'ils ne pourrissent.

Pour vous construire un attrape-mouches très efficace

Pour fabriquer cet attrape-mouches, il est simplement nécessaire d'avoir une petite bouteille, genre pot à moutarde, par exemple, à goulot assez large, et un morceau de papier fort.

Employez "DEPILO"



PROCEDE MODERNE, EFFICACE ET SANS DANGER, USAGE FACILE.

Vivement en 1 minute. Il agit d'une façon aussi simple que l'eau et le savon qui enlèvent la poussière et surtout ne fait pas repousser le duvet. Prix, \$1.00; échantillon, 50c. Envoyé par malle contre Bon de Poste par The White Castle Drug Co., Casier postal 2234, Montréal.

Du Nouveau! Du Nouveau!

Pour vous faire rire et faire rire les autres

- LE JEU D'AMOUR 15c
- L'ORACLE MAGIQUE 15c
- L'AMI DU PLAISIR 15c
- LE JEU DE CARTES COMIQUES 15c
- LE PORTE-FEUILLE MAGIQUE 15c
- LES ANNEAUX MYSTERIEUX 15c
- LE MOUCHOIR ATTRAPE-CURIEUX 15c

L'ACTION NATIONALE, Dépt. P
4588, rue Des Erables, Montréal.
(Expédié franco par la malle sur réception du prix.)

FUMEZ

Le Cigare 1924

EN VENTE PARTOUT :

5 CENTS

Tel. : Plateau 5524

CRISES

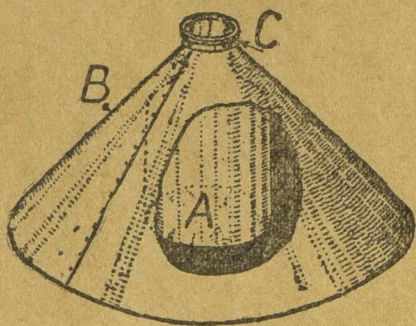
arrêtées de façon permanente par le remède Trench contre Epilepsie et Crises. Simple traitement à domicile. Plus de 35 années de succès. Des milliers de témoignages de toutes les parties du monde. Faites venir la brochure gratuite donnant détails complets. Ecrivez tout de suite à :

TRENCH'S REMEDIES LIMITED
47 ST. JAMES' CHAMBERS, 79 rue Adelaide Est
Toronto, Canada.

(Découpez ceci.)

On découpe le papier et on le roule en forme de cône, que l'on adapte sur le goulot de la bouteille, comme il est indiqué, ce qui permet aux mouches de chercher à sortir par les parois, mais si elles essaient de se frayer un chemin de sortie horizontal, pour atteindre le goulot, elles retombent au fond.

On met au fond de la bouteille un peu de miel pour servir d'appât. Des bocaux à fruits ordinaires ne sont pas



efficaces pour ce genre d'emploi parce qu'ils ne sont pas assez resserrés juste en dessous du goulot, et les mouches peuvent s'envoler au dehors à cause du large espace intérieur. Il est bon de nettoyer la bouteille chaque fois qu'elle a servi; autrement la surface collante permettrait aux mouches de s'échapper.

Pour obtenir une ponte précoce et de bons oeufs

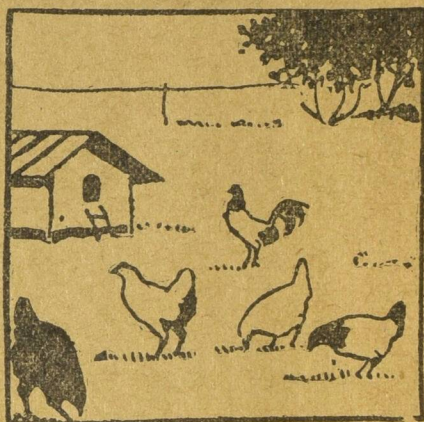
Il n'est pas sans intérêt cependant de chercher une ponte précoce et de gros oeufs.

Des expériences précises réalisées au Danemark avec toute l'attention et le soin qu'y apportent ces patients éleveurs, ont permis d'établir cette règle précieuse.

En accordant abondamment de la verdure aux poules, la ponte commen-

ce plus tôt et les oeufs sont plus gros. Ces résultats s'expliquent par ce fait que les herbes, les légumineuses, notamment: trèfle, luzerne, etc., sont beaucoup plus riches en chaux que les grains de blé par exemple. Le calcaire est indispensable pour la formation de la coquille.

Pour accorder de la verdure aux poules, le mieux est de les laisser vagabonder sur une cour herbeuse, ou des pelouses engazonnées quand elles n'ont pas libre accès aux champs.



On va même jusqu'à leur distribuer de la luzerne hachée qui est un excellent aliment. La farine de trèfle lancée par les Américains rencontre actuellement un vif succès. On la mélange aux pâtées. En exploitant deux troupes de poules identiques, par la race, le type, l'âge, l'un sur un espace nu, l'autre dans un enclos herbeux dont l'effet salutaire s'ajoutant à des distributions de luzerne verte ou de foin de luzerne, on a pu—le régime granifère accordé étant le même de part et d'autre—obtenir des variations allant de 132 oeufs (second lot) contre 90 (premier lot).

Nourrissons donc abondamment nos poules de verdure pour obtenir, très tôt, de beaux oeufs.

CIGARETTES

Guinea Gold

Douces et Extra Fines

12 pour 15^c 20 pour 25^c

OGDEN'S LIVERPOOL

LE FILM

Magazine de vues animées

*est le seul Magazine de Vues
Animées, en français, en
relations directes avec les
grands studios.*

Concours du Billet de Banque de \$1.00

CHAQUE MOIS SONT MIS EN CIRCULATION, DANS LES VILLES DE MONTREAL
ET DE QUEBEC, 25 BILLETS DE \$1 QUI RAPPORTENT A CEUX QUI LES
TROUVENT

\$25.00, \$10.00 ET \$5.00

De chaque côté de la figure, vous voyez deux mêmes numéros en rouge,
précédés et suivis quelquefois d'une lettre. Ce sont ces numéros, donnés
dans LE FILM qu'il faut remarquer.

Presque tous les numéros sortis depuis le commencement du concours ont
été retrouvés et payés. Voyez la liste des gagnants du concours dans LE
FILM.

DANS LE NUMERO DE DECEMBRE, UNE QUANTITE D'ARTICLES ABONDAM-
MENT ILLUSTRÉS.

10 CENTS LE NUMERO Chez tous les dépositaires.

Pour remettre en état un aspirateur de poussière

Si l'aspirateur de poussière fonctionne bien électriquement, c'est-à-dire si le moteur n'est pas détérioré, il ne reste plus à examiner que le sac à poussière et les roulements du mécanisme.

Le sac à poussière ne doit pas être trop rempli de poussière, et il doit être bien fixé.

Dans le cas où l'aspirateur comporte une brosse rotative, celle-ci doit être propre et tourner librement. Enfin, l'orifice d'aspiration ne doit pas être obstrué, car il empêcherait l'air de passer et donnerait un surcroît de travail au moteur.

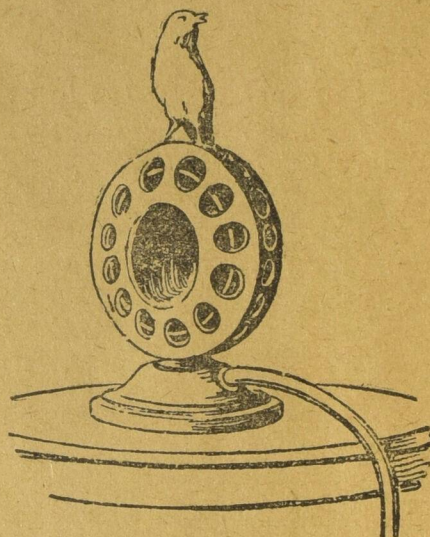
Il faut graisser de temps à autre les paliers de roulement et vérifier si les balais du moteur ne sont pas usés.

Lorsque le moteur fonctionne, s'il se produit des étincelles, c'est que les extrémités des charbons frottent mal sur le collecteur ou sur les bagues. On retire les charbons et les balais et on les passe au papier de verre, de manière qu'ils aient une surface bien nette; on les essuie et on les remet ensuite soigneusement en place. Bien entendu, ces opérations doivent être faites une fois que le courant a été interrompu.

Le chant des oiseaux par T. S. F.

La radiotéléphonie, ou transmission du son à distance, par télégraphie sans fil, voit chaque jour s'étendre le champ de ses applications: Les ondes sonores apportent tour à tour les échos d'un concert, la cote de la bourse, les prévisions atmosphériques, le sermon d'un prédicateur ou l'appel d'un ministre des finances. Les Amé-

ricains ont imaginé de transmettre le chant des oiseaux. Pourquoi pas! Les chantres ailés du bon Dieu, insouciantes des gros cachets, représentent certainement pour les agences de transmission une catégorie d'artistes intéressante. La plupart des oiseaux



du Jardin zoologique de Londres ont défilé devant le microphone. Quelques-uns se sont prêtés de bonne grâce à cette audition; d'autres se montrèrent réfractaires. Perché sur le microphone d'une station américaine, l'oiseau qui est représenté ici semble très à son aise.

Lames de sûreté repassées sur cuir de rasoir

Evidemment, les rasoirs de sûreté sont très commodes, mais comme chaque lame ne peut guère durer longtemps, cela finit par devenir coûteux, vu que les repasseurs spéciaux sont également hors de prix.

Pour remettre en état vos vieilles lames, il vous suffit d'avoir un cuir à rasoir ordinaire et vos deux mains.

Toujours de bonne humeur! | *Toujours de mauvaise humeur*

JE MANGE TOUT CE QUE JE VEUX PUIS JE PRENDS UN COMPRIME "SATURAL!"

Un **Comprimé** SATURAL

JE MANGE PEU ET JE SOUFFRE LE MARTYRE!

Après les Repas fait

Toute la différence au Monde!..

Madame! Mangez tout ce que vous voudrez et tant que vous voudrez — les indigestions, la dyspepsie ne sont plus à craindre. Prenez un COMPRIME SATURAL après les repas et vous n'aurez plus de malaises, plus de brûlements d'estomac, plus de gaz. Les COMPRIMÉS SATURAL se vendent, partout, 50cts la boîte de 50.

Adressez-nous ce coupon avec 10cts pour traitement d'essai.

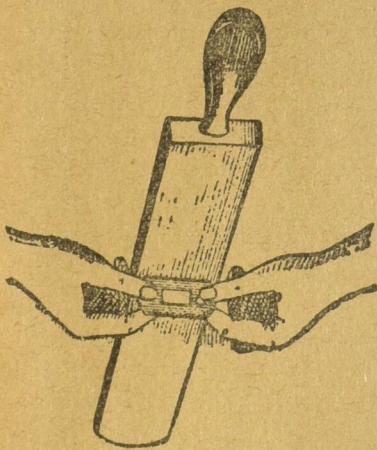
PHARMACIE LACHANCE - 454, rue Ste-Catherine Est, Montréal

Messieurs:—Ci-inclus 10cts en paiement de 10 Comprimés Satural que vous voudrez bien expédier poste payée à

M. _____

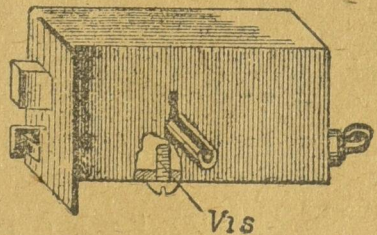
Appuyez votre cuir contre une paroi ou un meuble et maintenez-le horizontalement en appuyant l'autre bout sur votre poitrine. Prenez la lame des

tantôt l'un, tantôt l'autre tranchant. Retournez la lame, et répétez jusqu'à ce que le fil soit refait.



Comment transformer une serrure ordinaire en serrure de sûreté

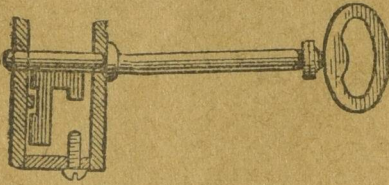
Etant donné le prix élevé des serrures de sûreté, il peut être intéressant de connaître un procédé qui per-



deux mains, la tenant entre vos pouces et index, posez-la à plat sur le cuir, les doigts contre le cuir et en allant en avant et en arrière, affilez

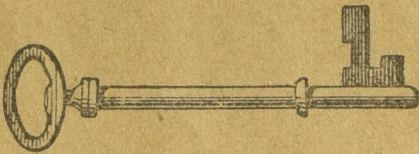
mettre de réaliser dans une serrure ordinaire une petite combinaison simple, de façon à constituer une fermeture de sûreté qu'il soit presque impossible de forcer.

Il faudra pour ouvrir la serrure une clé spécialement agencée ainsi que nous allons l'indiquer ci-dessous. Dans la serrure, on fixe à la partie inférieure, une petite vis qui est peu apparente. On peut même utiliser une



Serrure en coupe

petite vis à tête fraisée dissimulée dans la fente de la vis avec un peu de mastic. Cette adjonction suffit pour mettre la serrure à l'abri d'un passe-partout et pour ouvrir la porte, il est



Clé d'extérieur

nécessaire d'avoir deux clés différentes: l'une qui servira à ouvrir la serrure de l'extérieur et l'autre pour fermer la porte de l'intérieur. Il est nécessaire que la clé soit entaillée d'une profondeur telle que, dans son



Clé d'intérieur

fonctionnement, elle puisse laisser le passage de la vis. Il est assez difficile à celui qui veut forcer la serrure ou la crocheter de soupçonner qu'une combinaison de ce genre a été réalisée et il cherchera sans doute fort

longtemps avant de trouver le dispositif particulier qui a été adjoint à la serrure pour augmenter la sécurité de la fermeture.

— 0 —

LES PIGEONS METTENT EN PERIL LA CATHEDRALE DE SAINT PAUL A LONDRES

On constate depuis de nombreuses années le danger que court l'une des plus belles et des plus anciennes églises de Londres, la cathédrale de saint Paul. Ses fondations semblent si peu solides qu'on craint que le temple ne s'écroule quelque jour dans la Tamise.

Diverses raisons ont été soutenues pour expliquer les déprédations subies par un monument construit à une époque où l'on bâtissait solide: le brouillard, la suie, les pluies continues, quoi encore?

Il y aurait autre chose. Les pigeons qui volent par milliers autour de cette église, en becquetant constamment, et depuis des siècles, le mortier d'entre les pierres, mettraient ainsi à mal le temple qui est un des sujets d'orgueil de Londres.

Aussi, a-t-on demandé au Parlement d'en débarrasser la cathédrale. Si les pigeons sont en faute, peut-être aussi en pourrait-on dire autant de l'architecte autrefois célèbre, Sir Christopher Wren, qui éleva ce monument de style renaissance.

Si les lignes en sont belles, incontestablement, les fondations sont insuffisantes, à preuve que huit piliers du dôme central se sont crevassés, au cours de ces dernières années.

Sa tour principale est aujourd'hui aussi penchée que celle de Pise.

LES ANTIQUES CIVILISATIONS EN ANNAM

A mesure que la colonisation se développe en Indo-Chine, les merveilleux vestiges des civilisations anciennes, enfouis jusqu'alors sous la végétation tropicale, sont mis successivement à jour par les archéologues. Deux races ont régné jadis sur ces contrées encore mystérieuses, les races khmère et cham. On a découvert dans les grandes forêts siamoises et cambodgiennes des ruines imposantes de la domination khmère. De son côté, M. Pierre Viennot a eu, après M. Parmentier, l'occasion, au cours d'une mission scientifique dans l'Annam, d'observer les ruines de la cité sainte de Mi-Son. En pleine brousse hantée par les tigres, le long de la route mandarine, on voit, clairsemées au pied de la chaîne annamitique, les tours de Pharang, de Nhatrang, de Tuy-Hoa, et les importants ensembles de Quand-Nom, Dong-Duong, Tra-Kien, Mi-Son. On compte dans ce périmètre plus de 68 édifices religieux. Leur construction, généralement en brique, s'échelonne du Ve au XIIIe siècle. Les Annamites pillèrent les temples chams, et la brousse de plus en plus envahissante fit le reste.

COMMENT RETIRER UNE BALLE D'UN FUSIL

Pour ôter une balle qui adhère dans le barillet d'un fusil, on se procure une tige d'acier qui s'adapte au barillet et on la place dans un étau. Puis on met un peu d'huile dans le barillet, on insère la tige dans le canon du fusil et on emploie celui-ci comme pilon. Cette méthode permet d'ôter une cartouche sans abîmer le fusil.



AMARYLLIS

LUBIN Paris

vous envoie cette merveilleuse création aux senteurs délicates, indispensable, Madame, à votre élégance. Parfum suave, subtil et tenace.

Poudre qui donne à l'épiderme ce velouté, cet éclat ravissant que toute femme doit avoir pour être séduisante.

EAU de TOILETTE

Seuls agents pour
LUBIN, PARIS

LOTION

SACHET SOIE

PARFUM

POUDRE

SAVON

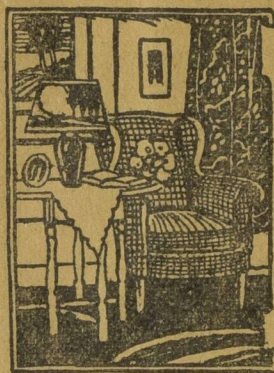
QUEDRUE & DUBOSQ
6, SAINT-SACLEMENT,
MONTREAL



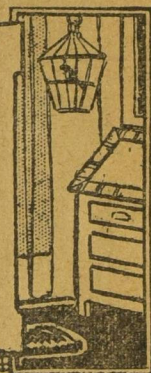
Mon traitement vous offre la santé

Femme, j'ai subi comme vous maux de tête, maux de reins, constipation, attaques de nerfs et insomnies. L'expérience et l'étude m'ont enseigné les remèdes à ces maux. Je puis maintenant vous venir en aide. Envoyez-moi simplement des détails sur votre compte et je vous expédierai absolument gratuit, un traitement d'essai de dix jours. Je suis venue en aide à des centaines de femmes. 25F

MME. M. SUMMERS
BOITE 37 WINDSOR, ONT.



MENUISERIE ET EBENISTERIE A LA MAISON



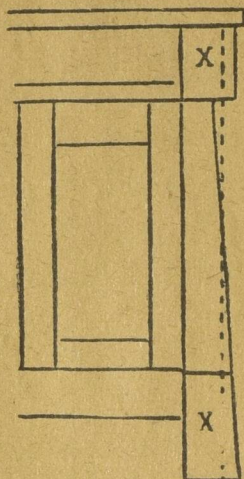
UN MEUBLE DE BOUDOIR

D'un petit buffet de bois blanc, on peut faire un joli meuble de vestibule ou de boudoir.

Après sa transformation, on ne le reconnaît plus.

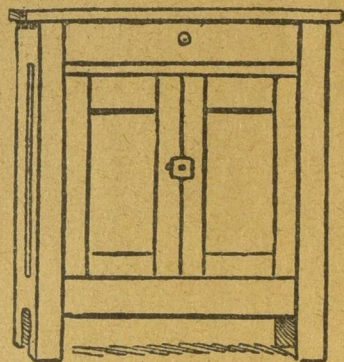
D'abord la targette a été ôtée, ainsi que le bouton du tiroir que l'on a scié au ras du bois.

Ensuite, à l'aide d'une scie, on a, de chaque côté, enlevé un petit triangle dans le montant du meuble.



On a ajouté, avec quelques pointes, du bois coupé en biseau, de façon à obtenir la forme indiquée par la figure. De sorte que les deux pans, de verticaux qu'ils étaient, ont pris une

ligne oblique, qui est plus élégante. Pour que ce rajustage ne se voie pas, on l'a masqué par une plaquette de bois très mince taillée dans la forme obtenue et retenue par quelques pointes sans tête; afin de donner du chic aux deux côtés, on en applique sur les parties marquées par un X sur le croquis, un morceau de bois.



La planche du dessus, ayant été trouvée un peu étroite, a été élargie au moyen d'un peu de bois, fixé, de chaque côté, par trois points.

Et voici pour l'architecture.

Passons à la partie décorative.

Notre meuble, ayant été bien poncé au papier de verre, a été pyrogravé et teinté.

Les fleurs sont restées dans le ton naturel. Le reste a été passé au bichromate de potasse qui a donné un beau ton orange.

CHAUVES !

LA MERVEILLEUSE POMMADE DE



Infailible pour la guérison des maladies
du cuir chevelu, empêchera vos cheveux de
tomber, les fera repousser et, de plus, vous
débarrassera des pellicules en moins de

HUIT JOURS.

30 ANS DE SUCCES

A TITRE D'ESSAI apportez cette annonce à nos bureaux et nous vous
donnerons un flacon de cette pommade valant \$1.50 pour 25 cents.
(Envoi par la poste, 10 cents en plus.)

Agence Générale de Nouvelles et de Publicité

709 - 710, EDIFICE DU CANADA CIMENT

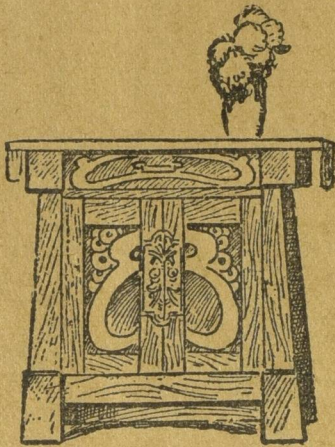
Tél. : Lancaster 7973

Montréal, P. Q.

Quand il a été sec, on a mélangé du brou de noix au reste de bichromate, et de nouveau on a badigeonné le meuble, mais sauf les fleurs et les dessins géométriques.

Le tiroir s'est vu orné par une poignée en cuivre contournée, et les portes ont été garnies avec des plaques de cuivre repoussé.

Un bon astiquage à l'encaustique a terminé le tout.



Ce petit meuble est recouvert d'un dessus en étoffe batikée qui supporte un grès fleuri.

Et voilà comment le pauvre petit buffet de cuisine d'hier est devenu, aujourd'hui, une petite merveille d'antichambre, de vestibule ou de boudoir.

POUR FAIRE UN JOLI DIVAN-BIBLIOTHEQUE

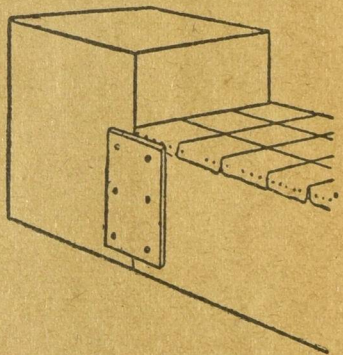
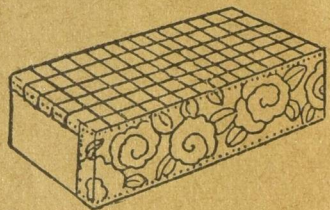
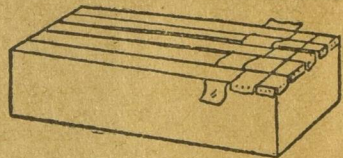
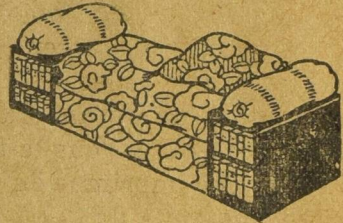
Ce meuble, très décoratif, a le double avantage d'être très pratique et de pouvoir être fait à la maison par le menuisier amateur.

Trois vieilles caisses d'emballage que vous vous procurerez à peu de frais vous permettront d'établir le corps du divan et les deux casiers à livres. Ces deux dernières devront être

en bois lisse, étant destinées à recevoir une couche de peinture, alors que celle formant le corps du divan sera recouverte de tissu.

Il faut donc vous procurer :

1o. Une caisse sans couvercle de la longueur désirée pour le divan.



2o. Deux caisses plus petites pour les casiers à livres.

3o. Des sangles de moyenne largeur.

4o. Des clous à tête dorée.

5o. Quelques vis.

6o. Deux petites planchettes.

Pose des sangles.—Une fois munis de ces fournitures, commencez à poser les sangles sur la grande caisse, comme il est indiqué ci-contre sur le croquis explicatif. Tendez d'abord les sangles dans le sens de la longueur, clouez-les en tendant fortement. Tendez les autres dans la largeur en les entre-croisant avec celles-ci.

Recouvrement.—Le devant du divan est recouvert d'étoffe, vous le tendrez donc de cretonne imprimée ou de tout autre tissu que vous fixerez par une rangée de clous à tête dorée.

Peinture des casiers à livres.—Polissez au papier de verre les deux caisses servant de casiers à livres, afin que le bois en soit absolument net. Puis donnez une couche légère de peinture à l'huile. Quand celle-ci est absolument sèche, donnez-en une seconde couche et même une troisième, si le bois absorbe trop.

Assemblage des trois caisses.—Voyez le croquis montrant la planchette vissée servant à réunir les casiers à livres au divan. Elle doit être vissée par six vis.

Après quoi, il ne reste plus qu'à garnir le divan d'un matelas et de quelques coussins.

— 0 —

LES LIVRES

D'après une statistique établie par M. A. Billy, les éditeurs ont lancé dans la circulation, en 1923, 1,579 livres relevant de la littérature d'imagination, 1,009 romans, 2,881 pièces de théâtre et 285 volumes de vers. En 1913, les chiffres étaient bien moindres en ce qui concernait le théâtre, il y avait 680 volumes de vers. La poésie se meurt-elle en France?

BEAUTE DES YEUX

PRODUITS IMPORTES DE LA GRANDE
MAISON BICHARA DE PARIS.

Vous pouvez maintenant vous procurer le secret du charme des yeux en employant le

MOKOHEUL BICHARA

qui donne aux yeux un éclat diamanté. Employé par les plus grandes artistes du monde et les beautés européennes.

PRIX : \$2.00

CILLANA BICHARA

Produit pour rendre les cils et les sourcils abondants et les maintenir droits, aussi pour leur donner une couleur attrayante.

CHATAIN — pour les blondes
NOIR — pour les brunes

PRIX : \$2.00

PARFUMS

Les parfums Bichara sont incontestablement les meilleurs parfums de nos jours et jouissent d'une réputation européenne sans rival.

ROSE-ROSE — YAVOHNA — CABRIA
NIRVANA — SYRIANA — AMBRE

Petit flacon : \$1.00

Fournisseur de la Cour Royale d'Espagne.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS
ET PARFUMEURS.

Expédié franco par la maille sur réception du prix.

PRODUITS BICHARA

502, RUE SAINTE-CATHERINE EST

Suite 111 - 113 - 115 Tél. Est 3200

MONTREAL, Can.

Geo. Latourelle, agent pour le Canada.

FUMEZ

LE CIGARE "CARENITA"

EN VENTE PARTOUT :

10 cts

Tel. : Plateau 5524

LA CHASSE AUX GRANDS FAUVES AVEC L'ARC ET LA FLECHE

Un chasseur anglais abat en une journée, dans l'Afrique Orientale Anglaise, un lion, un léopard, un renard, trois mangoustes, un marabout, une gazelle et une autruche, tout cela avec un arc et un carquois de flèche.

La mode est aux folies aventureuses, au moyen des procédés les plus imprévus. L'un traverse seul l'Atlantique et le Pacifique dans un cotre long d'une vingtaine de pieds à peine; cet autre, un lieutenant de l'armée canadienne, traverse la Manche et toutes les rivières de la France et de l'Italie, dans un canot de toile, du type Peterboro: c'est encore la traversée du désert en automobile et celle du continent américain, de l'ouest à l'est, en yacht. Cette fois, nous avons affaire à un groupe de chasseurs qui poursuivent les grands fauves des jungles de l'Afrique Orientale Anglaise, armés seulement d'un arc et de flèches. Et pour donner plus de piquant encore à leur aventure, ces archers voyagent en auto, dans la jungle même. Aux Indes, on chasse à dos d'éléphant, au moyen du fusil et de la carabine; là, c'est en automobile, au moyen de flèches. On n'a pas idée de commettre un pareil anachronisme!

La flèche, lancée par un blanc, si habile soit-il, ne tue pas proprement comme un projectile d'arme à feu. Témoin le massacre que Saxton

Pope fit d'un superbe lion qu'il transperça de dix flèches et qui n'expira qu'au bout d'une heure d'atroces souffrances. Mais l'expérience qu'on voulait faire de l'arc est concluante; cette arme remise en honneur est maintenant jugée supérieure au javelot des indigènes et aussi sûre, à courte distance, que le fusil.

Saxton Pope raconte comment il abattit un lion de dix flèches, après avoir tué, dans sa journée, les animaux énumérés ci-haut:

Le vieux lion était couché tout près de sa femelle. Nous approchâmes du couple en auto. Le mâle se leva et nous regarda fixement. La lionne se leva à son tour et tous deux dévalèrent devant nous, mais sans courir très fort. Ils se retournaient de temps à autre, et avaient l'air ennuyés de notre insistance à les suivre. Tout à coup, le mâle prit position et nous attendit de pied ferme. La lionne le laissa seul. Il n'était plus qu'à cinquante verges de nous environ. Par ses mouvements de colère, le feu qui brillait dans ses prunelles et ses sourds grondements, nous perçumes qu'il allait tantôt nous livrer bataille. De là, il nous sauterait dessus par bonds répétés. J'armai mon arc: deux flèches partirent coup sur coup et le lion fut atteint à la tête et à l'épaule. Mais il ne tomba pas pour cela. Il se dressa plus grand encore et rageait de colère et de dou-

GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS
AVEC LE

Réformateur Myrriam Dubreuil

ETES - VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme, de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne pas savoir pourquoi. Le *secret* du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va; c'est-à-dire cette chose qui en fait une *vraie femme*. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. *Les bourrures ne remplacent pas un buste*. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une *vraie femme*, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.



Le *Réformateur Myrriam Dubreuil* mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le *Réformateur Myrriam Dubreuil* est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument *inoffensif*, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.

VOUS AVEZ UNE AMIE !

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

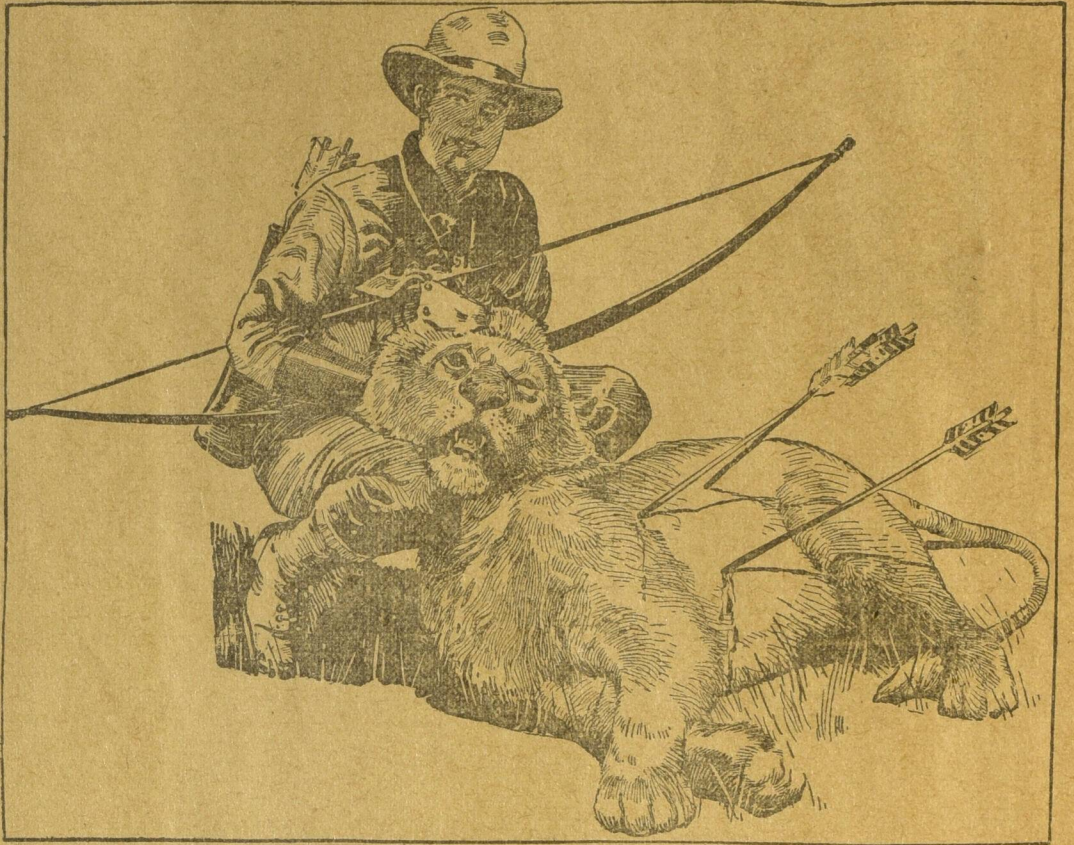
Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du *Réformateur Myrriam Dubreuil*. Notre *Réformateur* est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

☞ **TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE**
Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 230 Parc Lafontaine, Montréal
DEPARTEMENT 1 — BOITE POSTALE 2353

leur. Une troisième flèche l'atteignit à la patte; il s'étendit sur le côté, faisant à chaque instant des mouvements pour se soulever et bondir en avant. Mais, le sang qu'il perdait

entre ses dents et la broya. Pour l'achever, je vidai mon carquois et atteint de nouveau à la tête et à la poitrine, il expira dans un grand soupir.



L'archer Saxton Pope et le lion qu'il abattit de dix flèches.

abondamment rendait inutile son superbe courage. Tout ce qu'il pouvait faire était de lécher ses blessures en grognant. Une autre flèche tomba devant lui, sans le toucher. Il la saisit

Sa dépouille mesurait quarante-trois pouces de taille, 112 pouces de longueur, queue comprise. Son poids était de 400 livres.

LA PROCHAINE TENTATIVE D'AMUNDSEN

Au mois de mai prochain, l'explorateur Amundsen tentera de nouveau la conquête du pôle Nord par la voie des airs. Cette fois, le capitaine Roald Amundsen et le lieutenant Lincoln

Ellsworth, son compagnon américain, entreprendront un vol sans escale de 4,800 milles autour du sommet du monde, de la Norvège en Alaska.

Le dirigeable semi-rigide dont se

NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec —

Le Traitement Médical Guy

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, *les reins* ou *les aines*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomac*, *maux de coeur*, *retards*, *pertes*, etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 230 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUÉ.
Boîte Postale 2353 — Dépt. 25.

BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

TRAITEMENT DENISE ROY EN TRENTE JOURS



Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

Bienfaisant pour la santé comme *tonique pour renforcer*; facile à prendre, il convient aussi bien à la *jeune fille* qu'à la *femme faite*.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET : \$1.00
(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres)

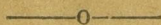
Mme DENISE ROY, Dépt. 5, B. P. 2740, 313 Amherst, MONTREAL.

serviront ces deux hardis explorateurs, dénommé le N-1, sera fabriqué en Italie.

Après avoir atteint le pôle Nord, premier objectif, on le dépassera pour atterrir en Alaska.

Le N-1 aura à son bord, de Rome à Spitzberg, et de là en Alaska, après une course de 1,800 milles au-dessus des glaces de l'Arctique, un équipage de vingt personnes.

Il s'agit d'ouvrir une route transpolaire entre l'Europe et l'Asie et d'explorer le 1,000,000 de milles carrés de la zone arctique. On espère y rencontrer des terres qui expliqueraient l'action des courants des environs de l'Alaska. Des savants, en effet, prétendent qu'il doit y avoir une terre ferme au nord de l'Alaska.



LE COURAGE DES INFIRMES

Dans vos moments de lassitude, quand la vie vous semble insupportable et pleine de contrariétés, pensez un peu à ces trois infirmes vraiment prodigieux de courage et d'ingéniosité:

Mme Agnès Svetkovitch, de Brooklyn, qui, à la suite d'une opération pour l'ablation d'un goître, opération qui ne réussit pas, vit sous la menace constante d'une mort subite, éleva quand même trois enfants, tient sa maison et assiste son mari dans ses affaires.

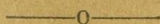
Martha Morris, une jeune fille sans bras, apprit à force de patience à écrire au clavigraph, tricoter, tisser des paniers et faire divers autres ouvrages, avec ses doigts de pieds.

Harold Wursthorn est dans le même cas. Il a gagné récemment, dans un concours, un prix d'écriture. Ce

jeune homme écrit de même avec ses pieds.

Helen Keller enfin qui, bien qu'aveugle, sourde et muette de naissance, a appris à parler, à lire et à écrire romans et nouvelles. Elle est l'une des femmes les plus cultivées d'Amérique.

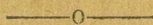
De pareils exemples nous enseignent à prendre nos petits malheurs en patience.



ON SE MARIE JEUNE, AUX ETATS-UNIS

Aux Etats-Unis, les mariages de jeunes filles de quinze ans sont si nombreux que l'inspecteur général de l'enseignement, M. William Bodine, veut renvoyer en classe toutes les jeunes mariées qui n'ont pas atteint seize ans. Et les maris de ces jeunes femmes seront responsables de l'assiduité scolaire de leur épouse. M. Bodine vient de prononcer une allocution indignée contre les pasteurs qui, pour quelques dollars, a-t-il dit, sanctifiaient l'union de jeunes hommes avec des fillettes encore en âge de jouer à la poupée.

Rien qu'à Chicago, 80 jeunes mariées de quinze ans ont été renvoyées en classe.



PENSEES

Celui-là seul est vertueux qui l'est de son propre mouvement, qui n'est pas conduit par l'espoir de la récompense ou la crainte de la peine.

Plus l'avare amasse, plus il est pauvre; car plus il a, plus il désire, ce qui est précisément la pauvreté.

Les paresseux ne sont jamais que des gens médiocres, en quelque genre que ce soit.

Le Samedi

Magazine hebdomadaire illustré
LITTÉRAIRE — MUSICAL
HUMORISTIQUE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour
1 an ou \$2.00 pour 6 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour
1 an ou \$2.50 pour 6 mois) d'abonnement au
magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

La Revue Populaire

La seule revue mensuelle
illustrée qui instruit et
amuse en même temps.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou
75c pour 6 mois d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

LE FILM

est le seul Magazine de Vues
Animées, en français, en
relations directes avec les
grands studios.

COUPON D'ABONNEMENT

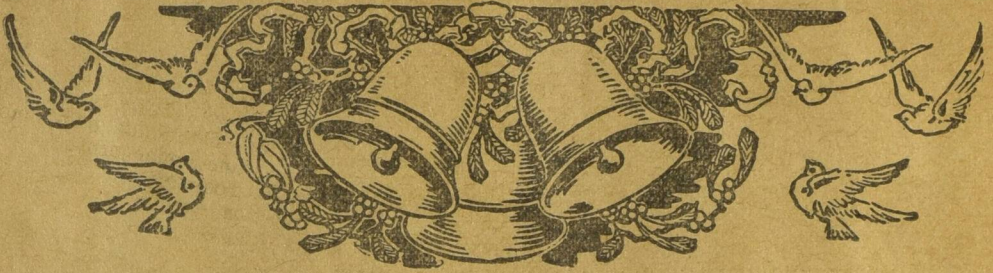
Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour
1 an ou 50 cents pour 6 mois d'abonnement au FILM.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL



Numero de Noël

Le Samedi

Tirage: 50,000

10 SOUS

Le Samedi de Noël de 1925 est un numéro de luxe aussi riche et volumineux que les publications les plus réputées du monde

IL COMPREND :

68 pages de texte et d'illustrations

Une couverture en quatre couleurs

Une gravure centrale en cinq couleurs de 14 x 21 pouces

3 pages de musique: NOEL, cloches joyeuses, musique de Haendel, paroles d'Ed. Hamelle

Nombreuses nouvelles sentimentales

Curiosités, inventions, modes et cuisine

Chronique du Petit Jardinier

DEUX nouveaux romans :

LE SECRET D'HELENE, par Paul Rouget

ANITA, par Delly

EN VENTE LE
15 DECEMBRE

Retenez votre numéro
de bonne heure

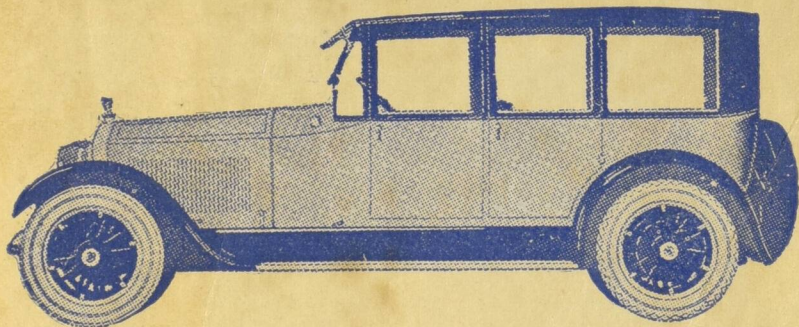
*L'Auto de Luxe de première
qualité le moins coûteux
de l'univers est*

STEARNS KNIGHT



Son moteur est garanti pour au-delà de 50,000 milles sans avoir à y toucher, et le tout pour aussi longtemps que vous prendrez soin de le huiler. De fait, sa haute qualité de construction en général est sans égale.

VOUS N'AVEZ QU'À QUESTIONNER L'UN DES PROPRIÉTAIRES DU FAMEUX AUTO "STEARNS KNIGHT" ET LA REPOSE VOUS CONVAINCRA.



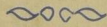
Sedan, 5 places, six cylindres. . Garanti développer 90 forces (H. P.), 100 milles à l'heure, et couvrir 18 milles par gallon de gazoline. De plus, son entretien est reconnu comme étant le moins coûteux de tous les automobiles de marque. PRIX DE LIVRAISON IMMEDIATE: **\$6100 NET.**

72 modèles différents de 2 à 7 places et à prix variés

L.-J. GAUTHIER & CIE

3421, AVE DU PARC, Montréal. Tél.: Plateau 5650

La Mode de Paris est la source d'inspiration de nos dessinateurs



C'est la France, terre du bon goût et de l'imagination, qui, depuis des centaines d'années, dicte les élégances féminines à l'univers. C'est pourquoi nos dessinateurs vont chercher leurs inspirations à Paris, où nous avons, en permanence, un représentant chargé de retenir les plus belles créations des grands couturiers.

A leur arrivée, les modèles choisis sont l'objet, entre les mains de nos artistes, de ces mille et une légères modifications qui leur confèrent l'individualité et l'exclusivité si recherchées aujourd'hui par la femme élégante. C'est par ces modifications que les modèles qui nous sont fournis deviennent de véritables créations Desjardins et que nous évitons la monotonie des reproductions en série.



CHAS DESJARDINS & C^{IE}.
LIMITÉE

1170, RUE ST-DENIS
(Près Ste-Catherine)